



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

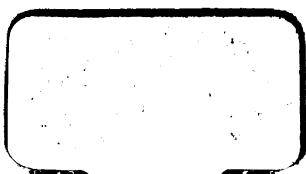
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

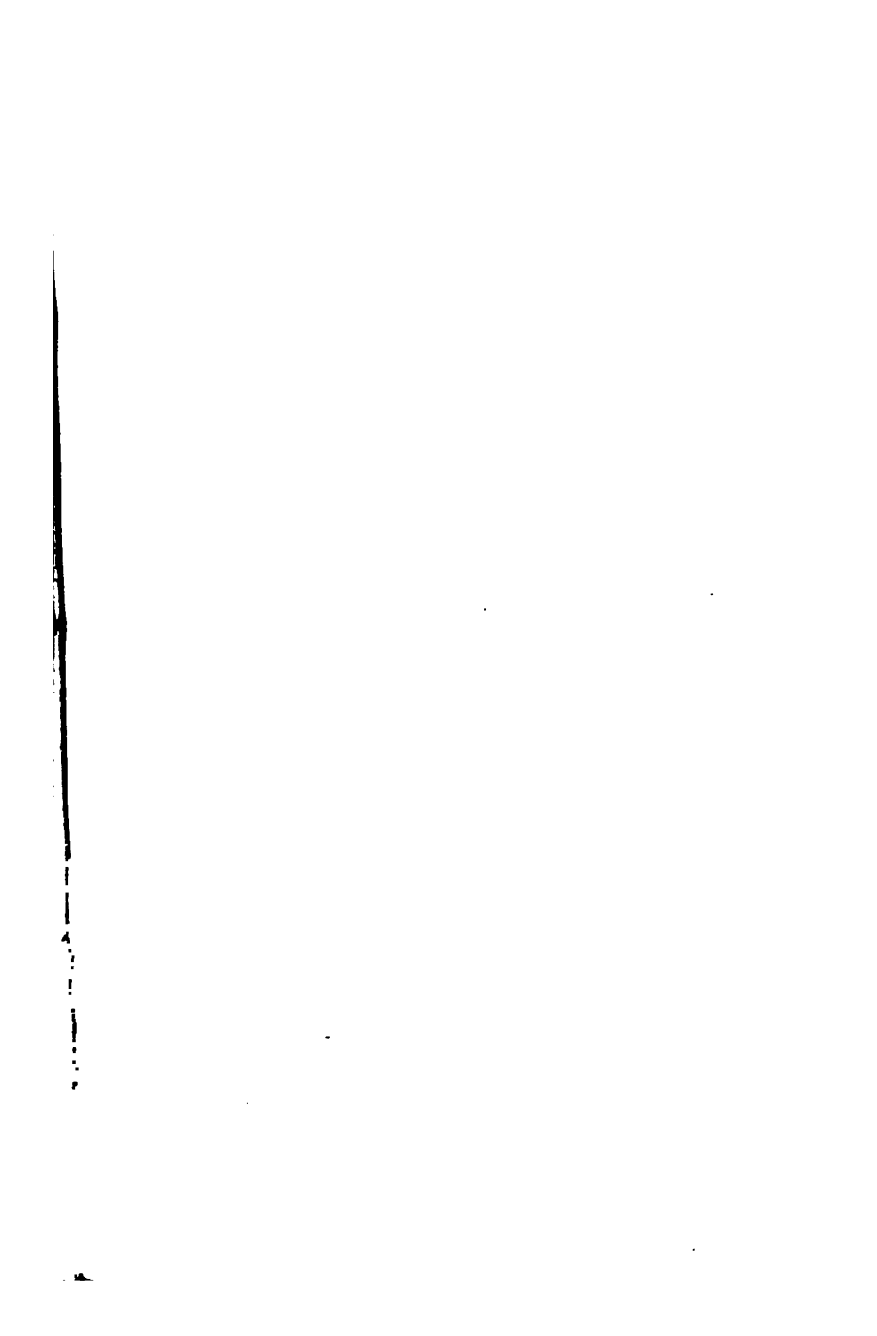
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY







BIBLIOTHEQUE RAISONNEE DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE,

Pour les Mois
DE JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE
1748.

TOME QUARANTE-UN.

Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLVIII.

BP 332.1



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois
de Juillet, Août & Septembre,
1748.

A R T I C L E I.

LETTRES *on several* SUBJECTS &c.

C'est-à-dire:

LETTRE du Chevalier THOMAS FITZOSBORNE publiées sur ses Manuscrits. A *Londres* chez R. Dodsley. 1748. In 8. Pag. 192.

LE goût est-il affecté à une seule Nation? Le don d'allier l'enjoûment au savoir a-t-il été refusé aux Anglois? Méprisent-ils, méconnoissent-ils même ces graces légères cultivées chez leurs voisins, & dans la Béotie n'est-ce pas en vain qu'on chercheroit Athènes? On prend volontiers l'affirmative sur toutes ces questions; on répète les jugemens desavantageux qu'ont fait des Ecrits de

4 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

nos Insulaires ceux qui n'en ont lu que peu ; & peut-être entendu aucun des traductions , des papiers de nouvelles , des brochures aussi promptes à mourir qu'à paroître susse ; pour décider que les Anglois manquent de goût. Demandons à ceux qui le disent , s'ils connoissent les Ecrits des *Butlers*, des *Cowleys*, des *Shaftsburies*, des *Addisons*, des *Priors*, des *Swifts*, des *Bohngbrookes*, & de tant d'autres que je pourrois nommer ; ou sans aller si loin , prions les de lire sans préjugé les lettres dont on vient de voir le titre.

Celui qui les a composées ne s'est point nommé ; & je respecterois le voile sous lequel il a voulu se cacher , si après avoir donné en sa langue les Lettres de *Pline* , il avoit pu espérer de demeurer anonyme (a). C'est sur ce modèle qu'il s'est formé , & après s'être exercé à le traduire , il a réussi à l'imiter.

Le Recueil dont il s'agit contient diverses lettres de littérature & de morale. Chacune d'elles a un but , & quoiqu'il y ait peu de nouveauté dans le choix des matières , il y en a dans la manière de les envisager. Les sujets les plus familiers offrent à un esprit juste une infinité d'idées accessoires , qui sont perdues ou confuses pour le commun des hommes , & que tout le monde distingue après lui. C'est à cet usage que peuvent servir les observations de notre Auteur , & je ne crains pas d'ajouter que son ame a autant de délicatesse que son esprit.

Il seroit à souhaiter que mon Extrait pût justifier les éloges que je viens de donner à ce Recueil , mais la finesse même des pensées & du stile de l'Auteur

ne

(a) Il s'appelle Mr. Melmoth.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 5

ne me permet pas de m'en flater. Tout ce que je pourrai faire ce sera de donner une idée des sujets, & sans m'astreindre à l'ordre des Lettres, de réunir sous un même point de vue les sujets, qui auront entr'eux quelque affinité.

Les idées de notre Auteur sur le genre d'écrire gracieux ne paroîtront peut-être pas suffisamment développées à ceux qui exigent par-tout une exactitude mathématique. Il en avertit lui même, & après avoir emprunté le *nequeo monstrare et sentio tantum* d'un Poète, il ajoute que dans tous les cas, où le langage manque de termes, pour exprimer de certaines notions, il faut se contenter d'expressions figurées & dès-là un peu obscures. La grâce ne peut non plus être décrite que définie; il vaut mieux la comparer avec cet air aisé qui caractérise les personnes bien élevées. Elle ne consiste point dans un amas de beautés, mais dans la symétrie & dans l'arrangement d'un tout. L'union des diverses parties les rend propres à réfléchir leurs beautés les unes sur les autres, & la moindre transposition préjudicieroit à leur effet. Les idées, les métaphores, les expressions doivent naître & se succéder au gré de la simple Nature. Tout ce qui est forcé dans les sentimens ou affecté dans le stile est le contrepied des graces. Elles sont à un bon Ecrit ce qu'un jour bien entendu est à un Tableau. Non seulement il fait paroître les proportions & les rapports des figures; mais il les éclaire de la manière la plus avantageuse. Le premier qui ait introduit cette qualité dans les Ecrits Anglois c'est le Chevalier Temple, & Mr. Addison semble l'avoir portée au plus haut point. Ses productions ont cette aimable facilité, que Cicéron regarde comme la marque d'un bon

ouvrage, que tout Lecteur trouve si aisée & tout Ecrivain si difficile à acquérir. Que manque-t-il à un tel homme, pour mériter l'éloge que *Platon* fait d'*Aristophane*? c'est que les Graces ont trouvé dans son ame un Temple digne d'elles.

Mr. *Pope* n'est pas moins loué que l'Auteur du Spectateur. Une lettre entière est consacrée à l'*Iliade* Angloise. On y compare les pensées & les expressions d'*Homère* avec celles de son Traducteur, & l'on y fait voir que ce dernier a su lui être fidèle & souvent presque supérieur. A la réserve d'un petit nombre d'endroits, où le Poète Grec l'emporte, l'Anglois a presque partout ailleurs annobli ses comparaisons, perfectionné ses tours, rendu ses vers en des vers plus harmonieux encore.

Mais si notre Auteur s'accorde sur *Addison* & sur *Pope* avec tous ceux qui savent les lire, il se distingue de la foule dans ce qu'il dit de *Tillotson*. Ce Prédicateur passe pour avoir porté au plus haut degré l'harmonie de l'expression, & suivant M. M... il n'en a eu que très-peu d'idée. Il n'y a que quelques uns de ses Discours, qui puissent plaire par leur simplicité. Ses Panégyriques sont froids & glacés. On s'étonne qu'un homme animé des sentimens les plus nobles sache si peu les faire valoir. Ses termes sont mal choisis & plus souvent mal placés. Ses périodes sont fatigantes par leur longueur & par leur défaut d'harmonie; ses métaphores sont basses & quelquefois ridicules. Si la lecture de *Démotène* ne flatoit pas toujours l'oreille de *Cicéron*, combien cette oreille délicate n'eut-elle pas été blessée de la dureté & de la dissonance des phrases de l'Orateur Anglois. Il faut que la beauté de ses sujets & de ses idées ait suppléé bien avantageusement aux défauts

de

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 7

de son stile, & la méprise de ceux qui l'ont admiré pour ce qu'il avoit de moins admirable leur fait de certains égards presque autant d'honneur qu'à lui.

Après tout à quoi bon cette délicatesse ? Ces peines que vous voulez que je prenne, les graces de mon stile peuvent-elles les mériter ? Ne procurent-elles pas un plaisir vicieux digne de cœurs efféminés ? Tel est le jugement sévère du P. *Malebranche*, jugement opposé à celui des plus illustres Anciens, & que ce Père a démenti dans ses propres Ecrits. *César* & *Brutus* préféroient la gloire de l'éloquence à celle des triomphes, & le premier a montré dans ses Commentaires qu'il étoit également digne de l'une & de l'autre. Les Ecrits de *Cicéron* sont remplis d'exemples de l'effet qu'a pour convaincre les hommes l'art de bien dire joint à celui de bien penser. Méprisons cependant les autorités, & que la Raison seule décide. Elle nous apprendra qu'un art propre à rendre la vérité aimable ne sauroit être défectueux, & qu'il y a du mérite & non du crime à gagner les cœurs en flatant les oreilles, L'Ame n'est touchée des agrémens du stile que parce qu'elle est faite pour préférer la régularité à la confusion & la beauté à la laideur. Tant s'en faut que ce goût prouve la dépravation de notre Nature, qu'il sert au contraire d'indice de sa rectitude morale, & du penchant qui la porte à l'ordre & à l'harmonie. On peut à la vérité outrer ces idées, & séparer l'accessoire de l'essentiel. C'est ce qui arriva dans les siècles postérieurs à celui d'*Auguste*. L'Auteur d'un Dialogue attribué avec peu de vraisemblance à *Tacite* ou à *Quintilien* nous apprend que de certains Orateurs se vantoient de faire des harangues en Musique & propres à être chantées sur les Théâtres.

Abus ridicule d'un art destiné à aider & non à bannir la Raison. Suivant les Maîtres de cet art, il ne doit jamais paroître l'effet du travail; l'arrangement des périodes n'est parfait que lorsqu'il est naturel; & le plus grand défaut c'est de sacrifier à la cadence la force de l'expression. Un son harmonieux n'accompagne dignement qu'un sens élevé.

L'art de déchiffrer les énigmes trouve en notre Auteur un zélé ou plutôt un ironique défenseur. Cet art, dit-il, seroit digne de l'encouragement de nos Universités. Il fournit les moyens de réduire en pratique les règles de la Logique & d'en remplacer les systèmes. Il accoutume l'esprit à découvrir la vérité sous des formes empruntées, & à éviter cette grande source d'erreurs qui naît des fausses connexions. Condamnés à converser parmi des sots & des méchants, le déguisement nous est infiniment utile. *Qui ne sait pas dissimuler*, disoit un sage Prince, *n'est pas digne de regner*, & notre Auteur dit à son exemple *qui ignore le persiflage ne sait pas comme on vit*. Après cela faut-il ajouter que l'Antiquité a fait grand cas des énigmes. C'est par-là que *Samson* se fit connoître: *Salomon* & *Hiram* s'envoyoient dans ce genre des défis mutuels, & le grand *Homère* mourut de douleur de n'avoir pas compris l'énigme des Pêcheurs de l'Ile d'*Jö*. Non contents de s'être embarrassés à deviner pendant leur vie, les Anciens à leur mort propoient au public le même tourment & le même plaisir. C'est du moins une conjecture que confirme l'inscription suivante, dont on propose l'explication aux Antiquaires.

Viatores. Optami

His. Nugis. Gryphis. Ambagibusque. Meis
Condonare. Possimus.

On

de Juillet Août & Septembre, 1748. 9

On trouve dans une autre lettre un parallèle ingénieux entre la Métaphysique & les Romains. L'un & l'autre genre suposent dans ceux qui les goûtent l'amour du merveilleux, & l'un des deux entraîne assez facilement à l'autre. Il ne s'agit que de décider par lequel il faut commencer, & notre Auteur demande sérieusement à une de ses amies, si elle lui conseille de se préparer à la Métaphysique par la lecture de quelque Roman, ou de n'entamer *Clélie* qu'après avoir lu *Malebranche*.

L'Auteur de l'*Ebauche de la Religion Naturelle* a fort condamné le désir qui nous porte à souhaiter qu'on se souvienne de nous après notre mort. *Le nom* dit-il, *transmis à la postérité ne fait point connoître celui qui l'a porté. Et l'homme n'est point vivant quoique son nom le soit. Dire que César a vaincu Pompée. . . . ce n'est dans le fonds autre chose que dire qu'un homme en a battu un autre. C'est là cependant cette immortalité vantée ; c'est là cette gloire que nous recherchons ! Pour l'Etre qui pense, elle n'est que de l'air, il la méprise s'il ne la rejette pas.* Mais, réplique fort bien notre Auteur, raisonner ainsi, c'est raisonner trop subtilement. Quand même le souvenir de la postérité ne seroit que ce qu'on vient de voir, il ne conviendrait pas à la philosophie d'en bannir le désir. Plusieurs de nos plaisirs naissent de nos erreurs, & l'imagination qui change la nature des objets n'en est pas moins un don du Ciel. Perfectionnez mes organes, & les objets qui me plaisent me feront horreur ; en conclurez-vous que j'ai tort de les rechercher ? Qui nous assure d'ailleurs qu'une gloire méritée ne s'étendra pas à d'autres périodes de notre existence ? Est-il impossible que les éloges des bons & des sages nous

parviennent dans les demeures célestes? La description que les Poètes font de la Renommée, quand ils la représentent comme se promenant sur la Terre & élevant sa tête dans les Cieux n'auroit-elle point quelque réalité? N'effaçons point un sentiment imprimé dans tous les cœurs, & que la Révélation est bien éloignée de proscrire. *Etre exalté en honneur*, s'assurer un *souvenir éternel*, c'étoient là quelques unes des bénédictions promises à l'ancien peuple, & la Mère du Sauveur se félicite que *tous les âges la diront bienheureuse*. Il est dangereux de diminuer le nombre des encouragemens à la vertu. Les dispositions des hommes diffèrent. S'il y a des gens qui n'aiment la vertu que pour elle, permettez à d'autres d'en envisager les récompenses, & de regarder comme telles cette *louange universelle des gens de bien*, cette *voix incorruptible des sages*, si recherchées de *Cicéron*.

Mais si nous désirons l'estime des autres, ne négligeons pas celle que nous nous devons à nous-mêmes. Il y a des Philosophes, qui élèvent la Religion sur les ruines de l'humanité. Mais n'est-il pas plus raisonnable de considérer la vertu comme faisant partie de notre constitution, & de prouver que tout écart de la rectitude morale est un effort contre les penchans naturels. Le Créateur a placé au dedans de nous un caractère de dignité qu'il veut que nous respections. *Πάντων δὲ μάλιστα ἀεικλύνο σ' αὐτὸς* c'est le grand précepte de *Pythagore*. Esprits bîfâres & misantropes pourquoi avilissez-vous notre Nature? Elle n'est difforme que chez vous. Quel homme ne sera tenté d'agir mal, s'il s'y croit porté par une pente naturelle? Espérerez-vous des sentimens élevés de celui qui s'en juge in-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 11

incapable; & la vertu peut-elle subsister sans ce respect intérieur, qui en est la garde inséparable?

Lorsqu'une scène d'horreur a lassé les yeux de Jupiter, il aime à les baisser sur des peuples aimables par leur innocence & par leur simplicité (a). Il est beau d'imiter un pareil modèle, & de se préserver de tout sentiment de haine contre notre espèce, en en démêlant les vertus. On ne juge de l'humanité que sur le petit nombre d'individus que l'on voit, & ce petit nombre en est la partie la plus méprisable. La mesure du mérite des hommes ne doit se tirer ni des tableaux de l'histoire ni des scènes turbulentes de la vie. Les grandes vertus ont probablement toujours été obscures & dans tous les âges il y a eu plus de véritable héroïsme méconnu qu'il n'y en a eu de célébré. Ce principe Divin caché dans tous les hommes se montre où nous le cherchions le moins, & dans ceux qui s'écartent du devoir, il y a peut-être souvent plus d'ignorance que de malice.

Un homme si porté à aimer les hommes est bien digne d'en être aimé, & de connoître les douceurs de l'amitié. Aussi n'en ignore-t-il ni le prix ni la difficulté. Cette vertu ne deviendra commune qu'avec le bon sens & la générosité. L'on ne se plaindrait point du peu de durée des engagemens qu'on contracte, si en les formant on se souvenoit de ce conseil d'un Poète (b).

Tu tantum inspice qui novus paratur.

An possit fieri vetus sodalis.

Avant de se faire un ami, il faudroit l'observer dans

(a) Les Hivomolges. Voy. Homère Iliad. XIII. 4.

(b) Martial.

dans ses ressentimens. Celui qui est capable d'être un ennemi invétéré ne sera jamais un ami véritable. Rien de plus beau que ce trait dont *Tacite* se sert pour caractériser *Agricola*. Sa colère, dit-il, ne laissoit point après elle de silence que vous eussiez lieu de craindre. Modèle peu suivi ! ce sont nos amitiés qui meurent ; nos inimitiés seules sont immortelles. Mais outre cette nécessité du choix, qui est un fruit du jugement, il faut à l'amitié un principe plus actif & plus animé. La passion doit concourir avec la Raison. De-là vient que les forts attachemens sont les fruits de l'âge le plus bouillant. Notre Cœur s'atiédit à mesure que nos Passions s'affoiblissent, & un cœur glacé par la vieillesse ne contracte plus d'amitié vigoureuse. *Auguste* peut suppléer à la perte de ses Flottes, de ses Légions, de Rome même ; mais il ne retrouvera jamais *Agrippa* ni *Mécène*.

Les Anciens outroient leurs idées de l'amitié. On les admire quand ils en font une vertu, mais ils deviennent fanatiques, lorsqu'ils recherchent si cette affection du cœur peut dispenser des règles de la justice. *Cicéron* l'affirme, & c'est de *Théophraste* qu'il tient cette surprenante Théorie. Rendons leur cependant justice, ils en sentoient eux-mêmes le foible, ne la propoisoient qu'en hésitant, & peut-être contre leur propre conviction. Il y a sur ce sujet un trait bien remarquable dans la vie de *Chilon*. Ce Sage prêt à mourir s'adresse en ces termes à ses amis : Je repasse, leur dit-il, sans inquiétude toute ma conduite passée. Une seule de mes actions me fait quelque peine, & je doute encore si dans cette occasion je m'acquittai de mon devoir. J'étois Juge avec deux autres personnes ; mon ami

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 13

mi étoit coupable, & suivant les Loix il méritoit la mort. Je décidai suivant ma conscience, mais je me servis de toute mon éloquence, pour engager mes deux associés à l'absoudre. Je crains, je l'avoue, qu'il n'y ait en quelque perfidie à persuader à d'autres d'agir contre ce que croyois équitable. Le scrupule de Chilon n'eut pas arrêté Cicéron, mais le plus simple païsan eut décidé sur ce point plus équitablement que l'Orateur. Montagne seul de tous les modernes a été plus loin encore que les Anciens. Il permet de révéler à un ami le secret qu'on a juré de ne jamais découvrir. Preuve évidente que l'homme le plus Philosophe a toujours quelque foible, que la Raison la plus éclairée est rarement exemte d'une teinte de fanatisme, & dans quel sujet seroit-il plus excusable que dans celui de l'amitié!

Croira-t-on que l'estimable Auteur de ces Lettres étende jusqu'aux Insectes son esprit de bienveillance, & lui-même ne paroitra-t-il pas un peu enthousiaste, quand vous le verrez se faire de la peine de tuer les Chenilles de son jardin? Il ne sait de quel principe dérivent ces droits illimités que nous nous arrogeons sur la vie des espèces inférieures à la nôtre. Si du moins nous n'étendions pas nos privilèges au delà de nos besoins, une infinité de victimes échaperoit à notre cruauté. Pourquoi tuez-vous cet Insecte, qui vit de ce que la Nature lui offre, & ne traitez-vous pas également dans le même cas de plus grands Animaux? N'êtes-vous pas les dupes des idées relatives du *grand* & du *petit*? L'Animal, dont le corps est inférieur au vôtre, vous paroît digne de mépris; mais sentez-vous ce qu'a de vrai cette apostrophe de *Shakespeare*;

Ce

*Ce petit escarbot que j'écrase en marchant
Souffre en perdant la vie un aussi vif tourment
Que lorsqu'un Géant meurt (a).*

Les sensations de plusieurs Insectes sont beaucoup plus délicates que les nôtres, & nous qui avons tant de sensibilité ne sympathiserions-nous pas à leurs maux ? Il y a selon *Montagne* des droits d'amour & de bienveillance entre les divers Etres. Il seroit à souhaiter que cette maxime influât sur l'éducation de la jeunesse. Ce n'est pas que le plaisir que prend un enfant à tuer des mouches soit en lui la marque d'une cruauté innée. Le Créateur ne forme pas sa Créature avec des penchans vers le crime. Mais des jeux de cette espèce accoutument l'ame à manquer d'attention pour les souffrances d'autrui. Voulez-vous inspirer à vos enfans les sentimens de l'humanité, faites leur apercevoir au Microscopie dans le plus petit Animal les mêmes preuves de sagesse & de bonté qu'ils admirent en eux-mêmes. Ils sont les objets de la bienveillance de celui qui les forme ; & ne le seroient-ils pas également de celui qui les observe ?

En voila assez pour faire connoître ces lettres & leur Auteur. Je n'entreprendrai point de le suivre dans ses réflexions sur le *Suicide* (b), sur le mariage, sur la diversité des caractères, sur le chan-

(a) Quand on ose traduire un Auteur tel que *Shakspear*, il faut toujours mettre ses paroles à la marge, ne fut-ce que pour s'humilier.

*The poor beetle that we tread upon
In corporal suffering feels a pang as great
As when a giant dies.*

(b) L'Auteur répond aux principales raisons contenues dans une des Lettres Persannes, quoiqu'il n'en cite pas.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 15

gement des goûts, sur le bon sens, sur la difficulté des progrès, sur le lieu de naissance de *Pope*, sur la mort d'un intime ami, sur la perte d'un père respectable, &c, & je finirai par la traduction d'une lettre entière, qu'il adresse à son Epouse, après six ans de mariage & de bonheur.

„ Quoiqu'il ne m'ait pas été possible de célébrer avec vous l'anniversaire du jour de votre naissance, je n'ai pu laisser passer cette fête aimable, sans faire mille tendres réflexions. Je me suis plu à suivre jusqu'à son origine une vie qui rend la mienne heureuse, & j'ai songé que peut-être dans le même instant ma *Thémire* se rappelloit les divers instans d'une joie douce qu'elle a passés avec moi.

„ Mon cœur étoit si rempli de ses sentimens, que je me suis senti animé d'un enthousiasme poétique; & je n'ai pu m'empêcher d'exprimer en vers ce que tant de fois j'ai dit en prose à celui qui m'a procuré le plus solide bonheur. *Je les accompagne de deux Sereins; puisse leur aimable ramage être plus expressif que ma muse* (a).

„ Je ne dois pas oublier de vous avertir que c'est dans le bosquet que vous aimez, & que nous avons si souvent parcouru ensemble que je me suis livré à ces aimables rêveries. Vous de-

(a) Mes Lecteurs me pardonneront-ils une petite supercherie que je leur fais? N'étant pas assez Poète pour oser traduire les vers de mon Auteur, j'ai mieux aimé leur substituer une Pièce d'un de mes Amis sur le jour de naissance de sa femme. Cette différence de même que l'envoi des Sereins dont elle étoit accompagnée m'ont engagé à faire dans la Lettre même de petits changemens, que j'ai distingués en caractères Italiques.

„ devinez bien aussi que je n'ai pas manqué d'in-
 „ voquer le Génie du lieu & de m'adresser aux
 „ Muses avant de composer les couplets suivans.

LES SEREINS.

*De mon Amour n'attens plus ma Thémire
 Des dons de nos jardins les frivoles couleurs ;
 Le même Dieu toujours m'inspire ,
 Mais il ne t'offre plus de fleurs.*

*Mieux qu'elles ces Oiseaux t'assurent mon hom-
 mage.*

*Ils me répondent de ton Cœur ;
 Tous les jours à nos yeux ils offriront l'image
 De notre hymen & de notre bonheur.*

*Séparés d'abord l'un de l'autre
 Par leur tendre ramage ils s'inspirent leurs feux ;
 Dans leur naissante ardeur nous reverrons la
 nôtre.*

Et dans les leurs nos propres jeux.

*Unis dans le Printems sous de flatteurs auspices
 De leurs transports naissent les soins ;
 Mais de communs travaux se changent en délices ;
 Ils s'aiment mieux , ils chantent moins.*

*Pour leurs petits le même instinct les presse.
 Ensis de l'Amour ils sont chers à leurs yeux ;
 On doute en voiant leur tendresse
 Qui des deux les aime le mieux.*

*L'une pour eux dédaignant son plumage
 Es couve de son aile , & craint de les quitter ,
 L'autre pour les nourrir fait un nouvel usage
 D'un bec , qui jusqu'alors n'avoit su que chanter.*

„ Pour

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 17

Pour leur postérité ce tendre soin ne cesse
Que lorsqu'à leur exemple ils ont su la former,
Et que l'âge des jeux de la folle jeunesse
Elle sent le besoin d'aimer.

Une si douce expérience
Fait dans les deux parens renaitre les desirs;
L'Amour reprend sur eux sa première puissance,
Et de nouveaux concerts précèdent leurs plaisirs.

De chants, de jeux, de soins leur vie est une chaîne,
Libres d'inquiétude, exemts d'oisiveté,
Tous les jours plus heureux, ils ne sentent qu'à
peine
La perte de leur liberté.

Ma Thémire, sur ce modèle,
Tous deux également constans,
Dans les devoirs auxquels le destin nous appelle,
Nous trouvons des plaisirs tous les jours plus pi-
quans.

Sachons en profiter; la Parque file encore
L'hiver ne fut point fait pour de tendres amans;
Dans toutes les saisons ils savent faire éclore
Les jours aimables du Printems.

Que de la mort les sinistres images
Ne nous inspirent point une vaine frayeur;
Cesser de vivre, pour les sages,
Ce n'est que changer de bonheur.

„ Tels étant mes sentimens pour vous, puis-
„ je m'en voir absent sans chagrin? Il est vrai que,
„ quoique la compagnie & le lieu où je me trou-
„ ve soient aimables, je sens un vuide dans mon
„ bonheur, que vous seule pouvez remplir. Ceux
„ Tome XLI. Partie I. B „ qui

„ qui recommandent ces petites séparations comme propres à ranimer les langueurs du mariage
 „ n'en connoissent pas les plaisirs les plus délicats. Il n'y a point de variété dans un échange
 „ réciproque de tendres soins & de bons offices.

„ Il a été un tems qu'un bonheur de ce genre passoit pour la plus solide gloire & le bien le plus précieux de la vie. Je me souviens d'avoir vu en
 „ Italie diverses Inscriptions conjugales sur des monumens sépulcraux de l'ancienne Rome. Il
 „ ne s'y trouve point de panégyrique, mais on y rapporte comme un éloge le nombre d'années
 „ que les défunts ont passées ensemble dans une harmonie constante. Les Romains, sur cet article comme sur plusieurs autres, nous offrent
 „ les plus grands exemples, & un de leurs Ecrivains remarque, que quoique les divorces fussent permis, la République subsista plusieurs
 „ siècles, sans qu'on fit usage de ce privilège. Ainsi, ma *Thémire*, quelque peu à la mode que je
 „ puisse être actuellement, je l'aurois été autrefois chez des peuples, qui avoient autant de galanterie & de bon sens que nous. Mais des attachemens fondés sur la Nature & sur la vérité,
 „ n'ont pas besoin d'autorités pour se soutenir, & je ne regarde pas moins comme ma gloire que
 „ comme mon bonheur de me dire &c.



de Juillet, Août & Septembre, 1748. 19

ARTICLE II.

KONGL. SWENSKA WETENSKAPS AKADEMIENS HANDLINGAR.

C'est-à-dire.

MEMOIRES de l'ACADEMIE Royale des Sciences de SUEDE Volume VII pour l'Année 1746. de 290 pages. Volume VIII pour l'année 1747. de 312 pages.

MR. *Nicolas Rosén* premier Médecin de S. M. & Professeur en Médecine d'Upsal a présidé à l'Académie pendant le premier Trimestre de 1746.

Mr. *Nicolas Wallerius* a répandu dans le même, & généralement dans les deux Volumes dont nous parlons, un grand nombre d'expériences sur l'évaporation des Liquides, qui sont faites avec beaucoup de soin. Nous allons les réunir, elles en seront plus utiles. Le poids dont il s'est servi, est celui de *Troy* d'Angleterre, & sa balance étoit des plus sensibles. Comme un savant Physicien avoit posé en fait, que l'eau exhaleoit davantage, à proportion de sa profondeur; Mr. *Wallerius* a trouvé par sept expériences, que les quantités des exhalaisons de l'eau qui s'évapore, sont uniquement comme les surfaces, & que les profondeurs n'y changent rien, en posant les degrés de chaleur égaux, & toutes les circonstances égales. Cela porte coup à Mr. *Kuhn* qui pour se défaire des calculs incommodes de *Halley*, & pour ôter aux pluies la proportion avec les rivières, a posé en fait que l'eau exhale en raison inverse des profondeurs, Ces mêmes expé-

riences démontrent, que les Vents contribuent beaucoup à l'élévation des vapeurs, & que l'eau exhale beaucoup plus copieusement, quand ces tourrens d'air en fassent la surface. Mr. *Wallerius* ne s'est pas borné à l'évaporation de l'eau, il a mesuré avec beaucoup d'exactitude celle de plusieurs autres liqueurs, & il a déterminé le plus ou moins de vitesse avec laquelle elles exhalent. Dixsept autres expériences ont servi à former des tables. Il s'est trouvé, que l'Eau de vie exhale le plus vite de tous les corps liquides, que la Biere exhale un peu plus lentement, que l'Eau de Chaux; la dissolution du Vitriol & celle de l'Alun s'exhalent plus lentement encore dans l'ordre, dans lequel nous les avons nommées. L'Eau commune vient après la solution de l'Alun, ensuite le Lait, l'Eau salée, la solution du Nitre, & la plus lente de toutes c'est l'Huile. Les quantités d'évaporation ne sont donc pas en raison inverse des poids spécifiques, elles ne suivent pas même la proportion de la ténuité des liqueurs, puisque les solutions des sels s'exhalent plus vite, que l'eau commune, qui est visiblement plus fluide.

La Nature n'a pas voulu, que nous puissions prévoir ses loix, cette facilité nous auroit enorgueillis & rendus paresseux. Ignorans dans tout ce que nous ne savons pas par expérience, nous en devenons plus humbles & plus industrieux. Dans trois autres expériences Mr. *Wallerius* a examiné l'évaporation de la Glace. Elle est la plus grande, quand l'eau commence à geler, & elle diminue quand la glace est entierement formée. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'eau dont la surface se gèle, exhale plus alors que dans un degré de chaleur

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 21

leur beaucoup au-dessus de celui de la congélation. Quand elle est changée en glace, elle exhale plus dans un tems plus chaud, & moins lorsque le tems se remet au froid. La grande expansion de l'eau, qui se glace, démontre, que la congélation n'est pas un effet d'un simple repos dans les élémens de l'eau, & qu'elle est plutôt celui d'un mouvement considérable. Mr. *Wallerius* a examiné jusqu'à l'évaporation d'un œuf couvert de sa coque. Elle est considérable, & un œuf conservé pendant dix mois a perdu la cinquième partie de son poids. Dans une autre mémoire, il résume toutes ses expériences & il en tire des conclusions. 1^o. La vapeur qui exhale de l'eau est élastique, pendant qu'elle conserve sa chaleur. Cette propriété n'est pas constante dans toutes les liqueurs. La fumée de la poudre à Canon, du Soufre, de l'Ambre jaune, de la Houille, de l'huile d'Anis, est élastique. Celle de l'huile de Térébentine, de l'huile de Girofle, de l'huile de Navette, de l'esprit de Vin, de l'esprit de nitre & de plusieurs autres liqueurs ne l'est pas. Comment prévoir des qualités aussi opposées dans des corps aussi semblables, que le sont entre elles les huiles distillées. 2^o. Mr. *Wallerius* décide pour Mr. *Muschenbroek* contre Mr. *Hales*. Les Vapeurs, quoique élastiques, ne sont pas de l'air véritable. 3^o. La cause des exhalaisons est uniquement un mouvement intérieur dans les Corps qui exhalent; ce mouvement force les élémens de ces corps hors de leur sphère d'attraction, & des corps des forces répulsives les écartent, & les obligent à s'éloigner les unes des autres. 4^o. L'élevation des vapeurs ne peut s'expliquer que par leur légèreté spécifique à l'égard de l'air, dans lequel elles s'élèvent. Sans ce-

la les vapeurs ne changeroient pas de direction, elles suivroient les directions de leurs forces répulsives. Elles s'élèvent par conséquent dans un air plus pesant qu'elles, & elles retombent, quand elles sont parvenues à une hauteur où l'air est plus léger. 30. Elles ne sont donc pas de l'air couvert d'une croute d'eau. Ce sentiment est insoutenable, puisque les vapeurs s'élèvent dans le vuide & sous la pompe pneumatique même.

Mr. *Stewan Charles de Bielke* a donné plusieurs mémoires sur une nouvelle espèce de Blé sarazin (*Eragopyrum*), dont nous avons parlé ailleurs. Il l'a fait semer, & l'a trouvée plus précoce, que l'espèce ordinaire, ce qui n'est pas un petit avantage dans un pays où les étés sont courts, & où le froid en usurpe souvent une partie. La graine en est d'ailleurs plus pesante, & donne par conséquent plus de nourriture.

Mr. *Rinman* a fourni la description d'une espèce de *Serpentine* qu'on trouve autour de *Sahlberg*. On en trouve de jaune & de transparente. Il a donné encore celle d'une espèce de *Selenite phosphorique*, fort ressemblante à la *Pierre de Berne* des Académiciens de France. Il y en a de différentes couleurs. Échauffée à un degré de chaleur médiocre, & presque supportable à la main, cette pierre rend dans l'obscurité une lumière bleuâtre, qui est assez vive pour éclairer, & qui dispaeroit avec la chaleur de la pierre.

Mr. *de Geer* continue ses recherches sur les Insectes. Il a fourni à l'Académie l'histoire naturelle d'une espèce de Chenilles, qui font beaucoup de tort au blé, & dont Mr. *de Reaumur* a parlé dans le VIII. Mémoire du III. Tome de l'histoire des Insec-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 23

Insectes. Il y ajoute le remède de ce mal. Il faut étouffer ces animaux par le moyen de la fumée du soufre alumé ou de celle du Tabac, qu'il a trouvée plus expéditive. Le même Gentilhomme, de concert avec Mr. *Linnaeus*, a décrit une Cigale lumineuse de la Chine. Elle est à lanterne longue & étroite, & tout à fait différente de celle de Suriname de Melle. *Merjan*.

Pendant le second *Trimestre* de 1746. Mr. l'Intendant de la Cour *Horsleman* a présidé à l'Académie. Mr. le Baron de *Palmquist*, dont une paralysie chronique n'affoiblit point le génie, y donna la solution d'un problème, dans lequel il s'agit de trouver la longueur de la chute de deux boules, qui tombent en différens tems & qui doivent laisser entre elles une distance donnée;

Mr. *Berch* a fait des recherches laborieuses sur les poids spécifiques des laitages. Ils se trouvèrent fort variables. Le Lait est à l'eau depuis 1.042 jusqu'à 1.017 à 1.000. Le même a donné plusieurs autres mémoires fort pénibles. Il a comparé avec beaucoup d'exactitude les différens poids de l'Europe. La livre Suédoise est de 8849 grains du poids de Troy Anglois : la livre de Paris de 9697 $\frac{1}{2}$; celle de Londres, poids de Troy, de 7766 $\frac{1}{2}$; poids d'Averdun-poids, 9443 $\frac{1}{4}$; celle de Copenhague, la plus pesante, de routes de 10397 $\frac{1}{2}$; celle de Lisbonne de 9572 $\frac{1}{2}$; celle de Russie, de 8501; & celle d'Amsterdam de 10154 $\frac{1}{2}$. Il a comparé de même les mesures sèches & liquides des différens Royaumes. Dans un autre mémoire Mr. *Berch* a calculé la perte de bled, qui se fait depuis le fauchage jusqu'à ce qu'on l'envoie au moulin. Après plusieurs essais Mr. *Berch* détermine le produit d'un arpent

de Suède valant 49220 piés quarrés, à 66,619,270 grains d'Orge ; & la perte pour le moins à 39 pour cent : mais le remède pour les différentes pertes seroit peut-être trop compliqué pour le Laboureur, à qui le tems & les machines sont également trop chères.

Mr. *Klingénström* a donné un mémoire pour déterminer l'heure du Midi avec précision.

Mr. *Rudenschiöld* a cherché, entre des milliers de Sapins celui, dont les cercles seroient les plus nombreux. Il a compté jusqu'à 318 cercles, qui font autant d'années. Les Sapins de France n'ont selon Mr. *Rudenschiöld* que 50. de ces cercles, & il se persuade que le nombre en augmente à proportion de l'élévation du Pole. Cela revient assez à la remarque de Mr. *de Reaumur*. Le froid prolonge la vie des Insectes, & il en retarde l'accroissement. Ces Insectes, qui ne sont presque mobiles qu'à proportion de la chaleur extérieure, tiennent assez de près aux plantes.

Mr. *Brandt*, le Chymiste, a donné plusieurs mémoires dans le cours de ces deux Volumes. Le premier, qui est imprimé dans le Trimestre, dont nous rendons compte regarde un fossile assez semblable à la mine d'Arfenic, qu'on appelle *Cobald* dans le Nord, mais qui contient du fer avec l'acide du soufre, & qui donne avec l'alcali un verre bleu, comme les *Cobolds* de Saxe.

Dans un autre mémoire Mr. *Brandt* compare la Potasse avec la Soude. Il trouve que celle-ci contient un sel cristallisable, qui ne se fond pas à l'air & qui se vitrifie au feu. La Potasse n'a pas ce sel, mais elle est mêlée de véritable sel alcali fixe, & d'un sel moyen, qui manque à la Soude.

Dans

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 25:

- Dans un autre encore il a fait voir que l'Argille donne presque toujours un sel alcali volatil dans la distillation, & qu'on en obtient un sel armoniac, quand on en distille avec du sel marin. Il me semble que ce fait est nouveau.

Mr. *Linnaeus* donne dans le même Trimestre la description & la figure d'un genre de plante connu, sous le nom de *Limnia* qu'il rapporte à la *Claytonia* de Mr. *Gronovius*. Elle a beaucoup de rapport avec l'Oreillette d'Ours. Mais son Calyce est de deux pièces & son fruit n'est qu'à trois graines.

Il a donné ailleurs la description d'un insecte assez ressemblant aux Libelles qu'il appelle *Pbryganea*, & que Mr. *Carleson*, chargé des affaires de Suède à Constantinople, a trouvé en Moldavie. Il se distingue des Libelles, parce qu'il n'en a pas le masque.

Le même naturaliste donne dans un autre mémoire l'histoire naturelle du *Coati Mondé*. Cet animal se trouve également dans l'Amérique Méridionale & dans la Septentrionale. Il approche de l'Ours, par la longueur de ses jambes de derrière, sa tête panchée, son poil épais, & par ses pattes; Mais il est petit & familier, & sa queue est fort longue, & rayée de différentes couleurs. Mr. le Prince successeur de Suède avoit fait présent d'un de ces animaux à Mr. *Linnaeus* qui l'a entretenu assez longtems dans sa maison, aux dépens des douceurs qu'il pouvoit atraper, & quelquefois ceux de sa basse-cour, où le *Coati Mondé*, malgré le droit de l'hospitalité, emportoit des têtes à coups de dents, & humoit le sang. Il est remarquable par son extrême opiniâtreté, à ne rien faire contre son gré: mal-

que sa petitesse il se défendoit avec une force extraordinaire lorsqu'on le faisoit marcher malgré lui, & se cramponnoit contre les jambes des personnes, dont il alloit familièrement ravager les poches, & confisquer ce qu'il y trouvoit à la bienséance. Cette opiniâtreté a son remède. Le *Conti* craint extrêmement les foies de cochon, la moindre brosse lui faisoit quitter prise. Un *Matin* l'étrangla un jour, qu'il s'étoit sauvé dans un jardin du voisinage, & *Mr. Linnæus* en donna l'Anatomie. Son genre de vie étoit assez extraordinaire. Il dormoit depuis minuit jusqu'à midi, veilloit le reste du jour & se promenoit régulièrement depuis six heures du soir jusqu'à minuit, quel que tems qu'il fit. C'est apparemment le tems, que la nature a assigné à cette espèce d'animaux dans leur Patrie, pour pourvoir à leurs besoins, & pour aller à la chasse des oiseaux, & à la découverte de leurs œufs, qui font leur principale nourriture.

Le Trimestre, dont nous avons rendu compte, finit par l'éloge de *Mr. Celsius*. Nous avons déjà parlé de la vie de cet Homme né pour observer.

Le Trimestre suivant eut pour Président *Mr. Abraham Bæck* Affecteur du Collège Royal de Médecine. Ce Savant y donna un précis des nouvelles découvertes faites sur les Polypes. *Mr. Bæck* a découvert le premier ces Animaux autour de Berlin & à Stockholm. Ils possèdent le même privilège dans le Nord, qui en fait des Phénix plus véritables que ceux des fables. Il a donné les desseins d'une espèce de Polypes-à-cloche, que *Mr. Cuvier* lui a communiqué. *Mr. Bæck* fait deux classes de ces célèbres animaux, les Polypes nus & les polypes à enveloppe quelconque. C'est l'espèce

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 27

pèce blanche de la première Classe, que Mr. *Berck* a trouvée à Stockholm, & dans les environs de mon séjour, où l'admirable Polype à l'annache est extrêmement commun. C'est encore l'espèce blanche, à qui Mr. de *Jussieu* a cru avoir trouvé des œufs, ce qui rendroit la propriété de renaître encore plus incompréhensible, parce qu'elle deviendrait inutile. Mr. *DeGier* a donné dans un autre mémoire la description d'une espèce de polypes presque invisible, qui s'attache au corps du *Monoculus limasi*, ou *pates arborescens* de *Swammerdam*. Ils sont branchus, leur corps est presque ovale; le pied commun, qui en supporte toute une famille, s'attache à l'insecte, qui lui sert de racine. La faculté de renaître a été donnée avec la même libéralité à ces polypes microscopiques, séparés de leur tronc par une incision, ils reprennent leur figure, & redonnent des marques de vie, en nageant & en s'agitant dans l'eau.

Mr. *Rinman* a donné la description d'une mine d'étain mêlée de fer que l'on a découverte dans la Paroisse de *Dansnemora*. Elle est plus dure & moins pesante, que les mines d'étain de Saxe, & jusqu'ici elle a paru moins abondante en étain. Mr. *Brandt* en ajoute une autre, découverte auprès de Westanfors dans la Westmanie: elle a plus de fer, moins d'étain, & moins de pesanteur spécifique.

Mr. *Acrell* Chirurgien; Auteur d'un livre sur les playes fraîches, a envoyé à l'Académie une observation importante qu'il a faite dans l'armée Française, dans laquelle il étoit de service dans le tems qu'elle évacuoit la Bavière. Une fièvre maligne y régnoit, elle avoit sa cause; c'étoient des

Bu-

Bubons sous les aines, des parotides, & d'autres tumeurs critiques pareilles. Les Chirurgiens François les ouvroient méthodiquement, & les malades mouroient de même. Un heureux hazard découvrit à Mr. *Acrell* que les malades en réchaupoient quand on ne touchoit pas à leurs tumeurs. Il écouta la voix de la Nature, n'ouvrit plus de Bubons, ni de parotides, n'y appliqua pas même d'emplâtre maturatif, & laissa à la Nature le soin de la guérison, dont elle s'aquita fidèlement. Il l'aidoit à la vérité en donnant dans le tems de la maturité des bubons, quelque laxatif fort doux : une matière purulente s'évacuoit par les selles, & l'effet en étoit heureux.

Mr. *Jean Hesselius* donne la description d'une maladie singulière. Une fille avaloit des alimens durs & solides avec assez de facilité, mais elle ne pouvoit avaler aucun liquide. Quand elle s'y forçoit, elle se sentoît extrêmement incommodée d'une colique d'estomac qui duroit une heure entière. Une fièvre s'y mêla heureusement pour la malade, elle eut une crise de matière mêlée de pus & de sang par les selles, & guérit. Il est plus que probable que la cause du mal avoit été un ulcère dans le bas de l'œsophage, où les fluides pouvoient entrer & y causer de la douleur, mais que les nourritures solides passoient sans s'arrêter.

Mr. *Acrell* décrit dans un autre mémoire une tumeur, qui avoit paru sur la tête d'un enfant, qui ne venoit que de naître. On la prit pour un hydrocéphale, l'enfant mourut, & il se trouva, que c'étoit une extravasation du sang, épanché sur la Dure-mère.

Mr. *Triswald* a remarqué, que les Sangsues incom-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 29

commodent extrêmement les poissons dans les rivières. L'espèce que les Suédois nomment *Rud*, & les Allemans *Caransche*, en souffre le plus. Son remède, c'est de mêler l'eau de ces étangs avec un peu d'eau salée. Reste à savoir, si les poissons d'eau douce aimeront, cette eau salée. Nous ne rendrons aucun compte de plusieurs mémoires de Mr. *Triewald* sur les Vers à soie, dont il auroit voulu introduire l'usage en Suède. Ce projet, tout patriotique qu'il est, nous paroît absolument impraticable, dès qu'il s'agira de l'exécuter en gros.

Le dernier des Trimestres de 1746. eut Mr. *Meyer* fondeur d'Artillerie, pour Président. Mr. *Hiorter* y parle de ses observations sur la Comète de 1744. & en donne le progrès & les rétrogradations. Il ne convient pas, que ce soit la Comète, que Mr. *Loys de Cheseaux* croit avoir reparue après un intervalle de 442 ans; il la trouve plus ressemblante à une autre, qui a parue en 1058 & en 1401 & dont la course s'achève en 343 ans. Tout cela n'est que conjecture, n'y ayant presque eu d'observation exacte du Ciel, que depuis le tems de *Tychon Brabé*.

Il a donné de tems en tems des observations météorologiques faites jour par jour à Upsal. Le même Mr. *Hiorter* rapporta en 1747 les observations de Mr. *Celsius* sur la déclinaison de l'Eguille magnétique. Ce Savant l'avoit observée avec beaucoup de soin, & il avoit trouvé, qu'elle est encore plus inconstante qu'on ne l'a crue. A peine est-elle dans la même situation pendant quelques heures, elle ne fait que varier du côté de l'Est ou de l'Ouest, & il est impossible par conséquent de déterminer, la déclinaison d'une ville ou d'un pays, à moins qu'on n'ait un grand nombre d'observations, dont
on

on puisse prendre le milieu. Les Aurores Boréales affectent extrêmement l'aiguille aimantée. Ses variations ordinaires sont de cinq minutes ou environ par jour; mais une Aurore Boréale ayant paru, l'aiguille fit un saut de 150 minutes à l'Ouest. Il paroît par-là, qu'il se trouve vers le Nord une quantité considérable de matière magnétique, qui se répand de-là vers le Sud, & dont l'expansion irrégulière cause de la confusion dans la direction de la boussole. Les changemens soudains de l'aiguille ont paru les mêmes à Upsal, où Mr. *Celsius* observoit, & à Londres, où Mr. *Graham* y étoit attentif. Pour les changemens journaliers ils se sont trouvés assez réguliers. L'Aiguille passe à l'Ouest depuis deux heures après minuit, jusqu'à 8 heures du matin, & retourne à l'Est de la même manière après midi.

Mr. *Salander* a observé, qu'une espèce de Galion (a), qui croît dans la Gothlande, & qu'on y appelle *Madre*, donne une teinture rouge aussi vive & aussi constante que la Garance.

D'autres observateurs ont étendu cette remarque, & ont trouvé, que toute la classe des Rubiacées a le même privilège. Cette observation est de conséquence y ayant des pays, où la Garance ne sauroit venir, & où d'autres Rubiacées abondent. J'aime à voir la Botanique se rapprocher du bien public.

Mr. *Jean Browall* Docteur & Professeur en Théologie à Abo, mais Botaniste & Physicien célèbre est le Président du 1. Trimettre de 1747.

Mr.

(a) C'est le *Galium caule erecto foliis lanceolatis trinerviis*. *Enum. Helv.* assez rare en Suisse, mais fort commune, autour de Jéna, de Stolberg, & ailleurs en Allemagne.

de Juillet, Août & Septembre, #748. 37

Mr. *Sheldon* y décrit une espèce de rouleaux qui peut servir à charier les plus lourdes masses, des colonnes des vaisseaux, des maisons entières. Mr. *Eques* a calculé les avantages de la machine & les a trouvés justes. Mais j'avoue que la mécanique & ses termes me sont trop peu connus, pour que je puisse entrer dans un détail sur des machines.

Mr. *Pierre Kalm*, qui est parti depuis pour le Canada, & qui après avoir essuyé un naufrage, doit y être arrivé à présent, a recommandé à ses Citoyens la culture de plusieurs plantes, naturelles à la Sibirie, & dont la culture seroit aisée, & avantageuse pour la Patrie. Il espère avec beaucoup de fondement, que des plantes venues d'un pays plus froid encore que la Suède, y réussiront mieux, que celles que la bonté de leur Climat a rendues plus délicates. Ces plantes sont une Guéde, un Lin, deux espèces de Vesses, plusieurs Chiendens, (dont la Suède n'est pas assez pourvue pour les fourrages) deux Sainsfoins, deux espèces de branches d'Ours, dont nous avons parlé à l'occasion du livre de Mr. *Gmelin*, & quelques autres plantes, qui pourroient servir à l'utilité des gens de la Campagne.

Mr. *Schutzer*, habile Chirurgien a fait une cure considérable. Il a guéri une femme, qui souffroit des épreintes fort semblables à celles, qui précèdent l'accouchement. Il sut distinguer avec habileté ces douleurs des véritables douleurs de l'enfantement; il toucha la femme, lui trouva une vessie remplie d'une liqueur différente des eaux de l'Amnion, perça la vessie avec un trois-cart, & n'y trouva que du sang, retenu dans la matrice. Une autre de ses observations n'est pas moins utile, pour être

être plus tragique. Une femme, fatiguée d'une rechûte de fièvre tierce, prit un remède assez commun chez les Soldats, c'est de la poudre à Canon avec de l'eau de vie. Elle tomba dans une léthargie, qui la mena à une prompte mort. On l'ouvrit, & on y trouva les vaisseaux du cerveau engorgés, & toutes les marques d'une congection du sang vers la tête.

Mr. *Hesselin* a trouvé par expérience, que les Orties peuvent servir de nourriture aux vaches, & qu'elles augmentent même la quantité du lait.

Mr. *Faggot* Directeur du Comptoir de Géographie a présidé à l'Académie pendant le second Trimestre de 1747. M. *Lauræus* y donne le plan d'une Glacière, invention utile, qui peut servir à conserver les viandes en été: ce plan est imité des Russiens. C'est une cave, bâtie non sous terre, où la chaleur se conserve la nuit, au lieu que la surface de la terre s'y rafraichit, mais à rez de chaussée; les murs sont doubles, avec un intervalle d'une aune & demie rempli d'argille. Il n'y a d'entrée que par le toit, une porte double, la plus petite qui se peut, mène à un escalier, & la porte intérieure est faite de barres de fer croisées. On remplit la glacière en Février, & on donne de l'air à la Glacière trois fois par semaine.

Mr. *Horleman*, Surintendant de la Cour, a donné un tout autre plan pour une Glacière. Le plus grand défaut selon lui, c'est de ne pas donner d'issue à l'eau, qui se forme de la glace fondue. Pour éviter cet inconvénient, il pratique un caveau quaré, mais plus étroit par le bas, & muré, dont le bas mène à un canal souterrain, qui descend obliquement dans la terre, L'orifice inférieur du caveau
est

est couvert d'une grille, sur laquelle on met la glace, dont l'eau s'écoule par le canal. On couvre la glace de branches de sapin. Au-dessus de la glace on met une couche d'argille, percée de deux trous par lesquels on retire la glace. Sur l'argille on pratique une cave, qui se tient extrêmement fraîche & dans laquelle on peut faire rafraichir la boisson.

Mr. *Spoering*, qui est mort depuis, a vu un solitaire sortir par un abcès à l'aîne. Il se sert de cette occasion, pour donner ses pensées sur cet incommode animal. Il en cherche l'origine dans l'eau. Plusieurs poissons ont les intestins remplis de cette espèce de vers, & les villes maritimes ou situées sur des rivières, sont plus fécondes en solitaires selon Mr. *Spoering*; il ne doute point de la régénération des parties de cet insecte, merveille, que les polypes nous ont rendue familière. Mr. *Rosen* nous a donné ses observations sur le même animal. Il décrit avec exactitude les symptômes, qui viennent de sa présence. C'est en vain qu'on chasse par les selles des aunes, des quatre vint piés même du solitaire. Mr. *Rosen* en a vu des pièces de cette longueur chassées par des purgatifs, sans que le malade en ait été soulagé. D'un autre côté on a vu des malades se remettre par l'usage de l'électuaire d'étaï d'Aston, sans qu'on ait remarqué d'évacuation.

Mr. *Pierre Naesman* a donné l'histoire naturelle de la Paroisse de *Madefo* en Smolande. Les Paroisses de Suède sont extrêmement étendues, & valent presque des Diocèses d'Italie. Le pays y est ingrat, & rempli de grosses pierres; la charue n'y est d'aucun usage, & le foin mêmes'y recueille avec peine. Les moutons profitent de cette incommodité, ils s'engraissent entre les rochers, comme

ils s'engraissent sur les Alpes, aussi est-ce le bétail, qui nourrit les habitans. Dans un país aussi stérile Mr. *Naefman* a vu de son tems le nombre des habitans s'augmenter considérablement, & il attribue cet événement inespéré au déparcelllement des terres, qui étoient trop étendues pour les possesseurs, & qu'on a partagées pour les rendre plus proportionnées aux forces du laboureur. La terre y est ingrate en tout, elle ne fournit qu'un peu de fét, quelque salpêtre, & des sources d'eaux vitrioliques.

Mr. *Siroemer* rend compte dans deux mémoires des expériences sur l'Electricité, qu'il a faites de concert avec Mr. *Klingenshierna*. Fort éloigné des craintes modestes de Mr. *Musschenbroek*, il croit l'humidité favorable aux expériences & se passe des cordons de soye. Il a trouvé moyen de faire l'expérience foudroyante de ce Physicien avec fort peu d'appareil. Il faut deux hommes pour la faire, le premier fait agir la roue, qui électrise le globe de verre, & touche de l'autre main un fil d'archal, qui descend dans une bouteille à demi pleine d'eau. L'autre soutient cette bouteille d'une main & approche l'autre du fil d'archal. Pour les expériences ordinaires, Mr. *Siroemer* fait s'électrifier lui-même, sans aucun secours, en se plaçant comme de coutume sur une caisse de poix. Il frotte d'une de ses mains le globe de verre, qu'il fait tourner par exemple avec le pié, & distribue sa force électrique de l'autre main. Il a fait une autre expérience peu favorable aux idées ordinaires, ou à celle de Mr. *Desaguliers*. Deux hommes, dont l'un communique la force électrique à l'autre, soutiennent chacun une bouteille d'eau. Ces deux bouteilles se lancent des étincelles, quoiqu'elles soient

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 35

foient bien sûrement électrisées l'une & l'autre, & de la même espèce d'électricité, quand même on en supposeroit deux espèces différentes.

Mr. *Gesler* Physicien ou Médecin autorisé de la Norlande, examine l'opinion que nous avons rapportée d'après *Celsus* sur la diminution des eaux de la mer. Il la trouve fondée, mais irrégulière & se persuade que Mr. *Celsus* est allé trop loin dans la supposition, que ce décroissement se fait dans une proportion constante & réglée.

On a ouvert des brebis malades, dont le mal étoit épidémique, on leur a trouvé des nids entiers de vers sous le crane, qui rongeoient l'intérieur des cornes.

Mr. *Palmstierna*, Sénateur du Royaume, a présidé à l'Académie pendant le troisième Trimestre de 1747. Mr. le Baron de *Palmquist* y a fourni un mémoire fort instructif sur une nouvelle espèce de Cotton, qui ne craint aucun froid, & qui vient également dans le fond du Nord. C'est de l'étoupe de lin qu'on le prépare. Il faut pour en faire, verser un peu d'eau de mer dans un chaudron de fer, y répandre ensuite des portions égales de cendres de Bouleau & de la chaux; placer sur ces cendres l'étoupe à la hauteur de deux doigts; en couvrir tout le fond du chaudron; la couvrir du même mélange de chaux & de cendres de Bouleau: y remettre des étoupes, & achever de cette manière à remplir à demi le chaudron, achever de le remplir d'eau de mer; & faire bouillir le tout pendant dix heures en y ajoutant de tems en tems de l'eau de mer pour empêcher l'étoupe de se bruler ou de se roussir. Quand on a fini cette opération, on porte cette étoupe au bord de la mer, on l'y dispose dans une

corbeille d'ozier, on la remue avec un baton, & quand la plus grande chaleur est passée, & qu'on peut manier l'étoupe, on la lave avec du savon, on la met tremper dans de l'eau savonnée pendant deux jours, puis on la blanchit comme on blanchit le linge, en l'étendant sur le gazon, & après l'avoir blanchie suffisamment, on la lave encore une fois dans l'eau; on la sèche entre deux ais pendant deux fois 24. heures en la chargeant de quelques pierres; & on aura un véritable cotton. L'opération nous paroît longue & difficile, & peut-être ce cotton artificiel seroit-il plus cher en Suède même, que le cotton naturel de l'Archipel & des Iles, n'y est peut-être.

Mr. *Pierre Elvius* s'est attaché à la navigation. Il a cherché mathématiquement la figure la plus commode des vaisseaux, & la plus avantageuse du centre de gravité. Il a considéré le vaisseau comme mu par quatre forces différentes. La pesanteur du vaisseau lui donne une direction perpendiculaire, & l'enfonce dans la mer suivant une ligne, qui passe par le centre de la gravité. La résistance de l'eau, qui s'oppose à l'enfoncement du vaisseau, peut être réduite à une force qui monte perpendiculairement, & qui repousse le vaisseau directement en haut. Le vent travaille contre les voiles suivant sa propre direction, & l'eau de la mer résiste aux côtés du vaisseau suivant leurs directions moyennes. Mr. *Elvius* démontre que ces quatre forces sont dans la même proportion, que les quatre côtés d'un carré, que forment les lignes de direction de ces quatre forces. Ces principes posés Mr. *Elvius* fait voir, que les différens avantages, que l'on peut se proposer dans un vaisseau, demandent des conditions différentes dans sa Structure.

La

La figure aigue de la poupe, & des derrières du vaisseau, est la plus convenable pour lui donner une assiette stable dans les élans qu'il fait en haut, & en bas en allant directement devant le vent. La largeur des flancs est la plus avantageuse pour empêcher le vaisseau de tomber sur le côté. Le centre de gravité du vaisseau doit être fort proche de son centre de grandeur pour le faire avancer en droite ligne avec le vent le moins favorable. Il faudroit lire l'original pour s'informer plus parfaitement des vues & des démonstrations de Mr. *Elvius*.

Mr. *Charles Skotte* a proposé de faire servir les toupinambours à la distillation du brandevin, & d'épargner par-là les blés, si précieux à la Suède. Il a trouvé qu'un arpent de terre planté de ces racines rend considérablement plus d'eau de vie, qu'un arpent semé d'orge.

Mr. *Rabe* Conseiller privé du Roi de Danemarck, a donné la relation d'un tremblement de terre arrivé dans les environs de Christianland en Norvège le 7 de Février 1745.

Le dernier Trimestre de 1747. a eu pour Président Mr. *George Brand* Assesseur du Collège métallique du Royaume.

Mr. *Wassenius* y a fourni des tables, où les naissances, les mariages & les morts de la Paroisse de Wassenfenda sont exprimés pendant vingt ans. On en apprend, que la quantité des habitans s'augmente, que les nombres des naissances des garçons & des filles sont à peu près égaux; que la mort enlève avec égalité les deux Sexes; qu'elle épargne l'âge, qui est renfermé entre la 10^e & la 20^e année, qu'elle fait un ravage assez égal depuis 20 jusqu'à 60., qu'après ce terme elle montre plus d'avidité; que le vingtième

des personnes est le tribut annuel qu'on lui paye.

Mr. *Gerard Boltenhagen* a vu une cruelle esquinancie, qui a détruit une grande partie de la gorge, produit un ulcère extérieur, qui est descendu presque au Sternon & dégénéré en gangrene.

Mr. *Horleman* ayant réfléchi peut-être sur des sapins qu'on a trouvé fort entiers dans les Lacs de la Laponie, & à une distance extraordinaire de tous les bois de cette espèce, conseille à la Nation de conserver le bois de charpente en le tenant entièrement enfoncé sous l'eau.

Mr. le *Sénateur Ebrentrouss* a vu un perroquet stérile depuis longtems, pondre un œuf sans l'approche d'aucun mâle, uniquement, parce que le perroquet femelle s'étoit aperçu qu'un mâle de son espèce étoit arrivé dans son voisinage. Ces évènements sont assez fréquens, & nous en avons vu de semblables.

Mr. *Westbeck* a fait une expérience assez singulière. Il a fait bâtir une voûte, sans pierre ni chaux, uniquement formée de charbons de bois disposés, comme on place les pierres, & joints avec de l'argille pétrie avec de la poudre de charbon. Il a pensé à se servir de ces fragiles matériaux, parce qu'ils n'attirent aucune humidité, ni aucun acide de l'air, ni de la Terre, & que par-là ils sont plus durables que la pierre même.

Nous finissons par une réparation que nous devons à la vérité. Les Académiciens étrangers dont nous avons donné la liste dans notre dernier extrait, ne le sont pas tous, quoique nous l'ayons prise d'une Lettre d'un Académicien Régnicole très-célèbre. Une liste correcte de 92. membres nationaux, & de huit Associés étrangers a été imprimée.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 89

primée au mois d'Avril 1748. Voici les Etrangers.
Mr. Frederic Raben Chevalier, conseiller privé
du Roi de Danemarck Baillif de Falster, *Mr. Hal-*
ter de Gottingue, *Mr. de Musschenbroek* de Lei-
de, *Mr. de Perard* de Stettin, *Mr. Jean Albert*
Gesner Médecin du corps du Duc de Wirten-
berg, *Mr. Charles de Kirchbach* Capitaine des
mines de Saxe, *Mr. Jean Collinson* le même ap-
paramment que nous connoissons sous le nom de
Pierre C. de Londres, & le Marquis de *Sagra-*
mazo Chevalier de Malte.

ARTICLE III.

A VOYAGE round the WORLD, in the years
MDCCXL, I, II, III, IV. by GEORGE ANSON
Esqr. Commander in chief of a Squadron
of His Majesty's Ships, sent upon an Ex-
pedition to the South-seas. &c.

C'est-à-dire,

VOYAGE autour du MONDE fait dans les années
1740, 1, 2, 3, & 4. par GEORGE ANSON E-
cuier Chef de l'Escadre de S. M. envoié dans
la Mer du Sud. Ouvrage compilé sur les papiers
& les autres matériaux fournis par Milord AN-
SON, & publié sous la direction par RICHARD
WALTER Maître es Arts & Chapelain du
Vaisseau le Centurion dans le cours de cette ex-
pédition. Grand Quarto de 417. pages enrichi
de 42. Planches en taille douce, & imprimé à
Londres pour l'Auteur chez Jean & Paul Knap-
ton 1748.

Ces Argonautes fameux, que l'héroïsme dirai-
je, ou l'espoir d'une riche toison engagea, sous

les ordres d'un Chef entreprenant , à confier leur vie à un frêle vaisseau , à parcourir des mers inconnues , & à chercher loin de leur patrie des dangers & des ennemis , ont eu de tout tems un grand nombre d'imitateurs. Le désir de la gloire & de l'or peut rendre les hommes intrépides , & la valeur dirigée par la prudence manque rarement de succès.

C'est ce phénomène connu , mais toujours intéressant , qui autant que le goût pour la nouveauté fait rechercher les relations des voyages & des expéditions ; & celle dont on vient de voir le titre justifie à tous égards la curiosité & l'impatience du Public. Soit qu'on la considère comme un monument des souffrances que peuvent endurer des hommes , soit qu'on l'envisage comme fournissant des lumières sur la Géographie , la Navigation , l'Histoire naturelle , & ce qui intéresse encore plus les Anglois , les forces & l'état de leurs Voisins , on ne peut disconvenir qu'elle ne soit digne & des soins qu'on a pris pour la perfectionner , & de l'ardeur de ceux qui l'ont si longtems attendue.

Je tâcherai d'y répondre par des extraits circonstanciés , & me bornant dans celui-ci aux aventures de nos hardis navigateurs , je renverrai à une autre fois les observations qu'ils ont faites , & les vues qu'ils ont eues. Si , comme le titre l'assure , *Milord Anson* a lui même fourni les mémoires , si , comme on le dit , des Physiciens éclairés (a) ont concouru avec l'Auteur , pour rendre son ouvrage

(a) *Mr. Robins* Membre de la Société Royale , Physicien & Ingénieur distingué , & Auteur de plusieurs Ouvrages bien reçus , a , dit-on , principalement contribué à perfectionner celui-ci.

de Juillet Août & Septembre, 1748. 41

ge plus parfait, si enfin en comparant d'autres relations avec celle-ci je puis ajouter quelques éclaircissémens à ceux qui s'y trouvent, j'espère qu'on me pardonnera un peu plus de longueur, que sans tous ces encouragemens je n'eusse osé m'en permettre; & le succès de mon premier extrait m'animera à la composition du second. (a).

La guerre avec l'Espagne, qu'on prévint en 1739, fit penser qu'on ne pouvoit l'attaquer avec plus d'avantage que dans le nouveau monde. Divers projets furent proposés, diverses résolutions furent prises, abandonnées à la légère, ou exécutées à demi. La seule dans laquelle on persista fut de confier à Mr. *Anson* la direction d'une escadre & d'une expédition. On songeoit d'abord à l'envoyer aux *Indes Orientales* avec quelques vaisseaux de guerre & diverses compagnies de troupes réglées. Il eut eu ordre de ne toucher qu'à *Java*, de ne s'y arrêter que pour se fournir d'eau, & de se rendre directement à *Manile* située dans l'Ile de *Luçon* l'une des *Philipines*. On suposoit que cette Place aussi mal fortifiée & pourvue dans le commencement de la guerre que le reste des établissemens des Espagnols, ne seroit capable ni d'une forte ni d'une longue résistance. Une autre Escadre aussi considérable que la précédente auroit du partir en même tems, & pénétrant par le Cap *Horn* dans la Mer du Sud, croiser le long de la Côte, attaquer quelqu'une des Places, & se joindre ensuite à la flotte de Mr. *Anson*. (b)

Mais

(b) Oserois-je faire souvenir mes Lecteurs que le secours d'une Carte ne leur sera pas inutile pour lire avec fruit cet Extrait ?

(b) On m'a assuré que le Roi *Guillaume* avoit formé
C 5 avant

bles qu'eux, & les Anglois ne purent quitter ce lieu que le 27. de Février 1741. Ils rangèrent le reste de la Côte, passèrent devant le détroit de *Magellan*, & s'approchèrent de celui de *Le Maire*. Ils en entreprirent le passage le 7 de Mars, & ne l'eurent pas plutôt franchi, que les Vents contraires & les Courans leur firent éprouver, combien dans ces Mers étoit dangereuse la saison des Equinoxes. Chacun des vaisseaux battu par des tempêtes continuelles, & par une Mer dont les ondes surpassoient par leur élévation celle de toutes les autres Mers, fut chaque jour pendant trois mois à la veille d'être englouti dans des abîmes d'eau, ou précipité sur des rochers inconnus. Des volles déchirées, des mats fracassés devinrent pour tous des accidens familiers. Les matelots engourdis de froid, estropiés par des chutes fréquentes, chassés de leurs lits par l'eau qui y entroit, sentirent par une triste expérience l'insuffisance de leur manœuvre, & l'imperfection de leur estime. Se croyant au bout d'un mois assez avancés vers l'Ouest, pour reprendre la route du Nord, ils se virent près d'échouer contre une Terre qu'ils croyoient à cent lieues, & obligés de retourner vers le Sud à la hauteur de soixante degrés. La flotte déjà privée de la *Perle* & du *Severn*, qui manquant de constance retournerent en Europe, acheva d'y être dispersée, & ne se rejoignit que longtems après & qu'imparfaitement. A tant de malheurs se joignit peu après le passage du détroit une affreuse maladie. La durée & les fatigues d'un si long séjour sur la mer, & sans doute les provisions ou corrompues ou trop salées rendirent ce mal aussi violent qu'universel. Dès la fin d'Avril, il y avoit peu de personnes qui en
fuf-

fussent exemptes, & dans ce mois le *Centurion* perdit 43. hommes. Le suivant fut plus mortel encore, car quoique plus éloigné du Pole & des mers orageuses l'équipage se flatât d'éprouver un tems plus doux & un air plus sain, il ne laissa pas de mourir ce mois le double du monde que le précédent. Enfin le mois de Juin augmenta encore la mortalité, & lorsqu'on prit terre il y avoit deux cent hommes de morts, & il n'en restoit plus que sept ou huit capables de se traîner.

En vain pour prévenir les progrès de ce mal, & pour rejoindre le reste de l'Escadre, le *Centurion* avoit-il croisé le 8. de Mai à la hauteur de l'Ile du *Secours*; lieu du premier rendez-vous; cette Côte où il ne se trouva personne ne présenta que des rochers, des précipices, & des écueils. Quelques Bayes, dont l'ouverture étoit bouchée par une multitude d'Ilots n'offroient qu'un asile suspect. Un ouragan, qui sembloit réunir les horreurs de tous les autres, faillit le 22. de Mai à jeter le vaisseau sur l'Ile de *Chiloé*, & si ensuite on se trouva dans une Mer moins agitée, on ne crut pas devoir s'en prévaloir pour se présenter devant *Baldivia*, où l'on avoit fixé un second rendez-vous. Il n'y avoit pas d'apparence, que des vaisseaux qui ne pouvoient avoir moins souffert que celui du Chef, & qui ne s'étoient pas trouvés à un lieu destiné pour se réunir, pussent se rendre devant une Ville fortifiée, qu'il eut été question d'attaquer. On prit donc directement la route de l'Ile de *Juan Fernandès*. Mais lorsque le 28. de Mai on étoit près d'y aborder, l'incertitude où l'on étoit sur son véritable lieu fit craindre qu'on ne se fut trop écarté vers l'Ouest, & pour ne le pas manquer, après s'être rapro-

raproché du Continent, on rebroussa chemin, en suivant toujours le même Parallèle. Ce détour allongea de trois semaines une navigation déjà trop longue, & fit perdre le courage & la vie à 70. malades, qui plutôt transportés à terre s'y seroient peut-être rétablis.

Enfin l'on arriva; mais le scorbut avoit fait de si fortes impressions, que pendant les premiers jours il ne s'en passoit point, qu'on n'enterrât six ou sept matelots. Ce ne fut que par des degrés insensibles que les moins malades se rétablirent, & ceux là seuls, qui à leur arrivée pouvoient encore se traîner, éprouvèrent dans peu les heureux effets de l'air, des rafraichissemens, & des vivres.

Le *Centurion* ne précéda que de deux jours la Chaloupe *l'Essai*, qui n'avoit guère moins souffert que lui. Elle avoit perdu 34. hommes, & il ne restoit plus que le Capitaine, le Lieutenant, & trois hommes, qui pussent faire la manoeuvre. Cette jonction subite fit espérer aux deux vaisseaux, qu'ils seroient bientôt rejoints par les autres. Mais ce ne fut que le 21. de Juin qu'ils en apperçurent un nouveau. Il disparut peu après, mais on le revit le 26. & on le reconnut pour le *Glocester*. Mr. *Anson* prévoyant par l'expérience de son vaisseau ce que celui-ci devoit avoir souffert, dépêcha à sa rencontre un bateau chargé d'eau, de rafraichissemens, & ce qui devoit lui être encore plus nécessaire, d'un surcroit de matelots. Jamais secours ne vint plus à propos & ne fut témoin d'un plus triste spectacle. Deux tiers de l'équipage avoient péri, & ceux qui vivoient encore étoient, à la réserve des Officiers & de leurs valets, réduits à la plus dure extrémité. Ils ne recevoient plus par jour qu'une pinte d'eau,

&c

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 47

& il leur en restoit si peu, que sans celle qu'on leur envoyoit, en peu de jours ils seroient tous morts de soif. On n'eut aucun lieu d'en douter par l'obstination des vents, qui pendant un mois entier éloignèrent les gens de l'équipage d'une Ile, à laquelle ils touchoient. L'inutilité de leurs efforts pour y aborder leur en avoit fait perdre l'espérance, & ayant consumé l'eau & les provisions, qui leur avoient été plus d'une fois envoyées, ils atendoient la mort à la vue du lieu, qui seul pouvoit prolonger leur vie. Heureusement le vent changea le 28. de Juillet, & les poussa dans la baye où étoient les deux autres vaisseaux. Il ne restoit plus que 80. hommes sur le *Glocester*, mais quoiqu'ils fussent tous malades, il en périt beaucoup moins à terre qu'il n'en étoit mort du *Centurion*, sans doute parce que les secours du Chef les avoient disposés à une plus prompte convalescence.

Des deux Vaisseaux chargés de vivres, on en avoit déchargé un, peu après avoir quité *Madère*. Celui qu'on avoit retenu n'arriva à *Juan Fernandès* qu'au mois d'Août. Sa vûe fut d'autant plus agréable qu'il apportoit du pain, & que de même que le reste de l'Escadre on le croyoit ou de retour ou péri. On craignoit que son équipage moins nombreux & plus retardé que ceux des vaisseaux réjoints n'eût été encore plus maltraité qu'eux, & l'on fut tout surpris de ne pas voir à sa manœuvre, comme on l'avoit fait à celle des autres, des marques de sa foiblesse. Mais il venoit d'un port, qu'il avoit trouvé lorsqu'il s'atendoit à périr. Prêt d'échouer le 16 de Mai sur une Côte du Continent à 45^d. 30^m. de latitude Méridionale, il aperçut une ouverture étroite, au travers

vers de laquelle il parvint dans un port. L'eau & les rafraichissemens qu'on trouva à terre, y arrêterent deux mois les seize Anglois, qui formoient l'équipage. La crainte étoit pour eux le seul désagrément de leur asile. Ils n'osoient s'écarter de peur des Espagnols, dont ils se croyoient moins éloignés qu'ils ne l'étoient, & des Naturels du païs représentés comme aussi cruels que puissans. Leurs fraieurs étoient mal fondées, car pendant le séjour qu'ils firent sur cette Côte, ils ne virent qu'une seule famille. Elle étoit composée d'un Indien, de sa femme, & de ses enfans, & étoit venue sur une barque, peu après l'arrivée des Anglois. De peur d'en être trahis, ils crurent devoir l'arrêter & tachèrent par de bons traitemens de lui faire oublier son esclavage. Cet Americain leur parut avoir de la sagacité, & la plus forte preuve qu'il leur en donna fut de se procurer la liberté. Il sortit pendant une nuit orageuse à la faveur d'une ouverture négligée, & s'enfuit avec sa famille sur une des barques du vaisseau, après en avoir détaché celles qui auroient pu le poursuivre. Il ne fut découvert, qu'au bruit de ses rames, & lorsqu'il n'y avoit plus moyen de l'atteindre. Quoique sa fuite renouvelât les craintes des Anglois, ils ne furent pas insensibles au mérite d'un homme, qui avoit tout risqué pour recouvrer le bien le plus précieux. Comme il pouvoit souffrir dans les bois, où on supposoit qu'il s'étoit caché, on eut l'humanité d'y porter des provisions, & le plaisir de voir qu'elles avoient été acceptées. Le vaisseau repartit ensuite, & ne fut pas longtems à rejoindre le *Centurion*.

Le *Wager* Vaisseau de guerre de la même Escadre n'eut pas le même bonheur. Comme il étoit
char-

chargé des munitions & de l'attirail nécessaires pour le Siège de *Baldivia*, le Capitaine n'avoit pas voulu manquer de se trouver à l'Île du *Secours*. Mais la violence du vent, les écueils de la Côte, la mauvaise manœuvre de l'équipage, & le fâcheux état du Vaisseau le firent échouer. Les 130. hommes qui s'y trouvoient se sauvèrent à terre, & y portèrent la discorde. Peut-être se seroient-ils réunis, s'ils s'étoient crus aussi près du Vaisseau de transport que probablement ils l'étoient. Ce Vaisseau, qui n'étoit pas éloigné d'eux de plus de trente lieues, eut pu les transporter tous à l'Île de *Juan Fernandès*. C'est là que le Capitaine persistoit à vouloir aller, en représentant à son équipage, qu'il lui seroit facile de s'emparer près de l'Île de *Chiloé* de quel que Vaisseau Espagnol, & qu'après tout il y avoit moins de témérité à poursuivre sa route qu'à rebrousser chemin. Il acheva par ses discours & par quelques violences de révolter contre lui le plus grand nombre de ses gens, qui après l'avoir emprisonné, le laissèrent avec seize hommes sur l'Île déserte & stérile, où ils s'étoient sauvés; & entassés sur la grande barque, qu'ils n'avoient pu assez alonger, traversèrent le détroit de *Magellan*. Manquant de provisions, & cotoiant des terres inaccessibles ou stériles, ils parvinrent au *Bresil* diminués de plus de la moitié. La petite troupe fidèle à son Chef fut encore plus malheureuse; car après avoir fait de vaines tentatives pour s'avancer vers le Nord sur les esquifs qu'on lui avoit laissés, & réduite par divers accidens au nombre de quatre, elle se vit obligée de se rendre aux Espagnols de *Chiloé*. Le Capitaine & ses trois Compagnons en furent humainement reçus, transportés au *Chili*

& enfin après le cartel renvoyés dans leur Patrie.

Ainsi de toute l'Escadre il n'y eut que deux Vaisseaux de guerre, la Chaloupe, & le Vaisseau de transport qui se réunissent. Ce dernier devenu inutile, dès qu'on en eut tiré les provisions, & trop endommagé pour reprendre la route de l'Europe, fut détruit peu après son arrivée, & son équipage servit à renforcer les autres. Ils n'en avoient que trop de besoin. De 961. hommes, qui s'étoient trouvés sur ces quatre Vaisseaux, il en étoit mort 626; & ceux qui restoit; loin d'être en état d'exécuter leurs projets, étoient réduits à craindre ceux de leurs Ennemis. Des cruches brisées, des monceaux de cendres, & des arrêtes de poissons nouvellement mangés, qu'ils trouvèrent près du bord de la mer, leur firent penser que l'Escadre Espagnole les avoit devancés, & qu'elle les cherchoit pour achever de les détruire. Ils ignoroient le sort de cette Escadre, dont l'Histoire ne doit pas être plus longtems différée.

L'Amiral *Pizarro* avoit sous ses ordres cinq Vaisseaux de guerre & une Patache de 20. pièces de canon. L'*Asie*, sur laquelle il se trouvoit, étoit de 66. pièces & contenoit 700. hommes. Il y en avoit autant sur le *Guipyscoa* de 74. pièces. L'*Hermione* en avoit 54. & 500. Hommes d'équipage. Celui de l'*Espérance* Vaisseau de 50 pièces étoit de 450. Hommes, & le *St. Estevan* de 40. pièces contenoit 350. Hommes. Outre les matelots & les milices, il y avoit sur cette Escadre un Régiment de vieilles troupes. Dirigée dans ses mouvemens par celle des Anglois, qu'elle avoit ordre d'observer, de suivre, & d'attaquer dans la Mer du Sud, elle trouva les mêmes obstacles, & eut encore moins

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 51

moins de bonheur. Comme le départ de l'Amiral avoit été précipité, il n'avoit eu le tems de prendre des provisions que pour quatre mois, & il comptoit de se pourvoir à *Buenos Ayres*. Il aprit dans ce lieu par le Gouverneur de *Ste. Catherine*, que les Anglois se trouvoient sur cette Côte, & qu'ils se dispofoient à en partir. De crainte d'en être devancé, *Pizarro* ne s'arrêta point. Les deux Escadres se trouvèrent près du détroit à si peu de distance l'une de l'autre, qu'un Vaisseau Anglois écarté des autres se méprit à la forme de ceux des Ennemis, & faillit à être pris par l'Amiral, qui avoit eu la prudence de rendre son Vaisseau aussi semblable qu'il le pouvoit à celui de Mr. *Anson*. Les tempêtes du Cap *Horn* séparèrent trois Vaisseaux Espagnols de leur Amiral, & repoussant continuellement celui-ci l'obligèrent de retourner tout délabré à la *Plata*, où il ne fut rejoint que par l'*Espérance* & le *St. Estevan*. On n'a jamais su le sort de l'*Hermione*, & l'on suppose qu'il fut encore plus funeste que celui du *Guipuscoa*, qui échoua sur la Côte du *Bresil*. L'équipage de ce dernier diminué de près de la moitié eut le bonheur de se sauver à terre, après avoir de même que les équipages des autres Vaisseaux éprouvé pendant plus d'un mois toutes les horreurs de la famine. Les rats se vendoient à un prix excessif, & un frère coucha pendant plusieurs nuits avec le cadavre de son frère, pour rétenir la petite portion de vivres que le mort recevoit. Les Equipages de l'*Asie* & du *St. Estevan* furent réduits à la moitié. Il ne restoit que 58. hommes en vie sur l'*Espérance*, & que 60. de tout le Régiment.

Pizarro ne se vit pas plutôt en sûreté, qu'il tâ-

cha de se remettre en état de poursuivre son expédition. Il lui manquoit des vivres, des munitions, & sur tout de l'argent. Le Viceroy du Pérou, à qui il s'adressa pour ce dernier article ne lui envoya que la moitié de ce qu'il demandoit, & divers contretiens le frustrèrent des mâts, dont il avoit besoin. Il répara cependant le mieux qu'il put l'*Asie* & le *St. Estevan* & se remit en mer au mois d'Octobre 1741. Le *St. Estevan* ayant été fracassé sur un écueil en descendant la rivière, fut détruit par ordre de l'Amiral. La saison étoit favorable pour son passage; mais par la négligence d'un des Officiers, les mâts s'abatirent dans un roulis, & l'*Asie* revint de nouveau en très mauvais état à son port. *Pizarro* y fit réquiper l'*Espérance*, & en donna le commandement à un de ses Capitaines nommé *Mindinuetta*. Il traversa lui-même le Continent, & fut joint au *Chili* par *Mindinuetta*, qui étoit parti au mois de Novembre 1742. & avoit enfin fait le tour du Cap Horn. On ne nous dit point ce que son Vaisseau fit dans une Mer, dont les Anglois étoient repartis, & où *Pizarro* jugea à propos de le laisser. Cet Amiral revint à *Buenos Ayres* avec *Mindinuetta* en 1745, & y reprit sur l'*Asie* la route de sa Patrie. Le défaut de matelots Espagnols l'avoit obligé de se servir de prisonniers Anglois & Indiens. Ces derniers ennemis nés des Espagnols, dont ils se virent encore maltraités pendant leur voiage, tachèrent de satisfaire à la fois leur haine & leur vengeance. Comme ils n'étoient qu'au nombre d'onze, ils sondèrent les Anglois; mais ceux-ci n'ayant pas répondu à leurs avances, ils ne se crurent pas trop foibles, pour exécuter seuls leurs desseins. *Orellana*
digne

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 53

digne Chef d'une troupe aussi animée l'arma de couteaux pointus, & de lanières de cuir, qui chargées de boulets devenoient dans les mains des Américains des armes redoutables. Ils profitèrent d'une nuit obscure, & se jettant sur un équipage mal préparé, en dépéchèrent un grand nombre, & forcèrent les autres à se sauver avec les Officiers dans les chambres du Vaisseau. Ils se rendirent ainsi en peu de minutes maîtres du tillac, & en demeurèrent en possession pendant deux heures. Ce ne fut que faute d'armes qu'ils ne purent forcer leurs ennemis dans les endroits, où ils s'étoient retirés. Ceux-ci revenus enfin de leur surprise & de leur frayeur reconurent le petit nombre des révoltés, & entr'ouvrant leur porte tuèrent le Chef d'un coup de pistolet. Ses compagnons ne voulurent point lui survivre, & s'étant tous précipités dans la mer, ils y périrent vengés. *Pizarro* arriva enfin en 1746. sur la Côte de *Galice*, & ne ramena que 100. hommes de 3000. qui en étoient partis avec lui.

Ce ne fut que par une prise que les Anglois furent informés du mauvais succès de la flotte Espagnole. Mais s'ils se virent par là délivrés de leurs inquiétudes, ils apprirent en même tems qu'elles n'avoient pas été destituées de fondement. *Pizarro* en envoyant au Viceroi le détail de ses désastres, avoit ajouté qu'il étoit possible que les Anglois plus téméraires que lui eussent aussi été plus heureux ; mais que dans ce cas comme ils devoient avoir beaucoup souffert, & qu'ils ne pouvoient relâcher qu'à *Juan Fernandès*, il n'y auroit qu'à les y aller attendre avec quelques Vaisseaux, auxquels dans l'état de foiblesse où ils seroient ils ne pour-

roient résister. Sur cet avis le Viceroi avoit dépêché quatre Vaisseaux de *Calao*, savoir un de 50, deux de 40. & un de 20. pièces de canon, pour intercepter les restes de l'Escadre Angloise. Mais après les avoir inutilement attendus près de la Baïe de la *Conception* & de l'Ile de *Juan Fernandès* jusqu'au 6. de Juin, ils s'étoient retirés, persuadés que les Anglois avoient renoncé à leur entreprise, ou y étoient tous pèris; & le Viceroi qui le crut comme eux les déchargea à leur retour, & ne retint plus les Vaisseaux marchands dans ses ports.

Cette nouvelle, qui expliquoit la raison des pots cassés, des arrêtes & des cendres, que Mr. *Anson* avoit trouvées en arrivant, & qui le rassuroit contre la crainte d'être attaqué par des forces trop supérieures l'engagea à faire croiser son Escadre le long de la Côte du *Chili* & du *Pérou*. Ce ne fut point sans succès. Chacun de ses Vaisseaux fit de riches prises, & en auroit fait un plus grand nombre, si quelque accidens arrivés à la Chaloupe l'*Essai* n'eussent obligé le *Centurion* de perdre à secourir, & ensuite à décharger & à détruire cette Chaloupe, le tems que la plupart des Vaisseaux devoient passer de *Calao* à *Valparaiso*. Pour se procurer avec une plus grande apparence de force plus de facilité à faire des prises, Mr. *Anson* équipoit les Vaisseaux qu'il prenoit, & les dispoisoit dans des lieux différens, & assez éloignés de la Côte, pour n'être point aperçus. Mais un Vaisseau échappé au *Glocester*, qui l'avoit poursuivi envain, donna avis au Gouverneur de *Paita* de l'arrivée des Ennemis, celui-ci dépêcha au Viceroi un Exprès chargé de cette nouvelle, & dès lors peu de vaisseaux Espagnols osèrent sortir des

des ports. Les Anglois en faifirent cependant un, qui à peine sorti de *Paita* leur aprit qu'ils étoient découverts, & leur donna un détail des forces & des trésors, qui se trouvoient dans ce lieu. Il n'en falut pas d'avantage pour les animer à tâcher de les enlever, avant que le Gouverneur les eut fait transporter plus avant dans les terres. Pour éviter de l'alarmer, Mr. *Anson* dépêcha à l'entrée de la nuit trois barques chargées de 58. hommes, qui guidés par des prisonniers, & profitant de l'obscurité entrèrent dans la Baie, sans avoir été découverts. Ils y furent reconnus par une barque Espagnole, qui par ses cris anonça aux habitans l'approche des Anglois. Ils s'assemblèrent en tumulte, on fit du Fort deux ou trois décharges, & les Anglois ne laissèrent pas de débarquer à une des extrémités de la Ville. Ils en traversèrent les rues en poussant des cris de joie, qui achevèrent d'éfrayer leurs ennemis, & se divisant en deux corps ils s'emparèrent presque à la fois du Fort & de la maison du Gouverneur. Les Espagnols, surpris dans la nuit, abandonnèrent leurs lits & leurs habits, & s'entui-
rent dans le plus grand désordre. Le Gouverneur laissa après lui une jeune Epouse, à laquelle il n'avoit été marié que deux jours, & qui sans deux soldats, qui moins expéditifs que leur Chef l'emportèrent sans chemise, seroit tombée en cet état entre les mains des Anglois. Ceux-ci se voiant dans un quart d'heure successeurs des habitans s'occupèrent à en saisir les effets. Les matelots enfilant à la hâte les habits des Espagnols par dessus les leurs paroissoient ridiculement travestis. Cependant le Vaisseau du Chef, qui n'avoit commencé à s'approcher de la Ville, que lorsqu'il y avoit

lieu de croire que son monde y étoit débarqué, eut le plaisir de voir le matin l'étendard Anglois arboré sur le Fort. Il ne fut ensuite question que de transporter sur les Vaisseaux les richesses de la Place; & on le fit tranquillement malgré les menaces des Espagnols, qui renforcés & rassemblés autour de la Ville, sembloient vouloir y rentrer par assaut. Trop fiers pour consentir à racheter leurs maisons & les marchandises qu'on ne pouvoit transporter, ils aimèrent mieux que les Anglois brûlassent les unes & les autres en se retirant. Toute la Ville fut consumée à la réserve d'un Couvent & d'une Eglise, qu'on épargna par ordre de Mr. *Anson*. Cette exception étoit une preuve de son humanité autant que de sa politique. Ajoutons y les traitemens qu'il fit à ses prisonniers pendant tout le cours de son expédition. Car quoiqu'on l'eût représenté comme un hérétique c'est-à-dire comme un monstre, & qu'il eut lieu de s'attendre à de mauvais traitemens, s'il avoit le malheur d'être pris, il ne s'en crut que plus obligé d'inspirer par son exemple à ses prisonniers des idées plus saines & des sentimens plus généreux. Ils furent traités avec douceur, leurs femmes furent respectées, les Moines mêmes ne purent résister aux honnêtetés de vainqueurs, qu'ils n'avoient que trop noircis. Un Jésuite reconnoissant se crut obligé d'interpréter en leur faveur d'une manière hypothétique l'exclusion du salut, que son Eglise dénonce aux hérétiques. Ainsi le nom de Mr. *Anson* & à cause de lui tout le nom Anglois est devenu respectable en Amérique; & la Paix fera aisément renaître l'union & la confiance entre des Nations, que le commerce, les besoins, & l'esti-
me

me doivent concourir à lier.

Le *Glocester* occupé à croiser plus haut sur le même Côte n'eut point de part à la prise de *Paita*, & ne se rejoignit que quelques jours après au *Centurion*, après avoir fait deux prises de la valeur de 20,000. L. St. La seule expédition que l'Escadre réunie put entreprendre dans son état de foiblesse, & dans la certitude où elle étoit d'être découverte, ne pouvoit avoir pour objet que quelque vaisseau, qui se rendroit en Amérique d'un pays éloigné. Tous les ans vers le mois de Janvier, il en arrive un pareil au *Mexique* chargé à *Manile* des marchandises de l'Asie, il les porte à *Acapulco*, y reçoit en échange de l'argent & un petit nombre de productions de l'Amérique, & repartant vers le mois de Mars s'en retourne en Asie avec plus de promptitude qu'il n'en est venu. C'est sur ce Vaisseau, appelé le *Galion*, que les Anglois fixèrent leurs vues pendant dix huit mois. Il leur restoit en quittant *Paita* assez de tems à ce qu'ils croyoient, pour se rendre à *Acapulco* avant le *Galion*. Mais comme leurs prisonniers, qu'ils n'avoient pu relâcher qu'à *Paita*, avoient consumé leur eau, & que cette Ville située dans un Climat sablonneux & stérile en manqué elle même, ils résolurent de s'en pourvoir à l'Île de *Quibo* située à l'embouchure du Golfe de *Panama*. Ils y arrivèrent le 3. de Décembre, après avoir peu de jours auparavant passé pour la seconde fois la Ligne. Il ne leur auroit fallu que trois jours pour ce qu'ils avoient à faire à *Quibo*, si la séparation du *Glocester* ne les avoit forcés à attendre ce Vaisseau qu'ils ne rejoignirent que le 12. Ils s'occupèrent dans cet intervalle à se fournir d'une eau excellente, qui coulant dans un canal de

120. piés de large & de 450. piés de long, se précipite sur des rocs, qui à chaque instant en varient le cours, & forme une cascade, dont les bois des environs relèvent la beauté. Cette Ile, qui d'ailleurs n'est qu'une forêt continuelle, & qui n'est fréquentée que dans le tems de la pêche des perles, ne fournit aux Anglois d'autre provision que des Tortues. Ils en trouvèrent un nombre prodigieux, & en chargèrent suffisamment sur leurs Vaisseaux pour leur servir pendant un mois. Il en pêchèrent alors de nouvelles sur la Côte de *Mexique*, & elles leur furent si salutaires, que pendant les sept mois qu'ils passèrent en Amérique depuis leur départ de *Juan Fernandès*, il ne leur mourut que deux hommes. Ils enseignèrent à en manger aux Indiens & aux Nègres qu'ils avoient pris, & qui accoutumés à regarder la Tortue comme un poison, se félicitoient d'avoir appris à se procurer une nourriture plus délicieuse, que celle qu'ils trouvent chez leurs Maîtres. On sait assez, que ces infortunés ne connoissent guère de plaisirs, que ceux que des excès de boisson, ou des repas abondans peuvent fournir.

De *Quibo* au *Mexique* le trajet paroissoit court; mais des vents d'Ouest interrompus par des calmes le firent durer jusqu'au 27. de Janvier 1742. La nuit du jour précédent, les Anglois avoient aperçu une lumière, & disposés à se flater, ils l'avoient prise pour le fanal du *Galion*. Le matin dissipa leur joie, en leur faisant voir un feu placé sur une montagne élevée, qu'ils devoient avoir aperçu dans la nuit à une distance de 25. lieues. Quoique le tems de l'arrivée du *Galion* fût passé, on espéroit que quelque accident l'auroit retardé, & autant

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 59

autant pour s'en éclaircir que pour reconnoître la situation d'*Acapulco*, on dépêcha une barque qui s'approchant pendant la nuit de la terre, se saisit d'un Canot de pêcheurs. On aprit par les prisonniers que le *Galion* étoit arrivé le 9. de Janvier & qu'il devoit repartir le 14. de Mars. A cette nouvelle les espérances renaquirent, & Mr. *Anson*, pour intercepter ce Vaisseau, disposa les siens dans une ligne circulaire devant le port d'*Acapulco*. Les cinq Vaisseaux, dont son Escadre étoit pour lors composée, se tenoient à trois lieues l'un de l'autre, & embrassoient ainsi un espace de 24. lieues, dans lequel rien n'eut pu passer sans être aperçu. Ils avoient soin d'ailleurs de s'éloigner assez du rivage, pour n'en être pas aperçus.

Mais la barque, qui par ses informations, avoit donné lieu à ces sages dispositions, les avoit en même tems rendues vaines. Elle avoit été aperçue, & les Ennemis instruits des ravages que les Anglois venoient de faire au *Pérou*, ne manquèrent pas de retenir dans le port le vaisseau, qui auroit du en sortir. Les Anglois, qui ignoroient ce contr'ordre, continuèrent à croiser devant *Acapulco* quinze jours au delà du terme, & lorsqu'ils n'eurent plus lieu de douter que leur arrivée ne fût la cause du retardement, Mr. *Anson* eut quelque dessein de surprendre la Place avec le trésor qui s'y trouvoit. Les ouvrages qu'on y avoit faits, & les troupes qui y étoient entrées n'auroient pas empêché le succès ou du moins l'entreprise. Mais les calmes de la nuit, & les vents de terre du matin furent des obstacles insurmontables, & il falut enfin se retirer, & chercher quelque endroit sur la Côte, propre à fournir de l'eau & des rafraichissemens. Le port:
de

de *Chequetan* ou *Segataneo* situé à trente lieues d'*Acapulco*, ne convenoit le mieux, que parce qu'il étoit le moins éloigné. Les provisions n'y sont ni fort bonnes ni fort nombreuses. L'eau y est un peu saumache, les Animaux ne s'y trouvent point en abondance, il y manque de légumes & de fruits, & la pêche même n'y fournit pas autant qu'ailleurs. Peut-être auroit-on pu mieux se pourvoir, s'il y avoit eu moien de pénétrer dans l'intérieur du País, & de lier commerce avec les habitans. Mais ceux-ci retenus par les Espagnols, que l'arrivée des Anglois attira dans les bois autour du port, & qui contens de les y observer, ne firent aucune tentative pour les attaquer, ne se montrèrent point sur la Côte. Il eut été imprudent de les aller chercher plus loin, à moins qu'on n'eut eu plus de forces; & comme il étoit naturel de supposer qu'ils se tenoient en embuscade, on prit diverses précautions, pour empêcher que les gens de l'Escadre ne s'écartassent. Il y en eut cependant un, qui ayant passé les barrières, eut le malheur d'être pris, mais qui ensuite s'échapa à *Lisbone* du vaisseau qui le transportoit en Espagne, & porta en Angleterre les premiers avis de l'état des vaisseaux Anglois en Amérique.

Chequetan étoit la dernière terre de l'Amérique, à laquelle on se proposoit d'aborder. Il falloit songer à se rendre en Asie, & pour n'être point retardé dans ce trajet, on détruisit les prises Espagnoles dont on s'étoit servi auparavant. On manquoit de monde pour les équiper. Le nombre des Anglois étoit à peine suffisant pour un vaisseau du quatrième rang, & sur cette Côte même ils faillirent à perdre sept ou huit de leurs meilleurs matelots

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 61

lots. Ils avoient été laissés avec un Officier dans une barque devant le port d'*Acapulco*, avec ordre en cas que le *Galion* sortit, d'en venir aussitôt donner avis au Chef, qui d'abord se seroit mis à la poursuite. On avoit fixé à cette barque un tems, qui s'écoula sans qu'on la revit, & le moindre danger qu'on craignit pour elle fut d'avoir été découverte & surprise par les gens du lieu. Dans cette supposition, Mr. *Anson* envoya quelques uns de ses prisonniers au Gouverneur, pour lui redemander ce petit nombre d'Anglois, en échange des Espagnols qu'on retenoit encore. Mais avant qu'on eut reçu de réponse la barque reparut, & le rapport de ceux qui s'y trouvoient confirma ce que leur physionomie décharnée & leur foiblesse excessive insinuoient suffisamment. On ne peut souffrir plus qu'ils l'avoient fait. Après avoir croisé devant le port pendant le tems qui leur avoit été prescrit, ils avoient essayé de rejoindre l'Escadre, mais les Courans s'étoient toujours opposés à eux. L'eau leur manqua, & ils furent obligés de cotoyer vers le Sud, & de chercher quelque lieu où ils pussent en trouver. Ce fut inutilement, & ils se virent réduits à boire du sang de Tortue. Bientôt ils seroient morts de soif, sans une pluie, dont ils reçurent l'eau dans leurs voiles tendues horizontalement & changées par le moyen de boulets en des espèces de sacs. Après ce secours imprévu, ils prirent le large, & rejoignirent leurs compagnons, qui après cette réunion se disposèrent à prendre la route de l'Asie. Ils renvoyèrent cependant leurs prisonniers au Gouverneur d'*Acapulco*, qui de son côté leur avoit dépêché une barque chargée de rafraichissemens, que le mauvais tems obligea de revenir, sans les avoir rencontrés.

A.

Avant que de quitter avec nos Anglois un païs où ils s'étoient promis les plus grands succès, il faut voir s'ils avoient eu tort de s'en flater, & ce qu'ils auroient pu faire dans des circonstances plus favorables. Si ce détail paroît un hors d'œuvre, ce n'est qu'après notre Auteur que nous nous y engageons, & que nous bâtissons à la lettre des *Châteaux en Espagne*.

Trois mois plutôt le passage du Cap Horn se seroit fait en été; il eut été court, & la Flote se seroit trouvée devant *Baldivia* dans toute sa force. Les Anglois n'auroient rien eu à craindre des forces navales de leurs Ennemis. Comme elles n'auroient pu être prêtes plutôt qu'elles ne le fûrent, elles auroient toujours essuïé les mêmes désastres. *Baldivia* mal fortifiée & sans doute mal défendue eut bientôt ouvert son port à l'Escadre Angloïse. Il n'en auroit pas fallu davantage pour ébranler tout le *Chili*. Les Gouverneurs des diverses Provinces de ce grand Roiaume occupés à amasser des trésors en avoient négligé des Places. Les magazines étoient vuides, les fortifications en désordre, & la discipline entièrement abolie. Les Troupes amolies par les chaleurs & par les plaisirs avoient oublié l'usage des armés à feu. Dans tout le *Chili* il n'y avoit pas trois cent mousquets. Les Villes de *Panama* & de *Calao* n'auroient pas pu résister aux Anglois, & le Viceroi craignoit leur visite à *Lima*. Les divisions, qui regnoient entre les Gouverneurs, loin de leur permettre de se réunir, leur eussent fait trouver du plaisir dans la destruction de leurs voisins. Les Naturels du païs toujours animés contre des Maîtres, qui les me-

na-

naçoient encore d'un nouveau *Pizarro*, eussent regardé les Anglois comme leurs libérateurs. Les *Arranques*, les *Puelches*, & les *Penguinches* eussent joint leurs armes aux leurs & à celles des Indiens voisins du *Pérou*, & un soulèvement universel eut pu être la suite de leur révolte. Ainsi l'Espagne ataquée puissamment dans les pays d'où elle tire ses trésors, se seroit vûe obligée d'y envoyer des forces considérables, & eut été moins en état de fournir des secours aux Ennemis de l'Angleterre. Tels selon notre Auteur eussent pu être les fruits de cette expédition. Ceux qu'elle eut n'y répondirent qu'imparfaitement; & furent, comme ils l'avoient déjà été, précédés d'inquiétudes & d'accidens, dont il me reste à rendre compte, en suivant les Anglois dans leur nouvelle navigation.

Le *Centurion* & le *Glocester* quittèrent les Côtes de l'Amérique le 6. de Mai 1742. Les premières terres de l'Asie, qui fussent à leur portée, étoient les Iles *Ladrones*, séparées de l'Amérique de près du tiers de la circonférence du Globe. Mais comme entre les Tropiques soufflent d'ordinaire des Vents de Nord-Est favorables pour ce passage, les Anglois se flatoient de n'y pas demeurer plus longtems que les Espagnols, qui le font souvent en deux mois. Pleins de cette confiance, ils s'éloignèrent des Terres, & gagnèrent la hauteur, où l'on attend les vents les plus constans. Mais ceux d'Ouest ou tout au plus des vents variables ne leur permirent pas pendant sept semaines de faire plus du quart du chemin. Des accidens nombreux suivirent ce retardement. Les mâts des deux Vaisseaux furent souvent endomagés, & dans l'un & dans l'autre des voies d'eau considérables fati-

guèrent des équipages afoiblis par le Scorbut.

Quoiqu'ils ne manquassent pas de provisions, que les pluies fournissent abondamment de l'eau, & qu'on eut soin d'entretenir la fraîcheur & la propreté, la maladie ne laissa pas de faire des progrès, qu'aucun remède ne put arrêter. Le vent favorable, qui s'étoit fixé vers la fin de Juin, ne rendit pas la navigation aussi prompte qu'elle eut pu l'être. Le *Glocester* ayant perdu son grand mât, n'avançoit que lentement, & le *Centurion* perdit près d'un mois à l'attendre. Lorsqu'il ne restoit plus que 300. lieues à faire, de nouveaux vents contraires achevèrent de démâter le *Glocester*, & son équipage ne put plus suffire à vuider l'eau qui y entroit. Il falut donc décharger & détruire ce vaisseau le 15. d'Août, & le 23. on aperçut les premières Iles qu'on eut vues dans ce long trajet. Elles n'étoient pas propres pour un débarquement, & l'on craignoit presque de n'en point trouver d'autres, lorsque le 26. on en découvrit trois nouvelles. Une Barque qu'on faisoit ayant donné sur l'une d'elles les informations les plus favorables, on se hâta d'y aborder. Les malades, dont le nombre étoit excessivement augmenté, furent incessamment mis à terre, & les Officiers suivant l'exemple de leur Chef les y portèrent sur leurs épaules. Leur Santé se rétablit avec une promptitude surprenante; & dans tout le séjour qu'ils firent dans cette Ile, il n'en mourut pas plus de dix. Les fruits aigrelets & les plantes antiscorbutiques contribuèrent de même que l'air à leur guérison. Ils y trouvèrent abondance de bestiaux, d'oiseaux & de légumes, & quoiqu'il n'y eut point de rivière; les sources réparoient ce défaut & formoient en plu-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 69

plusieurs endroits des bassins d'une eau excellente.

Mais les plus beaux païs sont sujets à quelques désavantages, & l'Ile de *Tinian* n'en est pas entièrement exemte. Le plus grand de tous c'est le manque de ports. Le seul endroit où les Vaisseaux puissent se tenir est au S. O., & depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Octobre, il est infesté par des tempêtes dans les tems de la pleine & de la nouvelle Lune. Les cables déchirés par les pointes de Corail, dont le fond de la mer est rempli ne peuvent résister aux Vents & aux Courans. C'est ce que le *Centurion* éprouva le 22. de Septembre. Un vent furieux rompit les cables qui le tenoient à l'ancre, l'écarta de la Côte, & ne lui permit pas d'y revenir de 19. jours. Comme la plus grande partie de l'équipage se trouvoit à terre avec Mr. *Anson*, il n'étoit resté à bord que 108. hommes, la plupart à peine convalescens. Un nombre si peu proportionné au service des pompes & à la manœuvre du Vaisseau n'avoit pu le ramener plutôt vers l'Ile, & l'on y desespéroit de le voir de retour. Le Chef eut lui-même les plus vives inquiétudes, lorsque quelques jours après il vit deux barques, qu'il prit de loin pour celles du *Centurion*, & dans lesquelles il craignit que la partie de l'équipage séparée de lui ne se fut sauvée du vaisseau submergé. Cette idée, à laquelle se joignit la crainte de terminer sans gloire une expédition aussi pénible, lui causa une émotion, à laquelle il donna un libre cours, en se renfermant dans sa Tente. A la réserve de cet instant de foiblesse, que quelques personnes lui ont reproché, on ne peut qu'admirer son flegme, sa prudence, & son activité. Il représenta à ses gens, qu'il y avoit aparence que le Vais-

Tom. XLI. E scau

seau n'ayant pu regagner l'Ile se seroit rendu à la *Chine*, & que pour l'y rejoindre, il falloit s'ier par le milieu la barque qu'on avoit prise, & l'allonger de manière qu'elle pût les transporter tous. Il ne se contenta pas de les animer à cet ouvrage & de le diriger, il y mit lui même la main. Les principaux Ouvriers du Vaisseau, qui se trouvoient dans l'Ile, eurent bientôt préparé des Outils & des Matériaux, & les deux bouts de la barque alloient être réunis, lorsque le 11. d'Octobre le Vaisseau reparut & fit cesser le travail & l'inquiétude. Mr. *Anson* ne tarda pas de s'y rendre avec la plus grande partie de son monde, & quoique quelques jours après le Vaisseau fut de nouveau emporté par une tempête, l'équipage renforcé se vit en état de le reconduire en cinq jours à la rade. Déjà ce peu de tems avoit été employé par les matelots restés à terre. Réduits à un moindre nombre ils avoient commencé à remettre la barque dans l'état où elle étoit, & qui alors leur auroit suffi. Enfin ils se rejoignirent tous, & quittèrent le 21. une Ile, où ils avoient éprouvé successivement les agitations de la joie & de la douleur. Leur navigation ne fut pas longue, & ils arrivèrent à *Macao* le 12. de Décembre. C'étoit depuis deux ans le premier Port d'amis qu'ils eussent vu. A la vérité ce furent des amis timides & de mauvais conseillers. Le Gouverneur Portugais quoique disposé à rendre service à Mr. *Anson* étoit trop dépendant des Chinois, pour oser le faire efficacement. Il ne lui conseilla pas non plus de se rendre à *Canton*, de peur de se brouiller avec les habitans, qui peu accoutumés à voir des Vaisseaux de cette force n'en exigeoient pas moins le droit que leur payent les marchands, & dont

de Juillet, Aout & Septembre, 1748. 67

dont un Vaisseau de guerre avoit lieu de se croire exempt Ces raisons firent préférer un petit Port nommé *Typa*. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que Mr. *Anson* put obtenir des Chinois ce qui lui manquoit. Attachés par l'intérêt aux Espagnols de *Manile*, ils ne regardoient le Commandant Anglois que comme un grand Pirate, & cette raison autant que la mauvaise foi de leurs Mandarins, la vénalité de leurs Tribunaux, & les artifices de leurs marchands, causa de grands retardemens à la réparation du Vaisseau, & à l'achat des munitions & des vivres qui lui manquoient. Las de délais qui se succédoient continuellement, Mr. *Anson* se convainquit que la résolution & les menaces lui réussissoient mieux que les présens ; & le Vaisseau après avoir été radoubé & pourvu, partit de *Typa* le 6. & de *Macao* le 19 d'Avril 1743.

Mr. *Anson*, en quittant ce port, avoit répandu le bruit qu'il alloit reprendre la route d'Europe, & quoique dans cette saison la monson Occidentale ne permit guères ce trajet, il avoit persuadé à ses gens que se fiant sur leur adresse & sur la bonté de son Vaisseau, il avoit dessein de faire cette singulière épreuve. Il étoit convaincu que si l'on eut su à *Macao* qu'il en vouloit au *Galion* de *Manile*, les habitans n'en eussent été informés par leurs amis les Chinois. Ils ne laissèrent pas que de l'être, malgré ses soins à se tenir assez loin des Côtes des *Philippines*, pour n'en être pas aperçu. Il le fut diverses fois, & le Gouverneur de *Manile* sollicité par les marchands avoit résolu d'envoyer à sa rencontre divers Vaisseaux de force. Mais l'opposition des vents, les retardemens du principal Vaisseau, & surtout les différens survenus entre les Intérêts

E. 2 pré-

prévinrent l'exécution de cette entreprise. Ce n'étoit pas la seule qui eut manqué de cette manière, car lorsque le *Centurion* étoit hors d'état de défense à *Tupa*, pendant qu'on le réparoit, les Espagnols avoient songé à le faire bruler par un Vaisseau qu'on y auroit envoyé. Mais quoiqu'on ne demandât que 40, 000. écus, pour un coup qui en eût épargné un million, les Marchands, qui soupçonnoient le Gouverneur de vouloir simplement leur tirer cet argent, refusèrent d'en faire l'avance, & les Anglois durent la conservation de leur Vaisseau aux défiances & à l'économie de leurs Ennemis.

Dès que le *Centurion* se trouva en pleine mer, Mr. *Anson* en fit assembler l'équipage. Il lui dit que son dessein étoit d'aller attendre au Cap de *Spiritu Santo* le Vaisseau d'*Acapulco*, qui ne manque jamais d'y passer à son retour à *Manile*. Il ajouta, que malgré les bruits qu'on faisoit courir de l'épaisseur de ce Vaisseau qu'on disoit impénétrable aux canons, il avoit résolu de s'en approcher d'assez près, pour que les siens le traversassent de part en part. Animés par ce discours à une si riche prise, les gens du Vaisseau l'attendirent pendant un mois. (a) Le *Galion* parut enfin le 20. de Juin, & loin de paroître fuir le *Centurion*, il s'en approcha hardiment, & se prépara de même que lui au combat. Mais le feu continuel que Mr. *Anson* fit faire de ses canons, & des mousquets d'un équipage exercé à s'en servir terminèrent en fort peu de tems l'Action à son avantage. Les Espagnols ayant perdu une grande partie

(a) L'Auteur a inséré dans sa Relation l'extrait du Journal d'une des personnes de l'équipage, qui exprime de la manière la plus naïve son impatience & son ardeur.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 69

partie de leur monde & sur tout de leurs Officiers, furent contraints de se rendre à des gens, dont le nombre n'étoit que la moitié du leur.

Le Vaisseau qu'on venoit de prendre s'appelloit *Nostra Signora de Cabadonga*. Il étoit beaucoup plus grand que le *Centurion*, portoit 36 pièces de canon & 28. pierriers, & contenoit 550. hommes. *Don Féronimo de Montaro*, qui le commandoit, étoit regardé comme le plus habile des Capitaines de *Galions*, & portoit le titre de Général. Les Anglois aprirent de leurs prisonniers que le Vaisseau retenu à *Acapulco* l'année précédente, en étoit particulière-ci plutôt qu'à l'ordinaire, & devoit avoir gagné *Manile*, avant que Mr. *Anson*, se fut rendu devant le Cap où il venoit de les prendre; de sorte que sans les délais des Chinois il eut pu faire deux prises au lieu d'une. L'équipage s'en consola par la richesse de celle qu'il avoit faite. On ne songea qu'à regagner avec elle les Ports de la *Chine*; & pendant le voiage qui fut court, le premier soin fut de veiller sur les prisonniers, & le second de compter & de transporter leurs trésors. On trouva 1,313, 843. pièces de huit, & 35, 682. onces d'argent, ce qui avec ce que les Anglois avoient pris aux Espagnols pendant le reste de cette expédition montoit à 400,000. L. St. Si à cette somme on ajoute les marchandises détruites, dont la valeur étoit du moins de 600,000. L. S.; les frais de la Flotte de *Pizarro*, & les dépenses faites pour réparer les Fortifications de l'Amerique, il paroitra que la perte des Espagnols doit avoir été fort grande, & que l'expédition de la Flotte Angloise leur fut très préjudiciable.

Mr. *Anson* arriva à *Macao* le 11. de Juillet, & s'a-

avançant de là vers la rivière de *Canton*, franchit malgré les refus des Chinois le passage étroit qui défend le Port. Deux Forts placés des deux côtés du passage & garnis de huit ou dix Canons de fer ne s'avifèrent point de faire une résistance, qui eut été inutile; mais les Gouverneurs, de même que le Pilote que Mr. *Anson* avoit forcé de le conduire, furent punis d'avoir permis ce qu'ils n'avoient pu empêcher. Cet acte de vigueur joint au surcroît des richesses des Anglois, leur acquit plus de considération d'un Peuple craintif & venal. Les déclarations de quelques Espagnols auxquels on avoit permis d'aller à terre furent honorables à leurs Vainqueurs. Le Viceroi à qui Mr. *Anson* avoit écrit, pour lui demander des provisions, & une audience, lui accorda les premières, & remit l'autre sous prétexte de la chaleur, mais en effet pour avoir le tems de recevoir les ordres de la Cour. On parla encore du droit demandé, mais comme le Chef fut inflexible, les Mandarins députés par le Viceroi se relâchèrent de leurs prétentions, & exigèrent seulement que les prisonniers Espagnols fussent mis en liberté. On leur accorda après quelques difficultés comme une faveur, ce qu'on désiroit autant qu'eux.

Il seroit aussi fatigant qu'inutile de rapporter les divers préparatifs des Anglois pour leur retour, & les retardemens qu'y apportèrent les Chinois, soit par crainte, soit par intérêt, soit par simple formalité. Il suffira de dire que Mr. *Anson* fut obligé de venir lui-même à *Canton*, & d'avoir l'oeil à l'exécution de ses ordres. Prêt à partir il s'adressa de nouveau au Viceroi, pour le faire souvenir de son audience. Elle eut peut-être encore été retardée, sans une occasion qu'eurent les Anglois de se rendre

utiles à des hôtes, qui ne favoient ni les recevoir ni les renvoyer. Un feu violent, qui par la négligence des Chinois consuma une grande partie de la Ville, & que les matelots Anglois arrêterent presque seuls, leur valut les remerciemens de la Nation, & l'audience du Viceroi. Mr. Anson y obtint tout ce qu'il demanda, & ayant vendu le Vaisseau Espagnol à des Marchands de *Macao*, il quita ce Port le 15. de Décembre, & revint en Europe par le détroit de *La Sonde* & le Cap de *Bonne Espérance*. Il revint sa Patrie le 15. de Juin 1744. après avoir prouvé dans cette expédition, qui dura trois ans & neuf mois, que, quoique la prudence, la constance & l'inséparabilité ne soient pas exemptes des coups de la Fortune, elles lui sont à la longue supérieures, & ne manquent guère à la fin d'être couronnées de succès.

En terminant cet Extrait, je ne puis que me féliciter d'avoir eu à suivre un aussi bon Guide. Tout intéresse dans sa Relation. On entre dans ses idées, & l'on goûte sa façon de sentir autant que sa manière de narrer. En racontant les faits il raporte les motifs, & avec les événemens les causes qui les ont produits. Les plus petites particularités deviennent importantes par les circonstances & les réflexions dont elles sont accompagnées. La Critique n'a jusqu'ici reproché qu'un défaut à ce Livre, c'est d'être un peu trop chargé des éloges du Chef; mais ce défaut fait honneur à un homme reconnoissant, qui après tout n'a fait sur ce sujet que prévenir les sentimens de ses Lecteurs, & qui par excès de zèle a oublié que pour bien louer il ne faut pas louer beaucoup.

ARTICLE IV.

EPITRE *sur les trois principales hypothèses de l'Union de l'Ame & du Corps à Madlle. SOPHIE ROQUES, Fille de MR. ROQUES, très célèbre Pasteur de l'Eglise Françoisé à Basle : précédée d'une LETTRE au Pere au sujet de cette Pièce adressée à Madlle. sa Fille.*

Ceux qui ne connoissent pas comme moi Mlle, votre Fille seront surpris que je lui adresse une Epitre sur une matière aussi abstraite & aussi difficile que l'est celle de l'union de l'Ame & du Corps ; mais cet étonnement cesseroit s'ils savoient qu'elle a pénétré sous vos auspices jusques dans le Sanctuaire des Muses, & que la Philosophie a peu de secrets que vous ne lui ayez révélés.

Les Dames ne se contentent pas aujourd'hui de gagner nos cœurs par les charmes tout puissans que leur prête la Beauté, elles veulent encore triompher de nos esprits par la supériorité de leurs connoissances ; elles nous montrent que la faculté de penser égalise les deux sexes aussi bien que les différentes conditions ; que la même éducation produiroit à peu près les mêmes effets, & que pour percer dans les mystères les plus profonds il n'y a qu'à avoir de l'attention & une bonne vue.

Madame la Marquise du Chatelet ne marche-t-elle pas à côté des Newtons & des Leibnitz ? les Sciences & la Nature ont-elles des richesses qui lui soient inconnues ? les Dames se bernoient autrefois à briller par la finesse & la naïveté de l'Expression, par une imagination ornée de graces, par la délicatesse des pensées & des sentimens. Elles joignent au-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 73

aujourd'hui la justesse & la solidité à cette manière d'écrire, naturelle, touchante & agréable, qui nous plaît & nous attache; qu'on admire, mais qu'on a tant de peine à saisir & à imiter. On voit par-là que je n'ai pas tort d'adresser à la Fille d'un grand Philosophe, une Pièce en vers qui traite ce que la Métaphysique a peut-être de plus important & de plus délicat.

Je prévois que l'on me fera ici une autre objection; ce sujet, me dira-t-on, n'est guères susceptible des ornemens de la Poësie, ni de ces images vives & riantes qui en font la beauté. L'expression la plus propre à la pensée qu'on veut exprimer, n'est pas toujours celle qui est la plus convenable à la mesure & à la rime; elle y résiste même souvent; on est quelquefois réduit à sacrifier la cadence & l'harmonie, à la clarté & à la précision. Il est certain que la Langue Françoisé fournit peu de termes synonymes; le mot propre est quelquefois unique: quelque dur qu'il soit en Poësie, on est contraint de l'employer faute de mieux; c'est ce que j'ai été obligé de faire en me servant de cette expression, *causes occasionnelles*. Je sçai qu'elle gâte le vers, mais où en trouver une autre qui exprime ce que je veux dire? malgré ces inconvéniens dont je conviens, je ne crois pas que les figures dont les Muses ornent le raisonnement, lui ôtent rien de sa force, de sa justesse, & de son énergie. Une vérité n'est pas moins une vérité en vers qu'en prose; elle semble même recevoir un nouveau prix des obstacles que l'art a surmonté, & on y trouve deux sortes de beautés; celle qui est propre à la pensée, & celle qu'elle doit à l'expression.

N'y a-t-il pas de l'adresse à tourner en ornemens les matériaux les plus nécessaires à un édifice? N'oublions jamais que les premiers Poètes ont été les

premiers Philosophes : ils ont cru que pour gagner l'esprit & le coeur, il falloit commencer à gagner l'oreille. La raison elle-même a approuvé un artifice qui étendoit les bornes de son empire.

Mais la plus grande difficulté est tirée du sujet même ; comment pourrions-nous connoître quel est le véritable système de l'union de l'Âme & du Corps, si nous ne connoissons bien ni notre Corps ni notre Âme ? Dans les questions importantes, mais douteuses, il faut se contenter du probable au défaut du vrai ; mais ici le probable même semble se dérober à nos recherches : tout ce que nous savons c'est ce qu'exprime Madame Desboulterres dans ces vers-ci.

*Je sens que de la Machine
Les invisibles ressorts
Bien que l'Âme soit divine,
L'unissent avec le Corps.*

Si nous voulons aller au delà, nous marchons dans les ténèbres ; c'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de certitude. Ici les plus sçavans se trouvent au niveau des moins éclairés ; le célèbre Mr. le Clerc ne croyoit pas qu'il fut possible d'expliquer clairement quelle est la nature de l'union de l'Âme & du Corps : plusieurs Pères de l'Eglise ont regardé cette union comme une espèce de prodige, comme quelque chose d'incompréhensible & d'explicable. Voici ce que dit sur ce sujet Gregoire de Nice. *Mentis corporisque nexus & societas rationem quandam conjunctionis habet, quæ explanari dicendo & intelligi cogitando non potest.*

Le Père Malebranche qui avoit si fort médité sur les propriétés de l'Âme & du Corps, n'avoit pu parvenir à les connoître ; il s'imaginolt même que nous

ne

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 75

ne pouvions être assurés de l'existence & de la réalité du Corps que par la Révélation. A l'égard de l'Ame nous ne la connoissons guères que par sentiment : les Cartésiens sont persuadés qu'il n'appartient qu'à elle seule de penser & de réfléchir & que cette faculté la distingue parfaitement du Corps ; cependant Mr. *Locke*, dont l'Esprit étoit si juste & si pénétrant, croit que nous ne connoissons pas encore toutes les propriétés de la matière, & que peut-être elle n'est pas incapable de penser. Combien d'Enigmes n'y a-t-il pas encore sur la nature de l'Ame ? pouvons-nous nous vanter de connoître parfaitement toutes ses facultés & leur étendue ? Que d'obscurités sur le Méchanisme du Corps humain & sur les fonctions de chaque partie !

Notre esprit s'élevant du sein de la poussière ;

Vent & tout connoître & tout voir,

Et nous ignorons la manière

Dont notre Corps peut se mouvoir !

Combien de connoissances qui seroient nécessaires pour nous conduire au vrai système de l'union de l'Ame & du Corps ! ces Lumières nous manquant, on se trouve dans l'obscurité, & l'on ne fait plus que tâtonner. Aussi les plus grands Philosophes se sont-ils partagés sur la nature & la forme de cette union. Chacun d'eux fait des objections presque triomphantes contre l'Hypothèse qu'il combat, mais à son tour il a beaucoup de peine à parer les coups qu'on porte à son système favori : c'est ce qui fait que plusieurs personnes désespèrent quasi que nous puissions parvenir à quelque chose de certain & d'évident sur cette matière. Toutes les différentes opinions qu'on a proposées sur ce sujet touchent à la Liberté & à la Préscience divine ; & l'on

l'on a beaucoup de peine à concilier ces deux choses, qu'on doit respecter, & qui sont également certaines.

Pour adopter un principe ce n'est pas assez qu'il soit ingénieux & qu'il ait quelque chose de vraisemblable, il faut encore qu'il ne repugne point aux vérités les plus évidentes, comme le sont celles-ci : Dieu est un Etre parfaitement libre, parfaitement juste, & il ne trompe personne ; Or, on prétend démontrer que le Système de Mr. *Leibnitz* ruine la Liberté, non seulement de l'homme, mais encore celle de Dieu même ; qu'il fait tort à sa Bonté & à sa Sagesse, parce qu'il confond le mal moral & le mal physique, qu'il les rend également nécessaires ; en sorte que si le suprême Législateur punissoit les coupables il agiroit très injustement, puisqu'ils n'ont fait qu'exécuter ses Loix, remplir leur destinée, & qu'ils ne sont criminels que parce qu'ils ne pouvoient pas être autrement. On prétend prouver cette accusation par l'Hypothèse même de Mr. de *Leibnitz*, par les conséquences nécessaires qui en découlent naturellement, par ses propres paroles, & par celles de ses plus zélés Partisans : aussi dès qu'il eut proposé son système, il s'éleva un cri presque général ; & qu'on ne dise pas que cette voix étoit celle de la populace des gens de Lettres ! Les Philosophes les plus illustres fulminèrent contre cette Hypothèse : les Pères *Lami*, & *Tournemine*, Mrs. *Bayle*, *Clarck*, *Newton*, quels noms, & quelles autorités ! firent à ce sujet de très fortes objections. Vous Monsieur, & l'illustre Mr. de *Cronzas* les avez poussées d'une manière victorieuse dans plusieurs de vos judicieux Ouvrages (a) : en sorte que l'on

(a) Voyez le *Journal Helvétique* Decembre 1737. Fevrier

l'on peut dire que vous avez renversé l'Edifice que Mr. de Leibnitz avoit élevé à grand frais. Des grands Philosophes prennent plaisir à former des systêmes, mais comme le Batiment manque de solidité, on l'ébranle aisément, & il tombe par son propre poids.

Aussi Mr. de Leibnitz n'a-t-il peut-être considéré son Hypothèse que comme un Roman ingénieux ; il a voulu essayer comment & jusqu'où un génie supérieur pourroit le soutenir & l'accréditer : mais comme ce Roman est dénué d'une qualité essentielle, qui est la vraisemblance, & qu'il est d'ailleurs chargé de grands défauts, que toute l'habileté de l'Auteur n'a pu couvrir entièrement, il n'a pas échappé à la Critique, & à une Critique d'autant plus judicieuse, qu'elle est dictée par la vérité.

Ceci me rappelle que j'ai dit assez de mal du systême de l'harmonie préétablie, sans dire précisément ce que c'est, & sans prouver mon accusation ; cela n'est pas permis : il faut donc suivre les règles, & pour cela je n'ai qu'à exposer le systême tel que le propose Mr. de Leibnitz lui-même, nous verrons ensuite si j'ai tort ou raison. Je promets de ne rien exagérer, de ne dire rien que de vrai, mais aussi je ne dissimulerai point ce que cette Hypothèse a de dangereux. Un Juge trop indulgent, pour sauver un coupable, risque la vie de dix innocens : je me souviendrai toujours que Mr. de Leibnitz étoit un génie vaste, pénétrant, qui a honoré les Sciences qu'il a cultivées avec beaucoup de succès, remon-
tant aux principes les plus sublimes & en tirant tout ce qui est possible d'en tirer ; mais, Mr. de Leib-

nitz,
vrier & Novemb. 1738. Février & Juin 1739. les Pièces de Mr. *Rogers* sont des modèles d'une dispute polie.

nitz, tout grand-homme qu'il étoit, n'étoit pourtant qu'un homme, & ce qu'il a écrit peut avoir des défauts, parce que tout ce que font les Hommes a le caractère de l'humanité.

Il me semble que l'on doit être encore plus en garde sur les fautes qui échappent aux génies supérieurs que sur celles que commettent les Ecrivains du commun; celles-ci sont sans conséquence, au lieu que les premières sont autorité. Louons ce qui est véritablement louable, mais aussi, soyons assez hardis pour relever ce qui ne l'est pas: ce seroit manquer de justesse d'esprit & de droiture de cœur, que de ne lire un ouvrage que dans le dessein de relever ce qui est mauvais; mais aussi ce seroit pousser trop loin l'adulation & manquer de discernement, que d'approuver tout indifféremment. Sur, tout point de railleries mordantes, & moins encore d'invectives; n'oublions jamais que les injures ne sont pas des raisons, non plus que les tourmens des démonstrations: si nous sommes obligés de montrer la nudité des grands-hommes, ne le faisons qu'avec modestie & en tournant en quelque sorte la tête en arrière pour nous la cacher à nous-mêmes.

Voilà, Monsieur, les règles judicieuses que vous avez sagement observées dans votre dispute avec Mr. le Professeur *Bourgnet*, au sujet de l'harmonie-préétablie. Vous avez toujours parlé avec éloge de l'Auteur de cet ingénieux système, mais vous n'avez pas dissimulé ce qu'il a de defectueux & de blamable. Votre modération & votre politesse ajoutent un nouveau prix à l'évidence de vos preuves, & à la force de votre raisonnement. Mr. de *Leibnitz* mérite bien ces égards; lui qui, malgré la dispute avec Mr. *Bayle*, l'a placé après la mort
dans

dans le Ciel avec les Intelligences célestes, & qui croyoit que la diversité des sentimens ne devoit jamais altérer l'union qui doit être entre les hommes.

J'examinerai à présent, en peu de mots, l'Hypothèse de Mr. de *Leibnitz*; je justifierai ce que j'en ai dit précédemment, & ce qu'on trouvera dans mon Épître. Cet illustre Philosophe compare l'union qui est entre l'Âme & le Corps à celle qui est entre deux pendules, qui s'accordent si parfaitement que dans le tems que l'une montre les heures, l'autre sonne; mais celle qui sonne les heures, ne les sonne pas, parce que l'autre les montre; mais parce que Dieu a établi leurs mouvemens de façon que l'aiguille & la sonnerie se rapportent continuellement.

Je cite les propres paroles de Mr. de *Fontenelle*, dans l'exposition qu'il fait du système de Mr. de *Leibnitz*. Qui ne voit que si l'Âme n'est unie au Corps que comme deux pendules, qui s'accordent parfaitement, sont unies ensemble; cette union n'est point réelle, & qu'elle est tout à fait illusoire. Mon Âme pourroit faire les mêmes fonctions dans un autre moule, comme elle les fait dans celui de mon Corps, pourvu qu'il fut ajusté de la même manière: tout étui lui seroit indifférent. L'Âme de *Thersite* auroit pu occuper le Corps d'*Achille*, & celle d'*Achille* le Corps de *Thersite*; & si tout étoit réglé d'avance, comme l'affûre Mr. de *Leibnitz*, *Achille* auroit été un poltron, & *Thersite* auroit été un Héros. Selon cette Hypothèse il s'en faudroit de beaucoup que l'union de l'Âme & du Corps fut aussi étroite & aussi intime qu'elle l'est effectivement; ils n'auroient de rapport & de conformité que par une volonté particulière & arbitraire du Créa-

Créateur ; enforte, comme le dit *Mr. de Voltaire*, qu'il valoit autant placer mon Âme dans Saturne, que dans mon Corps. Les pensées de l'Âme en conséquence ne dépendroient point des mouvemens du Corps, ni les mouvemens du Corps des pensées de l'Âme : comment pourrions-nous donc être assurés que notre Âme aperçoit ce qui se passe au dehors & au dedans, & qu'elle a, à cette occasion telles ou telles pensées ? quand elle seroit seule dans l'Univers elle auroit les mêmes idées, & les mêmes sensations.

Mr. de Leibnitz, qui veut que rien ne se fasse sans une raison suffisante, auroit-il pû me dire pourquoi Dieu a uni mon Âme à mon Corps plutôt qu'à un autre, & pourquoi elle a telles ou telles pensées, telles ou telles sensations, plutôt que des pensées & des sensations toutes différentes ? une conjecture est admissible lorsqu'elle sert à expliquer les Phénomènes dont on cherche la cause, mais il faut qu'elle ne repugne pas à la nature des choses & au sentiment invincible qui est en nous. Or il me paroît que l'Hypothèse de *Mr. de Leibnitz* repugne à la nature de l'Âme, & au sentiment invincible que nous avons de son étroite union avec le Corps ; elle repugne à la nature de l'Âme en ce qu'elle assujettit un Être libre, & qui agit volontairement, à une chaîne de déterminations forcées qui se suivent nécessairement ; c'est ce qui fait que *Mr. Leibnitz* appelle l'Âme un Automate spirituel. Il a raison de la nommer ainsi, s'il est vrai, comme il l'assure, *qu'il y a dans chaque Substance des traces de tout ce qui lui est arrivé, & de tout ce qui lui arrivera ; l'état présent de chaque Substance, étant une suite naturelle de son état précédent.* Voilà le cercle étroit où l'Âme est renfermée ; elle

ne

ne sauroit sortir de la route qui lui est tracée ; toutes ses pensées, toutes ses actions sont déterminées d'avance. Lorsqu'elle doute, qu'elle suspend son jugement; qu'après avoir bien balancé, & bien examiné, elle croit faire un choix, & se déterminer par elle-même, elle n'agit que par une impulsion aveugle, qui la détermine sans attendre son consentement, en sorte que notre Liberté ne seroit qu'une illusion & une chimère. On a beau dire que l'Entendement se détermine par lui-même à ce qui lui paroît juste & vrai; que la Volonté a le pouvoir de choisir entre deux biens celui qui lui paroît le meilleur; Mr. de Leibnitz ôte à l'Homme tous ces avantages, & le réduit à la condition des simples Automates. *L'ignorance, dit-il, l'erreur & la malice se suivent naturellement dans des animaux faits comme nous sommes.* Ce Monde-ci seroit-il le plus parfait, si cette espèce lui eut manqué? *c'est une règle, ajoute-t-il, de mon système de l'harmonie générale que le présent est gros de l'avenir, & que celui qui voit tout, voit dans ce qui est, tout ce sera.* En sorte qu'il n'y a plus rien de libre & de contingent, tout est décidé d'avance; les Vertus & les Vices sont aussi nécessaires que les Pluies & les Tempêtes. *Neron & Caligula n'ont fait qu'accoucher des crimes dont ils étoient gros, ils n'ont fait que développer les germes qui étoient déjà en eux, ils ne sont pas plus coupables qu'un réveil que l'Ouvrier a monté, & qui sonne l'heure à point nommé.* Ce raisonnement est fondé sur celui-ci de Mr. de Leibnitz : *l'Ame humaine, dit-il, est une espèce d'Automate spirituel. Tout est certain & déterminé par avance dans l'Homme comme*

Tom. XLII. Partie I. F par-

partout ailleurs (a).

J'ai toujours cru que la Liberté étoit cette disposition qu'éprouve l'Homme de pouvoir agir ou ne pas agir, choisir ou ne choisir pas; que la Vertu consistoit à préférer les biens de l'Âme à ceux du Corps, à faire taire les sens, & à résister aux passions; mais si j'en crois Mr. de Leibnitz, je n'ai rien à faire qu'à m'abandonner tranquillement à ma destinée: quoique je fasse je suis toujours dans l'ordre, puisque je ne fais que suivre ma tablature, & remplir la tâche imposée par le Créateur. Dès lors il n'y aura plus ni vices ni vertus; plus de péché, puisqu'il ne consiste que dans la violation de l'ordre. Ainsi, Dieu n'aura rien à punir ni à récompenser.

Je sçais bien que plus un Être intelligent est parfait, plus il est déterminé vers ce qui est bon & juste; c'est dans ce sens, que *Velleius* disoit de *Caton* qu'il lui étoit impossible de faire une mauvaise action; Mais cette détermination est d'effet d'une raison éclairée, qui donne la préférence au bien sur le mal. Ce n'est point ainsi que l'entend Mr. de Leibnitz; il parle d'une détermination antérieure à la vue de l'objet, détermination qui ne nous laisse pas le pouvoir de choisir, & qui n'est point un acte de la Volonté; que l'on ne croye pas que j'en impose ici à notre philosophe; Voici ses propres paroles; après tout, dit-il, il paroît que l'Homme est forcé à faire le bien & le mal qu'il fait, tout est très parfaitement dans l'ordre des choses; puisque rien ne sauroit arriver sans qu'il y ait une cause disposée comme il faut à produire l'effet; ce qui n'a que

moins

de Juillet Août & Septembre, 1748. 83

moins lieu dans les actions volontaires que dans toutes les autres (a).

Tout se réduit, comme on le voit, à un pur mécanisme; Mr. Bayle avoit bien raison de dire que, selon Mr. de Leibnitz, un vaisseau pourroit arriver au port sans Pilote, & malgré les vents & les orages. Si les Hommes conservoient encore un ombre de liberté, je demanderois aux Sectateurs de Mr. de Leibnitz, comment ils peuvent concevoir que le Mécanisme soit capable de produire des mouvemens qui répondent successivement & avec tant de justesse aux déterminations d'un Etre libre intelligent; qui se varient à l'infini. Je leur demanderois encore qu'ils m'expliquent s'ils le peuvent, comment notre ame, qui n'est, selon eux, qu'un Automate spirituel, a le pouvoir de se former, par sa propre Efficace, l'image des Etres corporels qui sont hors d'elle.

Mais si tout est mécanique & nécessaire dans l'Univers, ce ne sera plus qu'un vaste Théâtre de Marionettes qui obéissent au Machiniste, sans connoître le but de leurs mouvemens, & sans appercevoir les ressorts qui les font mouvoir; tous les événemens, toutes les actions des hommes ne seront plus qu'un jeu de Pantomimes, dont les uns prononceront des paroles, & les autres feront des gestes de concert, sans savoir en quoi consiste cette harmonie.

Mais il se présente ici une difficulté; l'harmonie entre le Corps & l'Ame ne subsiste pas toujours; il y a souvent de l'opposition & de la contradiction entre ces deux Substances; l'Ame condamne sou-

vent

(a) Theodicée pag. 77.

vent le penchant, les desirs & les mouvemens du Corps, ce qui a fait dire à un Poëte :

*Seigneur, d'une guerre fatale
Soutiendrai-je toujours l'effort ?
Remplira-t-elle l'intervalle
De ma naissance & de ma Mort ?*

Platon savoit la bonté de Dieu aux dépens de sa puissance, peut-on croire, disoit-il, que ce qui est mauvais & déréglé soit l'Ouvrage de l'Etre tout parfait ? n'est-il pas le principe & la source de toute vertu, tant en lui-même que hors de lui ; s'il avoit trouvé plus de docilité dans la terre, plus de disposition à l'ordre, sans doute qu'il l'auroit rempli de toute sorte de bien : tel est en effet son caractère à moins qu'il ne trouve des obstacles invincibles. Ces obstacles invincibles sont, suivant Mr. de Leibnitz, les propres perfections de l'Etre suprême, qui l'ont en quelque manière forcé à choisir, comme le plus parfait, ce monde-ci où le mal est mêlé avec le bien ; en sorte que selon Mr. de Leibnitz, Dieu agit aussi nécessairement que l'Homme. Mais qui a dit à Mr. de Leibnitz que Dieu ait fait passer en revue tous les Mondes possibles, & qu'il ait été nécessité à créer celui-ci comme le meilleur ; dira-t-il qu'il soit le meilleur, uniquement parce que Dieu en est l'Auteur, & qu'il ne peut rien faire que de parfait ; dans ce cas, ce seroit une pure pétition de principe ; l'on en pourroit dire autant de tout autre Monde, qu'il auroit choisi. Ne vaudroit-il pas mieux dire que Dieu a créé ce Monde, non comme étant le plus parfait, mais comme le plus conforme à ses vues, & le plus propre à son but : mais, dit Mr. de Leibnitz, tout ce qui existe est bien ; on lui répond, votre

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 85

tre raisonnement va trop loin; car par-là vous prouveriez que le mal même est un bien; je le démontre par ce syllogisme: selon vous, tout ce qui est dans le monde est bien; le mal moral est dans le monde, donc le mal moral est bien. Dans le système de Mr. de Leibnitz, comme dans celui de Spinoza, tout est bien, soit dans l'ordre Physique, soit dans l'ordre Moral; dans l'un, tout est ordonné de Dieu; dans l'autre tout est Dieu; les hommes, les animaux, les plantes, sont des modifications de la Divinité.

Dire que tout est bien, c'est dire aux Parricides, Frappez, ensanglantez vos Armes homicides. Sujets, révoltez vous, Rois, soyez des Tyrans. Fiers vainqueurs, insultez aux Vaincus expirans.

En général, le Voluptueux tirera cette conséquence du système de Mr. de Leibnitz; tout est bien & je ne puis être autrement; donc mes inclinations sont bonnes, je suis dans l'ordre; quand l'aiguille montre l'heure, il faut bien qu'elle sonne. L'Ingrat dira, quelle obligation ai-je à mon Bienfaiteur, il n'a fait que ce qu'il étoit nécessité de faire; il a ouvert sa main, parce qu'il n'avoit pas la force de la fermer. S'il y a en chaque Substance des traces de tout ce qui lui est arrivé, & de tout ce qui lui arrivera, l'Homme pense & agit involontairement; c'est une pierre qui tombe, parce qu'elle doit tomber; c'est une rivière, dont on ne peut arrêter le cours. Il y a plus, si l'Homme est tel qu'il doit être, pourquoi J. Christ est-il venu au monde pour le rendre meilleur? pourquoi lui & ses Apotres nous ont-ils prêché la repentance? il n'y avoit qu'à leur répondre, notre machine est

montée de cette manière, par le Créateur : les impressions des objets externes sont toutes réglées, aussi bien que les mouvemens du Corps humain ; il ne lui arrive rien qui ne soit une suite réglée & prévue de la construction de l'Univers.

Je vais plus loin, & je dis, que les penchans des Hommes, leurs Vices mêmes, qui déterminent leurs actions & leurs mouvemens, sont des pièces nécessaires à l'Edifice de cet Univers : car, selon Mr. de *Leibnitz*, tout est parfaitement lié ensemble, c'est une chaîne dont on ne sauroit rompre aucun chaînon ; en sorte que les Princes les plus cruels, un *Commode*, un *Domitien*, ces monstres qui ont deshonoré le Trône des Césars, & la Nature humaine, agissoient par une suite nécessaire de l'impulsion qu'ils avoient recue ; ils n'étoient ainsi pas plus coupables que les *Traians* & les *Antonins*, qui ont fait les délices de leurs Sujets.

Hé, qu'on ne croye pas que j'impute rien ici à Mr. de *Leibnitz* ; voici ce que dit un de ses plus zelés Disciples, & qui est la doctrine même de son Maître. Tous les Elemens de l'Univers, & par conséquent tous les Corps qui en sont composés, & tous leurs états successifs sont liés ensemble. Chacun est lié avec le monde entier ; ils sont tous réglés les uns sur les autres, de même que leurs changemens ; car on peut rendre raison des changemens dans l'un, par les changemens & par l'état des autres. Bien loin donc, ajoute-t-il, que nous devions être surpris de ce que l'action des objets externes ne dérange point la suite des opérations du Corps, nous voyons au contraire, que toutes les actions sont liées avec l'état de tout l'Univers, & qu'elles en sont des suites inmanquables.

Vous

de Juillet , Août & Septembre , 1748. 87

Vous voyez que Mr. de *Vatel* , car ceci est tiré de son livre , ne distingue point ici les Opérations de l'Entendement & de la Volonté , de celles du Corps , & de la Matière ; il croit que tout est une suite nécessaire de leurs mouvemens réciproques : l'Action de la plus petite partie se communique infailliblement à toute la masse , le plus petit dérangement seroit capable de ruiner de fond en comble l'ordre, l'harmonie, & la construction de l'Univers.

Ce qui m'étonne, c'est que Mr. de *Leibnitz* , qui réduit tout au pur mécanisme , qui fait de l'Ame un simple Automate , veut pourtant qu'elle ait le pouvoir de produire elle-même ses idées ; si cela étoit , elle n'en produiroit certainement que d'agréables & de flatteuses , & elle auroit bien soin d'écarter celles qui pourroient la troubler ou lui faire quelque peine. Puisqu'elle renferme , selon Mr. de *Leibnitz* , le Monde idéal , elle devroit se représenter clairement tout ce qu'il contient , d'autant plus qu'elle est jointe intimement avec lui , & elle devroit mieux le connoître , qu'elle ne connoit son propre Corps , avec lequel elle n'est unie que d'une manière hypothétique. Si l'Ame renferme le Monde idéal , elle doit être bien instruite , aucune Science ne peut , & ne doit lui échapper. Aussi Mr. de *Leibnitz* assure qu'elle contient éminemment ce qu'il y a de beau dans la mécanique ; par où elle doit aussi contenir éminemment ce qu'il y a de beau dans l'Histoire , dans la Poésie , &c.

Tous les Hommes naissent également éclairés ; ils doivent tout trouver chez eux , & ils n'ont pas besoin de leçons & de secours : si l'Ame humaine étoit seule dans l'Univers , elle devroit avoir les mêmes idées & les mêmes sensations.

On ne manquera pas de me faire un reproche , on me dira , que je n'ai , jusqu'ci , attaqué que les conséquences du système de Mr. de *Leibnitz* , & que je n'ai pas touché au principe. A cette objection , voici ma réponse ; Mr. de *Leibnitz* s'élève quelquefois si haut qu'on le perd de vue ; il semble qu'il se plaise à s'envelopper d'une majestueuse obscurité ; aussi a-t-il reproché souvent à ses Adversaires qu'ils combattoient une chimère & qu'ils ne pénédroient pas le vrai sens de son Hypothèse. Je ne me vante pas d'avoir la vue plus fine , & plus de pénétration que les *Clarks*, les *Bayles*, & les *le Clercs*. Une Métaphysique si nébuleuse n'édifie personne , & n'explique rien : à l'égard des conséquences de son Principe de l'harmonie préétablie ; elles ne sont que trop claires , elles ont frappé tout le monde. Chacun a dit qu'elles ruinent la Liberté ; qu'elles rendent inutiles les Prières & les Instructions ; que nos organes , qui ont un usage & un but marqués par le Créateur , sont des pièces hors d'oeuvre ; puisque notre Ame renferme tout en elle-même , & que nous trouvons en nous tout ce que contient le Monde idéal. Quand Dieu anéantiroit le Soleil & les Etoiles , nous ne devrions pas moins jouir de leurs lumières.

Je tombe dans le doute le plus affreux ; peut-être dis-je en moi-même , tout ce que je vois n'est-il qu'une illusion , dont je ne trouve qu'en moi la réalité ; peut-être suis-je le seul Etre qui existe , peut-être que le Créateur ne présente à mes yeux que des songes & des prestiges. En vérité , *Monsieur* , des Conséquences qui nous plongent dans une incertitude si terrible me donnent beaucoup de défiance pour le Principe d'où elles découlent nécessairement :
vous

vous ne sauriez les nier sans être forcé de renoncer au Principe qui les supposent; & pour me rassurer j'ai besoin de chercher un autre Système plus conforme au témoignage de mes sens, à l'idée que j'ai de l'Ame & du Corps, aux lumières naturelles & révélées. Je suis en droit au reste de rejeter tout Principe dont les Conséquences sont manifestement dangereuses, & qui sont opposées à des Vérités claires & évidentes: c'est réfuter suffisamment le Principe que de réfuter les Conséquences, & que de prouver qu'un esprit sage & éclairé ne sauroit les admettre.

Voilà, *Monfieur*, ce qui m'a paru du système de *Mr. de Leibnitz*; je n'y vois qu'un faux brillant qui s'évanouit quand on l'examine de près. Malgré les efforts qu'a fait *Mr. de Vatel*, pour le soutenir contre vous, & le célèbre *Mr. de Cronzas*, je ne crois pas qu'il y réussisse; je suis seulement surpris qu'il se soit donné la peine d'étayer un bâtiment aussi peu solide; ainsi vous avez fort bien fait de ne pas lui répondre; ce seroit jouer au balon, & se renvoyer la balle l'un à l'autre. J'avois dessein de le faire pour vous, & vous me l'aviez permis: l'Illustre *Mr. de Cronzas* qui m'honore de son amitié, & que *Mr. de Vatel* a traité fort cavalierement, m'invitoit à prendre sa défense; mais j'ai cru que sa meilleure Apologie étoit ses propres Ouvrages. Tout y respire, de même que dans les vôtres, l'amour de la Vertu, de la Vérité, & de la Religion. On ne sauroit soupçonner de jalousie & d'orgueil, des personnes dont la modestie, la douceur, & la modération, ne se sont jamais démenties, & qui sont trop riches de leur propre fond, pour envier les richesses d'autrui. Après tout, j'ai remarqué que la dispute ne sert jamais de rien; il y entrepres-

que toujours de l'aigreur & de l'animosité, l'Amour propre ne cherche qu'à faire prévaloir son opinion sur celle d'autrui; tout sentiment contraire au nôtre nous paroît contraire à la Vérité; on s'aveugle pour ne pas voir la lumière; la dispute dégenere ordinairement en Invectives, ou du moins, en Jeux de mots, & en de perpétuelles Logomachies.

Quand la Matière a été exposée clairement, qu'on l'a envisagée dans toutes les faces, & qu'un esprit éclairé & impartial a dit sur ce sujet ce qui se présente d'évident, tout ce qu'on y ajoute est de trop, & ne sert de rien à l'éclaircissement de la question.

Par exemple, je voudrois bien que Mr. de Vattel répondit à cette difficulté, *s'il y a en chaque substance*, comme le dit Mr. de Leibnitz, *des traces de tout ce qui lui est arrivé & de tout ce qui lui arrivera*. L'Âme est nécessairement passive; elle n'a pas plus le pouvoir de sortir des Vestiges qui lui ont été tracés, que la Matière ne l'a, de sortir des règles que le Créateur lui a prescrites. En un mot, ces traces sont réelles, & permanentes, ou elles ne le sont pas. Si elles sont réelles & permanentes, il n'y a plus de Liberté, cela est incontestable; & si elles ne le sont point, le système de Mr. de Leibnitz ne sauroit se soutenir & s'écroule par lui-même. Je répéterai le même Argument sous une autre forme. L'Homme a-t-il le pouvoir de sortir du Cercle où l'a renfermé Mr. de Leibnitz, ou ne l'a-t-il pas? s'il ne l'a pas, c'en est fait de sa Liberté; & s'il l'a, c'en est fait de l'Harmonie préétablie. Mais, Monsieur, en voilà assez; j'ai rempli ma destinée, en écrivant contre le système de Mr. de Leib-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 91

Leibnitz, tout comme Mr. de Vatel a rempli la
sienne en prenant sa défense.

EPIQUE.

Toi que les Muses ont ornée
De leurs dons les plus précieux,
Toi qui, dès le berceau, sur le Pindé amenée
Parle si bien le langage des Dieux;
Appren moi, charmante Sophie
L'art heureux de faire des Vers,
Et de joindre un grand sens à leur douce har-
monie.
Mon Ame à tes accords attentive, attendrie,
Sente tous les mouvemens divers
Qu'exprime si bien ton Génie.
Tout plaît, tout nous ravit dans tes savans Con-
certs.
Quand ton luth de la Paix nous dépeignoit les
charmes,
Ma main brisa soudain les armes
Que Bellone avoit apporté. (a)
Tu rends le calme à mon cœur agité
Et fuyant le bruit, les allarmes,
Sur le bord des ruisseaux, à l'ombre des forêts,
Je trouve le plus doux azile.
Mille petits oiseaux sous ces ombrages frais
Célébrent les beautés d'un séjour si tranquille.
C'est là que de l'Erreur redoutant le poison,
Sur l'Homme & ses devoirs je m'applique à m'in-
struire:
J'évite les objets qui sûrent me séduire,

Qui

(a) Dans le tems des troubles de Geneve Madlle Ro-
gers fit une belle Ode sur la Paix.

Qui captivoient mes sens & troubloient ma Raison.

Suivons sans balancer, ce guide salutaire.

Dans la nuit de l'Erreur son flambeau nous éclaire ;

De solides beautés elle orne nos Ecrits ;

Et d'elle les beaux arts empruntent tout leur prix.

Loin ! Divinités chimériques,

Vous à qui des Erreurs antiques

Ont dressé follement de superbes Autels ;

Oublions à jamais ces cultes fanatiques

Qui deshonoroient les Mortels.

Un Esprit délicat, éclairé, raisonnable,

Pour plaire a-t-il besoin du secours de la Fable ?

Les objets qu'elle peint ne sont que vanité ;

Mais la Vérité plaît par sa propre beauté.

Libre de Préjugés je cherche l'Evidence.

Je cherche à démêler par quels secrets ressorts

Mon Ame est unie à mon Corps ;

Une mutuelle influence

En produit-elle les Accords ?

Mais comment concevoir qu'une brute Matière

Pesante, insensible, grossière,

Puisse agir sur l'Entendement !

Je ne connois le Corps que par son mouvement ;

Sa pesanteur, ses couleurs, sa figure :

C'est un Etre étendu qu'on divise aisément.

Toute autre qualité fausse, incertaine, obscure,

S'offre à mes yeux moins clairement.

Mais notre Ame apperçoit, forme un raisonnement ;

Compare des Objets la grandeur, la structure ;

Et portant ses regards sur toute la Nature

En observe le cours, l'ordre & l'arrangement.

Comment des corps sans sentiment

se-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 93

Feroient-ils naître nos pensées ?
Comment produiroient-ils ces diverses idées
Sur lesquelles l'Esprit porte son Jugement ?
Ma Raison ne sauroit approuver un système,
Dont l'Erreur est le fondement,
Et qui se détruit par lui-même.
Dois-je mieux écouter le célèbre Leibnitz
Qui veut que les Corps, les Esprits
Comme deux Pendules s'unissent,
Et que de concert ils agissent.
Que d'Objets ignorés, ici, nous sont offerts !
Étonnante union, merveilleuse harmonie,
Par le Créateur établie,
Quand sa voix du néant tirant cet Univers
À tous les Animaux donna l'Etre & la Vie !
Mais ces Accords subtils à mes yeux sont convertis.
Où, dans ce parfait équilibre
Je ne vois que nécessité.
Si par son Créateur tout Homme est limité,
Et si tout ce qu'il fait d'avance est arrêté,
Comment pourroit-il être libre ?
Dans ce Système si vanté
Je n'apperçois que Mécanisme,
Et qu'un aveugle Fatalisme.
Comme un foible instrument par l'Artiste monté,
L'Homme ne seroit plus qu'une simple machine,
Dont une Puissance Divine
Feroit mouvoir tous les ressorts ;
Et dirigeroit les accords.
Le mal moral, le mal physique,
Effets d'un rapport mécanique,
Se trouvent ainsi confondus :
La même Cause les explique.
Le barbare Neron, le vertueux Titus

Se-

Seront également sans crimes ni vertus.
 Ainsi Cainna pouvoit sans être impie
 Trahir sous sermens, mettre en feu sa Patrie :
 Il pouvoit, s'égalant aux plus grands Criminels,
 Fouler aux pieds ses Dieux jusques sur leurs Au-
 tels.

Déterminés par l'harmonie
 L'Esprit, le Savoir, le Génie
 Ne seront qu'un Être idéal,
 Tout ne sera que Machinal.

Je ne puis recevoir une telle doctrine.
 Je n'ai qu'à le vouloir ; je pense, j'examine ;
 Je puis faire le bien ; je puis faire le mal :
 Mainain peut présenter de l'Encens à Bahal ;
 Ou l'offrir à celui dont la Bonté Divine
 A ce vaste Univers a donné l'Origine.
 Il est vrai que souvent la folle Volupté
 Des fragiles Mortels séduit la Volonté :
 Que souvent la Raison, à l'Erreur asservie,
 Ne peut des Passions reprimer la folie.
 Mais si brisant les fers de ce joug odieux,
 L'Homme sur ses devoirs a sans cesse les yeux,
 S'il chérit la Vertu, s'il abhorre le Crime,
 Il jouit constamment d'un bonheur légitime.
 Ainsi, lorsque les vents ont soulevé les flots
 Quand la Mer en courroux glace les Matelots,
 Si le Pilote actif lutte contre l'Orage,
 Malgré l'effort des vents il aborde au rivage.
 Par l'attrait des plaisirs l'Homme déterminé
 A suivre son penchant n'est que trop entraîné ;
 Mais Dieu des Passions reprime les amorces ;
 Et pour les repousser il lui prête des forces.
 Quand nous croyons agir, il fait agir en nous ;
 Des plus cruels Tyrans sa main suspend les coups.

Ra-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 95

Rarement permet-il qu'un aveugle Caprice
Du bonheur général renverse l'Edifice.
De notre liberté Dieu dirige l'emploi,
Et sans nous captiver il nous donne la Loi.
Oui, de l'humble Vertu ce Protecteur suprême
Lui fait des Défenseurs de ses Ennemis même.
Ainsi, lorsque St. Paul, esclave de l'Erreur,
Va contre les Chrétiens exercer sa fureur,
Dieu l'arrête au milieu d'une injuste carrière;
A ses yeux obscurcis il montre la lumière:
Dès lors de ses Erreurs triomphant sans effort;
Il brave le mépris, les tourmens, & la mort:
Il renonce à jamais à des cultes frivoles,
Et des Dieux des Gentils il brave les Idoles.
Qui peut de l'Eternel limiter le pouvoir!
Pour nous anéantir il n'a qu'à le vouloir.
De notre Ame lui seul forme & connoit l'essence:
Il veut qu'à nos Devoirs, bornant notre Science,
Nous respections ses saints Decrets;
Sans vouloir sonder les secrets,
Qu'il cache sagement à notre connoissance.
Qui pourroit calculer tous ces Globes divers,
Dont l'Amas surprenant compose l'Univers?
Dans l'Abîme des Cieux, qui peut porter la vue?
Et de l'Immensité mesurer l'étendue!
Qui pourra décider comment & par quels noeuds
Nos Corps & nos Esprits peuvent s'unir entr'eux!
Qui pourra dissiper les ombres, les nuages,
Que la Divinité répand sur ses Ouvrages!
Un Système apparent que l'Etude produit,
Par un plus apparent très souvent se détruit.
Mais quoi, toujours le vrai reste-t-il dans l'Abîme.
Se plaire à le chercher seroit-ce donc un crime?

Ne

*Ne pourrons-nous de Dieu respectant les desseins
Et de l'Ame & du Corps connoître les Liens ?
Ne pourrons-nous sortir d'une Ignorance extrême ;
Et serons-nous toujours une énigme à nous même ?
Osons , sans nous laisser par les difficultés ,
Chercher loin de l'Erreur de sublimes Clartés.*

Soumis à des Loix mutuelles

Dont l'Etre suprême est l'Auteur ;

*Notre Ame & notre Corps , causes occasionelles
Agissent sous ses yeux , il en est le Moteur.*

*Ne croyez pas pourtant qu'une invisible Chaîne
Courbant la Volonté , la subjugué & l'entraîne ;
Quel gré Dieu sauroit-il d'un Hommage forcé ;
Et d'un Encens abject qu'il auroit arraché ?*

Auteur de nos Forfaits , blameroit-il nos Vices ?

Puniroit-il en nous ses propres Injustices ?

Gardons nous d'imputer à l'Etre tout parfait

Ce qui de nos Erreurs est la cause ou l'effet.

*L'Homme , pour être heureux , cherchant le bien
suprême*

Prend l'Ombre du bonheur pour le bonheur lui-même.

En cela que peut-il condamner que son choix ?

Du grand Législateur ignore-t-il les Loix ?

Dieu n'exerce sur nous aucune Tyrannie.

Notre Esprit apperçoit , juge , se modifie ,

Et produit dans le Corps ces divers mouvemens

Que font naître nos sentimens.

Sources de plaisir , de tristesse ,

Sources ou de Haine ou d'Amour ,

Que l'Ame ressent tour à tour ,

Pour ce qui lui plaît ou la blesse.

Malgré cette union , qu'on ne peut contester ,

Du Corps & de l'Esprit les penchans se divisent ;

Ces

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 97

*Ces deux amans se contredisent ;
Mais ils ne doivent se quitter
Que lorsque les Cieux l'autorisent.
Alors dévoré par le Temps,
Le Corps s'appesantit, se dérange, & se mine:
Bien-tôt, cette frêle machine
Est le jouet des Elemens.
Mais l'Ame remontant à sa noble origine,
Prend son vol jusques dans les Cieux;
De toutes les Vertus Azile glorieux.
A l'Etre tout parfait elle rend ses hommages;
Et de ses merveilleux Ouvrages
Contemplant la diversité;
L'ordre, le nombre, les usages,
Elle aime à célébrer l'auguste Vérité;
Qu'elle découvre sans nuages,
Et qui fait sa félicité.
Hâ! Puisse ce bonheur promis à l'Innocence
Rendre les Hommes vertueux!
Richesses, Dignités, Titres, Gloire, Puissance;
Des travaux des Mondains frivole récompense;
Vous ne sauriez nous rendre heureux.
Un Cœur fidèle & généreux,
Ne trouve qu'en Dieu seul, dans sa grandeur
immense,
Un objet digne de ses vœux.*

ARTICLE V.

EXPLICATION adoucie de la Bulle de CLÉ-
MENT VI.

MONSIEUR,

Vous me demandez, ce qu'on doit penser des
Adoucissimens que Mr. Meuron, Juriscon-
Tome XLI. Partie I. G ful-

sulte de Neuchâtel en Suisse a apportés à la Bulle de Clément VI. qu'on avoit fait envisager dans la *Bibliothèque Raisonnée*, comme scandaleuse & renversant la sûreté publique (a).

Je remarquerai d'abord, qu'on ne peut qu'approuver le dessein de cet Apologiste. C'est quelque chose de fort louable dans un Auteur Protestant, de travailler ainsi à excuser la Bulle d'un Pape, qui paroît si choquante. Cette équité & même cette générosité lui font honneur. Il est beau de savoir se défaire ainsi de l'esprit de parti pour rendre justice à ses Adversaires. C'est-là le caractère d'un honnête-homme & d'un bon Chrétien.

Vous vous rappellerez, s'il vous plaît, *Monsieur*, qu'avant lui j'avois déjà fait quelque tentative pour décharger ce Pape de ce qu'il y a d'odieux dans sa Bulle (b). J'avois essayé d'adoucir les traits qui choquent le plus à la première lecture. l'Avocat de Neuchâtel a même employé quelques unes de mes excuses; Mais il a su leur donner un nouveau jour. Il y en a aussi ajouté de nouvelles, d'où il a cru être en droit de conclure que cette Bulle pouvoit avoir un sens fort tolérable.

Vous n'avez pas oublié la teneur de la Bulle en question, ou du Bref, pour parler plus exactement. C'est un Privilège accordé au Roi Jean & à la Reine Jeanne sa Femme, de même qu'à leurs Successeurs, tant que la Monarchie de France subsistera, en vertu duquel leurs Confesseurs pourront commuer en d'autres Oeuvres de piété, les Vœux qu'ils

(a) *Tom. XXXVIII. pag. 133. L'Apologie de cette Bulle a été insérée dans le Journal Helvétique, Juin 1747. p. 529.*

(b) *Journal Helvétique. Avril 1747. & Biblioth. Raisonnée T. XXXIX. p. 48.*

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 99

qu'ils auront faits. Après cela suivent ces paroles remarquables, *de même que les Sermens par eux prêtés, ou à prêter à l'avenir, par eux & par leurs Successeurs, qu'ils ne pourroient pas tenir commodément (a).*

Les Protestans qui ont fait mention de cette Bulle avoient paru extrêmement indignés de cette Dispense dans la supposition que ces Sermens pouvoient regarder les Traités que ce Prince auroit faits avec quelque autre Puissance, ou les Promesses faites à quelques Particuliers où l'on auroit fait intervenir le nom de Dieu ; mais l'Apologiste de Neuchatel prétend qu'il faut simplement rapporter ces Sermens aux Vœux dont la Bulle vient de parler, & que l'intention du Pape est seulement d'avertir le Confesseur que quand même les Vœux que le Prince auroit faits, seroient appuyés du Serment, cela n'empêcheroit pas qu'il ne pût de même les commuer en d'autres Oeuvres de piété.

Les raisons de Mr. Meuron en faveur de cette explication mitigée, ne manquent pas de vraisemblance. " On peut supposer, dit-il, que la Bulle
" n'a pour objet que quelques cas particuliers qui
" regardoient uniquement le Roi & la Reine, &
" qui n'avoient aucun rapport aux Négociations
" publiques que les Rois font avec les autres
" Souverains, vu que les Reines n'y ont aucune
" part, sur tout à l'égard de la qualité de Parties
" contractantes.

Ceux qui ont cru qu'il s'agissoit de Sermens pour confirmer des Traités, expliquoient de cette
ma-

(a) *Nec non Juramenta per vos praestita, & per vos & eos praestanda in posterum, qua vos & illi servare commode non possitis.*

manière pourquoi la Dispense étoit accordée aux Reines aussi bien qu'aux Rois, c'est que dans l'absence du Prince & sur tout en cas de Minorité, les Reines pouvoient gouverner comme Régentes, & qu'alors elles pouvoient avoir occasion de conclure des Traités & des Aliances. Cependant je vous avoue, *Monsieur*, que, si vous trouvez que les expressions puissent le permettre, à considérer la nature de la chose, il paroît plus naturel de regarder ici les Reines comme ayant fait quelque vœu de dévotion, dont il s'agit de les libérer.

Pour prouver qu'il s'agit ici de quelque cas particulier, Mr. *Meuron* remarque que cette Bulle fut accordée aux souhaits du Roi & de la Reine conjointement qui avoient demandé cette Dispense au Pape. J'avoue que le début de la Bulle semble le marquer. On diroit que le saint Père y répond à la demande qu'on lui avoit faite d'être libéré de quelque Vœu gênant que l'on avoit spécifié. Mais je crois qu'on ne doit point insister sur ce début. On le trouve tout semblable dans plusieurs autres Bulles du même genre rapportées par Dom *Luc d'Acheri*, & où il s'agit de quelques prérogatives que l'on voit visiblement qu'on n'ont point été demandées par le Prince.

Les Papes accorderoient ces sortes de grâces de leur propre mouvement sans en être sollicités. Il y a plus de mérite à le faire de cette manière. La Dispense en question est une espèce de Relief que le Pontife a voulu donner à la Couronne de France, comme quand le Concile de Constance a accordé à ces Souverains le Privilege de communier sous les deux Espèces. Mais que le Roi *Jean* ait demandé cette Dispense ou que le Pape l'ait prévenu
sans

de Juillet, Août & Septembre, 1748. foi

sans en être sollicité ; c'est une circonstance qui n'est pas fort essentielle dans le fond. Cependant vous allez voir par ce qu'ajoute notre Apologiste que je ne devois pas tout-à-fait l'omettre.

Il fait valoir le Caractère de ce Prince qui se piquoit de Probité, & qui par conséquent ne peut pas avoir demandé une Dispense pour fausser son Serment, & pour tromper les autres Souverains avec qui il auroit pris des engagements. Il fit paroître beaucoup de bonne foi dans l'exécution du Traité de *Bretigni*. Comme on lui donnoit des Expédiens pour le rompre, sous prétexte qu'il l'avoit fait par nécessité & étant en prison, il dit cette belle parole, *que si la Vérité & la Bonne Foi étoient perdues dans tout le reste du monde, on devroit les retrouver dans la bouche & dans la conduite des Rois*. Mr. Meuron demande là-dessus s'il est vraisemblable qu'un Prince qui avoit de si excellentes qualités, eut demandé au Pape une dispense de tenir sa parole donnée aux autres Princes avec Serment, & cela non pour d'énormes leçons, mais sur le simple prétexte d'une incommodité ?

Je ne doute point, *Monsieur*, que vous ne soyez frappé de cette preuve comme je l'ai été moi-même. Si je voulois disputer, je pourrois bien essayer de l'affoiblir un peu. Je dirois d'abord que le Roi *Jean* n'a rien demandé de semblable ; mais que le Pape qui ne connoissoit pas encore bien le Caractère de ce Prince a cru le gratifier en lui envoyant ce Privilège avec plusieurs autres. Il faut faire attention à la date de la Bulle : elle est de l'an 1351, & la prison de ce Prince qui lui donna occasion d'établir ses beaux sentimens est postérieure de plusieurs années. Cependant pour me piquer aussi de

mon côté de Bonne Foi, je reconnois que ceto-
raison est d'un grand poids.

Voici un autre moien de défense, mais qui n'est
pas de la même force. „ Le Siège de Rome, dit
„ Mr. Meuron, pouvoit ressentir de funestes con-
„ tre-coups d'une Bulle ainsi expliquée. Le Roi de
„ France ou ses Successeurs auroient pu violer &
„ rescinder tous les Concordats faits ou à faire a-
„ vec les Papes, sous prétexte de quelque in-
„ commodité que l'Eglise Gallicane pouvoit en
„ recevoir.

A ces raisons prises de la Nature de la chose, l'A-
pologiste en joint quelques autres prises des ex-
pressions. En voici une qui mérite d'être pesée. „
„ La Bulle dit que *ces Vœux de même que le Ser-*
„ *ment peuvent être commués en d'autres Oeu-*
„ *vres de piété* (a). S'il s'agissoit d'autres Sermens
„ pour des affaires civiles, pour des Traités de
„ Paix ou d'Alliance entre les Princes, dont ils
„ auroient promis & juré l'observation, pourroit-
„ on dire que si l'un d'eux y trouvoit *quelque in-*
„ *commodité*, il seroit dispensé de son Serment en
„ faisant *d'autres Oeuvres de piété*? Ces expres-
„ sions mettroient tous les Traités publics ou par-
„ ticuliers que ces Princes feroient pour quelque
„ négociation que ce fut, au rang des Oeuvres de
„ de piété. Ne seroit-ce pas confondre les choses
„ sacrées avec les profanes, le Ciel avec la Terre?
„ On peut encore ajouter en faveur du sens adou-
ci de la Bulle, qu'il ne paroît pas qu'aucun Roi de
France s'en soit jamais servi pour rompre quel-
que

(a) *Indulgemus ut Confessor commutare valeat Vota...
nec non Juramenta... in alia Opera pietatis.*

que Traité qui l'auroit un peu gêné. *Louis XIV.* par exemple, auroit pu l'employer pour la *Révocation de l'Edit de Nantes*, & c'est justement à cette occasion que *Mr. de la Chapelle* nous l'a fait connoître. Cependant il ne paroît pas que ce Prince ait jamais pensé à faire valoir une Pièce qui auroit été si commode, preuve que la Bulle n'a pas été donnée pour ces cas-là, mais simplement pour dispenser les Rois de France de leurs Voeux de Dévotion.

Si les raisons employées dans ce Plaidoyer ne sont pas assez fortes pour entraîner tous les Suffrages, il faut convenir qu'elles sont assez plausibles pour nous faire au moins suspendre notre jugement. Après avoir oui cet Avocat de la Bulle, j'ai cru qu'avant de me déterminer entièrement sur le sens qu'on doit lui donner, je devois faire de nouvelles recherches. Quand il s'agit d'expliquer un Passage d'un Auteur, vous savez, *Monsieur*, que le vrai moien d'y réussir, c'est de lire ce qu'on a de lui pour connoître son stile, & dans quel sens il employe certaines expressions. Pour suivre cette méthode, je me suis mis en devoir de parcourir les autres Bulles de ce Pape ramassées par *Dom Luc d'Acheri*.

Pour parvenir à mon but, je n'ai pas été obligé de faire beaucoup de chemin. Dès la Bulle suivante j'ai cru trouver quelque lumière sur le noeud de la Question, qui est de savoir s'il faut joindre les Sermens aux Voeux, & s'ils n'en sont que l'Accessoire. Voici de quoi il s'agit dans cette nouvelle Bulle.

C'est une Dispense accordée au Roi *Jean*, & à ses Soldats lorsqu'ils seront en Campagne, d'é-

tre assujettis à faire maigre les jours de Jeûne, à cause de la difficulté de trouver du Poisson dans la plupart des endroits où l'Armée pourroit se rencontrer. Parmi quelques Exceptions que le Pape met à cette Permission, voici celle sur quoi il appuie le plus. C'est que le Confesseur du Roi ne pourra point accorder l'usage de la Viande au Roi ou à ses Soldats dans les jours défendus, au cas qu'ils se fussent engagés *par un Serment ou par un vœu* à observer les Loix de l'Eglise (a).

Vous voyez bien, *Monsieur*, l'avantage que Mr. Meuron pourroit tirer de cette Exception. Les Sermens s'y trouvent joints aux Vœux d'une manière à rendre presque ces expressions sinonimes dans le stile du Pontife. On y voit au moins clairement que les Sermens y peuvent accompagner les Vœux, ce qui est un grand point pour la cause que défend cet Avocat.

Je devrois laisser cette 2^e Bulle, après en avoir fait usage, pour éclaircir quelques expressions qui nous embarassoient dans celle qui nous occupe. Mais un Lecteur tant soit peu intelligent s'aperçoit bientôt que ces deux Bulles sont contradictoires l'une à l'autre, & cette Remarque ne vous échappera pas. Vous aimez, *Monsieur*, à tout approfondir, & vous ne me tiendriez pas quitte si je ne disois rien de cette Contradiction. Elle est des plus palpables. Dans la première Bulle le Pape donne au Confesseur du Roi le pouvoir de commuer les Vœux qu'il peut avoir fait même avec Serment. Il est

(a) *Quammodo tu vel illi juramento vel voto ad abstinentiam ejus hujusmodi diebus illis alias non sitis adstricti. Pacherti spicilegium, Tom. IV. pag. 276, in 410.*

est vrai qu'il y a ajoûté quelques Exceptions, mais dans ces cas réservés nulle mention du Vœu de ne point manger de Viande les jours défendus. Et le voici qui dans la Bulle suivante s'avise après coup d'excepter ce cas : la raison surquoi portoit la Dispense, je veux dire l'incommodité qui en résulteroit, est ici palpable. Un Prince qui est à la tête de son Armée, ne peut pas toujours avoir du Poisson, le Pape le reconnoit lui-même dans cette Bulle, il y a donc lieu d'être surpris de le voir ainsi retirer d'une main ce qu'il venoit d'accorder de l'autre.

Vous voyez assez, *Monsieur*, que je pourrois tirer avantage de cette contrariété pour rendre suspecte cette seconde Bulle qui fait contre moi. Mais vous voulez qu'on agisse toujours avec droiture, & je suis aussi dans les mêmes sentimens. Je vais donc essayer d'accorder ces deux Bulles. Pour cela il n'y a qu'à supposer que le Père d'Acheri ne les a pas bien rangées dans son Recueil. La 1^{re}. est du 20 Avril 1351, l'autre est de la même année, mais on n'en a pas la date précise. Il n'y a donc qu'à supposer que celle qui refuse au Confesseur du Roi le pouvoir de dispenser ce Prince du Vœu d'observer l'Abstinence à la rigueur, a précédé celle qui accorde à ce Confesseur le pouvoir de commuer les vœux du Roi quand il pourroit en être incommodé. A l'aide de cette transposition tout sera aplani.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à notre sujet principal, il paroît par cette Bulle que le Serment peut accompagner les Vœux. Jusqu'ici j'avois été dans la pensée que les Vœux & les Sermens étoient deux choses fort distinguées l'une de l'autre, & qui ne devoient pas même aller ensemble.

Les voeux se font proprement à Dieu, & n'ont pas besoin du Serment. Il doit être réservé pour appuyer les Engagemens que l'on prend avec les autres Hommes. Cette Distinction est fondée; Cependant je reconnois à présent qu'on ne doit pas trop appuyer là-dessus. Quand je l'ai fait valoir contre la Bulle, je ne pensois pas que les Catholiques Romains font souvent des Voeux aux Saints, aussi bien qu'à Dieu, & alors le Serment peut bien y intervenir. Supposons, par exemple, que le Roi *Jean* & la Reine eussent fait un voeu à la Ste. Vierge de bâtir une magnifique Eglise à son honneur, ou à quelque autre Saint. Ils pouvoient y avoir ajouté un Serment fait à Dieu de se soumettre à la Vengeance divine s'ils n'exécutoient pas ce Voeu. Cependant quand il fut question de commencer l'Ouvrage, les Sommes qui y avoient été destinées se trouvèrent employées ailleurs. Ils ne pouvoient plus accomplir leur voeu sans une incommodité considérable: voila un de ces cas pour lesquels la Bulle aura été donnée, à la prendre dans le sens le plus favorable.

Après avoir rapporté d'une manière impartiale, tout ce que l'on peut dire pour excuser la Dispense de *Clément VI.*, il s'agit à présent de faire ma propre Apologie sur les imputations odieuses contre ce Pontife, dont je me trouve chargé précédemment.

Je vous prie, *Monsieur*, de relire cette Bulle, & vous verrez que, dans la supposition qu'il ne s'agit que de Voeux confirmés par un Serment, rien n'est si aisé que de s'y méprendre. Le Pape donne au Confesseur du Roi le pouvoir de commuer les Voeux que lui ou ses Successeurs à la Couronne

au-

auront faits, ou qu'ils pourront faire dans la suite. Il y ajoute le pouvoir de commuer *de même les Sermens faits ou à faire, dont ils pourroient être incommodés* (a).

Ces Sermens ne sont point présentés ici comme un simple accompagnement des Voeux, mais comme un article distinct & séparé. Ce qui contribue encore à les faire regarder de cette manière, c'est la répétition de ces mots *faits ou à faire*. La Bulle avoit déjà marqué cette circonstance en parlant des Voeux, pourquoi y revenir sur l'article des Sermens, s'ils ne sont qu'un simple accompagnement des Voeux? Le Serment qui appuie un Voeu est censé se faire dans le même tems que l'on fait cet acte de Dévotion.

Ce qui aide encore beaucoup à donner à la Bulle le sens le plus odieux, c'est le caractère des Papes, & les droits qu'ils s'arrogent. On sait le pouvoir excessif que les Sappots du Pontife Romain lui attribuent. Vous avez vu dans plusieurs Auteurs Ultramontains qu'il est le Lieutenant de Dieu en Terre; non seulement les Flateurs & les Canonistes en font un Vice-Dieu, très souvent ils lui ont même donné le nom de Dieu. En se faisant appeller Dieu en Terre, il est naturel qu'il en soutienne le caractère & qu'il en fasse les fonctions. Aussi il croit avoir le droit de dispenser des Loix Divines. Il délie les Sujets du Serment de Fidélité, & très souvent il annulle les engagemens que des Prin-

(a) *Indulgemus ut Confessor. Vota, per vos forsitan jam emissa, ac in posterum emittenda; nec non Juramenta per vos praestita, Et praestanda in posterum, quae servare commode non possitis, commutare valeat in alia Opera pietatis spicilegium, T. IV. p. 275.*

Princes ont pris avec d'autres Puissances, même avec Serment. La Conduite des Papes peut donc servir de Commentaire à la Bulle de *Clement VI.*

Non seulement le Pape est au dessus des Créatures visibles, des Rois, des Empereurs, mais il est supérieur aux Anges, & en cette qualité il peut leur commander. C'est là l'idée que l'Auteur de la Bulle avoit de son pouvoir. Il en avoit donné une autre, une année auparavant, où il fait usage de cette prérogative. Il y ordonne que ceux qui mourroient sur le chemin, en faisant le voyage de Rome pour se trouver au Jubilé de l'an 1350, fussent absous de tous leurs péchés, *mandant aux Anges du Paradis, ajoute-t-il, qu'ils introduisent l'Ame de ces Pèlerins en la Gloire de Paix; en les exemptans des peines du Purgatoire (a).* Agrippa dans son *Traité de la vanité des Sciences*, nous apprend que *Clement V.* commandoit aussi aux Anges de tirer certaines Ames du Purgatoire pour les porter en Paradis. Vous savez, *Monsieur*, que nos Controversistes attaquent l'Eglise Romaine sur ce qu'elle invoque les Anges. Le Pontife Romain s'est mis à couvert de ce reproche; en voilà deux qui ne s'abaissent pas ainsi au dessous de ces Esprits bienheureux. Au contraire ils leur ordonnent, ils leur commandent à baguette, comme l'on parle. Le Jugement le plus modéré que l'on puisse faire de ces deux Bulles, c'est qu'elles sont un peu inciviles.

Mais revenons à celle que l'on veut que j'aye pris de trayers, & sur quoi il s'agit de me justifier. Des Auteurs fort distingués l'ont entendue dans le sens le plus odieux. Le célèbre *Burnet* qui me

fit

(a) Jurieu, Préjugés légits. Tom. I. pag. 272.

fit connoître cette Bulle le premier, entendoit qu'elle donnoit du Confesseur au Roi de France le pouvoir de le dispenser de tenir les Traités appuyés même du Serment qu'il auroit fait ou qu'il devoit faire avec d'autres Princes ou avec ses Vassaux. Un autre Auteur Anglois publia en 1736, un Ouvrage de Controverse où la Bulle est expliquée de la même manière. En voici le titre; *Examen du Papisme, tel qu'on le trouve dans la Confession de Foi du Pape Pie IV... On y a joint un Appendice touchant les Indulgences pour les péchés à venir, & une Dispense accordée aux Rois & aux Reines de France pour rompre leurs Sermens, & leurs Engagemens les plus solennels*, par Joseph Burrhoughs (a).

J'ai encore pour moi quelques Catholiques Romains eux-mêmes. Il me semble que l'on peut bien ranger dans cette classe Dom Luc d'Acheri le premier qui a publié la Bulle. S'il l'avoit entendue dans le sens adouci qu'on essaye de lui donner aujourd'hui, voici le titre qu'il auroit dû mettre à la tête : *Que le Confesseur du Roi & de la Reine pourra commuer leurs vœux, même faits avec Serment*. Au lieu de cela voici comment il en exprime la Substance, *Que le Confesseur pourra commuer leurs Vœux, & leurs Sermens* (b). Il en fait deux Articles séparés.

Vous pouvez vous rappeler, Monsieur, que je vous ai parlé précédemment d'un Abbé Homme d'esprit qui a demeuré longtems à Rome, & qui connoît parfaitement le stile de la Chancellerie Ro-

(a) Biblit. Britanniq. Tom. VII. pag. 220.

(b) *Quod Confessor potest mutare Vota, & Juramenta eorum.*

Romaine, avec qui je m'étois entretenu sur la Bulle, au commencement de cette année (a). Je lui proposai alors de joindre les *Sermens* aux *Vœux*, pour y donner un sens plus supportable; mais il me dit que les expressions ne le soufroient pas, & il aimait mieux avouer rondement qu'il n'entendoit pas cette Bulle. Il ajouta que quand il seroit chez lui, où il alloit se rendre incessamment, il examineroit à loisir cette Pièce, & que s'il y pouvoit donner un sens raisonnable, sans faire violence aux termes, il ne manqueroit pas de me le communiquer. Il semble donc qu'on ne devoit pas exiger de nous en faveur du sens adouci de la Bulle, plus de pénétration que les Catholiques Romains eux-mêmes n'en ont fait paroître. Si nous l'avons traitée de scandaleuse, c'est la faute du Pape qui y a donné lieu par ses Expressions touchées & équivoques. C'est donc un scandale donné, & non un scandale pris, pour parler le langage des Théologiens.

Concluons, *Monsieur*, qu'après tout *Clement VI.* est fort blamable d'avoir donné une Bulle si obscure. Dans des matières aussi délicates que celle-ci, il y a bien de l'imprudence à s'exprimer d'une manière ambigue. Cette Dispense est pour tous les Rois de France à perpétuité; si le Roi *Jean* n'en a pas abusé à cause de sa probité, n'y avoit-il pas lieu de craindre que quelqu'un de ses Successeurs ne l'entendît comme nous l'avons prise d'abord, & ne s'en servît pour violer la Foi jurée à d'autres Souverains?

P. S.

(b) Il est Prévôt de la Cathédrale de *Vaison* dans le Comtat d'Avignon.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. III

P. S.

Pour mettre un peu de variété dans ma Lettre je vais joindre ici par Apostille un de ces cas, où les Catholiques par imprudence, donnent lieu à des imputations odieuses, qui bien examinées ne se trouvent pas avoir un fondement solide. Je ne fais, *Monsieur*, si vous avez oui parler d'une Edition des Oeuvres de St. *Augustin* de 1570, à Venise in 4to. On y voit dans le frontispice, c'est-à-dire, dans le titre même une déclaration fort singulière. On y avertit le Lecteur que cette nouvelle Edition est d'autant plus recommandable qu'on ne l'a faite qu'après avoir rétabli plusieurs Passages de ce Père sur d'anciens Manuscrits, on a encore eu soin d'en retrancher tous ceux qui pourroient favoriser les Hérétiques, & détourner de la Foi Catholique des Fidèles (a). Il s'en fit une autre Edition dans la même Ville en 1584 où cet aveu ingénu se trouve encore dans les mêmes termes.

Les Protestans s'étoient plaints plusieurs fois des altérations faites par les Catholiques dans les Ouvrages des Pères. Dès qu'ils virent paroître ce St. *Augustin*, ils ne doutèrent point qu'il ne fut mutilé; ils n'hésitèrent pas à en croire les Editeurs sur leur parole, & ils s'écrièrent d'un air de triomphe, *Habemus confitentem reum*.

Mr. Le Clerc dans sa *Bibliothèque Universelle* informe ses Lecteurs de cet attentat (b). Mr.
Ser-

(a) In quo, præter locorum multorum restitutionem, secundum collationem vetustiorum exemplarium, curavimus removere ea omnia, quæ Fidelium mentes hæretica pravitate possent inficere, aut à Catholica & Orthodoxa fide deviare.

(b) Tom. V. p. 272.

Serces dans une Brochure Angloise intitulée, *Le Papisme ennemi de l'Ecriture*. Mr. *Saurin* dans ses Lettres adressées aux Religioneux de France, en fait aussi mention. „ Un Homme d'honneur qui ne vit plus m'a assuré, dit-il, avoir vu „ une Edition de St. *Augustin* dont le titre porte „ qu'on avoit pris soin d'en retrancher tous les „ Passages qui auroient pu être favorables aux „ Hérétiques” (c).

On a l'Edition de 1584 dans la Bibliothèque publique de *Genève*. Au commencement de ce Siècle, qu'elle a commencé à prendre quelque consistance, ceux qui en prenoient soin, montraient cette Edition aux Etrangers comme une Pièce curieuse. Ils la produisoient sur tout lorsque quelque Moine s'avisait de faire le Controversiste, & de nous objecter quelques Passages des Pères. Les Bibliothécaires ne manquoient pas alors de répliquer que les Catholiques savoient accommoder les Ouvrages des Anciens à leur manière, & leur faire parler le langage de l'Eglise Romaine. Aussi tôt le St. *Augustin* de Venise descendoit de sa Niche & étoit exposé sur la Table. Le titre seul devenoit la tête de Méduse qui pétrifioit nos Adversaires.

Mais, *Monsieur*, n'allons pas si vite que nos zélés Protestans du tems passé, & ne condamnons pas ainsi les gens sur l'étiquette. Il pourroit être qu'il est arrivé à ces Editeurs de St. *Augustin* comme à quelques Dévots de leur communion qui dans le Tribunal de la pénitence se confessent de certaines mauvaises Actions qu'ils n'ont pas commises,

(a) L'Etat du Christianisme en France, p. 215.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 113

mises, & qui en disent plus qu'ils n'ont fait effectivement. Du moins c'est ainsi qu'un Critique a expliqué la chose. Mr. Simon, neveu, si je ne me trompe, du fameux Prêtre de l'Oratoire de ce nom, dit que malgré la Déclaration naïve du Titre, le Texte est en son entier, & que les retranchemens regardent seulement les Sommaires & les Scholies qui étoient aux marges des Editions précédentes. Il avoit été arrêté dans les Livres appelés, Indices Expurgatorii, qu'on retrancheroit des nouvelles Editions des Pères ces Sommaires ou Scholies (a).

C'est-là, la véritable explication de ce Titre si révoltant. Nous nous en sommes assurés par nos propres yeux. Un de nos Auteurs qui travailloit sur la matière de l'Eucharistie, chercha dans cette Edition tous les Passages de ce Père dont nous nous servons pour prouver qu'il entendoit comme nous ces paroles, *Ceci est mon corps*, & les y trouva toutes rapportées avec la dernière fidélité.

Si l'on consulte l'Index Expurgatoire publié dans les Pais-Bas par l'autorité de Philippe II. en 1571, on verra assez clairement de quelle nature sont les retranchemens qui ont été faits à Venise; les Inquisiteurs condamnent les Prologues & les Notes d'un St. Augustin imprimé à Paris en 1555, chez la veuve Guillard (b). C'étoit une Femme célèbre dans l'Imprimerie. Elle s'est

(a) Voyez la *Bibliothèque Critique de saint Jore*, Tom. I.

(b) *Sunt autem fere omnia quæ offendant in Prologis & marginalibus annotationibus*, dit l'Index Expurgatoire

s'est signalée par un nombre considérable de bonnes impressions que l'on conserve avec soin dans les Bibliothèques. On a dans celle de Genève son *St. Augustin*. J'y ai cherché ces notes suspectes d'Hérésie; & on y en trouve un assez bon nombre. On les attribue à *Erasme*. Je vous en communiquerois quelques unes si ma Lettre n'étoit pas déjà trop longue.

Je conclus de la même manière que sur la Bulle de *Clément VI.* si les Protestans ont été scandalisés du titre de ce *St. Augustin*, il en faut charger les Editeurs. C'est encore un scandale donné, & non un scandale pris. Je suis &c.

ARTICLE VI.

DIE RELIGION ENTWORFFEN von Herrn RACINE mit-glied der Königl. Academie der Wissenschaften zu Paris.

In das Teutsche übersetzt und mit einigen Anmerckungen vermehret.

C'est-à-dire :

LA RELIGION, Poëme de Mr. RACINE traduit en Vers Allemands avec des Remarques, & le Texte François à côté. A Francfort chez *Fleischer* 1744. 8. pag. 302. Sans les Préfaces.

LE Poëme de Mr. *Racine* est connu; son prix est aujourd'hui fixé. On convient que c'est un très bel Ouvrage. On y trouve rassemblés la plupart des argumens qu'on allegue en faveur de la Religion. Il est vrai que d'ordinaire ils ne sont pas assez développés, ni assez poussés. Mais en échan-

échange ils y paroissent ornés des graces de la Poësie : d'où il resulte un double avantage ; d'un côté ceux qui connoissent déjà ces arguments ne peuvent que les revoir avec un nouveau plaisir, & ils se les impriment d'autant mieux dans l'esprit : de l'autre, bien des gens qui n'avoient pas daigné les examiner peuvent être engagés par la beauté de l'expression & des images à y donner quelque attention, & à lire des Ecrits de Prose où la même matière est traitée avec plus de précision, de profondeur & de force. Il est à espérer que l'exemple de Mr. *Racine* excitera nos meilleurs Poètes à travailler sur de pareils sujets.

Mais le but de cet Extrait est moins d'entretenir le Lecteur du livre même de Mr. *Racine*, que de rendre compte de la Traduction, qui nous paroît mériter d'être connue.

L'Anonyme qui en est l'Auteur, quoique amateur passionné de la Poësie, n'aspiroit point à être Poète lui-même. Après quelques petits Essais d'une Muse naissante, il s'étoit borné à admirer les Ouvrages des autres. C'est la lecture du Poëme de Mr. *Racine* qui a excité sa veine & réveillé son Enthousiasme. Il a été si charmé de voir les plus grandes Vérités de la Religion exprimées en beaux vers, qu'il n'a pu se refuser au plaisir de tenter la même chose dans sa Langue. Il a écrit par sentiment : Et réussit-on jamais mieux que lorsque le sentiment s'en mêle ?

On n'exige pas qu'une Version en vers soit aussi scrupuleusement fidèle, qu'une Version en prose. On sait bien que la Rime n'est pas une petite gêne. Elle force souvent à dire un peu plus ou un peu moins qu'on n'auroit voulu, comme notre Au-

teur le remarque fort bien. C'est assez qu'un Traducteur Poète exprime le fond des pensées de son Auteur ; & qu'aux beautés qu'il ne peut rendre, il en substitue d'autres à peu près équivalentes. On pourroit peut-être comparer un Traducteur en Prose à un débiteur obligé de payer l'argent qu'il a emprunté en mêmes espèces qu'il l'a reçu : Au lieu qu'un Traducteur en Vers ressemble plus à celui qui est libre de payer en quelque monnaie courante que ce soit ; il suffit qu'il rende la même somme. Il n'étoit donc pas nécessaire que l'Auteur fit des excuses de ce qu'il ne suit pas par-tout si rigoureusement son Original. Le chicanier là-dessus seroit moins un manque d'indulgence que de Justice. J'ai comparé plusieurs morceaux de son Ouvrage avec ceux qui leur répondent dans celui de Mr. *Racine*, & j'ai toujours retrouvé dans ceux-là ce qu'il y a d'essentiel dans ceux-ci. S'il laisse en arrière des traits & des images qu'il n'a pu rendre ; il en ajoute aussi quelquefois. En général, si cette Traduction n'égale pas tout-à-fait l'Original, elle en ap proche du moins beaucoup. L'Auteur mérite assurément les éloges & la reconnaissance du public.

Pour mettre autant qu'il nous est possible le Lecteur en état de juger du travail de notre Auteur, il ne sera pas inutile d'en traduire fort littéralement quelques morceaux qu'on pourra comparer avec l'Ouvrage original.

Voici comme il débute, car il a omis l'Invocation & la Dédicace comme ne contenant, dit-il, que des complimens du Poète à sa Muse & à son Roi, qui ne signifient rien ; jugement beaucoup trop sévère.

„ Oui,

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 117

„ Qui, notre Dieu est un Etre caché. Cepen-
„ dant sa Puissance peut se lire dans ses Ouvrages.
„ Parlez, témoins sans nombre, révélez nous sa
„ gloire. Parlez, Cieux, Soleil, Lune : parlez
„ air, terre, mers. Qui est-ce qui a suspendu ces
„ flambeaux dans ces voutes éclatantes, (dans
„ ces hauteurs étoilées) ? Qui est-ce qui nous fait
„ voir la nuit brillante de mille feux au milieu
„ d'un fond noir. Cieux, que votre Grandeur &
„ votre Majesté nous font bien connoître un Ma-
„ tre qui est au dessus de tout ! C'est lui qui a semé
„ les Astres dans vos espaces immenses, & qui fait
„ distiller les champs de Graisse. Soleil toujours
„ enflammé d'un feu qu'aucun autre feu n'éga-
„ le, toi qui chaque matin fors nouveau du sein
„ de la nuit & des ténèbres, qui est-ce qui t'élève
„ si haut pour nous donner des jours plus longs ;
„ & pour communiquer par ta douce chaleur ta
„ fécondité à la terre ? Tu paroïs tous les jours ;
„ tu viens & tu te retires tous les jours. Qui est-
„ ce qui fait mouvoir le char sur lequel tu fais
„ ton immense cours ” ?

„ Notre Auteur traduit ainsi ces beaux Vers du
„ second Chant :

*Je me figure hélas ! le terrible réveil,
D'un homme qui sortant des bras d'un long
sommeil ; &c.*

„ Ainsi qu'un homme endormi qui après une
„ longue nuit frappé par quelque chose de subit,
„ se réveille plein d'effroi, & se voit dans une Ile
„ environnée de rochers escarpés & de déserts,
„ sans savoir comment il y est venu. Il se lève en
„ tremblant. Il regarde avec inquiétude autour
„ de lui. Où suis-je ? dit-il en soupirant. Ses
„ sens

„ sens ne l'éclaircissent point là-dessus. Il retom-
 „ be à terre : bientôt il tâche de se relever. Il
 „ pousse des soupirs : il avance : il s'arrête. Un
 „ tremblement a saisi tous ses membres. Il ne sait
 „ où il va. Telle fut ma frayeur, lorsque la lu-
 „ mière de la Vérité me tira de mon sommeil. Je
 „ me vis seul, sans secours, au milieu des dan-
 „ gers, égaré sur la vaste étendue de la terre, sans
 „ consolation ”.
 Je ne traduirai plus qu'un morceau du cinquiè-
 me Chant. Dans Mr. *Racine* il commence par
 ces Vers.

*Foibles amas de sable, ouvrage de la cendre,
 Deux Verres, (le hazard vient encor nous
 l'apprendre,) &c.*

„ Deux Verres de lunette vont satisfaire l'avi-
 „ dité des yeux. Heureux amusement d'enfant !
 „ qui donna lieu en Zélande à l'invention d'un
 „ Chef-d'Oeuvre si merveilleux & si utile à l'As-
 „ tronomie. Ainsi souvent le hazard nous dé-
 „ couvre les plus grandes choses : C'est après
 „ cela au tems & au travail à les perfectionner
 „ & à rendre l'usage aisé. Un *Ptolomée* se pour-
 „ voit de meilleurs yeux. C'en est fait de vous
 „ Cercles & Cristaux. *Galilée* est en état de nous
 „ apprendre un tout autre système. Maintenant
 „ nous devons tous les jours tourner autour du
 „ Soleil ; tandis que le Soleil Roi du jour & cen-
 „ tre du monde se tient fièrement dans le repos, &
 „ considère quand il lui plaît la Terre & les Cieux
 „ tourner sur leurs axes. Telle est la doctrine de
 „ *Galilée*, qui le fait tomber entre les mains d'un
 „ Tribunal Ecclésiastique. Une prison de six ans
 „ apprit à cet infortuné ce qu'il y a à gagner à dire
 „ la

„ la Vérité. Cependant la Terre ne laissoit pas de
„ continuer son cours, emportant avec elle *Gali-*
„ *lée* & son Juge.”

Comme l'Anonyme écrit pour ses Compatriotes qui pour la plus grande partie sont Protestans, il a trouvé à propos de supprimer quelques endroits de cet Ouvrage qui auroient pu les choquer. Ce qui n'est pas de trop bon exemple. C'est de cela même dont on fait tous les jours un crime à ceux qui publient à *Paris* des Traductions Françoises d'Auteurs Protestans. Notre Auteur s'excuse en disant que d'ailleurs les vers qu'il néglige ne font rien au sujet. Mais je crois que la meilleure manière de le justifier, c'est de dire, qu'un Poëte qui daigne être Traducteur, & qui réussit aussi bien que notre Anonyme, a sur son Original des droits qu'aucun Traducteur en prose n'oseroit s'arroger. On lui fait trop de gré de ce qu'il donne, pour lui chercher querelle sur ce qu'il ne donne pas. On sait bien que *Pégase est rétif* & qu'on n'en obtient rien que volontairement.

Aux notes de l'Original, l'Anonyme ajoute les siennes, destinées en grande partie à rectifier ce qu'on a avancé de peu juste dans les premières. Entre autres choses il redresse souvent Mr. *Racine* sur les jugemens qu'il porte de divers hommes fameux. *Epicure*, *Lucrece*, *Senèque*, *Spinoza*, *Montagne*, *St. Evremont*, *Bayle* &c. trouvent en l'Anonyme, quelques uns un défenseur zélé, tous un Juge équitable qui tourne tout du bon côté, & ne craint rien tant que de condamner légèrement quoique ce soit, dans les personnes même que l'on décrie communément sans le moindre scrupule. Je ne vou-

drois pas garantir tous ses jugemens ; peut-être porte-t-il quelquefois l'indulgence trop loin. Mais cet excès seroit toujours bien plus pardonnable, que l'excès opposé, quoique celui-ci soit infiniment plus commun : car il suffit qu'un homme soit suspect à quelques égards pour qu'il n'y ait ni intentions si sinistres, ni opinions si étranges qu'on ne se croie en droit de lui attribuer. Donnons quelques exemples des adoucissmens de notre Auteur. Selon lui, *Lucrece* (a) & *Spinoza* (b) sont mal à propos accusés d'Athéisme. On ne doit pas croire tout ce qu'on dit d'*Epicure* (c) ; il est à craindre que son goût pour la Volupté n'ait été plus pur que la Vertu de bien des Chrétiens. Ce que *Hobbes* (d) a avancé que la force fait le droit, doit s'entendre de ce qui arrive & non de ce qui devroit être. *Caton* (e) vient à des Jeux où la pudeur est blessée : il s'en retire lorsqu'il voit que sa présence contient le peuple. Selon Mr. *Racine* l'une & l'autre de ces démarches est également condamnable. „ Mais „ pourquoi blamer *Caton*, dit l'Anonyme, sans „ savoir le motif qui l'a fait agir ? on doit sup- „ poser qu'un homme qui s'est toujours conduit aussi sagement, a eu ses raisons dans cette „ occasion”. Mr. *Racine* dans une note sur le 6^e. Chant traite *Senèque* de faux Philosophe & de faux Bel-esprit qui rend sa Morale haïssable par ce ton dont il la débite, de qui les mœurs étoient bien moins sévères que ses discours, qui avoit amassé d'immenses richesses, & qui en un mot étoit

(a) pag. 33. & 70. (b) pag. 94. (c) pag. 69.
(d) pag. 36. (e) pag. 269.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 121.

étoit un servile Adulateur du Monstre dont il avoit été le Précepteur. Voici l'Apologie que l'Anonyme oppose à ces accusations. „ Je ne „ comprends pas, dit-il (*pag. 267.*), quel avantage pour la Religion, Mr. *Racine* prétend trouver à parler mal des Philosophes payens avec si peu de fondement. La Vérité est pour un Chrétien aussi sacrée lorsqu'il s'agit de son ennemi que lorsqu'il est question d'un ami. Il n'y a pas de la grandeur d'Ame à faire briller nos vertus par les vices d'autrui. *Séneque* avoit des ennemis. Philosophe & Ministre d'Etat à la fois, pouvoit-il en manquer ? C'est d'après leur rapport que *Tacite* a écrit. Le témoignage qu'un sage se rend à lui-même est le meilleur qu'on puisse avoir sur son sujet. Quiconque sait penser & écrire comme *Séneque*, n'est certainement pas un Scélerat. Il se peut bien que le titre de Bel-esprit selon le goût François ne lui convienne pas ; car il est plus profond qu'amusant & badin. Mais pourquoi sa manière d'écrire rendroit-elle sa Morale haïssable ? Ici je me rappelle le Joueur de Mr. *Regnard*, à qui son Valet ayant demandé si *Séneque* étoit de Paris, répond tout en colère, *Non, il étoit de Rome.*

Ce dernier trait n'est nullement obligeant pour les François, mais il n'est pas le seul, quoique l'Anonyme rende souvent justice à leurs bons Auteurs. Il rappelle même le méchant bon mot de *Bonhours* sur les Allemands : bon mot que tant d'aveux honorables à ces derniers, faits par les François, devroient, semble-t-il, avoir fait oublier. Au fond il n'y avoit pas tant à se plaindre. *Bonhours*

bours génie superficiel, Littérateur petit-maître, Savant de ruelle, Pédant empezé, toujours à la quête de jeux de mots & de pointes, faisoit plus d'honneur qu'il ne pensoit à ceux qu'il ne croyoit pas capables de devenir *beaux esprits* à sa manière. Si l'Abbé d. ***. décidoit que le *Perfiflage*, talent qui le fait briller dans sa Cotterie est au dessus de la Sphère de certaines gens ; ceux-ci devroient-ils s'offenser d'un pareil jugement ?

L'Anonyme n'a pas toujours entendu son Auteur : ce qui doit rendre bien timides ceux qui traduisent des Ecrits d'une langue étrangere, laquelle ils ne possèdent pas à fond. Il est curieux de lui voir (page 201) prêter à Mr. *Racine* une pensée toute contraire à celle que cet Auteur a exprimée, & la combattre ensuite par des raisonnemens le plus sérieusement du monde. Autre exemple : Mr. *Racine* avoit remarqué (pag. 220.) que suivant le système de *Newton* les Corps mus dans le vuide s'attirent entr'eux en raison directe de leurs masses & inverse du quarré de leurs distances. L'Anonyme traduit que *les Corps s'attirent en droite ligne de leur masse & selon qu'ils sont éloignés les uns des autres*. A quoi il ajoûte une note qui n'est pas fort claire.

Je n'alléguerai plus qu'une méprise de la même sorte, d'autant plus remarquable que l'Anonyme à l'exemple des plus doctes Commentateurs corrige son texte faute de l'entendre. Mr. *Racine* remarque que *Socrate* finit les beaux discours qu'il fit avant sa mort, en demandant qu'on offrit un Coq à *Esculape*. „ Ceux qui ne peuvent se „ persuader, ajoûte-t-il, que la dernière parole „ de ce Héros de l'Antiquité ait été si puérile, y „ cher-

„ cherchent un sens allégorique : mais ce sens est
„ bien enveloppé ; & la réponse de *Criton*, nous
„ ferons ce que vous souhaitez, fait voir qu'il
„ prend la parole de *Socrate* dans le sens naturel ,
„ c'est-à-dire dans le sens superstitieux ". L'A-
nonyme traduit ces mots, *mais ce sens est bien en-*
veloppé, par ceux-ci : *Mais ici le sens n'est point du*
tout obscur, & il justifie sa Version en prouvant par
belles raisons dans une note, qu'au lieu de ces
mots : *Ce sens est bien enveloppé*, il faut lire : *Ce*
sens est bien peu enveloppé. Il n'y a pourtant qu'à
jetter les yeux sur la remarque même de Mr. *Ra-*
cine que nous avons transcrite pour s'appercevoir
de la méprise de l'Anonyme. Qu'il nous soit per-
mis d'arrêter ici un moment l'attention du Lec-
teur. Voila un Ecrivain de qui on ne peut pas
douter qu'il ne sache fort bien le François, Langue
vivante pour laquelle on a des secours qui man-
quent à ceux qui étudient le Grec ou le Latin. Il
cite les meilleurs Auteurs de cette nation ; il les
possède ; son esprit paroît s'en être nourri. En
particulier il doit avoir bien épluché l'Ouvrage de
Mr. *Racine*, puisqu'il en donne une très belle
Version & qu'il le commente. Il a d'ailleurs beau-
coup d'esprit, de jugement & de goût. La Cor-
rection qu'il fait ne consiste qu'à ajoûter un mot
de trois Lettres qui a aisément pu échaper aux Im-
primeurs. Enfin le sens qu'il donne au Texte se
lie fort bien avec ce qui précède & ce qui suit ; de
sorte qu'il n'y a personne qui lisant la Version sans
consulter l'Original ne soit de l'avis de l'Ano-
nyme. Que dire après cela de ces amas de *restitu-*
tions de passages d'Auteurs Grecs & Latins,
fondées sur les conjectures des *Heinsius*, des
Bent-

Bentleys & d'autres fameux Critiques ? Conjectures bien éloignées de paroître aussi vraisemblables que celle de notre Auteur. Si les Anciens revenoient au monde, reconnoitroient-ils leurs Ouvrages réformés sur de pareilles Corrections ?
Credat Judæus Apella.

A R T I C L E VII.

HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES. Année 1743. Avec les MEMOIRES de MATHEMATIQUES & de PHYSIQUE pour la même Année, tirés des Registres de cette Académie.

PHYSIQUE & HISTOIRE NATURELLE.

Pierres-ponces venues sur la Mer, entre le Cap de Bonne-Espérance & les Iles de St. Paul & d'Amsterdam.

On doit à Mr. *Garcin*, Docteur en Médecine, l'Observation suivante, qu'il apprit lui-même à Batavia en 1726. d'un Capitaine des Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise. Le Vaisseau faisoit route du Cap de Bonne-Espérance aux Iles de St. Paul & d'*Amsterdam*, & il étoit entre le 38 & le 39 degré de Latitude australe, lorsqu'on vit la Mer couverte d'une quantité prodigieuse de ces Pierres calcinées, poreuses & légères, qu'on nomme *Pierres-ponces*, depuis la grosseur d'une Noix jusqu'à celle de la tête d'un homme & davantage. On vogua parmi ces Pierres pendant 9 ou 10 jours, sur un espace de plus 500 lieues.

Suivant Mr. *Garcin*, ces Pierres viennent du fond de la Mer, où il y a des Feux Souterrains, de vrais
 Vol-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 125

Volcans tels qu'il s'en trouve sur terre. Les Iles formées de nos jours auprès de celle de Santorin dans la Méditerranée, & entre les Açores dans l'Océan fournissent des preuves bien sensibles de ces fortes d'éruptions. Mr. *Garcin* croit aussi que les Montagnes où l'on trouve beaucoup de Pierres-ponces, portent une marque certaine de leur origine, & qu'elles ont été Volcans. Il seroit bon de savoir, ce me semble, s'il y a des *Pierres-ponces* dans le voisinage de tous les Volcans : s'il y en a, le sentiment de Mr. *Garcin* paroîtroit assez bien prouvé.

Sur une espèce de Ver qui vient à la Langue des Chiens.

Ce Ver est fort commun dans certains Pais, & sur-tout en Roussillon & à Perpignan. Il est pour l'ordinaire blanchâtre, rond, de la longueur d'environ deux pouces, & d'une ligne de diamètre vers le milieu du corps, pointu par les deux bouts, & principalement par la queue qui est fort effilée. Les petits Chiens-couchans & les Chiens de Berger sont les plus sujets à cette maladie, du moins en Roussillon, où Mr. *Barrere*, de qui l'Académie tient cette observation, ne l'a point remarquée dans aucune autre espèce. Le mal s'annonce par une faim & une maigreur extraordinaires, qui augmentent à mesure que le Ver devient plus grand, & dont la suite est une mort certaine, si l'on n'a soin d'y remédier. Toute la cure consiste à enlever ce Ver avec une aiguille ; mais il faut attendre pour cela qu'il ait acquis une certaine grosseur, parce qu'auparavant on ne sauroit l'apercevoir.

Il, seroit curieux de savoir quelle est l'origine de ce Ver, pourquoi on ne le trouve pas dans toutes

parties de la Luette. De cette construction extraordinaire s'ensuivoient plusieurs effets singuliers, soit dans la déglutition des alimens solides & liquides de cet Enfant, soit dans la respiration. Par exemple, une grande partie de ce qu'il buvoit lui refluoit par le Nés, & quelquefois aussi en se jouant il emplissoit sa bouche d'eau, & la tenant exactement fermée, il faisoit jaillir cette eau par ses Narines en forme d'arcade, comme font ces Poissons cétacés qu'on nomme *Sousseurs*. Cette Observation est de Mr. *Hérissant*.

Double Matrice.

Mr. *Cruget* Chirurgien du Roi de Danemarck, a trouvé dans une Femme morte en couche, deux Matrices, ayant chacune une trompe, un Ligament large, un Ligament rond, un Orifice, le tout pour un seul Vagin qui leur étoit commun. On sait que la Matrice, dans sa structure ordinaire a deux Trompes ou conduits, qui naissent des côtés de son fond & vont aboutir aux Ovaires, & qui portent communément le nom de *Fallope*. Elle a aussi deux Ligamens larges qui viennent des Lombes, & deux Ligamens ronds qui vont se rendre aux aînes. On trouve dans l'Histoire de l'Académie de l'Année 1705, un autre exemple de deux Matrices, observées par Mr. *Littre*, & dont chacune n'avoit qu'une Trompe & un Ovaire, qu'un Ligament large, & qu'un Ligament rond. Voilà de ces cas qu'on ne sauroit jamais prévoir dans un Accouchement, & qui peuvent donner lieu à bien des inconvéniens.

Ovaires où l'on a trouvé des Cheveux, des Os & des Dents.

Mr. *le Riche*, Chirurgien Major de Strasbourg,

bourg, trouva, à l'ouverture du corps d'une Femme de cette Ville, une poche très grosse, qui remplissoit presque l'hypocondre gauche & qui paroissoit avoir des attaches à la Matrice, à la Vessie & à l'Intestin colon. Cette poche contenoit une matière jaunâtre, figée en certains endroits à peu près comme de l'huile, & une pelote de cheveux de la grosseur d'un Citron. Les cheveux étoient presque de la longueur du doigt, & liés entre eux par la matière grasse. Vers le fond étoient plusieurs Cellules remplies d'une espèce de suif, & au milieu un Os de figure très irrégulière, à l'extrémité duquel il y avoit trois dents bien distinctes enchassées dans leurs alvéoles. Touté cette poche ayant été disséquée avec soin, Mr. le Rische reconnut que c'étoit l'Ovaire du côté gauche. L'Ovaire du côté droit étoit rempli d'une semblable matière, & contenoit aussi vers le centre un Os pareil à celui de l'Ovaire gauche. Il y a dans *Ruyssch* plusieurs exemples d'Os trouvés avec des cheveux dans des Ovaires; mais il n'y en a point de cette singularité dans les deux Ovaires d'une même personne.

Paralytie sans sentiment, quoique les mouvemens de la partie insensible ne soient point détruits.

Vers la fin de Janvier 1731 un Soldat, après avoir eu une fièvre opiniâtre & quelques autres incommodités, s'aperçut qu'il perdoit chaque jour & de plus en plus le sentiment dans tout le bras gauche. Au commencement de Mai de la même année il lui survint dans toute l'étendue du bras, de l'avant-bras, & à la main, une dartre considérable, dont il guérit, mais il demeura tout-à-fait

privé de sentiment depuis la partie inférieure du même côté de l'occiput, & depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts de la main, & il étoit encore dans cet état en 1739 où se termine la relation. Au commencement de cette même année il leva par mégarde avec la main insensible le couvercle d'un poêle de fer très ardent & presque rouge, il le posa ensuite tranquillement, & il ne s'aperçut point du tout, du moins par le sentiment, qu'il s'étoit brûlé tout le dedans de la main. Les réguimens internes, les tendons, & le périoste de l'Index en furent tout-à-fait détruits : la gangrène se mit à la plaie, & l'on y fit bien des incisions auxquelles il ne sourcilla pas, non plus que lorsqu'on lui appliquoit la Pierre infernale. Il en demeura estropié de deux doigts.

Ce défaut de sentiment n'empêche pas ce Soldat de remplir fort bien les fonctions de son état : il empoigne son fusil & son épée, il met le fusil sur l'une & l'autre épaules : il joue à la boule, il fend du bois, en y employant les deux bras, sans que celui qui est insensible y fasse remarquer de la peine ou de la contrainte. Du reste cette sorte de paralysie, qui ne tombe que sur les organes du sentiment, quoique très rare, n'est pas inconnue aux Modernes : *Willis* & *Junker* en ont parlé dans leurs Ouvrages, & en voici un second exemple en la personne d'un Ami que nous avons vu à Amsterdam, d'abord en parfaite santé, & dans un autre voyage qu'il y fit, attaqué de cette fâcheuse maladie, que son trop d'ardeur à herbosifier lui avoit causée en Suisse.

Autre Paralysie de même nature.

M. Garzin, dont nous avons parlé au con-

tin-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 191

même de cet Extrait, est lui-même le sujet du nouvel exemple de cette espèce de Paralyse. Tous ses doigts sont insensibles, sans être privés de mouvement. Il est obligé d'en prendre un soin infini, pour les garantir de mille atteintes auxquelles ils sont continuellement exposés. Un des principaux symptômes de son mal est que ses doigts sont toujours plus froids que ne comporte la température actuelle de l'air où il est, & du reste de son corps; ils ne peuvent jamais se rechauffer d'eux-mêmes, il faut nécessairement avoir recours à une chaleur extérieure; & il les tient d'ordinaire sur sa poitrine à laquelle il les applique sous ses habits. Quand il veut reconnoître leur état, il les porte sur son visage, ne les sentant jamais par eux-mêmes ni froids ni chauds. Qu'on juge des inconvéniens qu'entraîne après soi une pareille incommodité. Mr. *Garcin* se brula un jour le pouce pour avoir trop approché sa main d'un petit poêle où il vouloit la rechauffer; mais il ne s'aperçut de cette brûlure que deux heures après, par une grosse vessie qui en occupoit la moitié de la circonférence. Il n'oseroit presque rien entreprendre dans l'obscurité, sans risquer de se meurtrir ou de s'écorcher à ces doigts insensibles, sans devoir ce qu'il touche, & comment il le touche.

Nous nous plaignons souvent d'être trop sensibles à la douleur; mais si nous n'en avons aucun sentiment, comment serions-nous pour préserver notre corps de mille accidens auxquels il est continuellement exposé? D'ailleurs si nous étions sans douleur nous serions sans plaisir, l'un & l'autre ont la même source. Qu'une étincelle

me tombe sur la main, sans que je la voye, la douleur m'avertit à l'instant du risque que je cours d'être brûlé, & sans le sentiment du Tact; mes autres sens ne me préserveroient pas du danger auquel je suis exposé (a).

C H Y M I E.

Effet remarquable du Remède de Mademoiselle Stephens.

Il résulte de plusieurs faits rapportés ici par Mr. *Geoffroy*, que le Remède de Mademoiselle de *Stephens* peut soulager pour un tems certains Malades, en néttoyant la Vessie, & qu'il empêche du moins l'accroissement de la Pierre pendant qu'ils en font usage. On est de plus assuré par un grand nombre d'Observations, que ce Remède ne laisse aucune mauvaise impression sur la Vessie, & que les Malades qui en usent, sont toujours en état d'en venir à l'opération de la Taille, sans qu'il en arrive aucun accident de la part du Remède. L'usage du Petit-lait & de diverses Eaux minérales ne produit-il pas aussi les mêmes effets, & s'il

(a) Articles omis : 1. *Sur la Respiration*, par Mr. *Hérissant*, Médecin de la Faculté de Paris. 2. *Sur l'insroduction de l'Air dans le corps animal*, par Mr. *Bouillet*. 3. *Elémens de Médecine Pratique*, par le même Auteur. 4. *Si le Corps se raccourcit ou s'il s'allonge lorsqu'il se contracte*, par Mr. *Person*, Médecin de la Faculté de Paris. 5. *Organe de l'Ouïe*, par Mr. *Martini*, Médecin Sicilien. 6. *Mofele fungulier*, par Mr. de *Courcilles*, Médecin de la Marine à Brest. 7. *Taille latérale*. 8. *Douzième Vertèbre du dos d'un Homme, traversée par le bout d'une lame d'épée qui s'y cassa*, par Mr. *Ferrein*. 9. *Suites d'une blessure à la tête*, par Mr. *Vacher*, Chirurgien à Belançon. 10. *Odeurs communiquées au corps animal*.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 133

les produit, qu'est-il alors besoin de recourir au Remède de Mademoiselle *Stephens*, qui est moins simple, souvent plus difficile à avoir, & d'ailleurs assez désagréable au goût?

Pierre de Bologne.

La Pierre de Bologne est, comme l'on fait, une matière gypseuse & talqueuse qui, étant calcinée, s'imbibe de la lumière au grand jour ou au Soleil, & reluit ensuite à l'obscurité pendant quelques minutes, comme un charbon ardent. Elle devient aussi lumineuse lorsqu'on l'expose au clair de la Lune, à la lumière d'un flambeau, & même du crépuscule. Comme plusieurs Auteurs ont douté de ces dernières expériences, Mr. l'Abbé *Nollet* produit une de ces Pierres qui rend le fait certain, & qui lui fut donnée à Turin en 1739 par un grand Prince, toute préparée par la calcination. On la gardoit depuis quelques années dans une petite boîte de carton garnie de flanelle en dedans.

Cette Pierre s'imprénoit très bien non seulement de la lumière du jour, comme ont coutume de faire toutes celles de son espèce, mais encore, quoique plus foiblement, de la lumière d'une simple bougie, lorsqu'elle y avoit été exposée pendant quelques minutes à 4 ou 5 pouces de distance. Ces sortes de Phosphores cessent de reluire & périssent d'ordinaire au bout de quelques mois; mais celui de Mr. l'Abbé *Nollet* luisoit encore en 1743, s'imbiboit même encore de quelque lumière dans le tems qu'on alloit imprimer cette observation, c'est-à-dire, 6 à 7 ans depuis qu'il l'avoit reçue, & peut-être 10 à 12 ans depuis qu'elle avoit été préparée. Cette vertu si forte & si durable vient

elle de la préparation ou de quelque autre usage (a) ?

B O T A N I Q U E.

Sur la Culture du Riz.

On donne sous ce titre une courte description du Riz, avec la manière de le cultiver, de le couper, & de le dépouiller de sa balle. En général le Riz se cultive dans des lieux humides & marécageux, & dans des Pais chauds, du moins à en juger par les Contrées où il est le plus en usage, & où il fait la principale nourriture des Habitans. Tout le Levant, l'Egypte, l'Inde, la Chine, sont dans ce cas. Les Etats de l'Europe où l'on en recueille davantage sont l'Espagne & l'Italie, & c'est de là que vient presque tout le Riz que l'on consomme en France. Celui qu'on sème dans une terre salée y pullule ordinairement beaucoup plus qu'en toute autre. On en retire jusqu'à 30 ou 40 pour un; par conséquent, & toutes choses d'ailleurs égales, les Côtes & les Pais maritimes y seront les plus propres. On doit le Mémoire sur cette Plante, dont l'Historien de l'Académie ne donne que la partie la plus essentielle, à Mr. *Barrère*, Docteur & Professeur Royal en Médecine dans l'Université de Perpignan, qui a fait beaucoup d'attention à la culture, tant à Valence en Espagne, qu'en Catalogne & dans le Roussillon.

Sapins faissilles.

On trouve fréquemment dans les Marais du Nord

(a) Articles omis: 1. *Sur deux espèces d'Etains alliés, examinés par Mrs. Geoffroy & Hellot.* 2. *Huile caustique pour marquer le Linge.* 3. *Sels neutres.*

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 135

Nord de l'Irlande, & quelquefois en Angleterre, de gros Sapins souterrains, qui paroissent être si anciens que quelques Naturalistes les ont jugés antérieurs au Déluge. Après bien des recherches faites par Mr. Sloane, pour savoir de quelle espèce sont ces Arbres, il a enfin découvert que c'est le *Pinus silvestris*, *foliis brevibus glaucis, comis parvis albescentibus* de Ray, lequel croît au Nord de l'Ecosse & en Norvège, & qui, selon toute apparence, fait partie de ces Pins ou Sapins que des Voyageurs ont observés dans plusieurs Contrées du Nord-est. C'est d'après le fruit même que Mr. Sloane en a jugé. On a trouvé dans la Province de Lancastre, & auprès de quelques-uns de ces troncs d'Arbres fossiles, des Cones ou Pommes de Pin, tout-à-fait semblables à celles du Pin de Ray que nous venons d'indiquer.

ARITHMETIQUE

Sur les Nombres Premiers, & sur les différentes puissances des termes de la suite naturelle des Nombres, avec la manière d'en dresser des Tables.

En 1743 on présenta à l'Académie un grand Ouvrage d'Arithmétique, intitulé *la Nouvelle Science des Nombres, ou Traité des grandeurs constantes différentielles qui fixent les caractères des Nombres*, &c. par le P. Guillaume le Kail-lan, de la Bassardrie, Jésuite des Pais-bas. Le Père Vaillant s'est retraint dans cet Ouvrage à trouver, 1. tous les Nombres Premiers depuis 1 jusqu'à 100000; 2. la manière la plus facile de former les différentes puissances des termes de la suite naturelle; 3. à construire des Tables de tous ces

ces Nombres. Comme la matière est utile & de pratique, l'Historien de l'Académie en donne une idée d'après le rapport qui en a été fait à la Compagnie par ses Commissaires. L'Académie reconnoit dans cet Ouvrage beaucoup de sagacité de la part de l'Auteur ; mais on n'y trouve pas , à beaucoup près , tout ce que semble promettre son titre.

A L G E B R E.

Il n'y a sous ce titre qu'un seul Article, encore appartient-il aux *Mémoires* ; il est de Mr. *Nicolas*, & regarde le *Cas irréductible du Troisième Degré*.

G E O M E T R I E.

Nouvelles démonstrations des principales propriétés de la Cycloïde.

Ces recherches sont de Mr. le Marquis de *Courcivron*, Aide-Maréchal-des-logis dans l'Armée de Bavière, qui les a envoyées à Mr. *Clairaut*, lequel en a fait part à l'Académie. On y trouve trois manières différentes & fort simples de démontrer que l'aire de la Cycloïde est triple de celle du Cercle générateur. La troisième de ces démonstrations sur-tout est entièrement nouvelle, & a de plus cet avantage qu'elle peut être appliquée à d'autres espèces de Cycloïde que celle qu'on entend communément, & qui est formée par le roulement du Cercle, la seule dont il s'agit ici. Toutes ces recherches ont paru à l'Académie marquer beaucoup d'invention & de capacité dans l'Auteur.

A S T R O N O M I E.

Théorie des Comètes.

Cette *Théorie des Comètes* est un Ouvrage de

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 137

de Mr. le Monnier, que l'on peut concevoir comme divisé en cinq parties. Dans la première Mr. le Monnier expose les principaux phénomènes du mouvement des Comètes, & les plus importants préceptes de l'Astronomie qui leur est propre. Il remarque d'abord que les Comètes n'ayant point de parallaxe diurne, c'est une preuve incontestable qu'elles sont fort élevées au-dessus de la Lune, & qu'en même tems la parallaxe de l'orbe annuel étant très sensible dans ces Astres, il s'ensuit qu'ils sont dans la région des Planètes, lorsque nous les voyons. Il donne ensuite un précis de la Doctrine de *Newton* sur les Comètes, & il termine ce Discours par le calcul de l'orbite de la Comète de 1742, d'après la belle méthode contenue dans le troisième Livre des Principes de ce Philosophe.

La seconde partie contient l'Abrégé de l'Astronomie cométique de *Halley*, avec ses Tables, & les Notes de Mr. *Wiston* insérées dans le Texte, traduit du Latin & accompagné des remarques & explications de Mr. le Monnier. La troisième partie contient une histoire abrégée de ce que l'on a fait depuis le commencement de ce siècle pour perfectionner la théorie des Comètes. Selon la remarque de Mr. le Monnier, la plupart des Etoiles auprès desquelles a passé la Comète de 1742. & dont il falloit se servir pour en déterminer la route, ne se trouvoient point dans les Catalogues les plus amples & les plus exacts; Mr. le Monnier en donne aujourd'hui la position d'après tout ce qu'il a fait ou pu recueillir d'observations de cette Comète. C'est le sujet de la quatrième partie. La cinquième

15

enfin

enfin nous présente les Tables du Soleil de *Flamsteed*, & leur usage, avec quelques changements.

Pour donner un nouveau relief à cet Ouvrage, on l'a orné de deux Planisphères célestes de *Flamsteed*, réduits en petit avec beaucoup d'art & de propreté, & de celui de *Wiston*, où sont représentées les Trajectoires de toutes les Comètes les mieux connues. Suivant l'Historien de l'Académie il est peu de Livres qui, dans un si petit volume, contiennent tant de choses utiles & curieuses sur la Science qui en fait l'objet.

Ephémérides des Mouvements Célestes.

Feu Mr. *Desplaces*, savant Calculateur Astronome, publioit depuis 1715, de dixen dix ans, des Ephémérides des mouvements Célestes, qu'il a poussées jusqu'en 1745, & qui ont été très favorablement reçues du Public. Mr. l'Abbé de *la Caille* vient de nous en donner la continuation depuis 1745 inclusivement jusqu'au commencement de 1755, & avec plusieurs additions importantes, dont l'Historien de l'Académie expose le précis. Ces Ephémérides sont précédées d'une Introduction qui en donne l'intelligence, & qui peut mettre tout Lecteur médiocrement instruit en état de s'en servir.

Carte Céleste.

Les défeciuosités qu'on a remarquées aux Cartes des Etoiles circumpolaires Arctiques par où a passé la Comète de 1742, ont fait naître à Mr. *Ladoubedant d'Herouville* le dessein d'en dresser une plus complète de toute cette partie du Ciel comprise entre le Zénith de Paris & le Pôle. Cette Carte contient un nombre d'Etoiles plus que double de celui que *Bayen* & *Flamsteed* y ont mar-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 129

marqué dans les leurs. L'Académie a jugé ce travail utile & très bien exécuté (a).

GEOGRAPHIE & HYDROGRAPHIE.

Projet de Cartes de la France.

Ce Projet, qui est de Mr. Buache, consiste en un Ouvrage qui comprendra toutes les divisions de la France par Gouvernemens, Généralités, &c. avec des Itinéraires exacts de tout le Royaume, & des remarques sur les particularités d'Histoire Naturelle qui s'y rencontrent. Mr. Buache a déjà présenté une partie de cet Ouvrage à l'Académie, qui a jugé le projet utile & digne d'être mis en exécution.

Cartes des Côtes & des Mers des Indes Orientales & de la Chine, avec des Mémoires sur ces Côtes & sur ces Mers, & des Instructions concernant les Voyages qu'on y peut faire.

Cet excellent Ouvrage est le fruit que Mr. d'Après de Mannevillette, Lieutenant des Vaisseaux de la Compagnie des Indes & Correspondant de l'Académie, a recueilli de ses Voyages dans les Indes Orientales. De nouvelles Cartes hydrographiques de toutes ces Mers font voir avec combien d'intelligence il les a naviguées. Le nombre des corrections qu'il a faites aux positions de divers points importants de cette grande partie de la surface du Globe, théâtre ancien & moderne des Voyageurs, a de quoi surprendre.

Qu'on

(a) Articles omis: compte de 1742 observé à la Chine.
2. Anciennes observations de la Chine sur l'Obliquité de l'Ecliptique. 3. Deux Calendriers.

Qu'on en juge par le seul Cap de Bonne-Espérance, le plus célèbre de tous, & à la Longitude duquel il y a vraisemblablement plus de 4 degrés d'erreur sur nos meilleures Cartes.

Mr. d'Après a joint à ces recherches géographiques & hydrographiques d'utiles instructions pour les Navigateurs qui auront à parcourir ces Mers. L'Ouvrage sera donné au Public sous le titre de *Neptune Oriental*. Vingt ou vingt-cinq Cartes particulières, plus ou moins détaillées par les vues, les sondes, les roches & les bancs, selon l'importance des lieux, & subordonnées à deux grandes Cartes générales, renferment toutes les Mers, tous les Parages, où l'on a coutume de naviger dans les Indes Orientales, depuis les Côtes d'Arabie, le Golfe Persique & la Mer Rouge; jusqu'aux Côtes de la Chine vers le Nord, & des Iles de la Sonde vers le Sud. Les Cartes particulières ont été dressées sous la forme ordinaire de *Cartes plates* & de *Plans*, & les Cartes générales selon la méthode des *Cartes réduites*. Dans les Mémoires qui accompagnent ces Cartes on trouve par-tout le Navigateur attentif, qui joint à une grande pratique une excellente théorie, & cet esprit d'observation & de recherche sans lequel la théorie & la pratique demeurent souvent infructueuses.

M E C H A N I Q U E.

Leçons élémentaires de Méchanique.

Ces Leçons, qui sont de Mr. l'Abbé de la Caille, sont destinées à servir d'introduction à toutes les Sciences Physico-mathématiques. L'ordre qui règne dans cet Ouvrage, le choix des
ma-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 141

matières qu'on y traite, l'exactitude & la précision des démonstrations concourent à le rendre utile. C'est le jugement qu'en porte l'Académie.

Traité de Dynamique.

On fait que la Dynamique a pour objet la mécanique du mouvement la plus générale, la plus abstraite & la plus transcendente. Le Traité de Dynamique dont il est ici question, a pour Auteur Mr. d'Alembert, qui vient de le donner au Public. La première partie de cet Ouvrage contient les Loix générales du mouvement & de l'équilibre des corps; la seconde expose d'abord un principe général auquel Mr. d'Alembert a eu l'art de réduire tout ce qui constitue cette Science. Il montre ensuite la fécondité de ce principe par des applications choisies aux plus importans problèmes qu'on a coutume d'y traiter, & à quelques autres qui sont entièrement nouveaux.

Traité de l'Art de la Corderie.

Ce Traité de Mr. du Hamel est de la dernière importance, & paroitra dans un Volume séparé des Mémoires de l'Académie. l'Auteur y a principalement en vue la Marine (a).

MACHINES & INVENTIONS.

Ces Machines ou inventions, sont au nombre de six: 1. Divers modèles de Machines destinés à faire remonter les Bateaux contre le courant des Rivières, par Mr. Lavier, Architecte. Suivant le jugement que l'Académie a porté de ces Machines, il y a lieu de douter qu'elles puissent réussir

(a) Article omis. Problèmes de Dynamique.

Mr. 2. Un *Brist-Gant*; par le même. Cette Machine consiste en une espèce de Mouton suspendu à une Chèvre; qui peut s'élever plus ou moins en s'avancant hors du Bateau sur lequel elle est posée, & même se couvrir tout-à-fait pour passer sous les ponts. L'Académie a jugé qu'on pouvoit s'en servir utilement. 3. Une *Machine hydraulique*, par Mr. l'Abbé Giffrier. Quoique le principe sur lequel cette Machine est fondée ne puisse pas passer pour neuf, il a cependant été trouvé assez ingénieusement appliqué pour mériter à l'Auteur l'approbation de l'Académie. 4. Une Machine pour doubler les Soies & pour leur donner le tors; à l'usage des Fabricans de Bas au métier. Cette Machine, qui a été inventée par Mr. Grisey, Allemand, s'applique au Rouet ordinaire à la place de l'Instrument connu sous le nom d'*Empinglier*: elle ne fait pas plus d'ouvrage, mais elle le fait plus sûrement; plus commodément; & lui est préférable à plusieurs égards. 5. Un *Pantographe* ou *Singe*, espèce d'Instrument qui sert à copier le trait de toutes sortes de Dessins & de Tableaux, & à les réduire, si l'on veut, en grand ou en petit. Ce nouveau Pantographe est de l'invention de Mr. Langlois, Ingénieur du Roi & de l'Académie pour les Instrumens de Mathématique. 6. Une *Horloge* d'une demi-minute pour l'opération du Lok. L'Aiguille de cette *Horloge* ou Montre à secondes, fait le tour du Cadran en une demi-minute: elle est de l'invention de Mr. Gourdain, Horloger. On trouvera dans l'Histoire de l'Académie l'usage auquel elle est destinée.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 143

ELOGES

De Mr. le Cardinal de Fleury, de Mr. l'Abbe Bignon, & de Mr. Lémery.

ANDRÉ-HERCULE DE FLEURY naquit à Lodève le 22 Juin 1653, de Jean de Fleury Ecuyer Seigneur de Die, de Valquieres & Verrisobre, & de Diane de la Treille de Fosieres d'une ancienne Noblesse de Languedoc. A l'âge de six ans il fut amené à Paris ; on le mit d'abord au Collège de Clermont, aujourd'hui de Louis le Grand, & ensuite au Collège d'Harcourt où il fit la Philosophie. Les Thèses qu'il soutint en Latin & en Grec lui firent beaucoup d'honneur. Destiné à l'état ecclésiastique il fut reçu & installé Chanoine de l'Eglise de Montpellier en 1668, & cette même année le Chapitre flatté de la réputation qu'il s'étoit déjà acquise, lui permit de venir continuer ses études à Paris. Ses talens faisoient concevoir dès-lors les plus grandes espérances en sa faveur. Il commença sa Licence en 1676, & il ne prit le Bonnet de Docteur que longtems après.

Il entra dans le monde avec toutes les qualités propres à s'y distinguer, & sur-tout à s'y faire aimer. Il n'étoit pas encore Prêtre, & n'avoit qu'environ 22 ans, lorsqu'il obtint une Charge d'Aumonier de la Reine ; il fut ensuite Aumonier du Roi. Louis XIV. qui avoit goûté son caractère, le nomma à l'Evêché de Fréjus le 1 de Novembre 1698. Les succès justifient pleinement le choix du Prince. Bientôt chéri de son Peuple, il l'édifia par ses exemples, il le reforma par ses instructions, il le soulagea par ses largesses, enfin le garantit des fureurs de la guerre par la prudence, & par

par cet art de se concilier les cœurs, qu'il exerça sur tous les hommes & jusques sur l'Ennemi armé. Ce dernier trait est connu. Lorsqu'en 1707 le Duc de Savoie entra en Provence pour aller faire le siège de Toulon, les habitans de *Fréjus* d'autant plus allarmés que leur Ville étoit sans défense & l'objet le plus prochain du pillage, voulurent l'abandonner & se retirer loin des Côtes où se portoient toutes les forces des Ennemis. Mr. de *Fleury* les en empêcha, il fit nommer trois Députés pour aller au-devant du Prince, eut lui-même plusieurs conférences particulières avec S. A. R. pendant trois jours qu'elle demeura à *Fréjus*, & il ne cessa point d'être admis à sa table, où se trouvoient en même tems le Prince *Eugène* & le Prince de *Hesse-Cassel* aujourd'hui Roi de Suède. La sagesse & le charme secret de son entretien lui gagnèrent l'estime & la bienveillance de tous ces Princes; le Captif devenu Favori obtint tout sans peine de ceux à qui le sort des armes l'avoit soumis; une Contribution d'abord modique & réglée à vingt mille livres fut encore réduite, & la campagne des environs fut épargnée.

Les vertus & les talens de Mr. de *Fleury* ne pouvoient demeurer plus longtems ensevelis au fond d'une Province. *Louis XIV* prêt de finir sa course, & voulant assurer une éducation digne du trône au Prince qui devoit lui succéder, porte ses regards sur tout ce qu'il y a d'hommes rares dans ses États, il balance les talens & les caractères, & il désigne par un codicile de son Testament l'Evêque de *Fréjus* Précepteur de *Louis XV*. On fait quelles ont été les suites d'un si heureux choix; & quelles marques de reconnoissance & de tendresse l'Auguste

Dis-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 145

Disciple a données à son Maître. C'est en éclairant son Roi que le Cardinal de *Fleury* en acquit toute la confiance ; & c'est à cette confiance éclairée qu'il dut toute son élévation. Arrivé au Ministère sans effort, il l'exerça sans contradiction, il s'y maintint sans trouble ; son autorité couloit de source, & se ressentoit de la simplicité des moyens qui l'avoient fait naître. Ses mœurs, son caractère, ses inclinations n'en souffrirent aucune atteinte ; ennemi du faste & de l'opulence, sa maison, sa table, auparavant modestes, demeurèrent les mêmes. Tout entier à l'Etat dans le Cabinet & dans les Conseils, tout entier à la Société & à ses Amis dans le commerce ordinaire, par-tout tranquille & à lui-même, il sut allier l'Homme & le Ministre, & les rendre l'un & l'autre heureux.

Les principes & les maximes de gouvernement du Cardinal de *Fleury* étoient pacifiques ; il ne s'en est jamais écarté, il a cédé seulement, & en quelque sorte malgré lui, au cours inévitable des évènements qui amènent la guerre. Le secret & le silence, un visage toujours égal & serein, lui tinrent lieu de la dissimulation que quelques Politiques ont cru si nécessaire pour gouverner. Fidèle & rigide économe des Biens de l'Etat, il a soutenu avec une généreuse indifférence le murmure & les plaintes de l'avidité frustrée de son attente. C'est dans ses propres fonds qu'il a puisé ses libéralités & le soulagement des malheureux. Les tems & les circonstances lui ont plus souvent fourni ses maximes, qu'ils n'y ont été soumis. Aussi n'a-t-il été l'émule d'aucun de ses Prédécesseurs dans le Ministère ; mais il a marché sur

les traces des uns sans penser à les imiter, comme il s'est éloigné de la conduite des autres sans songer à les reprendre.

Le Cardinal de *Fleury* parloit purement & avec facilité ; sa manière de raconter étoit élégante & naïve. Il écartoit, autant qu'il lui étoit possible, la gêne du cérémonial, & il en rompoit volontiers le sérieux par un aimable badinage. La raillerie devenoit toujours entre ses mains une marque de faveur pour ceux qu'elle sembloit attaquer. C'est dans ce goût qu'il écrivoit quelquefois à ceux de ses Amis les plus distingués par l'esprit & par les talens ; il entroit en lice avec eux, & il ne se montroit pas inférieur à de pareils adversaires (a). Les années s'accumulèrent sur sa tête sans affoiblir son esprit & sans en chasser les graces. Il vit tranquillement approcher la mort, & il expira le 29 Janvier 1743, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

JEAN PAUL BIGNON, Abbé de St. Quentin en l'Île, &c. fut baptisé à Paris le 19 Septembre 1662. Il étoit fils pûné de *Jérôme Bignon* Conseiller d'Etat Ordinaire, Avocat Général au Parlement de Paris, & Maître de la Librairie du Roi, & de *Suzanne Phelypeaux de Poncharrain* ; & Petit-fils de *Jérôme Bignon*, cet illustre Magistrat que les derniers siècles peuvent hardiment opposer aux plus grands Personnages de l'Antiquité.)

L'enfance de l'Abbé *Bignon* fut marquée par une

(a) Voyez dans le Tome XXX. pag. 112 & 113, de cette Bibliothèque ce qu'il écrit à Mr. de Fontanelle & à l'Abbé de St. Pierre, au sujet du *Projet de Paix Perpétuelle* de ce dernier.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 147

une ardeur infatigable pour le savoir, & par le savoir même. Malgré le défaut de sa vue, qui étoit si basse qu'à peine pouvoit-il écrire, peu d'hommes ont tant étudié, tant lu, & tant écrit. On fit de vains efforts pour l'empêcher de s'appliquer, il étoit toujours surpris un Livre à la main; Auteurs classiques, Historiens, Orateurs, Poésies, Romans, tout ce qui dans ces divers genres peut instruire ou amuser des hommes faits, étoit de son ressort. Une excellente mémoire ne lui laissoit rien échapper de ce qu'il avoit lu, & mettoit également à profit ce qu'il entendoit dans la maison de son Père, de tout tems consacrée aux Lettres & le rendez-vous des Savans.

Il embrassa par choix l'état Ecclésiastique, & il finit avec autant de succès que de rapidité les études prescrites à cet état. Pour travailler plus tranquillement, il entra dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire, où il demeura quelques années; & après avoir fait une ample moisson de connoissances dans la Théologie, la Jurisprudence, les Langues savantes, la Critique & la Philosophie, il se voua à la Prédication. Il se distingua bientôt dans ce genre sublime d'éloquence en un tems où les *Bourdalous* & les *Maffillons* s'y faisoient admirer. Il prêcha devant le Roi *Louis XIV*, & il fut retenu en l'état & chargé de Prédicateur de S. M. par Lettres du 17 Février 1693.

Le 15 Juin 1693 il fut reçu à l'Académie Française, & la même année, de même qu'en 1694 & 1695, il assista aux Assemblées du Clergé, tantôt comme Député de la Province de Paris, & tantôt en qualité de Promoteur. Il fut

député deux fois de la part de l'Assemblée vers le Roi, qui lui donna l'Abbaie de *St. Quentin*, valant au moins trente mille livres de rente. En 1701 il fut fait Conseiller d'Etat, & ensuite Chef du Bureau des affaires Ecclesiastiques. Quelque grande que soit la réputation qu'il s'est acquise par ses connoissances & dans l'exercice de ses emplois; elle dispaeroit devant le nom immortel qu'il s'est fait par la protection constante qu'il a accordée aux Sciences & aux Savans, & par le fameux renouvellement de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres. C'est dans l'Histoire de ces deux célèbres Compagnies, & dans les Ecrits de tous les Savans de l'Europe qu'il faut chercher son éloge. On le trouvera à la tête de mille Ouvrages procurés par ses soins ou mis au jour sous ses auspices. Il étoit de l'Académie de Peinture & de Sculpture, & il ne pouvoit en être sans aider de ses lumières, & sans favoriser de tout son crédit un établissement si digne de marcher après les Sciences & les Belles-Lettres.

Le Journal des Savans ayant cessé de paroître par la mort du Président *Cousin*, l'Abbé Bignon le rétablit en 1702. Devenu Bibliothécaire du Roi, il fit venir une infinité de Livres, tant imprimés que manuscrits, de toutes les parties du Monde; il prit de justes mesures avec les Savans de tous les Pais, avec les Ambassadeurs, les Envoyés, & les Consuls de toutes les Cours, afin que rien de curieux & de rare ne pût échaper à ses recherches. A l'avènement de *Louis XIV* à la Couronne, on ne trouva dans la Bibliothèque de ce Prince que 5000 Volumes; il y en avoit environ 70000 après sa mort, c'est-à-dire trois ans avant

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 149

avant qu'elle fût confiée à l'Abbé *Bignon*, & l'on en compte aujourd'hui plus de 135000, dont près du quart sont manuscrits. Ce fut à sa sollicitation que cette Bibliothèque, qui étoit trop à l'étroit dans une ou deux maisons de la rue Vivienne, fut transportée à l'Hôtel de Nevers, vaste & magnifique Palais, où elle est depuis 1721.

Après la mort du Marquis de *Louvois*, Mr. de *Pontchartrain* alors Contrôleur Général, & depuis Chancelier de France, prit l'Académie des Sciences sous sa protection. Mr. l'Abbé *Bignon*, son Neveu, devint par-là Chef de la Compagnie, & le dépositaire de toutes les graces accordées aux Gens de Lettres. Il entretenoit des correspondances dans tous les Païs du Monde en faveur des Académies de Paris & des Provinces, & même par rapport aux Académies étrangères. On eût dit que le département de l'esprit & du savoir lui étoit échu en partage du consentement unanime des Nations. A l'exemple de la plupart des Grands-hommes, il ne chercha à se procurer du repos qu'après mille services rendus à sa Patrie & au Genre humain. Il fit d'abord de fréquens voyages à son Château de l'Isle-belle près de Meulan, & souvent de longs séjours; enfin il s'y retira entièrement en 1741 & il y mourut le 14 Mars 1743. Il a laissé parmi ses Papiers un grand nombre de Lettres de Savans avec les Minutes de ses réponses, & suivant toutes les apparences, plusieurs de ses Sermons qu'il avoit revus & mis en ordre pendant sa retraite.

LOUIS LEMERY, Fils de *Nicolas Lémery* célèbre Chimiste, & de *Magdeleine Belanger*, naquit

quit à Paris le 25 Janvier 1677. Quelques heureux essais d'éloquence le portèrent d'abord vers le Barreau ; mais son Père & un goût plus décidé lui firent embrasser la profession de Médecin. Dès l'âge de 21 ans il étoit Docteur en Médecine, & il n'en avoit que 23 lorsqu'il entra à l'Académie en qualité d'Elève, d'abord de Mr. de *Tournefort*, & ensuite de son Père. En 1702 il fit paroître son *Traité des Aliments*, Ouvrage enrichi d'analyses chimiques, & où brille beaucoup d'ordre & de clarté. Mr. *Andry*, Médecin-Journaliste & très connu par son esprit critique, attaqua vivement cet Ouvrage dans un de ses extraits ; & Mr. *Lémery*, pour le venger de son adversaire, attaqua le *Traité* qu'il avoit publié en 1700. sur la *génération des Vers dans le Corps de l'Homme*. Mr. *Lémery* fit comme ces grands Capitaines, qui pour délivrer plutôt leur País de la guerre, la portent-tout-à-coup & avec tous ses ravages au milieu de l'Etat ennemi.

Il monta à la place d'Associé de l'Académie des Sciences en 1712 & il eut en 1715 celle de Pensionnaire-Chimiste, vacante par la vétérance de son Père qui mourut la même année. En 1722 il acheta une charge de Médecin du Roi ; & c'est en cette qualité qu'il fut nommé pour accompagner l'Infante Marie-Anne-Victoire d'Espagne, aujourd'hui Princesse du Brésil, lorsqu'elle retourna à Madrid. En 1731 il succéda à feu Mr. *Geoffroy* dans la Chaire de Chimie du Jardin-Royal. Il a été 33 ans Médecin de l'Hôtel-Dieu. Il y étoit toujours suivi d'une foule d'Etudiens en Médecine, qu'il instruisoit avec plaisir en s'instruisant lui-même. Il avoit acquis dans

de Juillets, Août & Septembre, 1748. 151.

dans cette grande Ecole, ce pronostic sûr, & cette connoissance délicate du Pouls, qu'on ne remarque que dans un petit nombre de Médecins du premier ordre. Cependant personne ne fut jamais plus réservé à prononcer sur la vie ou sur la mort de ses malades : aussi ne se trompa-t-il jamais quand il fit tant que de déclarer une maladie mortelle.

Il fut particulièrement attaché à Madame la Duchesse de *Branswic* qu'il visitoit souvent dans le Palais de Luxembourg. Médecin de S. A. S. Madame la Princesse de *Conti* seconde Douairière, il en avoit toute la confiance, &, s'il est permis de le dire, il en possédoit l'amitié. Il passoit régulièrement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princesse ; & c'est là qu'il a composé plusieurs de ses Mémoires ; car il retrouvoit partout son savoir, son cabinet, & presque son laboratoire.

Les Mémoires de Mr. *Lémery* sont au nombre de 40, la plupart d'une étendue considérable, sans compter les morceaux qu'on ne trouve que dans l'Histoire & par extrait. Ceux qui regardent la Chymie, & qui sont le plus grand nombre, roulent principalement sur la nature du Fer & sur sa production, sur le Nitre & quelques autres Sels, sur les analyses végétales & animales ; trois sujets où il s'est montré un Chymiste de la première force. Il exerça aussi son fourneau & sa plume sur plusieurs autres matières, sur les différentes espèces de Vitriol, sur les Sels & les Esprits acides, par rapport à leur précipitation & à leurs volatilisations, sur l'Alun, sur le Borax, sur les différentes couleurs des

précipités de Mercure, sur le Sublimé corrosif, sur l'Antimoine, sur la Poudre dite des Char treux, & sur quelques autres matières qui font le sujet d'autant de Mémoires. La Physique, aidée de la Chimie, lui en avoit fourni quelques-uns : tel est son Système sur la matière du Feu & de la Lumière en 1709, le même, à ce que prétend l'Historien de l'Académie, que celui qu'on a vu depuis avec quelques additions dans la Chimie de Mr. *Boerhave*. Ses recherches Anatomiques sur l'Usage du Trou ovale, cette ouverture qu'on voit dans le coeur du Foetus, & qui se bouche après la naissance, lui ont fait honneur.

Il méditoit plusieurs autres Ouvrages, & surtout un Traité complet de Chimie, auquel il avoit grand regret de n'avoir pas travaillé plutôt.

Sa dispute avec feu Mr. *Duverney* & Mr. *Winslow* lui avoit déjà fourni la matière de sept à huit grands Mémoires, les derniers qu'il ait donnés à l'Académie, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 9 Juin 1743. Il s'étoit marié en 1706. avec *Catherine Chapotot*. De trois enfans qu'il eut de ce mariage, il n'est resté qu'une Fille, l'objet de ses complaisances. Il étoit doux & poli dans le commerce de la vie, capable d'amitié, généreux, libéral, & très charitable envers les Pauvres.

A R T I C L E VIII.

A TREATISE *on* MIRACLES Where in their Nature, Conditions, Characteristics, and true immédiate cause are clearly stated; and all the Objections &c. with a Postscript, containing some Remarks on Dr. *Middleton's* introductory Discourse to a larger work, &c.
By *Abraham Lemoine* Rector of Everley wilt's; &c.

C'est-à-dire :

TRAITE *sur les* MIRACLES, où l'on établit clairement leur Nature, leurs Conditions, leurs Caractères, & leur Cause immédiate; & où l'on examine à fond les Objections & les difficultés suscitées jusqu'ici, contre leur crédibilité, & contre la preuve qui en résulte; lesquelles on résoud d'une manière satisfaisante, surtout celles qui se trouvent dans le Discours de Mr. *Chubb* sur ce sujet; avec un *Postscriptum* contenant quelques remarques sur le Discours que Mr. *Middleton* a publié, pour servir d'introduction à un plus gros Ouvrage, &c. Par *Abraham Lemoine* Ministre d'Everley Wilt's, & Chapelain du Duc de Portland. A Londres, Chez J. Nourse, à l'Agneau dans le Strand. 1747. 8°. de 522. pag. sans la Préface & la Table.

A Près plusieurs excellens Traités qui ont été écrits en diverses Langues sur les Miracles,
K 5. la

la Matière semble être épuisée & peu propre à faire le sujet d'un nouveau Livre intéressant pour le Public : mais il y a une manière d'approfondir les sujets qui les rend toujours nouveaux, un goût à traiter & à présenter les choses, qui fait qu'on les revoit toujours avec plaisir. Ceux, qui liront avec attention le Livre dont nous allons rendre compte, verront bien par eux mêmes s'il ne mérite pas ce double Eloge. L'Auteur nous apprend dans sa Préface qu'il l'a entrepris pour répondre au Discours de Mr. *Chubb* sur les Miracles. Cet homme né avec des Talens supérieurs a eu la réputation de *Grand Génie* ; & peut-être moins Chrétien que Philosophe, il a prétendu traiter des Miracles considérés en eux-mêmes & sans toucher à la Religion qui fait de ceux de *Jesus Christ* & des Apôtres une de ses preuves fondamentales : car les yeux clairs-voyans apperçoivent autravers de cette impartialité affectée, un dessein formé de saper imperceptiblement les fondemens du Christianisme. Les Théologiens zélés resteroient-ils dans l'inaction en pareil cas ? L'Homme n'a déjà de lui-même que trop de penchant à l'incrédulité ; les raisonnemens spécieux qui la favorisent le frappent, ébranlent sa foi & souvent le pervertissent ; il faut toute la force de la vérité pour le détromper & pour le ramener. Mais si les Incrédules reviennent perpétuellement à la charge en présentant sous une nouvelle face des Objections cent fois réfutées, pourquoi ne les repousseroit-on pas avec des argumens toujours employés avec succès remis dans un nouveau jour ? Mr. *Lemoine* a fait plus que cela, car il y a beaucoup ajouté du sien.

sien. Commençons par donner son Plan tel qu'il l'a mis à la fin de son Livre.

„ Si, dit-il, ce que j'ai tâché de prouver est
„ vrai : Que Dieu est seul la cause immédiate
„ & efficiente des Miracles, & que par consé-
„ quent les Miracles sont une preuve directe &
„ absoluë d'une Mission divine ; Que *Jesus*
„ *Christ* a fait de vrais Miracles & que la ré-
„ petition en seroit également inutile, *dérai-*
„ *sonnable & même injuste* ; Que le manque d'*U-*
„ *niversalité* dans la Propagation de la Reli-
„ gion ne prouve point que les miracles faits
„ pour l'appuyer ne viennent point de Dieu ;
„ mais de quelqu'autre Etre supérieur invisible ;
„ Que les Apotres qui les rapportent n'ont été
„ ni Enthousiastes, ni Crédules, ni Trompeurs,
„ ni Trompés ; Que l'Evidence de leur té-
„ moignage, bien loin de décroître à la longueur
„ du tems, croît au contraire par l'intervention
„ de nouvelles circonstances ; Que les Evan-
„ giles dans lesquels ce Témoinage se trouve
„ sont authentiques, & qu'on ne peut rien ob-
„ jecter contre, soit du tems soit des lieux où
„ ils ont été écrits, non plus que de la manière
„ dont ils ont été gardés, par les premiers Chré-
„ tiens ; Que tous les Apotres ont été témoins
„ dans ce cas-là, & que leurs dépositions sont
„ aussi expressees, aussi exactes & aussi complet-
„ tes qu'on peut le souhaiter ; Et enfin, que ce
„ Témoinage fournit, non une simple *probabi-*
„ *lité* mais une *Preuve certaine* de la vérité
„ des miracles qu'ils rapportent ; & , en un mot
„ que l'Evidence, qui en résulte, est suffisante
„ pour déterminer tout homme raisonnable, &
ne

" ne peut manquer si l'on y fait attention, de deve-
 " nir l'objet de notre foi, & d'influer sur notre vie;
 " si tout cela, dis-je, est vrai, il est sûr que nous
 " avons une preuve invincible & qui approche d'
 " une Démonstration, que *Christ* a été envoyé de
 " Dieu, que par conséquent la Religion est di-
 " vine, & que ceux qui la rejettent malgré cet-
 " te évidence, sont tout-à-fait inexcusables. "

Après avoir donné d'après l'Auteur, l'idée de son Ouvrage, nous allons en faire un succinct abrégé; & pour ne point l'interrompre, s'il s'offre quelques remarques, nous les mettrons au bas des pages, en forme de Notes.

Les Savans ont donné diverses Définitions des Miracles, selon leurs veuës & leurs différentes idées. Sans examiner quelle est la plus exacte, je vais donner la mienne dans le dessein de l'appuyer par de bons argumens. *Un Miracle, en Général, est une Opération ou un effet sensible & extraordinaire au dessus de la Capacité naturelle ou du pouvoir inhérent d'Agens naturels, c'est-à-dire, de tout Etre créé, par conséquent que Dieu seul peut produire, pour confirmer quelque Révélation faite ou quelque Message envoyé de sa part au Genre humain.* Mr. Chubb en donne une où l'on voit tant d'affectation & une si grande complication d'idées qu'elle semble faite exprès pour embrouiller la matière. Je pense, dit-il, qu'on se sert du terme de Miracle pour exprimer un effet sensible que l'homme est naturellement incapable de causer ou produire par lui-même, & qui surpasse également le cours ordinaire de la Nature, ou ces loix par lesquelles le monde naturel est gouverné dans le cours ordinaire de la Pro-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 157

Providence divine ; & qui aussi est produit par le ministère ou la coopération d'un Être invisible. L'explication qui suit est encore plus embrouillée que la définition même qui ne manque pas moins d'exactitude que de clarté. Il auroit du ajouter à l'incapacité de l'homme celle de tout Être créé (mais cela eût été contraire à son but) & déterminer ce qu'il entend par le cours ordinaire de la Nature qui n'est pas le même dans tous les Climats. De la Glace seroit regardée comme un Miracle sous la *Ligne* où il ne gèle jamais, au lieu qu'elle est ordinaire dans le Nord (a) ; & si par les loix de la *Nature* ; ou par lesquelles le *Monde naturel est gouverné*, on entend, comme je crois qu'on le doit, la constitution originale, ou les propriétés essentielles, & les rapports des choses ; alors je dis que Dieu lui même ne peut les changer sans changer ou plutôt renverser tout le système du Monde, ce qui rendroit les Miracles impraticables, & jusques là impossibles (b).

Mr.

(a) Cet Exemple, quoiqu'employé par le savant Evêque de *Salisbury*, ne prouve point ici ce que l'on veut en conclure. Le cours de la Nature est réglé par les mêmes loix, sur toute la surface de la terre, & les effets différens qu'on y voit à certains égards, en différens climats ne font rien contre l'uniformité de ces loix. Il n'y a point de Peuple tant soit peu policé où l'on ignore les relations que la Terre a avec le soleil. L'habitant de la zone torride sait qu'il doit y avoir de la glace dans le Nord quoiqu'il n'en voye point chez-lui ; & nous, sans avoir jamais été sous la ligne, nous savons qu'il n'y gèle point, & nous n'en sommes point surpris. Mais quiconque, à sa parole, feroit en un instant routes les glaces du *Spitzbergue* au milieu de l'hiver, ou glaceroit le *Gange* au mois de May à porter de pesans fardeaux, seroit sans doute dans l'un & dans l'autre climat un très grand Miracle.

(b) Je ne sçais pas bien ce que l'Auteur entend par *consti-*

Mr. *Chubb* suppose deux conditions nécessaires à un Miracle, & qui n'ont aucun fondement. La 1^{re} il dépende de la volonté de celui qui le fait, ou qu'il se fasse lorsqu'il le veut. Mais cela est tout-à-fait absurde. Comment un homme peut-il disposer d'un Pouvoir qui est fort au-dessus du sien & qui s'exerce sans sa participation ? Le changement de la Verge en Serpent ne dépendoit point de la volonté de Moïse. La 2. que la Personne prévoye ou prédise l'effet Miraculeux qui doit s'opérer. Mais un Miracle n'en est pas moins tel pour n'avoir pas été prédit ; comme on le voit par plusieurs Miracles de Moïse, des Prophètes & de Jésus Christ. Le premier ne prédit point que sa Verge, qu'il jeta par terre selon l'ordre de Dieu, alloit se changer en Serpent ; Jésus Christ n'avoit point prédit qu'il alloit rendre le calme à la Mer agitée, & quand *Elisée* se mit en devoir de rendre la vie au Fils de la Scunamite il ne savoit pas s'il y réussiroit.

Après avoir expliqué à sa manière la Nature & les conditions d'un Miracle, Mr. *Chubb* propose avant que d'aller plus loin d'examiner 5. questions. La 1. est de savoir jusqu'où va la

ca-

raison originale, propriétés & rapports essentiels des choses. Est-ce l'activité du feu ? Dieu la suspendit à l'égard des trois Enfans jetés dans la fournaise. Est-ce le mouvement des Astres ? Josué fixa la lumière du soleil en un point, pendant plusieurs heures. Est-ce l'attraction ou la gravitation ? Les eaux de la mer rouge formèrent un mur de chaque côté du passage ouvert aux Israélites (Exod. XIV: 26.) & celles du Jourdain s'emmoncelèrent Jos. 3: vs. 16. à l'approche des Sacrificateurs ; ajoutez Jésus Christ qui marcha sur la mer. Je ne connois point de loix plus essentielles que celles qui ont souffert exception dans ces cas-là.

capacité naturelle de l'homme ? J'avoue, avec lui, que cette difficulté est au dessus de notre portée, s'il s'agit de déterminer précisément le point où cette capacité s'arrête; mais je nie qu'il soit nécessaire de le savoir pour juger d'un vrai miracle. On peut, sans se tromper, regarder les hommes comme incapables aujourd'hui, de choses qui ont constamment paru au dessus de leur pouvoir depuis six mil ans.

Mr. Chubb demande 2. *S'il n'y a point d'autres Agens invisibles que Dieu qui agissent, ou du moins qui puissent agir sur ce Globe ?* Il répond que la Révélation à part, à en juger par les seules lumières de la raison, c'est un point qu'on ne peut décider, & que, par conséquent, on ne peut se servir ni de la *Négative* ni de l'*affirmative* pour établir quelque autre point. Mais oubliant d'abord cette règle qu'il a posée, il examine fort au long, supposé qu'il y ait des Agens invisibles, quel peut-être leur Pouvoir, & si Dieu permet qu'ils l'exercent pour tromper les hommes? Outre qu'il n'auroit pas dû raisonner sur une hypothèse dont il venoit de dire qu'on ne pouvoit rien conclure, il me semble qu'en bon Logicien, il eut pu former cet argument: „ Les Miracles sont des Effets sensibles „ au dessus de la capacité naturelle des hommes, produits, par conséquent par un Etre „ d'un pouvoir supérieur: mais, par la raison, „ nous n'en découvrons certainement point „ d'autre que Dieu: donc nous devons le regarder comme la Cause immédiate des miracles ” (a).

Ayant

(a) Il me semble que l'Auteur fait ici la même fautes qu'il

Ayant suffisamment réfuté les deux conditoris que Mr. Chubb croit nécessaires aux Miracles, indiquons - en brièvement les vrais Caractères, auxquels on peut aisément les distinguer des effets naturels les plus surprenans, des tours de gibecière & des miracles prétendus. 1. Un miracle doit être possible (a). S'il est contradictoire, comme la *Transsubstantiation* il doit être rejeté. 2. On ne peut le prédire par aucun art humain, comme on prédit certains Phénomènes de la Nature. 3. Il doit être vraisemblable, il ne sent point la *Fable* & le *Roman*. Il se fait sans ostentation & sans appareil, dans une occasion importante, dans des veuës sages & dignes de Dieu, par exemple, pour attester une nouvelle Révélation qu'il donne aux hommes. Enfin 4. un Miracle doit être reconnu, au premier coup d'œil, pour l'Ouvrage de Dieu. Le Spectateur en est tellement frappé qu'il n'a besoin pour s'en convaincre, ni de beaucoup de réflexions ni de profondes recherches.

En effet, il n'y a que Dieu seul qui soit la Cause immédiate & efficiente des Miracles. Car, 1. quoiqu'on puisse, sans absurdité, supposer une gradation d'Êtres entre nous & Dieu, s'en suit-il qu'ils existent réellement? Mais, je veux, pour un moment, qu'ils existent. Le pouvoir inhérent

qu'il reproche à son Antagoniste. Celui-ci avoit raisonné sur l'affirmative, & celui-ci conclut de la Négative, avec d'autant moins de raison qu'il reconnoit ensuite la possibilité d'une suite d'Êtres au dessus de nous, en remontant jusqu'à Dieu.

(a) Je voudrois ajouter visible puisqu'on en veut trouver un invisible dans la Messe.

vent de faire des miracles, résulte-t-il de leur simple existence ? Et parmi les miracles, il y en a très peu qui ne demandent un pouvoir infini. Pouvons plus loin cette supposition : il y a entre Dieu & nous des Etres qui ont d'eux mêmes le pouvoir d'operer des miracles ; ces Etres sont-ils bons ou mauvais ? S'ils sont bons (& la raison ne nous dit rien de contraire,) ils ne feront point usage de leur pouvoir pour appuyer l'imposture ; & s'il y en a de méchans, ce que nous ne savons que par la Révélation, il est probable qu'ils ont perdu la meilleure partie de leur pouvoir en punition de leur méchanceté, & il n'est pas vraisemblable que Dieu leur permette d'employer le peu qui leur en reste, en faveur du mensonge. Ainsi la vraie cause des miracles se réduit enfin au pouvoir & à la volonté de Dieu seul. Cela se prouve 2. de ce que Dieu seul produit par son influence perpetuelle & immédiate tout ce qu'il y a de mouvement dans le monde matériel. La saine Philosophie n'en connoit point d'autre Principe. On peut consulter là-dessus le Dr. Clarke dans sa Démonstration de l'Existence de Dieu, & sur tout la Recherche sur la Nature de l'Ame humaine, où ce sujet est très bien traité. Je regarde donc comme suffisamment prouvé, que ce qu'on appelle le Cours de Nature, n'est à proprement parler, autre chose que l'effet immédiat de la volonté & du pouvoir constant & arbitraire de Dieu. Par conséquent, tout ce qui est hors ou au dessus du Cours ordinaire de la Nature, c'est-à-dire, tout miracle est aussi son Ouvrage immédiat. Quel autre que lui peut faire exception aux règles qu'il a lui seul établies ?

Dire que des Etres inférieurs puissent le faire, sans qu'il leur en ait donné la commission & le pouvoir, c'est supposer que la Créature peut agir à chaque instant dans le monde naturel contre la volonté déterminée du Créateur & renverser ses desseins, supposition absurde & blasphématoire.

3. C'a été de tout tems l'opinion constante du Genre humain, si nous en croyons l'Histoire. C'est ce qui fait que toutes les Religions (a) ont plus ou moins prétendu aux miracles, car cela montre qu'on les regardoit comme une bonne preuve de la protection divine. Ce qu'on lit de la Mission de Moysè prouve que ce n'étoit pas seulement le sentiment des Israélites, mais aussi de *Pharao* & des Egyptiens, sans en excepter les Mages, comme cela paroît par leur réponse : *c'est ici le doigt de Dieu*. Ainsi tous, tant Israélites que Gentils ont cru que le pouvoir de faire des miracles appartenoit à Dieu seul.

Je ne crois point comme quelques uns que ce fut un Ange qui parla à Moysè du milieu du Buisson, ni que les Anges aient publié la loi, mais Dieu lui-même, ou du moins l'Ange du grand Conseil, la 2de personne de la Trinité. Un Ange n'auroit pas dit : *Je suis celui qui suis, Jebova*; Moysè l'appelle du même nom dans ses recits; en benissant Joseph, il dit : (b) *que la bénédiction de celui qui se tenoit au buisson vienne sur*

(a) L'Auteur avoit dit pag. 15, qu'il n'y a point d'autre Religion que la Juive & la Chrétienne qui prétendent aux miracles, comme à la preuve évidente de leur Origine divine.

(b) Deut. 33: 16.

sur Joseph; & Jesus Christ dit aux Sadducéens. que DIEU parla à Moïse du milieu du buisson. Tous les miracles que ce Législateur fit dans la suite sont attribués à Dieu (a). C'est en qualité de Dieu que Jesus Christ a, de sa pleine autorité, commandé aux Tempêtes, aux maladies, aux Démons, & à la Mort qui lui ont obéi (b). Mais si les Anges ont fait des Miracles, ce n'a été que par commission; encore faut-il avouer que Dieu lui-même les faisoit sous leur nom. Car, quelque idée qu'on se forme du pouvoir des Anges qui certainement surpasse le nôtre de beaucoup, est-il concevable qu'un seul Ange ait pu tuer dans un moment de la nuit, tous les Premiers-nés, dans un Pays aussi peuplé d'hommes & de Bétail, que l'étoit l'Egypte? Peut-on s'empêcher d'attribuer tout de même, directement à Dieu, la Défaite des 185000. Assyriens tués en très peu d'heures, sans bruit & sans blessure apparente? A l'égard des Apôtres, ils ont souvent déclaré qu'ils ne faisoient des miracles que par le pouvoir qu'ils en avoient reçu de Jesus Christ (c).

Prouvons à présent que tous les miracles que Jesus Christ a faits exprès pour confirmer sa doctrine, requéroient un *pouvoir infini & absolu*, tant à l'égard de la *Matière*, qu'à l'égard de la *manière*. On en trouve environ 30. rapportés dans les 4. Evangiles: citons en quelques uns.

Pour

(a) Exod. II: 4. 5. XII: 12. 23. 27. 29.

(b) Matt. VIII: 3. 13. Jc. IV: 26 46. Mar. VI: 8. Luc VII: 14. 15. Jc. II: 43.

(c) Act. V: 6, IX: 34. X: 41.

Pour convertir l'eau en vin, il falloit avoir le pouvoir de créer si essentiel à Dieu qu'il ne peut le communiquer. L'eau n'a de commun avec le vin que la fluidité; elle a dû acquérir les propriétés essentielles du vin, c'est-à-dire que les parties de l'eau durent recevoir une nouvelle configuration, un nouveau tissu, un autre mouvement, une autre gravité spécifique &c. en un mot, être créés de nouveau. Ainsi le *Sujet* étoit aussi peu disposé à ce changement que le *Chaos* à la création des Corps. Et si cela est, comme on n'en peut disconvenir (a) selon les principes de la vraie Philosophie, je suis sûr que ce Miracle n'a pu être opéré par le plus grand de tous les Anges. Il en est de même de la multiplication des pains, & du pouvoir de refaire de nouveaux membres à ceux qui les avoient perdus (b). Une autre sorte de Mi-

ra-

(a) Je ne crois pas que tout le Monde en convienné. 1. Il y a aujourd'hui des Chimistes qui contrefont avec tant d'Art les différens vins, que les Gourmets s'y trompent & certainement l'eau est la baze de ces compositions. 2. L'eau est aussi la baze du vin naturel. C'est elle qui, en s'introduisant dans les pores des racines de la Vigne, jusques dans le raisin y charie avec elle, les sels, le soufre, l'huile, & la terre, que le Soleil digère tout ensemble, pour en former cette agréable liqueur tout à la fois si utile & si pernicieuse. S'il n'est pas aisé de convertir l'eau en vin, il est très facile de convertir le vin en eau, en le faisant passer au travers d'une bonne pierre à filtrer.

(b) C'est le sens que Mr. Le Moine donne au mot Grec *Κυλλῶν*; il se fonde sur ce que le même mot est employé Matth. XVIII. 8. pour signifier l'état de celui à qui on a coupé quelque membre : *si ta main ou ton pied se fait broncher coupe-les &c. si vaut mieux que tu entres dans la vie Κυλλῶν &c.* Cette explication se trouve dans *Erasmus*, mais elle n'a pas fait fortune; *Beze* la rejette, en disant, qu'il ne faut pas entendre ici *Κυλλῶν*, comme dans Matth. XVIII. 8. mais de ceux

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 165

racles de la *Matière*, c'est de ressusciter les Morts. En vain Mr. *Chubb* prétend-il prouver que les hommes, ayant rapellé à la Vie, par leurs soins & par leur habileté, des corps en qui tout mouvement avoit cessé, il se peut qu'ils aillent plus loin par leurs découvertes & que, par conséquent, la résurrection d'un Mort, pourroit bien ne pas être au dessus du pouvoir des Anges. Cela est absurde; car pour ressusciter un Mort, non seulement il faut rétablir des liqueurs corrompues, des fibres putréfiées, des vaisseaux brisés, ce qui n'est pas moins que de les créer de nouveau, mais encore, il faut rappeler l'ame du lieu où elle s'étoit retirée après la séparation, & la réunir à ce corps nouvellement organisé, de la même manière qu'elle l'étoit auparavant, ce qui est le point capital de la création de l'homme, & par conséquent l'ouvrage de Dieu seul.

Je mets enfin au nombre des *Miracles de la Matière*, la faculté de connoître les pensées des hommes & de sonder les cœurs, aussi bien que de prédire les futurs contingens. C'est ce que *Jésus Christ* a fait: Il connoissoit par lui-même ce que chacun avoit dans le cœur (a); & il dit dans l'*Apocalypse*, que toutes les Eglises sauront qu'il est celui qui sonde les cœurs & les reins (b). Or c'est un

ceux qui ont perdu l'usage de quelque membre, c'est-à-dire des *Estrapies* comme l'ont rendu nos Versions. On pourroit aussi le rendre par *perclus*, & c'en est certainement le véritable sens. Quelle apparence que les *Evangélistes* se fussent arrêtés à raconter les circonstances de Miracles beaucoup moins importants, s'il s'en étoit fait de celui qu'on le suppose? Ils rapportent en détail le Miracle d'une main sèche rendue saine, pendant qu'ils ne disent pas un mot de membres suppléés & remis à ceux qui les avoient perdus.

(a) Jean II. 25.

(b) Apoc. II. 23.

un attribut, qui n'appartient qu'à Dieu seul.

J'appelle *Miracles de la Manière* toutes ces Cures surprenantes que Jesus Christ a faites sans avoir recours aux moyens naturels, & quelquefois en employant des moyens peu propres & même contraires; par un mot & dans un instant. Il n'y a absolument que Dieu seul qui puisse agir ainsi. Je crois qu'on doit dire la même chose du pouvoir de chasser les Démon, & de rétablir sur le champ ceux qui en avoient été maltraités. Ce pouvoir étoit réservé à Jesus Christ seul; personne ne l'avoit eu avant lui, & personne ne l'a eu depuis. Car, s'il y avoit chez les Juifs des Exorcistes qui se van- toient de chasser les malins esprits, c'étoit une vaine prétention, puisqu'on n'en peut produire aucun exemple. Ce qu'on lit sur ce sujet dans l'histoire évangélique & dans Joseph ne prouve rien, ou plutôt prouve tout le contraire.

Or, si l'on y prend garde, on verra dans toute l'Ecriture, les Miracles attribués directement à Dieu & proposés comme la preuve certaine d'une *Mission divine*; mais c'est ce qu'ils ne peuvent jamais être, si les Anges bons ou mauvais ont d'eux mêmes le pouvoir d'en opérer. Qu'on lise le IV. ch. du *Deuter.* on verra que Moïse y attribue expressément à Dieu tous les Miracles opérés en faveur des Israélites. Et tout de même dans les Histoires de *Josué*, de *Gedeon*, de *Samuel*, d'*Elie* (a); ajoutez les passages où on lit que *Dieu seul fait des choses merveilleses* (b). Desorte qu'au lieu d'attribuer les Miracles aux saints personages qui sem- blent

(a) Deut. IV. Jos. V. 13. Jug. V. 1 Sam. XII. 16. 1. Rois XVII. & XVIII.

(b) Ps. LXXII. 13. CXXXVI. 4.

blent les avoir faits, il faut, à la lettre, les attribuer à Dieu seul qui les opéroit à leur prière. Enfin, que les Miracles soient la preuve certaine d'une Mission divine, c'est ce que les Apôtres ont attesté, surtout S. Pierre au II. ch. du livre des Actes. *Jésus le Nazaréen a été un homme à qui Dieu a rendu parmi vous un témoignage authentique, par les merveilles, par les prodiges, & les Miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous (a).* Jésus dit S. Jean (b) *a fait en présence de ses Disciples plusieurs autres Miracles qui ne sont point écrits dans ce livre; mais ces choses ont été écrites afin que vous croyez que Jésus est le Christ le fils de Dieu.* Mais bien loin de nous obliger à le croire, j'ose dire que les Miracles prouveroient très peu de chose, si des Etres inférieurs pouvoient les produire. Je vais plus loin; je soutiens que dans cette supposition Dieu ne peut pas se révéler à ses Créatures de manière qu'ils ne puissent pas en douter. Car il sera toujours incertain si la Doctrine attestée par des Miracles vient de lui, dès que ces Miracles peuvent être faits par un autre que lui.

[C'est pourquoi je remarque enfin, que si l'opinion contraire n'est pas certainement vraie, Dieu ne peut jamais se révéler efficacement au Genre humain, ou donner une Révélation générale qui se puisse aisément distinguer de celles qui pourroient faire d'autres Etres invisibles inférieurs. Il n'y a, selon Mr. Chubb lui-même, que deux voyes pour cela. „ Ou 1. de s'adresser immédiatement „ à l'esprit de chaque individu de notre Espèce, & „ de révéler ainsi à un chacun les Vérités dont „ on

(a) Act. II. 22. (b) Jean XX. 30. 31.

„ on auroit deſſein de les inſtruire. Ou 2. de ſ'a-
 „ dreſſer immédiatement à l'eſprit de quelqu'un
 „ ou de pluſieurs de notre eſpèce, & de révéler à
 „ lui ou à eux les vérités deſtinées à être connues;
 „ & alors de ſ'adreſſer médiatement aux autres,
 „ par lui ou par eux, en le chargeant, ou eux, de ré-
 „ veler ou de publier ces Vérités à d'autres, ceux-
 „ ci à d'autres, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que
 „ cette Révélation fût parvenue à tous”. Ces
 deux Voyes ſont ſujettes l'une & l'autre à des in-
 convéniens, mais la première beaucoup plus que
 la dernière (a); il eſt vrai qu'un ſeul homme ou
 une Société d'hommes peuvent tromper & en im-
 poſer beaucoup, ſous prétexte d'une Révélation;
 mais alors il eſt aisé, ou dumoins il n'eſt pas fort
 difficile de découvrir la fourberie & de ſ'en garan-
 tir, parce qu'il y a une règle certaine, c'eſt-à-dire, la
 Raiſon pour juger de la vérité ou de la *non-con-*
tradiction de la Doctrine révélée, & des Mira-
 cles faits pour prouver la Miſſion divine de celui
 qui la publie: au lieu que dans le premier cas, de
 la manière dont les hommes ſont faits, on ne ver-
 roit que conſuſion & déſordre, ſans pouvoir y re-
 medier; du moins ſi l'on en peut juger par les effets
 qu'ont eu des prétentions de cette ſorte. Ainſi,
 (pour me ſervir de la remarque de Mr. *Chubb.*)
 l'*Enthouſiaſme* & la *ſureur*, ſi on peut lui donner
 ce nom, qui eut lieu dans le dernier ſiècle & qui
 cauſa tant de déſordre étoit fondée ſur ce qu'on
 croyoit,

(a) Ici & dans la ſuite de cet article on trouve *dernière*
 où j'ai mis *première*, & *première* où j'ai mis *dernière*. C'eſt
 viſiblement une faute que j'ai cru devoir rectifier, ſoit
 qu'elle vienne de l'Imprimeur, ou d'inadvertance de
 l'Auteur, peut-être en recopiant ſon Ouvrage.

croyoit, ou du moins sur ce qu'on prétendoit que Dieu s'adressoit immédiatement à l'esprit de chaque Particulier. Chacun croyoit ou prétendoit être *immédiatement enseigné de Dieu*. Et comme en pareil cas, on n'a d'égard ni pour les décisions de la Raison, ni pour les Miracles, il est aisé de s'imaginer en quel déplorable état le monde seroit bientôt réduit. Il n'est donc pas probable que Dieu se serve jamais de cette méthode; l'autre quoique sujette à quelques inconvéniens est la seule dont nous pouvons raisonnablement supposer qu'il veuille faire usage. Mais cette méthode même n'est pas & ne sauroit être en son pouvoir, si les Miracles ne sont pas, d'eux mêmes & indépendamment de toute autre considération, la preuve *propre & complète* d'une Mission divine. Et c'est ce qu'ils ne peuvent jamais être, s'il y a, outre Dieu, des Anges invisibles bons ou mauvais, qui puissent les faire; car dans ce cas-là, comment est-il possible de distinguer les Révélations *divines* des suggestions d'Esprits *Malins*, si les unes & les autres sont fondées sur la même sorte de preuve? Il faut par conséquent, ou supposer que Dieu ne peut jamais se révéler au Genre humain, ou, si l'on convient qu'il le peut, avouer qu'il n'y a que lui qui puisse faire de vrais Miracles (a).] Aussi sont-ils appelés le *seal de Dieu*, un sceau qui n'appartient qu'à lui (b). Et Jésus Christ dit expressément que ceux, qui ne les auront pas regardés comme la preuve évidente de la divinité de sa Doctrine, seront inex-

cu-

(a) Tout ce morceau renfermé dans ces marques [] est pris mot à mot de l'Auteur pour donner une idée de la manière de raisonner. (b) Jean. vi. 27. xv. 24.

enables (a).

Il n'y a, contre cette hypothèse fondée dans la Nature des choses, sur l'opinion générale du Genre humain, mais principalement sur l'idée que l'Ecriture donne des Miracles, qu'une objection qui est prise des Prodiges faits par les *Magiciens, les Enchanteurs & les faux Docteurs* en faveur des fausses religions, & qui ont dû provenir des *malins Esprits*. Mais on a déjà réfuté cette objection tant de fois & si solidement, que je ne ferai qu'ajouter quelque Réflexions. Le premier & le plus fameux exemple est celui des *Sages d'Egypte* qui contrefirent les Miracles de *Moyse*. Mais, 1. Les noms qui leur sont donnés, de *Sages, d'Enchanteurs, & de Magiciens* (b), ne signifient que des gens adroits, versés dans l'art d'en imposer aux spectateurs par des tours de passe-passe; des *Joueurs de gobelets* qui nous font croire que vous voyez ce que vous ne voyez réellement point. 2. *Moyse* ne dit point que ces *Sages &c.* eussent aucun commerce avec les *Malins Esprits*, ni qu'ils en empruntassent le secours pour opérer leurs Prodiges. 3. Les autres Auteurs (c), qui ont rapporté cette histoire ou ne disent point que le *Diable* y ait eu aucune part, ou donnent clairement à entendre que ces prétendus prodiges se faisoient par artifice. 4. L'Histoire nous apprend que la Magie ancienne est de bien plus vieille date qu'au-

(a) Matt. XI: 21.

(b) חכמים, מכשפים, חרטמים.

(c) Sap. VII: 2. Tim. III: 8. 9. Euseb. Præp. Evang. Lib. IX. ch. 8. Antiq. Jud. L. II, C. XII. Herbel. Bibl. or. p. 548. Dict. de Calmet au mot: *Jannes*, Hist. univers. Liv. I: ch. VII. p. 497.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 171

qu'aucune relation que nous ayons de Miracles faits par des hommes ; par conséquent elle n'a rien de commun avec la production des Miracles. 5. Est-il probable que Dieu ait permis, ou donné le pouvoir au Démon de faire des Miracles en opposition aux siens ? & par là de jeter *Pharao* & *Moyse*, les *Egyptiens* & les *Israélites* dans une invincible & dangereuse erreur ? Etoit-il équitable de mettre *Pharao*, pour l'éprouver, dans des circonstances où il ne pouvoit pas s'empêcher de s'opposer aux desseins de Dieu ? 6. La particule Hébraïque (a) qu'on a traduite par le semblable, de même, ne signifie pas une parfaite ressemblance ou imitation, mais en général ce qui ressemble de près ou de loin. 7. *Pharao* ne fit appeller les *Sages* qu'après que *Moyse* eut fait son premier Miracle, ainsi ils eurent le tems de se préparer à le contrefaire. Il en fut de même des eaux tournées en sang & des grenouilles. 8. Si les *Sages* avoient eu réellement le pouvoir de changer les eaux en sang & de produire des grenouilles, pourquoi ne pouvoient-ils pas faire cesser ces playes ? Pourquoi se trouvèrent-ils courts dans l'imitation du 4. miracle ? C'est en effet qu'ils n'eurent pas le tems de préparer leurs machines. Alors *Moyse* n'avertit point *Pharao* de ce qu'il alloit faire, de sorte que les Magiciens furent surpris. „ Outre cela, la poussière de la terre „ étant devenue des poux qui couroient sur tout „ le monde & sur les Magiciens mêmes, ils ne „ pouvoient pas raisonnablement prétendre de „ faire la même chose, excepté qu'ils eussent produit une nouvelle sorte de poux qu'on eût pu dis-

(a) כן .Ex. VII: 11. 12. 22. & VIII, 7.

„ distinguer aisément de ceux que *Moïse* avoit
 „ déjà produits. Mais comme ils ne le pouvoient
 „ pas, ils n'avoient point d'autre voye de sauver
 „ leur crédit qu'en avouant que ce que *Moïse* a-
 „ voit fait à cet égard, étoit une production im-
 „ médiate de Dieu même, & qu'ainsi on ne devoit
 „ point être surpris de ce qu'ils ne pouvoient
 „ pas l'imiter (a) ”.

Après-

(a) Mr. Le Moine étend chacune de ces Réflexions avec beaucoup d'art & d'érudition. Il suit, comme on voit, une hypothèse qui est en vogue depuis plusieurs années & qui, réduit à de simples tours d'adresse les signes & les prodiges des *Sages* d'Egypte, des faux Prophètes, & de tous les Enchanteurs ou Magiciens dont il est parlé dans l'Ecriture. C'est, ce me semble, couper le noeud & non pas le dénouer. Qui se persuadera que les *Sages* d'Egypte qui ont fourni les principes des belles sciences à toute la Terre ne fussent que de misérables joueurs de gobelets? Qu'un Roi & toute sa Cour composées selon toute apparence de gens sçavans, puisque *Moïse* en qualité de petit fils, du Roi avoit été élevé dans toutes les sciences du Pais, s'en foyent laissés imposer si grossièrement? Que le *Démon* n'ait jamais fait de prodiges & qu'il n'ait pas le pouvoir de se joindre aux Méchans pour les assister dans leurs mauvais desseins? Je voudrois que l'Auteur nous eût expliqué ce que c'étoit que cet *Esprit* de *Pythôn* que S. Paul chassa d'une Esclave, par le moyen duquel elle devinoit & gagnoit beaucoup d'Argent (Act. XVI. 16. 17. 18.) Etoit-ce une réalité? Le *Démon* peut donc se joindre aux Méchans &c. N'étoit-ce qu'une imposture? pourquoi l'Apôtre l'appuye-t-il, en agissant avec cette fille comme si elle avoit eu réellement un *Esprit* de déviation? Pourquoi n'en imposa-t-elle pas tout de même ensuite? Aureste, je ne sçais si l'on goûtera les raisons de l'Auteur touchant l'impossibilité où ses *Sages* avouèrent qu'ils étoient d'imiter le Miracle des poux. La terre en étoit couverte, ils en étoient couverts eux-mêmes, ils n'étoient pas prévenus, donc ils ne purent pas jouer leurs tours à cet égard. Il me semble qu'il en faut conclure tout le contraire; autrement c'est avoir bien peu d'opinion des premiers *Esquibuteurs* de l'Univers.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 173

Après avoir suffisamment montré qu'on ne peut tirer de cette histoire aucune objection contre ma Thèse générale que *Dieu seul peut faire de vrais miracles*, j'examinerai brièvement quelques passages de l'Ecriture qui paroissent favoriser l'opinion contraire. Le premier est Deut. XIII: 1. &c. qui semble supposer qu'un faux Prophète est capable de faire des *Signes & des Miracles*. Mais 1. Les mots hébreux signifient une *prédiction*, ou un *Phénomène* aussi bien qu'un miracle; ainsi 2. je crois qu'il s'agit là de quelque événement prédit. 3. Ce qui le confirme, c'est que ce faux Prophète est appelé deux fois un *songeur des songes*. 4. Enfin ce que Moïse ajoute que *Dieu éprouve son peuple*, montre qu'il ne peut pas s'agir-là de Miracles vrais qui sont les sceaux d'une Mission divine; C'eût été l'exposer à une tentation invincible. Ces mêmes raisons servent à expliquer Matt. XXIV: 24. Et je ne vois point dans aucun passage que les *Magiciens & les Enchanteurs* soient représentés comme des faiseurs de Miracles. On allègue encore 2. Theff. II: 9. où S. Paul dit, en parlant de l'*Antechrist*; qu'il *viendra accompagné de la force de Satan, aura toute sorte de pouvoir; & fera des prodiges & de faux Miracles*. Mais, loin de prouver que le Diable puisse par lui même faire de vrais Miracles, cela prouve le contraire, puisque ses opérations sont appelées de *faux Miracles*; c'est-à-dire des *impostures* qui n'auront qu'une fausse apparence de réalité (a).

II

(a) J'aurois de la peine à accorder cette explication avec
ces

Il n'y a jamais eu que *Moïse* & *Jésus Christ* qui aient fait de vrais Miracles pour prouver leur mission qui par conséquent étoit divine. Mahomet n'a point prétendu avoir le don des Miracles, ni aucun fondateur des Religions payennes. Quelques Législateurs ont dit avoir reçu leurs loix de certaines Divinités, mais ils n'ont jamais même tenté de faire aucun Miracle pour appuyer leur Doctrine. Enfin le pouvoir qu'on attribue au Diable d'opérer des prodiges doit son origine à la Fable; à la Philosophie platonicienne; à la manière de dispute des Pères avec les Payens dont ils attribuoient les Oracles aux Démon: au *Manichéisme* ou à la Doctrine des deux principes, & enfin au Papisme. Les sages Payens se sont moqués des enchantemens, sortilèges, oracles, arts magiques (a) &c. Mais s'ils eussent vu de vrais miracles bien attestés ils y eussent sans doute fait attention.

Mr. *Chubb* poussant son Hypothèse, fait cette question: supposé qu'il y ait des Agens invisibles, supérieurs capables de faire des Miracles, Dieu leur permettra-t-il d'exercer ce pouvoir pour tromper le Genre humain? Et là dessus il dit qu'à en juger par analogie, il est probable qu'il le leur permettra, puisqu'il permet aux hommes, comme dans

ces mots: *viendra accompagné de la force, ou du pouvoir de Satan*. On n'en a pas besoin pour faire des tours de passe-passe. A la vérité, l'Auteur convient, dans la suite, que le Démon peut faire des choses surprenantes, à quoi l'on pourroit se méprendre, mais il nie que ce puisse être de vrais Miracles.

(a) Horat. Epist. II. ad Jul. Flor. Ovid. de Arte am. Lib. II. Q. Curt. L. VII. c. 4. Cic. de Divinat. Plin. Lib. xxx. Hist. nat. Euseb. Prop. Ev. l. IV. Clem. Alex. Strom. Lib. III.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 175

dans le cas de Mahomet, de s'entre-tromper dans des choses de la dernière importance. Mais il y a de la proportion d'homme à homme au lieu qu'il n'y en a point de l'homme à un Etre tel qu'on le le suppose, & si les hommes s'en laissent imposer par leurs semblables, c'est leur faute, puisque Dieu leur a donné des facultés suffisantes pour se garantir de l'imposture.

Mr. Chubb se déclare enfin ouvertement contre les Miracles. „ Si, dit-il, Dieu se sert des Miracles en quelque tems que ce soit pour convaincre les hommes de la divinité d'une Révélation, „ lorsqu'ils deviennent incrédules, les Miracles „ devroient se répéter. Mais si Dieu ne le fait pas, „ dans ce dernier cas, c'est une preuve qu'il ne l'a „ pas fait dans le premier. Je réponds à cela, qu'en justice, Dieu n'est pas obligé à répéter les Miracles pour la conviction des hommes, lorsqu'il leur en a déjà suffisamment donné à cet effet. A quoi il réplique que ce n'est pas la justice, mais la bonté qui fait agir Dieu. Mais moi je réponds que la bonté de Dieu est dirigée par sa justice & par sa sagesse. Si les anciens Miracles sont authentiquement démontrés, les nouveaux seroient superflus. Et, quand on accorderoit que, dans ce cas-là, la bonté est le seul principe des actions de Dieu, s'en suit-il de là qu'il y auroit à lui autant de bonté à les répéter pour la conviction des Incrédules, qu'il y en eut d'abord à les faire pour la conversion du Genre humain? Ils étoient absolument nécessaires pour fonder la foi de ceux-ci, mais les autres n'en ont pas besoin pour croire, puisque sans avoir recours à de nouveaux Miracles, on a des preuves suffisantes des premiers.

Pour-

Pourquoi donc Dieu répéteroit-il les Miracles ? Pour que nous eussions l'Evidence des sens ? Elle est incompatible avec la foi ; l'évidence du témoignage y supplée très bien, comme il arrive tous les jours dans la vie. Et ne faudroit-il pas s'en contenter quand même il se feroit de nouveaux Miracles ? Car, à moins qu'ils ne s'en fît en présence de chaque Particulier, il faudroit encore s'en rapporter souvent à ceux qui les auroient vûs. D'ailleurs, quand il s'en feroit actuellement devant des gens accoutumés à nier tout, croiroient-ils leurs propres yeux ? Enfin, la *Fréquence* des Miracles n'en détruiroit-elle pas le merveilleux, & alors, que prouveroient-ils ? Car ne s'accoutumeroit-on pas à les mettre au rang des effets ordinaires de la Nature ?

Il y a, dit ensuite *Mr. Chubb*, plusieurs circonstances par où l'on peut juger qu'un Miracle est fait en faveur de la vérité. Les unes regardent le fait en lui-même, & les autres la Révélation qu'il favorise. Une circonstance très importante, selon lui (a), c'est que cette Révélation soit *communiquée également à tous ceux qui en ont besoin.* „ Le manque de cette circonstance détruit ou du „ moins affoiblit beaucoup la probabilité que ces „ Miracles viennent de Dieu, quand même toutes les autres circonstances concourroient en faveur de la divinité de cette Révélation. (b) „

Quel-

(a) Je passe sous silence les autres circonstances qui sont 1. le degré de pouvoir qu'exige un certain Miracle ; 2. le bien qui en résulte. 3. les effets de la Révélation : je m'en suis tenu à la dernière circonstance parce qu'elle m'a paru la plus importante.

(b) Avant que de proposer ces considérations, l'Auteur, reprend *Mr. Chubb*, sur ce qu'il affirme que Dieu fait toujours tout

de Juillet , Août & Septembre , 1748. 177

Quelques considérations feront voir la fausseté de cette conséquence , & que si la Révélation Chrétienne n'est pas en effet universelle , ce n'est en Dieu ni partialité ni faute de Bienveillance. 1. La Révélation a en elle-même & dans sa destination le caractère d'universalité dont on fait tant de bruit. Tous ses Dogmes , tous ses Préceptes conviennent à la capacité de tous les hommes ; elle est propre à tous également ; elle est calculée pour la perfection & le bonheur de tous , en tout tems & en tous lieux. 2. Si la Révélation n'est pas actuellement universelle , cela vient de la nature de la chose & de quelques circonstances particulières. Dieu ayant jugé à propos de s'adresser à un petit nombre pour se révéler à tout le Genre-humain , elle ne peut s'étendre que par degrés ; il a donc fallu qu'une partie du Monde l'ignorât encore pendant que l'autre en seroit éclairée. 3. Publiée d'une manière naturelle elle a dû subir les vicissitudes des choses humaines. Les Apôtres & leurs Disciples avoient répandu l'Evangile presque par tout le monde connu : & si leurs Successeurs eussent été enflammés du même zèle , le Christianisme seroit probablement la Religion de toute la Terre. Il a été connu en *Amérique* , & en juger par de certaines cérémonies religieuses qui s'y sont conservées d'une manière plus sensible qu'en *Barbarie* , où l'on est sûr qu'il a été

pré-
tout pour le mieux , & il réfute le système du meilleur mis en vogue par *Leibnitz* , vanté par les Poètes & les Philosophes & reçu des plus fameux Théologiens. Ce morceau mérite l'attention des Lecteurs ; & il renferme trop de choses pour avoir pu le faire entrer dans cet Abrégé.

Tome XLI. Partie I. M

préché. Et connoitroit-on aujourd'hui le nom d'Evangile en *Europe*, si rien ne s'étoit opposé à l'ignorance, à la superstition & à la méchanceté des Moines? 4. Si les progrès de l'Evangile ont été retardés par la tiédeur, la négligence & la corruption des Chrétiens, ils ne l'ont pas été moins par les mauvaises dispositions des peuples à le recevoir. Il s'en est trouvé, sur-tout en *A-mérique*, de si abrutis qu'ils n'ont pu goûter une Doctrine toute spirituelle.

Mais, dira-t-on, Dieu qui a prévu ces inconvéniens auroit dû les prévenir; il se passera bien des siècles avant que la Révélation réponde à son but, & tous ceux qui meurent pendant ce tems-là sans la connoître en perdent tout l'avantage. Ce raisonnement ne prouve rien parce qu'il prouve trop; il faudroit sur ce pié-là nier que la raison soit un bien, parce que plusieurs en abusent honteusement. Dieu a prévu que les hommes empêcheroient le succès de l'Evangile par leur faute, mais il n'auroit pu remédier à ce mal sans leur ôter la liberté du choix, ce qui seroit un bien plus grand mal; & celui qui résulte de ce que la Révélation n'est pas universellement reçue, n'est pas comparable aux salutaires influences qu'elle a répandues sur toute la Terre, selon le témoignage de plusieurs anciens Auteurs tant sacrés que profanes (a). Enfin, le Monde ne peut-il pas durer encore tant de milliers d'années pendant lesquels la Religion Chrétienne sera l'unique universelle-

ment

(a) Vid. Grotius de Verit. Rel. Ch. L. II. § 20. Just. Apol. II. & Dial. adv. Thriph. Iren. L. I. c. 3. adv. Hæres. Tertul. L. I. adv. Judæos &c.

ment reçue & professée, que le temps qui s'est écoulé depuis la publication ne sera en comparaison qu'une espèce de commencement (a) ?

Mais ajoutent les Déistes, s'il n'y a point de salut pour ceux qui ne connoissent point la Révélation, voilà la bonté de Dieu restreinte à un petit nombre pendant qu'il exerce sa cruauté contre la multitude. Cette objection seroit fondée si nous disions que sans la Révélation les hommes ne peuvent du tout ni connoître ni pratiquer leur devoir, ou que Dieu exige autant de ceux qui n'ont jamais ouï parler de Christ que de ceux qui le connoissent, & que sa Médiation n'est que pour les vrais Croyans. Mais c'est ce que jamais aucun Théologien raisonnable n'a soutenu. La raison nous enseigne que la lumière naturelle suffisoit seule au commencement pour conduire les hommes aux grands principes de la Religion & pour leur en faire observer les préceptes moraux. Cette lumière, tout obscurcie qu'elle est, auroit encore la même vertu si l'on vouloir s'en bien servir. La raison nous dit encore qu'un Dieu infiniment juste & bon ne demandera compte aux hommes que des talens qu'il leur aura confiés. La Révélation confirme ces Vérités (b). D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi le bénéfice de la Rédemption universelle de notre Sauveur ne s'étendroît pas à ceux-là mêmes qui n'ont jamais entendu parler de lui, pourvu qu'ils aient fait de leur mieux (c).

Si

(a) Il n'y a pas d'apparence que les Déistes fassent grand cas de ce raisonnement.

(b) Rom. II: 12. 14. 15, & VI. II. Matt. XXV. où se trouve la Parabole des Talens. Luc. XII: 49. Act. X. 4. 14. 15.

(c) Je ne sçais si l'Auteur ne déduit pas ici d'une main

Si l'on repliche que sur ce pié-là, la Révélation n'est pas d'une fort grande utilité, puisque sans elle les hommes auroient pu parvenir à la félicité, & obtenir également des récompenses proportionnées à l'usage qu'ils auroient fait de leurs talens & des circonstances où ils se feroient trouvés, je répons 1. que, vu l'état dépravé dans lequel les hommes étoient tombés par l'abus volontaire qu'ils avoient fait de leur raison & de leur liberté, la force des préjugés & des passions, leur ignorance & leurs vices qui les empêchoient de profiter des préceptes & de l'exemple de leurs meilleurs Philosophes, une Révélation divine leur étoit très utile & très nécessaire : sans cela *peu, très peu* eussent été capables de connoître leur devoir, & il y en eût eu moins encore qui l'eussent bien pratiqué ; par conséquent *peu, très peu* fussent parvenus à quelque degré de félicité dans l'autre vie. 2. La connoissance des Dogmes de la Religion Chrétienne procure aux hommes un avantage infini : elle les satisfait, les tranquillise, les porte à la vertu & les

com-

ce qu'il a édifié de l'autre. La Médiation de J. C. s'étend à ceux-mêmes qui n'ont point ouï parler de lui, *pourvu qu'ils aient connu & pratiqué les devoirs que la lumière naturelle nous découvre* : soit. Mais si, à considérer les hommes dans l'Etat de Nature, l'abus volontaire de leur raison, & de leur liberté &c. les empêchoit de profiter des plus beaux préceptes & des meilleurs exemples & les plongeoir dans la dépravation, desorte qu'un extrêmement petit nombre eût pu parvenir à quelque félicité, que deviendront des Peuples innombrables qui vivent dans une profonde ignorance & dans un affreux dérèglement ? Car la Médiation ne peut s'étendre qu'à ce petit nombre de ceux qui auront *connu & pratiqué leur devoir*, par les lumières naturelles ; & alors, que gagne l'Universalisme ?

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 181

comble de joie. 3. Enfin si ceux qui ne connoissent point la Révélation parviennent à quelque degré de bonheur, ce n'est pas sans elle, dans un sens, puisque j'ai toujours supposé que la Médiation de Jesus-Christ s'étend à tous les hommes sans exception. Au reste la Révélation ne fait point les divers degrés de peine & de récompense : ils naissent naturellement de la Souveraine équité de Dieu & de la manière dont chacun aura profité de ses grâces, selon ses forces & ses talens. Mais il ne faut pas douter que le degré de bonheur, auquel on peut parvenir avec le secours de la Révélation, ne soit de beaucoup supérieur à celui où conduiroit la simple nature.

Ne poussons pas plus loin cet Abrégé ; & laissons quelque chose à la curiosité des Lecteurs qui ont du goût pour ces sortes de sujets ; ils trouveront dans ce Livre de bons matériaux, beaucoup d'érudition & nombre d'excellentes réflexions. Mais il seroit à souhaiter que ceux qui composent des Livres s'attachassent à en faciliter la lecture, en observant un ordre exact, en réduisant à certains chefs ce qu'ils ont à dire, & en ne disant rien que ce qui est absolument nécessaire au sujet. Alors c'est un jardin agréable & délicieux où le Lecteur se promène à son aise en cueillant des fleurs & des fruits. Mais ces Livres où l'on ne trouve ni ordre, ni sections, ni chapitres, ressemblent, à moins qu'ils ne soient forts courts, à une vaste forêt, vous n'y êtes pas plutôt entré que vous vous égarez, vous marchez d'un bout à l'autre sans savoir où vous êtes, & vous ne vous retrouvez que quand vous en êtes heureusement sorti.

Pendant qu'on imprimoit l'Ouvrage de Mr. Le Moine, il parut une Brochure de Dr. *Middleton* intitulée : *Discours pour servir d'Introduction à un plus gros Ouvrage qu'on publiera dans la suite, touchant les pouvoirs miraculeux qu'on suppose avoir subsisté dans l'Eglise Chrétienne pendant plusieurs siècles après son établissement, tendant à montrer que nous n'avons point de raison suffisante pour croire sur l'autorité des Pères que l'Eglise ait joui de tels pouvoirs après les Apôtres.* D'abord Mr. Le Moine ne pensoit point à l'examiner, mais il changea d'avis en considérant que les raisons du Dr. pouvoient invalider la preuve qu'on tire des miracles, & il auroit inséré ses réflexions dans son *Traité*, à l'endroit où il réfute la prétendue nécessité de répéter les Miracles, si l'impression n'en eût pas été trop avancée. Il les a donc rassemblées dans ce *Postscriptum*. L'Hypothèse du Dr. se réduit à ceci, que les Miracles ont entièrement cessé à la mort des Apôtres. Je ne saurois entrer dans le détail de ces Réflexions, qui ruinent de fond en comble cette supposition, Je me contenterai de dire qu'on ne peut guère voir rien de mieux composé. J'ai lu cet Ecrit avec beaucoup de plaisir, & je crois que si le Dr. l'a lu sans passion & sans préjugé, il aura abandonné son projet, ou du moins il aura changé de Système,

ARTICLE IX.

LE SPECTACLE de la NATURE ou Entretiens
sur les Particularités de l'Histoire naturelle
qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux & à leur former l'Esprit. *Tome*
Sixième. 8. p. 571. A la Haye chez Jean Neaume
1747.

DANS ce Vol. & le suivant l'Auteur traite de l'homme considéré dans l'état de Société. Il examine d'abord (a) quelle est l'origine de cet état. Il ne veut pas qu'on la cherche ni dans des besoins qui aient obligé l'homme à désirer le secours de ses semblables, ni dans l'invention de Législateurs & de Philosophes qui aient persuadé à une multitude dispersée de s'unir. Selon lui la Société est dans l'intention de Dieu, qui a mis dans l'homme une forte inclination à vivre avec d'autres hommes, & lui a donné divers talens tous inutiles, s'il ne les met en Oeuvre conjointement avec ses semblables. L'Auteur convient pourtant que la Providence qui a formé la Société, la fait marcher tant par la direction des meilleurs esprits que par l'aiguillon du besoin.

Notre Auteur condamne avec raison celui qui sort de la Société pour vivre dans la Solitude. „ Il fait, dit-il, un double mal ; il perd son tems à
„ chercher laborieusement ce que la Société lui
„ offre d'une façon expéditive, & il néglige ou en-
„ fouit injustement un talent qu'il avoit reçu pour
„ elle ”.

(a) I. Entret.

„ elle ”. Le premier inconvénient n'est, ce me semble, en rien comparable au second. Les Solitaires sont bien la plupart perdus pour la Société, puisqu'ils ne travaillent pas pour elle; mais la Société n'est pas perdue pour eux. Le Chartreux dans son silence & sa retraite, ne retire-t-il pas mille avantages de la Société qu'il fuit? Ce logement où il vit en paix & en sûreté, sa table qui ne se ressent jamais de la disette, ces fleurs qu'il cultive, ces outils avec lesquels il s'amuse, ces livres qui lui servent à adoucir son ennui, à qui les doit-il, sinon au soin & au travail des autres hommes?

Le Christianisme est, selon notre Auteur, la perfection de la Société, puisqu'il poursuit l'injustice jusques dans ses racines en supprimant l'amertume & la haine. Qui dit un vrai Chrétien dit un vrai Citoyen. Voilà qui est très vrai & qui fait un honneur infini à la Religion Chrétienne. Cela devoit suffire pour la rendre du moins respectable à ceux qui se refusent à ses divines instructions. Mais n'y a-t-il rien d'outré dans ce que l'on ajoute, que *hors du Christianisme on ne trouve que des apparences de Citoyen.* Solon, Aristide, Socrate, ne furent-ils donc pas de bons Citoyens? En effet, quel Etat ne se féliciteroit pas d'en avoir beaucoup de semblables? L'Auteur conclut de là qu'il est inutile de puiser les premiers devoirs & la vraie Science de la Société dans la Philosophie, dans Aristote, dans Puffendorf. Non, cela n'est pas inutile. La connoissance de nos devoirs en qualité d'Hommes, & de Citoyens, nous vient d'une double lumière, celle de la Raison & celle de la Révélation. La Raison jette les fondemens de l'édifice & l'élève jusqu'à un cer-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 185

certain point : la Révélation achève, perfectionne & fortifie tout l'ouvrage, elle en fait le couronnement. L'Evangile ne suppose-t-il pas comme connus les principes de Justice que la Raison dicte ? Est-il Pasteur qui dans son Prône ne rappelle souvent ses Ouailles à ces Maximes que la nature a gravées dans le cœur de tous les hommes ; & ne s'en serve pour leur faire sentir l'équité & la sagesse des préceptes Evangéliques ?

Dans le II. Entr. qui roule sur le Mariage, on fait voir au long les inconvéniens de la Polygamie. L'on discute la question, qui des deux fait plus de tort à la Société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui qui voit une personne libre & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier. On décide que c'est le dernier. De la diversité des qualités que le Créateur a mises dans l'homme & dans la femme, on en conclut que leur destination n'est pas la même, qu'ils sont appelés à des occupations différentes. Le portrait d'une femme propre à faire le bonheur de son mari est long, mais il ne le paroît point.

Les 3. Entretiens suivans, dont la plus grande partie du dernier est renvoyée à la fin du Volume, traitent de l'Education. C'est la partie du livre la plus importante, & celle à laquelle par conséquent nous nous arrêterons le plus. Nous ne dirons rien de l'ancienne question, si une Mère est obligée en conscience d'allaiter son enfant. On expose ici fort nettement les raisons du pour & du contre.

C'est à la Mère, toujours enfermée dans l'intérieur du logis, à poser les fondemens d'une bonne Education. Ses soins doivent avoir pour objet 1. de façonner le corps & de plier les organes & l'i-

imagination de son enfant aux usages & aux bienséances de la Société; 2. de lui inspirer les principes d'une douceur réelle, de l'humanité la plus officieuse; 3. de l'accoutumer à dire toujours la vérité; 4. de donner à sa raison la première culture en réveillant sa curiosité, en faisant d'agréables récits, en expliquant tout ce qui se présente, en amenant à propos des questions, en bannissant tout ce qui exténue ou deshonne la raison, tout conte de Fées, tout récit de vols & de massacres, toute peinture de Latins & d'Esprits cornus; 5. de former le langage & la prononciation de l'enfant. Le IV. Entr. n'est autre chose que le portrait d'une Mère également tendre & insouillante toute occupée de ces soins.

Dans le cours de ce long Ouvrage l'Auteur a présenté à ses Lecteurs bien des spectacles intéressans & gracieux; mais je doute qu'il y en ait un aussi touchant, aussi ravissant que celui-ci. Ici ce n'est pas l'imagination qui est frappée par une suite d'agréables images : c'est le cœur qui est flatté, touché, charmé. Les Mères, & en général toutes les personnes à qui la première enfance est confiée, ne sauroient trop méditer cet excellent morceau.

Ces premières attentions sont les mêmes pour les garçons & pour les filles. Dans la suite l'Education varie selon le sexe. Celle des filles, à quoi la borne-t-on le plus souvent? A un air de politesse & à quelques menues occupations propres à aider la contenance, sans y ajouter aucun travail réel & soutenu. On ne leur inspire d'autre soin que celui de plaire par les graces du maintien & par l'enjouement des Manières. Quel est le fruit d'une si frivole Education? Une longue imbécillité. Une femme

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 187

ma ainsi élevée est sans idées, sans discernement; hors la matière des habits & des plaisirs, elle renferme tout son savoir dans le rolet des complimens d'usage & dans les petites rubriques de la mode; elle passe sa vie dans l'inutilité. Quitte-t-elle la toilette & le quadrille, son esprit & ses doigts demeurent dans l'engourdissement. Notre Auteur propose une Éducation bien différente. Il veut que sans négliger les dehors, on procure à une Demoiselle des connoissances d'usage qui la mettent en état de se bien conduire & de gouverner les autres, & qu'on l'accoutume à ne le croire heureuse qu'autant qu'elle est solidement occupée.

L'Histoire Sainte & le Catéchisme, Savoir composer promptement & écrire une lettre avec facilité, c'est à quoi l'on peut borner, selon lui, les instructions qu'on donne à une Demoiselle, lorsqu'on s'en tient au seul nécessaire. La dernière de ces choses est la plus difficile. Le moyen d'y réussir n'est pas de débiter par la composition de Lettres dont il faudroit qu'elle cherchât la liaison & la suite dans sa tête. Il faut lui raconter fréquemment un trait d'Histoire qui l'attache, & l'engager à le redire elle même, pour l'écrire aussi-tôt de la même façon qu'elle vient de le conter (a). On viendra ensuite à lui faire écrire une petite Lettre dont on lui aura dit une ou deux fois le contenu. Il faut bien
se

(a) L'Auteur donne le même conseil pour les Garçons. On ne sauroit y faire trop d'attention. Il est certain que faire lire plusieurs fois aux Jeunes Gens un morceau d'Histoire en François ou en Latin, & exiger qu'ils le rendent sur le champ de vive voix & ensuite par écrit, est un des moyens les plus sûrs & les plus faciles qu'on puisse employer pour leur former l'esprit & le stile.

se garder de lui recommander de mettre de l'esprit dans les petites Lettres qu'on lui propose d'écrire. Ce feroit le moyen de la rendre paresseuse à écrire ou ridicule dans ce qu'elle écrira. „ J'aimerois „ beaucoup mieux , dit notre Auteur , débiter par „ lui recommander de n'avoir point d'esprit , & „ lui faire bien entendre qu'une Lettre est l'image „ ou le remplacement de la conversation ; qu'il „ faut s'habituer à écrire aux personnes absentes „ comme on parle aux personnes présentes. Ce „ qu'on appelle Esprit , ajoute-t-on un peu plus „ bas , n'est agréable qu'autant qu'il coule de source. Il perd tout son mérite s'il n'est extrêmement naturel. Courez donc non après l'Esprit , „ mais après le Naturel. Assûrez à vos Lettres un „ air aisé. L'Esprit viendra si le fonds en donne ; „ mais il en donnera toujours assez pour le besoin „ qu'on en a.” L'Auteur répète le même avis en parlant de l'Education des Garçons. Je ne puis m'empêcher de rapprocher deux endroits qui ont autant de rapport. Il remarque donc qu'on croit former le goût des Jeunes Gens en leur faisant bien remarquer les traits d'Esprit , les pensées brillantes qui se trouvent dans les bons Ecrivains. Mais pour lui il craint qu'on ne les jette par-là dans ce qu'il appelle la manie du bel Esprit. „ Le jeune „ homme qu'on arrête à tout propos sur ces traits „ plus marqués , & qu'on laisse glisser sur les autres , s'accoutume à s'extasier avec ses Maîtres „ sur tout ce qui s'appelle ingénieux. Il court après les Ouvrages ingénieux , après les Collections de pensées ingénieuses. Dans tout ce qu'il „ lira ou entendra , il sera à l'affût de l'Esprit. De „ l'Esprit , de l'Esprit , voilà la passion & son tic. Il „ fera

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 189

„ fera des efforts pour en trouver où l'on n'a pas
„ eu dessein d'en mettre, & pour en mettre où il
„ n'en faut point. La Vérité, ajoûte Mr. P. n'a
„ non plus besoin d'être présentée avec un étala-
„ ge de pensées ingénieuses, qu'elle n'a besoin d'être
„ débitée avec des manchettes à dentelle, ou avec
„ des cheveux bouclés à trois étages. Les affaires
„ soit Ecclésiastiques soit Séculières ne demandent
„ que de la dignité & de la droiture. Un homme
„ grave qui dans une Académie ou sur un Tribunal ouvre
„ la bouche pour convaincre son Auditoire qu'il a de
„ l'esprit, n'est pas moins ridicule qu'un petit Maître
„ en surplis. Quand on adresse la parole au Public,
„ c'est pour le convaincre d'une Vérité qui l'intéresse.
„ L'Eloquence n'est plus que Charlatanerie quand elle a
„ une autre intention.” Ces réflexions doivent avoir
„ beaucoup de force dans la bouche de notre Aute-
„ ur. Il sied bien à un homme qui a autant d'esprit,
„ & dans les écrits duquel l'ingénieux & le brillant
„ est répandu à pleines mains, il lui sied bien d'appré-
„ cier au vrai ce beau talent, & de donner là-dessus
„ aux Jeunes Gens des idées justes, qui préviennent
„ en eux le ridicule d'affecter de l'esprit quand ils
„ en manquent, ou d'étaler avec trop de complaisance
„ ce qu'ils en ont; & en général de préférer le
„ brillant au solide, un raisonnement concluant à un
„ trait ingénieux, une pensée lumineuse à un tour
„ d'expression gracieux & fleuri.
„ Je reviens à l'Education des Filles. Lorsqu'elles
„ ont de l'esprit & d'heureuses dispositions, notre
„ Auteur consent qu'on leur apprenne le Latin des
„ bons Auteurs & des prières de l'Eglise. Mais l'étu-
„ de

de qu'il conseille comme la seule propre à rendre une jeune Demeille solide, sans la rendre mélancolique & sauvage, c'est celle de l'Histoire jointe à la Géographie. Il veut qu'après avoir parcouru l'Histoire Sainte & Profane par le secours d'un Maître, elle se compose à elle-même un cours d'Histoire Universelle, qu'elle tirera de l'Ouvrage des 6. jours, de *Prideaux*, de *Bossuet*, de l'Histoire Ecclésiastique de *Fleury*, de *Rolin*, de *Verrat*, des Traductions des Historiens Grecs & Latins, &c.

L'Auteur défend d'entretenir une jeune Demeille de *Métaphysique*, de *Géométrie*, de *Tourbillons*, de *Danses mystérieuses des Planètes rapprochées*, puis écartées les unes des autres dans des vides immenses & sans le secours d'aucuns corps qui les poussent ou qui les séparent. „ Une Demeille pourroit acquérir toutes ces connoissances, si ce sont des connoissances, & demeurer cependant dans de profondes ténèbres. Elle y court le risque de croire sa raison capable de se suffire à elle-même, quoiqu'en allant très réellement d'obscurité en obscurité. J'avoue que j'aurois cru qu'une teinture de Physique & d'Astronomie, de Logique même & de Métaphysique si l'on veut, n'auroit pas mal convenu à une Dame qui a de l'esprit. Sans une certaine provision d'idées Philosophiques, ne se trouvera-t-elle pas souvent arrêtée dans ses lectures? Les *soirs de Fontenelle*, un peu de *Newtonisme*, l'*Art de penser*, lui embrouilleroient-ils plus l'esprit que ce tas de disputes subtiles, souvent frivoles & même scandaleuses qui se sont élevées de siècle en siècle, & dont l'Histoire Ecclésiastique n'est presque qu'un tissu; dis-

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 191

diplômes dont on veut pourtant qu'elle prenne une connoissance bien détaillée, puisqu'on la renvoie au long Ouvrage de Mr. Fleury ?

Passons à l'Éducation des Garçons : on peut la rappeler à deux plans généraux. Selon le premier on se propose de faire ce qu'on appelle un agréable homme. L'art de plaire est tout ce qu'on lui recommande. Cet art, outre la souplesse qui en est l'ame, consiste en deux points, être beau Joueur & avoir l'air Cavalier. „ Le beau Joueur „ est une espèce de Héros qui est toujours prêt „ à obliger les autres & à faire leurs volontés. „ C'est un aimable Philosophe que vous trouverez le même dans toutes les situations. Il „ assemble d'un air indifférent l'argent qu'il gagne, & il acquitte d'un air riant les sommes qu'il a perdues. Il a souvent la rage au fond de l'ame, mais la sérénité est toujours sur son front. Il n'y a personne qui n'admire son égalité & qui ne vante son désintéressement. Il est „ vrai que ce calme apparent n'empêche ni le sang de se troubler, ni la noire mélancolie d'altérer le tempérament, ni le Héros bienfaisant de périr de misère”. Il est vrai aussi que le principal motif qui rapproche des Joueurs n'est guère noble. „ Dans tout ce beau monde qui ne parle „ que d'obliger, que d'avoir des sentimens, que de montrer un cœur noble & désintéressé, il „ n'y a personne qui ne se mette au jeu dans le désir sincère & dans la ferme espérance de gagner... Un Joueur ne fait politesse à un autre „ Joueur que dans l'intention très sérieuse de le dépouiller, de le réduire au dernier sou, de tirer de lui ce qu'il n'a point, & de le forcer à s'a-

qui-

„ quitter par des emprunts, qui deviennent alors
 „ de véritables vols. Le jeu n'est donc ni le lien
 „ d'une honnête Société, ni une simple perte de
 „ tems, ni une avarice palliée, mais une vraie pi-
 „ raterie, un brigandage autorisé par la coutume”.

L'Air cavalier caractérise le petit Maître. Cet
 Etre singulier qui a exercé tant de pinceaux, est
 ici peint au vrai & d'une manière réjouissante.

.. Dans le second plan d'Education on veut sans
 négliger l'extérieur des enfans, les remplir à tems
 des connoissances d'usage & des motifs propres
 soit à servir de frein à leurs passions, soit à incli-
 ner leur coeur à tous les devoirs du Chrétien. Il
 faut commencer de bonne heure sans se rebuter de
 la lenteur des premiers progrès. „ Tout ce que
 „ l'on fait alors est obscur & sans beauté. C'est
 „ un fondement caché, il est vrai, mais c'est le
 „ fondement. J'aimerois autant livrer à un Aide-
 „ maçon la direction des souterrains d'un Palais
 „ que d'abandonner les 7. ou 8. premières années
 „ d'un Garçon au gouvernement de quelque
 „ domestique sans éducation & sans vuës ”.

On peut commencer à 4. ans à apprendre à lire
 à un enfant, pourvu qu'on sache lui en faire un jeu.
 Entre les artifices qu'on peut employer pour cela
 & qu'on indique ici, le Bureau Typographique in-
 venté par Mr. *Dumas* de Montpellier est sans con-
 tredit le plus utile. „ C'est une petite armoire plus
 „ large que haute, & contenant quatre ou cinq fi-
 „ les de petites loges où l'on met en bon ordre
 „ différens paquets de cartes, au dos desquelles
 „ sont écrits les caractères des lettres, des syl-
 „ labes, & de tous les sons simples ou composés
 „ dont on a besoin. Chaque loge porte une éti-
 „ quette

„ quette qui annonce ce qu'on y renferme. La
„ porte qui couvre tout le devant de cette Armoi-
„ re, à l'aide d'une double charnière s'ouvre de
„ haut en bas, & étant abaissée sur un apui présen-
„ te une table à l'enfant. Il se tient debout devant
„ cette table pour y ranger, comme feroit un Com-
„ positeur d'Imprimerie, les Caractères de tous
„ les sons qu'on lui demande, & qu'il tire des dis-
„ férentes loges où il les voit rangés". Le princi-
„ pal avantage du bureau, c'est qu'il ne fait pas de-
„ meurer les enfans en place, ce qui est leur plus
„ grande croix, il les amuse & les agite. Le bureau
est fort en usage en France, & mériteroit de l'être
ailleurs. On s'en est servi pour l'Education du
Dauphin.

Aussi-tôt qu'un Enfant sait lire & écrire, on le
met au Latin : & par quoi débute-t-on ? par une
Grammaire qu'on lui fait apprendre & par des
Thèmes François à traduire en Latin, langue qui
lui est encore absolument inconnue. Cette métho-
de, quoique généralement suivie, ne laisse pas d'être
infiniment déraisonnable. „ Je crois, dit l'Au-
„ teur, la Grammaire & la Composition Latine
„ très nécessaires. Mais, à mon sens, il est beau-
„ coup trop tôt pour y songer. Savez-vous que
„ cette Grammaire est un amas de choses horri-
„ blement abstraites ; que ce tendre Esprit qu'on
„ en veut occuper ne voit rien de ce qu'on lui dit ;
„ que sa mémoire ne retient que des mots ; que
„ son jugement ne saisit & n'assemble point d'i-
„ dées. Pour surcroit d'injustice vous voulez
„ qu'il raisonne, & que par une conséquence jus-
„ te il vous livre un cas plutôt qu'un autre, & le
„ géron dif en *dum* plutôt que le supin en *u*, tandis
Tome XLI. Partie I. N „ que

„ que toutes ces choses lui sont absolument éga-
 „ les. L'injustice est criante, il ne sait où il en
 „ est : il ne connoit distinctement que la peine
 „ & l'amertume de vos reprehensions. J'ose dire
 „ que traiter ainsi des enfans de cinq & six ans, c'est
 „ meurtrir les Esprits plutôt que les former. J'im-
 „ plorerois volontiers le secours des loix en leur
 „ faveur. ”

L'Auteur revient souvent à faire sentir le ridi-
 cule d'une méthode si peu sensée. Exiger du Latin
 d'un enfant, c'est assigner un paiement sur une
 caisse qu'on fait être vuide. Quand il parvient
 même, à force d'attention & d'efforts, à éviter les
 fautes grossières, qu'est-ce que la composition? un
 Gallicisme perpétuel; un Latin manqué & pi-
 toyable, aussi éloigné du vrai usage de la belle La-
 tinité que le jargon des païsans l'est du François
 de la Cour; un patois de Thème qui gâte l'oreille
 & le goût, & qu'on ne peut ensuite desapprendre
 quelques efforts qu'on fasse pour cela. Faut-il
 s'étonner qu'au sortir des Classes, au bout de plu-
 sieurs années employées suivant les méthodes or-
 dinaires, si peu de jeunes gens soient en état de par-
 ler Latin avec justesse ou même de l'entendre.

La Méthode que notre Auteur substitue à celle-
 là est fondée sur cette maxime des plus grands
 Maîtres : *peu de règles & beaucoup de pratique.*
 Elle est tirée des avis de Mr. le Fevre de Sanmur,
 de Mr. Arnand, de Mr. Du Guet, & conforme
 aux idées de Mr. Rollin. Elle est d'ailleurs véri-
 fiée & garantie par l'expérience. On l'a mise à
 l'épreuve, & toujours avec un très grand suc-
 cès. Elle consiste tout simplement à suivre
 pour le Latin, la pratique universelle qu'on suit
 pour

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 195

pour les Langues modernes. C'est de ne parler que d'après ceux qui parlent bien. Voici à quoi se réduisent en peu de mots les Conseils de notre Auteur.

1. Après avoir fait apprendre les Déclinaisons & les Conjugaisons & un certain nombre de mots Latins, en quoi on peut fort utilement se servir du Bureau Typographique, il faut expliquer de vive voix & sans Grammaire les règles les plus communes. Pour cela il faut les rapporter à un certain nombre d'Exemples très courts, pris des bons Auteurs & rangés sur une feuille volante imprimée ou écrite. Il est bon que l'enfant la copie. Une cinquantaine de ces exemples peut suffire. En voici les premiers. 1. *Mala mens, malus animus, culta novalia*. 2. *funus procedit, sequimur*. 3. *Rem omnem audies. Audita loquor*. L'enfant apprend ainsi peu à peu à distinguer le nominatif, le verbe principal, le régime de ce verbe, le verbe incident, les prépositions.

2. On passe aux Auteurs mêmes, on a des morceaux assez étendus qui en sont pris, sans y rien déranger. On ne sauroit mieux commencer que par l'Histoire Sacrée de Sulpice Sévère, ou par l'Abrégé d'Aurelius Victor, & continuer par des morceaux de Cornelius Nepos, & de César. Columelle est aussi très propre à mettre entre les mains des jeunes gens, à qui les idées champêtres plaisent toujours. La Latinité en est belle, & on y traite de choses très usuelles d'une façon simple & en même tems pleine de finesse & de dignité. Il faudroit supprimer ce qui est trop difficile, & surtout certains détails sur le Gouvernement des Haras.

N 2

3. En

3. En faisant traduire une phrase il est d'usage d'en déplacer tous les mots pour les arranger comme ils le seroient en François. C'est ce qu'on appelle faire la construction du Latin. Mais c'en est très réellement la destruction, puisqu'on le disloque & qu'on le ramène mot à mot au génie & à la structure de notre Langue naturelle. Une Langue ne consiste pas seulement dans ses mots, mais surtout dans la structure. Comment donc veut-on graver dans la tête d'un enfant, un seul vrai tour Latin, si on se fait une loi de le décomposer, d'en détruire la nature, & de le rendre ridicule aussi-tôt qu'il paroît. Il faut donc ne jamais déplacer les termes des phrases Latines qu'on traduit, mais seulement faire remarquer le sujet & le verbe principal sur lesquels la pensée roule; puis relire en dernier lieu la même phrase Latine dans sa parfaite intégrité pour en faire sentir & goûter le tour.

4. A l'explication des Auteurs il faut joindre la composition du Latin. Mais il faut bien se garder de suivre la méthode commune, suivant laquelle on fait composer la jeunesse d'après de faux modèles, & on permet à un enfant de jeter toutes les phrases dans les moules de sa Langue maternelle. Soit donc que l'on fasse composer de vive voix & sur le champ, soit qu'on le fasse la plume à la main, il faut toujours que ce soit avec le secours d'un modèle pur & agréable, & d'après le Latin d'un excellent Auteur qui aura été précédemment expliqué. Par-là on évite la coutume dangereuse, & l'on peut dire cruelle de jeter un enfant dans le Labyrinthe d'un lugubre Dictionnaire, où il ne trouve point ce qu'il cherche, & où ce qu'il trouve le remplit de perplexités.

5. Après

Après avoir fait faire sur des règles données des Thèmes à un enfant avec une peine infinie & à l'aide du Dictionnaire, les Maîtres croient faire beaucoup de dicter ces Thèmes corrigés. Mais on peut sans leur faire tort se défier de ce Latin, quelque conforme aux règles qu'il soit. Qu'on ne dicte donc aucune composition corrigée qui ne soit prise dans un Auteur des bons siècles de la Latinité.

Nous ne saurions rapporter tout ce que l'Auteur dit, soit pour expliquer sa méthode, soit pour en faire sentir les avantages, soit pour indiquer diverses adresses subsidiaires. Ceux que ce sujet intéresse particulièrement feront bien de ne pas s'en tenir à notre Extrait, & de consulter le Livre même.

A l'étude des Humanités succède dans les Ecoles celle de la Philosophie. Notre Auteur en dit aussi son sentiment. Le Lecteur instruit sera surpris de lui voir mettre au nombre *des monstres en fait de Physique, & des Fables qui seront la risée des siècles suivans, la Tendence par laquelle les Newtoniens prétendent que les Corps Planétaires & autres sont mus & réellement transportés les uns vers les autres dans le vuide.* Il prétend que c'est le jugement qu'en ont porté Mr. De Fontenelle & même plusieurs Anglois (a). Les Newtoniens pourroient opposer à Mr. de Fontenelle qu'on fait parler ainsi, Mr. de Fontenelle s'ex-

pri-
(a) L'Auteur avoit déjà dit p. 294. „ Les personnes les plus sensées avouent qu'elles regrettent plus le tems qu'elles ont donné au Newtonisme qui les laisse dans les mêmes ténèbres, que celui qu'elles ont mis à apprendre le quadrille qui les amuse quelquefois. Si ces personnes sont aussi sensées qu'on le dit, c'est une preuve qu'avec beaucoup de bon-sens on peut porter quelquefois les jugemens les plus pitoyables du monde.

primant tout différemment ailleurs (a), & à ces Anglois qu'on ne connoit guère, des François d'une grande réputation, Mr. de Maupertuis par exemple, qui dit (b) que le principe de Mr. Newton explique merveilleusement tous les Phénomènes, & que plus on détaille & plus on approfondit son système, plus il paroît confirmé. C'est une chose bien glorieuse pour Mr. Newton, que toutes les recherches & les découvertes des Académiciens envoyés au Pole & à l'Equateur viennent à l'appui de son système. Si notre Auteur eût seulement fait attention aux expériences (c) de Mrs. Bouguer & de la Condamine près de la montagne de Chimboraco & sur celle de Pichincha, auroit-il dit, comme il fait, qu'on ne voit sur la terre rien de semblable à ce que les Newtoniens prétendent avoir lieu dans les Corps Planétaires ?

Nous ne ferons plus qu'indiquer les matières des Entretiens suivans, pour ne pas trop allonger cet Extrait. Le VI. roule sur la diversité des conditions. Le VII. sur les moyens de supprimer la Mendicité. Le VIII. traite des Domestiques & des Mercenaires. Le IX. des Gens d'Arts & de Métiers. Dans le X. il s'agit de la Nourriture de l'homme : on y donne des descriptions & des figures des machines qui en facilitent l'apprêt. Telles sont la charue, le bluteau, le tournebroche à

(a) Voy. Eloge de Newton par Fontenelle dans l'Hist. de l'Acad. Roy. des Scienc.

(b) Disc. sur les différentes figures des Corps Célestes. ch. 2.

(c) Voy. Maupertuis ubi supra chap. 4. La Condamine Relation d'un voyage dans l'Amérique Méridionale p. 180.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 199

à poids, le tournebroche à fumée. On a encore plus prodigué les figures dans l'Entretien suivant, qui roule sur l'habit de l'homme. Il n'y en a pas moins de 25, dont plusieurs n'étoient guère nécessaires. On y entre dans une explication fort détaillée des Matières dont l'homme s'habille, des Façons qu'on leur donne, des différentes Sortes d'Etoffes qu'on en fait. La Taille & la Couture des habits, les Pelletteries & apprêts des cuirs, les Teintures sont les sujets des Entretiens XII, XIII & XIV. On trouve à la fin du Volume un Vocabulaire des termes usités dans les Manufactures de Laine & de Rubanerie.

Notre Auteur a senti qu'une exposition aussi détaillée que celle qu'il nous donne de tout ce qui regarde le Laine, la Pelletterie, &c. ne seroit pas du goût de tous les Lecteurs. Il prend les dévans là-dessus avec vicacité. „ Ces objets, dit-il, peuvent blesser l'imagination d'un petit Maître qui ne trouve plus de raison où il ne voit plus de badinage. Ils peuvent choquer un bel Esprit, qui se croit d'une espèce supérieure, parce qu'il a commenté son Rabelais & apostillé son Vaugelas. Sans être ni l'un ni l'autre, qu'il nous soit permis de nous ranger parmi ceux qui souhaiteroient que l'Auteur eût été moins diffus sur tout cela. En général rien n'est plus convenable que d'apprendre à la jeunesse à estimer les Arts, à n'en mépriser aucun quelque bas que soit le rang de ceux à qui on en abandonne l'exercice. Il faut lui donner une idée des plus curieux, & lui faire voir les machines qu'on y employe; car la vue en apprend plus dans un quart-d'heure que les plus longs discours. Mais faut-il l'instruire de toutes les

menues opérations des Ouvriers, de cette multitude de termes dont l'usage est borné dans l'enceinte des Manufactures? J'avoue que je crois une science si profonde assez inutile. D'un côté l'étude en seroit infinie; car quel n'est pas le nombre des Arts? De l'autre côté de quoi sert une Théorie si étendue à ceux qui ne sont jamais appelés à en pratiquer les règles? Laissons ces détails si poussés aux gens de chaque Métier. *Non omnia possimus omnes*. Voudroit-on qu'on ressemblât à cet Hippias (a) qui se vanta publiquement aux Jeux Olympiques, que non seulement il savoit toutes les Sciences & tous les Arts Libéraux, mais encore qu'il possédoit à fond tous les Arts Mécaniques, & que son manteau, ses souliers, la bague qu'il avoit au doigt, tout étoit de sa façon?

Je ne dois pas oublier que l'Auteur insinue qu'il pourra paroître dans la suite sur les Usages de l'Antiquité & la Religion des Payens, un Ouvrage suffisant sans être diffus. Quoiqu'on ait déjà bien des Ecrits là-dessus, celui qu'on semble nous promettre ne sera point de trop, & ne sauroit manquer d'être bien reçu du Public.

(a) Cicero De Orator. l. 3. c. 32.



AR.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 201

A R T I C L E X.

EXPLICATION *De la Promesse du CEN-*
TUPLE. *Matth. XIX. 29.*

MONSIEUR,

Vous me demandez comment il faut entendre ce *Centuple* que Jésus-Christ fait espérer à ses Disciples, en dédommagement de ce qu'ils auront perdu en embrassant l'Evangile. Il faut convenir que cette Promesse a d'abord quelque chose de surprenant. *Quiconque*, dit le Sauveur, *aura abandonné, ou Maisons, ou Frères, ou Sœurs, ou Père, ou Mère, ou Femme, ou Enfants, ou Terres, à cause de mon Nom, il en recevra cent fois autant, & héritera la vie éternelle.* Outre St. Matthieu deux autres Evangélistes rapportent aussi cette Promesse. Les Interprètes ont été fort embarrassés à l'expliquer. Ils n'ont su quel sens lui donner qui en justifiât parfaitement l'accomplissement.

La Promesse de la vie éternelle, ou ce dédommagement dans le Ciel, n'a aucune difficulté. Si à cet égard Jésus-Christ eût dit que ceux qui auront tout quitté pour le suivre, recevront non seulement le Centuple de ce qu'ils auront abandonné, mais mille fois davantage, il n'auroit pas encore dit assez. Cet Article n'est donc pas ce qui embarrasse, mais St. Marc & St. Luc marquent clairement que l'on doit toucher ce dédommagement dans cette vie. *Dès à présent, dans ce siècle même,*
N. 5 dit

dit St. Marc, & St. Luc, *dans ce tems-ci (a).*

St. Marc rapporte les paroles de Jésus-Christ d'une manière à nous faire entendre que ce dédommagement devoit se faire non seulement dans cette vie, mais même pendant que la Persécution dureroit encore; *au milieu même des Persécutions*, ajoûte-t-il, autre circonstance qui rend encore difficile l'explication de cette Promesse.

Quelques Interprètes pour se tirer d'affaire, ont essayé de traduire un peu autrement ces dernières Paroles; au lieu de ces mots, *avec les Persécutions*, comme il y a dans l'Original, ils voudroient que l'on traduisit, *après la Persécution*, c'est-à-dire, la Persécution étant cessée. On auroit moins de peine à concevoir ce redressement dans un tems calme & tranquille. Mais ceux qui connoissent le génie de la Langue Grecque, savent qu'à moins de lire autrement le Texte on ne sauroit changer la Version.

Mais en la laissant subsister, comment peut-on dire que des gens qui ont tout laissé pour l'Evangile, retrouvent au milieu même de la Persécution, le centuple de ce qu'ils ont laissé?

Mr. Le Clerc, après avoir fait une tentative pour changer un peu la Version, & nous avoir dit dans une Note que *ce n'est que lorsque la Persécution a cessé que l'on peut recouvrer sa Maison, ses Champs, & les autres biens dont on avoit été dépouillé*, conclut que s'il n'est pas permis de rien changer au Texte, le seul parti à prendre, c'est d'entendre ce dédommagement d'une manière spirituelle, & non à la lettre.

C'est

(a) *Mar: X. 30. Luc XVIII. 30.*

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 203

C'est aussi le parti qu'ont pris presque tous nos Interprètes. Le génie de l'Evangile n'étant pas de faire espérer des biens temporels aux Chrétiens, on a cru devoir expliquer ces Passages d'une manière conforme à l'esprit de la Religion Chrétienne, qui travaille continuellement à détacher nos cœurs de la Terre. Ce qui a surtout déterminé à prendre ce parti, c'est qu'on a cru qu'à moins d'entendre ce *Centuple*, des Graces spirituelles que Dieu accorde abondamment à ceux qui ont fait quelque sacrifice à la Religion, il étoit impossible de justifier l'accomplissement de cette Promesse.

Sur ces principes l'Explication la plus communément reçue parmi nous, c'est qu'à la vérité Dieu ne nous fait pas retrouver les mêmes avantages dont nous avons été privés dans une Persécution, mais que cependant il ne laisse pas de nous dédommager, qu'il nous donne non seulement l'équivalent, mais beaucoup plus encore, qu'il nous fait goûter des biens spirituels qui, suivant l'évaluation qu'en doit faire la piété, valent cent fois davantage.

Voici la Note de Mr. Le Clerc sur le XIX. Chap. de St. Matthieu. *Il recevra le Centuple*, „ c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'aura perdu. „ Il faut entendre par-là la tranquillité de l'esprit, la joie de se sentir dans le bon chemin, „ le plaisir qu'il y a à posséder la Vérité, &c „ l'espérance du Salut éternel." Les Traducteurs de Berlin, que l'on met avec raison au rang des meilleurs Critiques, entendent aussi cette Promesse, non des biens temporels, mais des avantages spirituels. Tous les Interprètes Protestans que j'ai consultés sont à l'unisson sur cet

Ar-

Article. *Erasme*, dont j'ai aussi voulu voir la Paraphrase, réduit tout aux biens de l'Ame, sans aucun égard aux avantages temporels. En remontant plus haut, j'ai trouvé que c'est *Bède* qui est un des premiers qui ait donné ce sens à cette Promesse.

Il faut convenir, MONSIEUR, qu'à regarder comment elle est exprimée dans St. Matthieu & dans St. Luc, cette explication pourroit avoir lieu. Le premier fait espérer le *Centuple*, & l'autre dit qu'ils recevront plus qu'ils n'ont laissé, sans spécifier de quelle nature seront les biens qu'ils recevront en dédommagement.

Mais si nous écoutons St. Marc, on aura de la peine à s'accommoder de ce sens. Cet Evangéliste marque que le Sauveur employa en faisant cette Promesse à ses Apôtres, une répétition de termes qui ne permet pas de s'en tenir à cet équivalent de biens spirituels. *Je vous le dis en vérité, répondit Jésus, personne n'aura quitté pour moi & pour l'Evangile, sa Maison, ou ses Frères, ou ses Sœurs, ou son Père, ou sa Mère, ou sa Femme, ou ses Enfants, ou ses Terres, qui dès à présent, dans ce siècle même, n'en reçoive cent fois autant, des Maisons, des Frères, des Sœurs, des Mères, des Enfants, des Terres, au milieu même des Persécutions (a)*. Jésus-Christ veut dire visiblement par-là que celui qui aura laissé des biens temporels, retrouvera l'équivalent & au-delà, en biens temporels. Autrement pourquoi reprendre les mêmes termes, s'il vouloit dire simplement que dans ces cas-là les biens de l'Ame nous dédommageront de la perte que

(a) *Marc. X, 29, 30.*

que nous aurons faite des biens de ce monde ? Les Expressions du Sauveur ne vont pas là. Il nous dit que celui qui aura abandonné sa *Maison*, recevra cent fois autant en *Maisons*; que celui qui aura laissé ses *Terres*, recevra cent fois autant en *Terres*, & que celui qui aura quitté ses *Parents*, retrouvera cent fois autant de *Parents*. Voilà qui est précis.

Voici donc comment il semble qu'on doit entendre cette Promesse. Les Apôtres qui avoient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, devoient craindre naturellement de manquer des choses nécessaires à la vie ; ils devoient craindre de se voir entièrement abandonnés. Le Sauveur croit devoir les rassurer à cet égard. Pour les consoler de ce qu'ils ont quitté leur *Maison*, il leur fait donc espérer qu'ils en retrouveront cent autres où ils seront bien reçus. Pour les consoler de ce qu'ils avoient peut-être laissé quelques *Champs*, quelques *Terres*, il leur promet qu'ils en retrouveront cent fois davantage. Il veut dire par-là que le pain ne leur manquera pas ; & qu'ils auront toujours de quoi subsister. Vous comprenez assez, MONSIEUR, sans qu'il soit nécessaire d'en avertir, qu'il ne s'agit point là de la propriété des *Terres*, mais seulement de leur produit. Jésus-Christ ajoute qu'au lieu d'un Père & d'une Mère qu'ils auront laissés, ils retrouveront cent personnes qui auront pour eux la tendresse d'un Père & d'une Mère. Au lieu de quelques Frères & de quelques Sœurs qu'ils auront quittés dans leur Patrie, ils retrouveront un grand nombre de personnes qui s'affectionneront autant pour eux que s'ils étoient unis par les liens du sang.

Le Sauveur promet donc à ses Apôtres, que s'ils ont

ont quitté pour lui leur Patrie, & leur petit Patri-
moine, ils ne doivent point craindre pour cela de
manquer d'asile & de retraite; il leur fait entendre
que toutes les Maisons des Fidèles leur seroient
ouvertes, & qu'il se trouveroit un grand nombre
de Chrétiens charitables empressés à les recevoir,
& qui s'intéresseroient autant pour eux que le
pourroient faire les Parens les mieux disposés en
leur faveur.

L'Histoire des Apôtres peut aider à entendre cet-
te Promesse. St. Paul dans son Epître aux Galates,
leur rend ce témoignage, que nonobstant la Per-
secution excitée par-tout contre lui, ils l'avoient
reçu, non seulement comme un Frère, mais mê-
me comme un *Ange de Dieu*, comme ils auroient
reçu *Jésus-Christ lui-même*. *Je vous rends ce té-
moignage*, ajoute-t-il, *que s'il eût été possible,*
*vous vous seriez arraché les yeux pour me les don-
ner* (a).

Ce même Apôtre dit encore aux Corinthiens,
que *quoiqu'il n'eût rien, il possédait tout*. (b).
Comment St. Paul pouvoit-il se vanter d'être ri-
che? C'est, dit St. *Chrisostome*, que toutes les Mai-
sons des Fidèles lui étoient ouvertes, & qu'il é-
toit bien reçu par-tout. Il pouvoit dire que ce que
les autres possédoient étoit à lui, puisqu'il en avoit
l'usage.

Il me semble, MONSIEUR, que la Promesse
de Jésus-Christ vous paroît assez claire présente-
ment. Rappelez-vous, s'il vous plait, quelle en est
l'occasion. *Pierre* avoit abandonné sa barque &
& ses filets. *Jaques & Jean* s'étoient séparés de
leur Père. *Matthieu* avoit quitté son emploi.

Tous

(a) Galat IV. 14. (b) 2 Corinth. VI. 10.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 207

Ils avoient laissé ce qu'ils avoient. Ils avoient renoncé à leur industrie pour suivre le Sauveur. St. Pierre demande au nom de tous, quel dédommagement ils en peuvent espérer ? Jésus-Christ, après leur avoir promis des places distinguées dans son Royaume, leur fait espérer au milieu même de la Persécution, le Centuple de tout ce qu'ils auront laissé, c'est-à-dire, comme je viens de l'expliquer, qu'au lieu des secours qu'ils pouvoient espérer d'un Père, d'une Mère, de leurs Frères ou de leurs Sœurs, ils retrouveront un nombre très considérable de Fidèles qui les consoleront, qui les assisteront beaucoup mieux que n'auroit pu faire leur propre Famille.

Cet endroit de l'Evangile peut donner du jour à la Promesse que fait aussi Jésus-Christ dans son Sermon sur la montagne. Après avoir combattu par plusieurs raisons l'inquiétude que l'on pourroit avoir sur les moyens de subsister, il conclut de cette manière : *Cherchez premièrement le Royaume de Dieu & sa Justice, & toutes ces choses vous seront données par dessus (a)*. On demande si Dieu donne toujours les choses nécessaires à la vie à ceux qui ont leur salut à cœur, qui cherchent surtout à s'instruire, & qui s'occupent principalement de la Religion ? Ne voit-on pas souvent des gens pleins de piété vivre dans la plus dure misère ?

Pour lever tout d'un coup cette difficulté, il n'y a qu'à dire que cette Promesse regardoit proprement les Apôtres, & qu'elle a eu son accomplissement à leur égard. Comme ils devoient être uni-

(a) Matt. VI. 33.

uniquement appliqués à leur emploi, comme ils ne pouvoient plus trouver leur entretien dans le travail de leurs mains, Jésus-Christ, pour les rassurer contre la crainte de périr de faim & de misère, leur promet que Dieu leur fournira les choses nécessaires à la vie, qu'il disposera des personnes charitables à pourvoir à leur subsistance.

Quoique cette Promesse regarde directement les Apôtres, ma pensée n'est pas cependant de la restreindre uniquement à eux, non plus que celle du *Centuple*. La manière dont cette dernière est exprimée dans St. Matthieu, semble faire espérer le même avantage à tous les Fidèles qui se trouvoient dans le cas de la Persécution. Jésus-Christ leur promet à tous que s'ils se séparent de leur famille à cause de l'Evangile, ils retrouveront une autre famille sans comparaison plus grande & plus nombreuse, où ils trouveront une Bienveillance, une Charité portée plus loin, que celle qu'ils auroient pu attendre de leurs plus proches Parens. Il leur promet à tous que s'ils sont obligés d'abandonner leurs Biens & leur Patrie, ils retrouveront dans les Chrétiens d'un autre lieu tout autant de Frères disposés à partager avec eux ce qu'ils possèdent.

Vous voyez assez, MONSIEUR, sans qu'il soit nécessaire que j'en avertisse, que cette Promesse de Jésus-Christ suppose que la Religion Chrétienne sera déjà assez répandue. On voit bien qu'elle ne pouvoit avoir son entier accomplissement que lorsqu'il y auroit déjà un grand nombre de Chrétiens dans les lieux que parcouroient les Apôtres, & où les Fidèles persécutés dans leur Patrie, seroient venus chercher un asile.

Pour

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 269

Pour justifier la vérité de cette Promesse, il n'y a qu'à rappeler ces premiers âges de l'Eglise Chrétienne où les Fidèles n'étoient *qu'un Cœur & qu'une Ame*, & où les biens étoient communs entre eux comme on le voit dans le Livre des Actes des Apôtres.

Les Auteurs Payens eux-mêmes ont rendu cette justice aux Chrétiens, qu'ils pouvoient la Charité fort loin pour ceux de leur Religion, surtout dans le cas de Persécution. On fait ce que, dit là-dessus *Lucien* dans un de ses Dialogues. Il nous parle d'un homme qui s'étoit jetté parmi les Chrétiens; & qui ensuite avoit été mis en prison comme un Chef de Secte. On ne sauroit croire jusqu'où alloit l'empressement des Chrétiens pour ce Prisonnier, qu'ils regardoient comme un Confesseur de Jésus-Christ. Ils lui portoient toutes sortes de rafraichissemens. Ils s'intéressoient si vivement pour lui, qu'ils regardoient son malheur particulier comme une calamité publique. „ On ne „ sauroit s'imaginer, ajoute cet Auteur, jusqu'à „ quel excès les Chrétiens pouffent leur prodigalité dans ces sortes d'occasions. Ils se considèrent „ tous indifféremment comme Frères, & les „ biens sont communs entre eux ” (a).

C'est donc dans cette Charité des premiers Chrétiens, dans leur Hospitalité qu'il faut chercher la Clef de cette Promesse de Jésus-Christ. J'étois surpris dès il y a long-tems, de ce qu'une Explication aussi simple & aussi naturelle ne fût venue dans l'esprit d'aucun de nos Interprètes qui me soit con-

(a) Dans le *Philopatris* qui est de *Lucien*, on en trouve d'un Auteur ancien.

en cet art qui ne déterminoient il y a quinze ou
 dix ans à être insérés dans la *Bibliothèque*
Germanique. Enfin j'ai eu le plaisir de voir
 par M. *Jaumege*, Professeur de Théologie
 au Remontrant de Hollande, a adopté ce
 titre. Le hazard m'a fait tomber entre les mains
 de ces *Differtations sur les Biens de la Nou-*
velle Alliance, où il explique ce Passage par les
 empressemens que les nouveaux Chrétiens de-
 voient marquer aux Apôtres à les soulager dans
 tous leurs besoins. Voici donc comment il en-
 tend ces paroles de Jésus-Christ, qu'ils retrouve-
 ront la *Gentilité*, avec la *Persécution*.

Cette Promesse, dit-il, ne regarde que les
 Apôtres, ou ceux qui de même qu'eux avoient
 tout abandonné pour s'attacher à la Doctrine
 de Jésus-Christ. Ceux qui devoient prêcher l'E-
 vangile avoient laissé ce qu'ils possédoient, &
 s'étoient séparés de leurs Parens, pour se don-
 ner tout entiers à la Commission dont le Sau-
 veur les avoit honorés. Mais ils retrouvèrent
 amplement l'équivalent de ce qu'ils avoient
 perdu. Les nouveaux Chrétiens qu'ils avoient
 gagnés à Christ, leur tenoient lieu de Frères
 & d'Enfans. Ils trouvoient chez eux tous les
 secours qu'ils auroient pu attendre de leurs Pa-
 rens naturels. Cette nouvelle Parenté étoit fois
 plus grande que l'autre, leur étoit aussi plus con-
 séquent d'une beaucoup plus grande ressource.
 Jésus-Christ pouvoit donc leur dire avec fon-
 dement, qu'au lieu d'un Père qu'ils avoient
 perdu, ils en retrouveroient cent autres.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 211

Il y a seulement une petite circonstance dans cette Promesse du Sauveur, que je ne voudrois pas entendre comme ce Savant. Il croit que quand il est dit qu'ils retrouveront ce Centuple *avec la Persécution*, c'est pour les avertir qu'au milieu de ces Douceurs qu'ils goûteroient de la part des nouveaux Chrétiens, ils ne devoient point se flatter que leurs Persécuteurs les laissent en repos; qu'ils devoient se préparer à tous les effets de la haine de leurs ennemis, comme s'il leur eût dit, „ Malgré les soulagemens que je vous fais espérer de ceux que vous aurez convertis à ma Doctrine, ne vous promettez pas pour cela de vous voir tranquilles dans la suite, la Persécution ira toujours son train”. Mais je crois, *Monsieur*, que la pensée de Jésus-Christ est un peu différente, & qu'elle doit être tournée de cette manière: *Malgré la Persécution de vos ennemis qui voudroient vous faire périr de misère, vous ne manquerez de rien, & vous vous verrez soulagés abondamment dans tous vos besoins. Le feu de la Persécution n'empêchera pas que vous ne trouviez du rafraichissement.* Ce qui me détermine à renverser ainsi la Proposition, c'est qu'il paroît clairement que Jésus-Christ veut ici consoler ses Apôtres & les rassurer. La Persécution ne doit donc entrer qu'incidemment dans son discours. Elle n'y doit pas paroître comme une menace. Le Sauveur l'a fait dans d'autres occasions; mais ce n'étoit pas ici la place. Après tout nous sommes d'accord pour le fond de l'explication *Mr. Drieberge & moi*. Cette légère différence doit être comptée pour rien. Je ne dois pas même

me dissimuler qu'il a pour lui les Traducteurs de Berlin. Voici leur note sur ces mots ; avec la *Persecution*. „ Jésus-Christ, disent-ils, ajouta fort-
 „ sagement cette clause, afin que sur cette Pro-
 „ messe on ne se flattât pas de l'espérance d'une
 „ prospérité temporelle ”

Les Moines de l'Eglise Romaine s'appliquent d'une manière assez ingénieuse, cette Promesse du Centuple. Ils disent qu'ils ont fait vœu de pauvreté pour suivre les Conseils du Sauveur donnés dans ce même Chap. au jeune Homme qui venoit le consulter sur les moyens de faire son salut. Jésus-Christ l'exhorte à *vendre tout ce qu'il a pour le suivre*. C'est à cette occasion qu'il fait à ses Disciples la Promesse de retrouver le Centuple de ce qu'ils auront laissé. Voilà, notre cas, disent les Religieux. Au lieu de la Maison paternelle que nous avons abandonnée pour déférer aux ordres de notre Maître, nous retrouvons cent Maisons, c'est-à-dire, cent Couvens de notre Ordre où nous sommes bien reçus quand nous sommes obligés de voyager. Nous y retrouvons cent Pères, cent Frères & au-delà, tous disposés à nous soulager & à nous fournir les choses nécessaires à la vie.

Vous voyez, MONSIEUR, que jusque-là tout quadre à merveille, & qu'on seroit presque tenté de croire que le Sauveur les a eus en vue dans cette Promesse. Mais voici deux ou trois petites discordances qui nuisent beaucoup à cette application. Nous venons de voir que Jésus-Christ dit à ses Disciples qu'ils trouveroient toutes ces consolations *au milieu de la Persecution*. Voilà, qui

ne convient point du tout aux Moines. C'est en pleine paix, & de leur bon gré qu'ils quittent & leurs Biens & leurs Parens.

Autre dissonance, le Sauveur spécifie *la Femme* dans le détail qu'il fait des Parens qu'on aura quittés. Ce sacrifice ne convient point à des Religieux. Rien de plus rare que d'en voir qui aient été mariés. Il est vrai que le P. *Hardouin* a essayé de parer le coup. Il veut nous persuader que c'est par erreur que *la Femme* paroît dans le Texte. Il faut remarquer, dit-il, que St. Marc dans la Vulgate, qui, selon ce Jésuite, est l'Original sur lequel le Grec a été donné dans la suite, ne parle point du tout de *la Femme*; & prouve qu'elle ne doit point s'y trouver; c'est que le Grec lui-même dans la répétition des mêmes Articles, ne fait plus de mention de *la Femme*, ce qui est une preuve qu'elle s'est glissée par erreur dans le commencement du Verlet.

On lui répond que son raisonnement n'est pas concluant, qu'il y a d'autres Articles omis de même dans la reddition, & qui sont absolument nécessaires dans le Texte. Le Parent le plus essentiel, & qu'il étoit le plus nécessaire qui fût remplacé pour pourvoir aux besoins des Disciples exilés, c'est assurément un Père. Cependant il n'est non plus nommé qu'une fois dans St. Marc, & l'on ne le voit point revenir parmi les Parens qu'on doit retrouver après en avoir fait le sacrifice.

Malgré cet exemple le Commentateur Jésuite persiste à exclure *la Femme* du Texte de St. Marc. Il y a une raison particulière, réplique-t-il, de ce que le Père ne revient pas dans les Articles repris par cet Evangéliste. C'est à cause de la dé-

senſe qu'avoit faite Jéſus-Chriſt à ſes Apôtres d'*appeller perſonne leur Père ſur la Terre* (a). Je vous défie, MONSIEUR, avec toute votre pénétration d'eſprit de ſentir la conſéquence de ce raifonnement. Mais ce qui ne manquera pas de vous frapper comme moi, c'eſt que celui qui nous fait reſſouvenir aſſez mal à propos, ce me ſemble, de cette déſenſe de Jéſus-Chriſt à ſes Diſciples d'appeller perſonne leur Père ſur la Terre excepté leur Père naturel, ſoit précifément un Religieux à qui eſt affecté le titre faſtueux de *mon Révérend Père*. Mais ſi vous voulez voir évanouir toutes les petites ſubtilités du P. *Hardouin*, remarquez, je vous prie, que St. Luc dans ſon Évangile nomme *la Femme* d'une manière expreſſe, & que ſur ce point la Vulgate eſt conforme au Grec. On ſait même que l'Empereur *Julien* a fait ſur cet article de *la Femme* de mauvaiſes railleries contre les Chrétiens, preuve qu'elle étoit nommée dans les Exemplaires qu'il avoit entre les mains.

La plupart des Interprètes Catholiques-Romains ont expliqué cette Promeſſe du Centuple dans le ſens littéral, à peu près comme je l'ai développé; & à moins qu'ils n'aient été engagés dans les Ordres Religieux, ils ne ſe ſont pas mis en peine d'en faire l'application au Genre de vie Monaſtique. Je vous avoue que je ſuis ſurpris que nos Commentateurs n'aient pas ſuivi la même route. Seroit-ce par eſprit de parti, & pour écarter plus commodément l'application qu'en ont fait les Moines? J'ai peine à le croire. Je conjecture qu'ils ont eu une

(a) *Math. XXIII. 9.* Voyez le Commentaire Poſthume du P. *Hardouin* ſur le N. T.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 215

une autre raison de se déterminer pour le sens spirituel; c'est que l'on peut faire contre cette Promesse entendue à la lettre, quelques Objections qui apparemment les auront retenus. Il sera bon de les examiner avant que de finir.

Le Centuple promis aux Apôtres, entendu dans le sens littéral, suppose qu'ils n'ont manqué de rien pendant le cours de leur Ministère. Mais, nous dit-on, ils en parlent bien autrement eux-mêmes. On n'a qu'à voir surtout la description que St. Paul fait de ses travaux dans une de ses Epîtres aux Corinthiens. Il dit qu'il a fait naufrage trois fois, qu'il a été en péril sur les Fleuves & sur la Mer, en péril dans les Déserts & même dans les Villes. Outre les fatigues auxquelles il a été exposé, il dit positivement qu'il a souffert la faim, la soif & la nudité (a). Voilà qui semble démentir cette Promesse du Centuple prise à la lettre.

Mais vous voyez bien, MONSIEUR, qu'il y a du mal entendu dans cette objection. Tout le monde fait assez que la vie d'un Apôtre doit être nécessairement une vie dure & laborieuse, les peines & les fatigues en sont inséparables. Les premiers Prédicateurs de l'Evangile devoient encore essuyer bien des contradictions & des traverses. On ne doit donc pas être surpris d'entendre St. Paul étaler ici toutes ses souffrances. La difficulté roule principalement sur la faim, la soif, le froid & la nudité qu'il dit qu'il a souffert. Mais quelle en étoit la cause? ses Courses Apostoliques. St. Paul parcourant différens lieux pour y répandre la Doctrine

(a) 2^e Corinth. XII, 25. & 1^{er} Cor. IV, 24.

trine de l'Evangile, devoit très souvent avoir des mauvais gîtes, & quelquefois n'en avoir point du tout. Il pouvoit tomber entre les mains des Voleurs, comme il dit que cela lui étoit effectivement arrivé. Cet accident peut l'avoir dépouillé de tout pendant quelque tems. De-là suivent nécessairement *la faim, la nudité & le froid*. Ce n'est point faute d'hospitalité & d'affection pour lui de la part des nouveaux Chrétiens, qu'il s'est vu exposé à de semblables maux, mais c'étoit là comme une suite nécessaire des travaux de l'Apostolat.

Une comparaison rendra la chose encore plus sensible. Un Seigneur envoie un subalterne en pays étranger, & le charge de quelque commission importante. Il le munit de bonnes Lettres de recommandation. Mais cet Agent a le malheur d'avoir un très mauvais tems pendant son voyage. Il ne peut pas arriver au point marqué dans les gîtes destinés aux Voyageurs: il peut encore faire quelque fâcheuse chute & être volé sur la route. Il y a là plus qu'il n'en faut pour lui donner lieu de faire une description fort triste de son voyage. Mais ce qu'il a souffert en chemin ne rejaillit point sur les lettres de recommandation, qui nonobstant ces divers contretems peuvent avoir eu tout leur effet. L'application est aisée à faire aux Apôtres, qui malgré les incommodités auxquelles ils étoient exposés dans leurs courses, ne laissoient pas d'être fort accueillis par les Chrétiens chez qui ils arrivoient. J'insisterai peu sur une autre difficulté qu'on peut faire à l'occasion de ce que St. Paul dit quelque part dans ses Epîtres, *qu'il faisoit des Tentes pour gagner sa vie. Nous nous fatiguons à travailler de*

ses mains, dit-il (a). Il nous apprend lui-même que c'étoit une affaire de choix plutôt que de nécessité. Il avoit pris ce parti par délicatesse & pour n'être pas à charge (b). Il pouvoit bien y avoir eu quelque différence dans la manière dont les Apôtres étoient reçus dans les divers lieux où ils s'arrêtoient. Ils peuvent avoir été beaucoup mieux soulagés dans certains endroits que dans d'autres. Mais la différence de la réception doit plutôt être venue du plus ou moins de facultés de ces nouveaux Chrétiens, que du plus ou moins d'empressement à recevoir leurs Hôtes. St. Paul aura donc travaillé de ses mains chez ceux qu'il craignoit d'incommoder à cause de leur pauvreté.

Vous voyez, MONSIEUR, qu'on répond assez aisément à ces difficultés. Cependant, comme je l'ai déjà remarqué, je ne doute point qu'elles n'aient arrêté nos Interprètes Protestans, & que ce ne soit ce qui les a déterminés à spiritualiser tout à fait cette Promesse. Je ne saurois me persuader que ce soit seulement par esprit de controverse qu'ils se sont éloignés du sens littéral, & pour prévenir l'abus que l'on faisoit de cette Promesse dans les Cloîtres, comme si Jésus-Christ y avoit eu en vue l'Hospitalité exercée dans les Couvens à l'égard des Religieux de leur Ordre qui y arrivent de pais étranger.

Pour montrer que nous n'aimons point à disputer & que nous sommes de bonne composition, je suis d'avis que nous consentions que les Moines se fassent, tant qu'ils voudront, l'application du Centuple

(a) 1 Cor. IV. 12. Actes XVIII. 3.

(b) 1 Cor. IX. 22.

tuple promis, pourvu qu'on la regarde comme une simple accommodation à la vie Monacale.

Nous pourrions aussi à notre tour, en vertu de cette concession, appliquer la Promesse du Centuple à plusieurs Réfugiés sortis de France à l'occasion de la Révocation de l'Edit de Nantes. Cette Promesse semble avoir eu son accomplissement à l'égard d'un nombre considérable d'entre eux, Ministres ou Séculariers qui ont été fort bien reçus dans les Pais étrangers où ils ont cherché un asile; qui peu d'années après se sont trouvés mieux accommodés des biens de la fortune, qu'ils ne l'auroient été en demeurant tranquillement dans leur Patrie. On peut fort bien appliquer cette Promesse du dédommagement à ces Artisans industriels, ou à ces habiles Négocians dont les affaires ont extrêmement prospéré dans le lieu de leur Refuge. On en a vu un certain nombre qui ont beaucoup plus gagné que perdu, en abandonnant tout dans le lieu de leur naissance. Cette application seroit d'autant plus juste, que ces gens-là se sont trouvés dans le cas de la Persécution, circonstance essentielle à cette Promesse, & que nous avons vu qui manque aux Moines de l'Eglise Romaine, pour pouvoir se reconnoître légitimement dans ce que le Sauveur fait espérer à ses Disciples. Cependant il faut convenir que l'application qu'on en fait aux Réfugiés, n'est non plus qu'une simple accommodation. On en voit assez la raison; c'est que ces heureux Exilés qui se sont vus dans une florissante prospérité hors de leur Patrie, ne sont pas le grand nombre; & la Promesse de Jésus-Christ est exprimée d'une manière générale.

J'étois prêt à fermer ma Lettre quand la pensée

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 213

sée m'est venue de consulter la Paraphrase de Mr. Butini sur cet endroit de l'Evangile qui vient de nous occuper. Cet Auteur vous doit être connu. C'étoit un Ministre de notre ville, qui mourut encore assez jeune, il y a un peu plus de quarante ans. Il avoit beaucoup de génie. On a de lui des Sermons imprimés après la mort, & qui sont estimés. On a encore de lui un autre Ouvrage posthume sous le Titre d'*Histoire de la Vie de Jésus-Christ*, imprimé à Genève in. 4o, en 1710. C'est proprement une Paraphrase harmonique des quatre Evangiles. J'ai été agréablement surpris d'y voir la Promesse du Centuple prise dans le sens littéral par un Interprète Protestant. Voici comment il l'a paraphrasée.

„ Pour ceux, dit Jésus-Christ, qui auront abandonné ou Maisons, ou Frères, ou Père, ou Mère, ou Sœurs, ou Femme, ou Enfants, ou Terres de quelque nature qu'elles puissent être, plutôt que de trahir la Vérité, & de renoncer à la profession de notre Evangile, la Providence pourvoira à tous leurs besoins, dans le fort même de la Persécution. Ils trouveront bien des secours dans les lieux de leurs retraites. Chacun s'empressera à leur rendre les mêmes services, à leur témoigner la même tendresse que s'ils étoient liés avec eux par le parentage le plus intime. Des villes entières leur tiendront lieu des Parens qu'ils auront quittés &c. (a).

En voilà assez pour vous prouver que cet Auteur a bien pris cette promesse. Je suis &c.

(a) *Fin de Jésus-Christ* p. 249.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE GLASGOW.

ON prépare dans cette Ville une Edition complete des Oeuvres de *Cicéron*, dans le format des Editions d'Elzevier. Elle consistera en vingt petits volumes de poche, & les Souscripteurs en payeront à raison d'un sou par feuille pour le papier commun, & d'un sou & demi pour le plus beau. Les Caractères sont entièrement neufs, & l'échantillon qu'on a ajouté au projet de Souscription est bien propre à encourager les Gens de Lettres, & surtout ceux de goût à se procurer cette Edition, qui surpassera tout ce que nous avons de plus parfait en ce genre. On compte que le premier Volume pourra être prêt vers le mois de Janvier prochain.

D'EDIMBOURG.

Nous annonçâmes il y a quelque tems (a) un Recueil de divers Ouvrages d'un Prélat presque également aimé des Anglicans & des Presbitériens. Un de ces derniers vient de publier le reste des Oeuvres de cet Archevêque. *The Expository &c.* C'est-à-dire, *Oeuvres Analitiques & posthumes de l'Archevêque Leighton*, contenant 1. un Commentaire pratique sur la 1. Epître de St. Pierre: 2. des Méditations sur les Pseaumes 4. 32. & 130. traduits du Latin: 3. Des Leçons sur le Pseaume 6, le 6. Chapitre d'Esaië, & le 12. de l'Epître aux Romains, qui n'avoient jamais paru jusqu'ici: 4. Deux Lettres aux Synodes de Dunblain & de Glasgow; imprimées sur des Copies autèntiques, & plusieurs autres

Let.

(a) Tom. XXXVII. p. 477.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 221

Lettres publiées sur les Originaux de l'Auteur: 5. Des Règles & des Directions pour une Vie sainte. Le tout revu par P. Doddridge Docteur en Théologie, qui y a ajouté une Préface. En 2. Vol. in 8.

DE LONDRES.

A Critical Commentary &c. C'est-à-dire, Commentaire Critique sur le Livre de l'Ecclesiastique, ou de la Science de Jésus le fils de Sirah, servant de suite aux Commentaires de Patrick & de Lowth. Par Richard Arnold Bachelier en Théologie. In folio.

An Exposition &c. C'est-à-dire, Exposition du Nouveau Testament, où l'on découvre le sens du Texte Sacré, on met dans tous leur jour les vérités de Théorie & de Pratique qui y sont contenues, on éclaircit les passages difficiles, on dissipe les contradictions apparentes, & l'on rassemble tout ce qu'il y a d'important dans les divers & les Leçons & dans les Versions Orientales de ce Saint Livre. Le tout enrichi de Notes tirées des plus anciens Auteurs Juifs. Par Jean Gill Docteur en Théologie. En 3. vol. in folio.

Il paroîtra dans peu une Traduction Française du Livre de Mr. Lisleton sur la Conversion de St. Paul. C'est Mr. des Champs qui l'a composée, &c l'approbation de l'Auteur qui l'a revue lui-même ne laisse aucun lieu de douter qu'elle ne soit digne de l'Original. Ce Livre au reste, non plus que celui de Mr. West, n'a pas été à l'abri de la chicane. Entre les Brochures auxquelles l'un &c l'autre ont donné lieu, les deux principales sont intitulées *The History &c. C'est-à-dire, Examen de l'Histoire & du caractère de St. Paul en une Lettre à Théophile Philosophe Chrétien*, écrite à l'occasion des Observations &c. avec une Préface en forme de Postscript. In 8. *Supernaturalism examin'd &c. C'est-à-dire, les Choses surnaturelles examinées en quatre Dissertations, qui servent de réponse à trois Traités. La 1. raite sur les Observations &c. de Mr. West; la 2. & la 3. sur les Miracles &c*

les

les *Proposés*, sur la réponse à la Lettre de Mr. Jackson aux D^{ist}es; & le 4. se sert à réfuter la Défense des Institutions & des Doctrines particulières au Christianisme. in 8. Ces deux Livres partent d'une plume féconde en Ouvrages du même genre, & ne sont écrits ni avec moins de hardiesse ni avec plus de modération que les précédens. Un homme qui ne cherche que la Vérité, & qui à l'en croire est encore dans le cas de l'examen, ne peut-il proposer ses difficultés sans indécence & sans rigueur? Des railleries & des insultes s'écrit-elles à un Philosophe? Eh! quel Philosophe, bon Dieu! qui ôte au Créateur le pouvoir d'être maître de son Ouvrage; de modifier dans des occasions particulières les Loix qu'il a établies lui-même; d'éclairer par des voies extraordinaires des Etres bornés & capables de progrès; d'imposer des devoirs & de révéler des vérités, qui ne fassent aux yeux mêmes des hommes des suites nécessaires de la nature des choses. Les Incrédules reprochant aux Chrétiens de donner un sens forcé aux passages de leur Bible, pour en faire évanouir les contradictions; mais ne montrent-ils pas eux-mêmes un art supérieur à les faire naître? Qu'on me produise deux Relations différentes du même fait, & je me fais fort d'y trouver par les Règles de Critique des D^{ist}es les mêmes inconstances, qu'ils reprochent aux Ecrivains Evangéliques. Que devient donc la certitude? L'Homme doit-il se conduire en aveugle, & n'être pas même sûr de la clarté du Soleil, qu'il apperçoit tous les jours? Que dans des Comédies, des Pièces de Théâtre, des Romans on hazarde des traits injurieux ou railleurs, contre nous autres bons Croyans; à la bonne heure, c'est là le champ des D^{ist}es; & s'ils connoissoient leurs avantages, ils feroient bien de s'y tenir. Mais leurs Ecrivains de Livrets, leurs Penseurs philosophiques, leurs Philosophes moraux feront toujours le plus grand tort à leur cause, quand ils

Il en entreprendroit régulièrement la défense. On y reconnoitra malgré eux moins l'effet de la conviction, que le désir du prétexte, & le goût de la singularité. Si je me suis un peu étendu sur ce sujet, c'est que j'ai cru, que dans ces Nouvelles, où si souvent j'ai occasion de faire mention des Brochures de nos Esprits forts, il me convenoit d'en dire du moins une fois ma pensée, après en avoir lu plusieurs avec tout le calme & toute l'impartialité dont je suis capable.

Combien ne sont pas plus aimables ces Auteurs qui animés du véritable esprit de la Religion s'attachent à la simplifier, & à la dégager des additions humaines, qui fournissent des prétextes à l'Incrédulité ? Dans ce rang peut être mis le savant Evêque, dont le Livre sur la Communion a été si bien reçu du Public, & si mal de ses Confrères. En voici cependant un, qui vient à son secours, & qui pour montrer la Justesse & qui plus est l'Orthodoxie des idées du Prélat a publié *A Defensio &c.* C'est-à-dire, *Défense de l'Explication naturelle & facile du Sacrement de la Ste. Cène, où l'on montre que la nature & les fins de ce souper sacré, expliquées à la manière de ce Livre, répondent au dessein & à l'origine de cette Institution, & qu'elles remplissent toutes les Promesses que l'Ecriture y a attachées.* In 8. Peut être cependant y a-t-il lieu de craindre que l'Auteur défendu ne dise de son généreux Secours,

*Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget.*

L'Ecrit de Mr. Chandler, que j'annonçai dans le Volume précédent, a été attaqué dans une Brochure qui porte pour titre *A Letter &c.* C'est-à-dire, *Lettre de Mr. George Harveſt Maître des Arts à Mr. Chandler à l'occasion de son Livre sur les Souſcriptions à des Articles de foi.* In 8. Cette Lettre est plutôt une récrimination qu'une réponse. On y reproche aux Presbytériens de n'é-

n'être pas moins rigides que les Evêques, & les Confessions de foi qu'ils exigent de leurs Ministres valent bien les Signatures contre lesquelles ils se recrient. Il est bon cependant de remarquer que tous les Non-conformistes ne sont pas également exposés aux tortions de leurs Antagonistes.

The Life &c. c'est-à-dire, *la Vie de Mr. Humphrey Prideaux Docteur en Théologie & Doyen de Norwich*, &c. laquelle on a ajoutée plusieurs Ecrits d'une façon, qui n'avoient jamais été publiés. In 8. Les particularités de la vie d'un Auteur si connu ne peuvent qu'intéresser nos Lecteurs, & je me fais un plaisir d'en enrichir cette Bibliothèque. Mr. Prideaux naquit en Cornouailles le 3^e de Mai 1648. d'une famille distinguée de cette Province. Cadet & par cela même destiné à l'Eglise, il fit ses premières études à Westminster, & vint à Oxford en 1668. Les progrès qu'il fit dans les Belles-Lettres le mirent en état de prendre soin & d'enrichir de notes de Littérature une Edition de *Florus*, qui sortit des presses de l'Université en 1672. On voulut le charger ensuite de la publication d'un Manuscrit Grec de *Jean Malala* d'Antioche, mais après l'avoir lu il jugea cette histoire trop fabuleuse pour mériter de voir le jour. Elle a cependant été publiée depuis par Mr. Hody Professeur en Grec, Henri Howard, Comte de Norwich &c. depuis Duc de Norfolk, fit à peu près dans ce tems là présent à l'Université d'Oxford, de Marbres antiques, qui avoient été en la possession de son grand-père le Comte d'Arundel. Les Inscriptions qu'ils contenoient furent trouvées si dignes d'être connues du Public, qu'on jugea à propos d'en publier la description & l'explication. Ce fut Mr. Prideaux qui en eut le soin, & son Livre des *Marbres d'Oxford*, auquel il ne mit que deux ans, parut en 1676 en un Volume in folio. Il acquit beaucoup de réputation à l'Auteur, qui lui-même n'en fit jamais que peu

peu de cas, à cause de la précipitation avec laquelle il avoit été obligé de le composer. Appelé en 1679. à succéder au Dr. Busby dans son Titre de Lecteur en Hébreu, il crut devoir travailler à rendre l'étude de cette Langue & du Rabinisme plus commune & plus facile, en publiant en Hébreu deux Traités de *Maimonide*, auxquels il ajouta une Traduction Latine & des notes de sa façon. Ils portent pour Titre *de Jure pauperis et peregrini apud Judaeos*. Quoique Mr. Prideaux eût été fait Prébendaire de Norwich, dès l'année 1681, il ne laissoit pas de demeurer à Oxford, où il remplissoit l'office de Tuteur, & desservoit un Bénéfice, qu'on lui avoit donné à peu de distance de cette Ville. Mais lorsque le Roi *Jacques* succéda à son frère, Mr. Prideaux prévint les violences qu'on alloit faire à cette Université. Il jugea donc à propos de la quitter, après y avoir pris en 1686. le Titre de Docteur en Théologie, & avoir assisté aux funérailles de son intime ami l'Evêque *Pell*. Il changea le Bénéfice qu'il avoit près d'Oxford pour un autre qui se trouvoit dans la Province de Norfolk, & que sa Prébende de Norwich lui rendoit plus convenable. C'est dans cette dernière Ville qu'il alla habiter. Il ne se contenta pas d'y prendre de la Cathédrale un soin, dont ses Confrères se reposoient volontiers sur lui; il osa encore s'y opposer avec force aux Missionnaires Catholiques, qui dans ce lieu de même que dans tous les autres travailloient avec autorité à faire des Prosélytes. Il défendit la Religion Anglicane & en chaire & par écrit, & mérita l'indignation d'un parti, que l'opposition irritoit. La Révolution fit cesser cette guerre inégale, & rendit Mr. Prideaux aux études & aux honneurs. Il fut nommé à l'Archidiaconat de Suffolk en 1688, & s'appliqua dans ses premières Visites pastorales, à dissiper les scrupules de ceux, à qui les nouveaux Sermons faisoient de la peine. Il ne se distingua pas moins dans les Assemblées

du Clergé, qui furent tenues pour la réforme de la Liturgie. Mr. *Prideaux* l'auroit fort souhaitée, parce qu'il y trouvoit plusieurs choses, qui selon lui pouvoient plus facilement être corrigées que défendues. Mais le parti violent l'emporta alors, comme il l'emporte presque toujours, & Mr. *Prideaux* se crut obligé de publier les raisons qui lui eussent fait souhaiter la correction. On ne lui vit pas moins d'éloignement pour l'*Espirit de l'Eglise*, dans les projets qui furent portés au Parlement contre la pluralité des Bénéfices, & dont l'Evêque *Burnet* étoit le principal Promoteur. Ces projets devoient échouer, & échouèrent en effet, malgré tous les soins & les adoucissements de Mr. *Prideaux*. Lui-même eut toute sa vie la délicatesse de ne conserver aucun Bénéfice, auquel il ne put vailler. Il refusa de se donner aucun mouvement pour obtenir l'Episcopat de Norwich, & aima mieux voir ce Siège rempli par un autre, que d'y succéder à un Ami, que des scrupules en exclurent. Il y avoit longtems que Mr. *Prideaux* travailloit à une Histoire complète des Sarrazins, mais il se borna ensuite à la *Vie de Mahomet* qu'il publia en 1697. Il fut fait Doyen de Norwich en 1702. & ne se vit pas plutôt dans ce poste qu'il s'occupa à réformer les abus du Chapitre; projet qui attire toujours des ennemis, & qui suppose dans celui qui le forme autant de courage que d'intégrité. Les douleurs de la pierre, & les incommodités que lui laissa une taille mal faite & mal soignée l'engagèrent en 1710. à résigner un petit Bénéfice, qu'il n'étoit plus en état de remplir. Ce ne fut aussi depuis ce tems-là, que d'une manière interrompue qu'il put s'appliquer à l'étude. Son *Histoire des Juifs* fut le fruit de ses intervalles de relâche. La première partie vit le jour en 1715. & la seconde deux ans après. Ce Livre l'engagea à quelques Controverses Epistolaires avec diverses personnes, & entre autres avec son parent Mr. *Moyls*, & avec Mr.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 227

Mr. Loyd Evêque de Worcester. Cassé par l'âge & par des infirmités multipliées Mr. *Prideaux* fit présent en 1721 à un Collège de Cambridge, de sa Collection de Livres Orientaux, dont il avoit su faire un si bon usage, & il mourut en 1724. âgé de 77. ans. A ce récit de la vie de Mr. *Prideaux* l'Editeur a ajouté quelques Pièces originales de ce Savant. Les principales sont des projets envoyés à deux Archevêques de Cantorbéry, pour l'avancement du Christianisme dans les Indes, & un plan de réforme pour les Universités Angloises. Ses disputes avec Mrs. *Moyle* & *Loyd* s'y trouvent aussi.

Le premier volume de l'*Histoire des Papes* (a) de Mr. *Bower* paroît depuis quelque tems. Le Période qu'il embrasse s'étend depuis St. *Pierre* jusqu'au Pape *Célestin* en 432. Quoique ce volume soit moins intéressant que ceux qui doivent le suivre, il n'a pas laissé d'être très bien reçu des connoisseurs. On en pourra juger dans les pays étrangers, par la Traduction Française dont l'Auteur a chargé Mr. *Le Moine*, pour prévenir celles qu'on pourroit & que sans doute on ne manqueroit pas sans cela d'en faire à son insu.

La traduction du Livre de Mr. *Burlamaqui* vient d'être publiée sous le Titre suivant. *The Principles &c.*, c'est-à-dire, *Les Principes du Droit naturel, où l'on établit le vrai Système de la Morale & du Gouvernement Civil, & où l'on examine par occasion les sentimens de Grotius, Puffendorff, Barbeyrac, Locke, Clark & Hutchinson.* Ouvrage traduit du François de J. J. *Burlamaqui* Conseiller d'Etat, & ci-devant Professeur en Droit à Genève, par Mr. *Nugent*. In 8. La Préface qu'on a mise à la tête de cet Ouvrage est tirée de l'Extrait qu'on en a donné dans le XXXIX. Volume de cette Bibliothèque (a).

Voici

(a) Voy. Bib. Rais. Tom. XXXIX, pag. 475.

Voici un nouveau Cours de Logique fait sur le modèle de tous les autres, & ni plus ni moins utile qu'eux. *The Elements etc.* c'est-à-dire, *Les Elémens de la Logique en quatre Livres.* Par Guillaume Duncan. In 8.

The Castle of Indolence etc. c'est-à-dire, *Le Château de l'Indolence, Poème Allégorique écrit dans le stile de Spenser.* Par Jaques Thomson. In 4. Ce Poème, dans lequel l'Auteur s'est proposé d'imiter le tour & les expressions d'un ancien Poète Anglois, est divisé en deux Chants, & chacun d'eux l'est en Stances régulières. Le Poète décrit dans le premier Chant sous l'image d'un Enchanteur, qui se tient sur le chemin, & qui par ses discours flatteurs & ses plaisirs empoisonnés séduit, énerve & subjugue les Voyageurs disposés à le croire & à le suivre dans son Château, les charmes & les dangers de la mollesse & de l'oïveté. C'est de cet état d'assoupissement que le Chevalier des arts & de l'industrie vient retirer dans le second Chant ceux dont les facultés ne sont pas encore entièrement apéanties. Il ouvre les yeux aux autres, & les livre aux maladies, aux dégoûts & aux remords, qu'ils se sont eux-mêmes attirés. Les images de ce Poème ne me paroissent ni fort neuves ni fort variées, l'Auteur s'appesantit & devient hargueux en quelques endroits, & pêche souvent contre les loix de l'Allégorie & de l'arrangement naturel. On est cependant en quelque sorte dédommagé de ces défauts par les beautés de détail, & par la noblesse des sentimens du Poète.

The Adventures of Natura &c. c'est-à-dire, *Les Aventures de Nature, ou le progrès de la vie au milieu des passions.* In 8. L'Auteur a voulu tracer dans l'Histoire de son Héros une image des caractères, des progrès, & des suites des passions dans les divers âges & dans les diverses circonstances de la vie, & le tout pour prouver que l'humanité est un mélange de vices & de vertus,

Parmi

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 229

Parmi les Satyres personnelles, qui se débitent continuellement ici, sous le Titre d'Apologie ou de Mémoires, nous n'aurions pas distingué la suivante, si elle ne contenoit quelques Anecdotes assez curieuses, & si elle n'étoit mieux écrite que ne sont d'ordinaire les Pièces de ce genre. *Mémoires etc.* c'est-à-dire *Mémoires de Mr. Pilkington composés par elle-même, & dans lesquels sont insérées toutes ses Poésies & quelques Anecdotes sur des Personnes illustres &c.* Mr. Swift, Pope, &c. de 8. Les Vers de cette Elève de Mr. Swift, indépendamment des circonstances qui les ont fait composer, sont assez jolis pour mériter à cette Dame quelque rang entre les Poètes de son sexe. Que de saphes par les grâces & les écarts, & qu'il y en a peu par les talens.

On a publié les Lettres de deux personnes de distinction, qui voyaçoient en Irlande, & qui pour s'amuser écrivoient à leurs amis de Londres leurs observations sur les lieux qu'ils parcouroient. *Mr. Town etc.* c'est-à-dire, *Voyage d'Irlande, &c. diverses Lettres intéressantes, où l'on rend compte de l'état présent de ce Royaume, & où l'on décrit les Villes, Villages, Terres, Rivières, Edifices, &c. qui s'y trouvent, avec diverses observations sur les mœurs, les coutumes, les antiquités, les curiosités, &c. Histoire naturelle de ce pays, &c.* de 8. Ce n'est ici que la première partie du Voyage complet, & les Auteurs commentent la seconde par la Description de Dublin.

La Mortalitéé des Bestiaux a donné lieu à un grand nombre d'Ecrite, trop peu considérables, pour que nous ayons cru devoir en conserver même les 9 titres. En voici cependant un qui mérite d'être excepté, *quelques Remarques etc.* c'est-à-dire, *De la Vérité des maladies des Chevaux & des Boeufs, qui contient les meilleures méthodes pour les conserver en santé, pour les guérir lorsqu'ils sont malades, &c. pour prévenir la*

communication & les progrès des maladies contagieuses, suivant la pratique des anciens Romains. Ouvrage traduit en Anglois par l'Auteur de la Traduction de Columelle. In 8. Nous annonçâmes cette dernière Traduction il y a quatre ans^(a), & celle-ci nous paroît mériter les mêmes éloges. L'Auteur Latin, quel qu'il soit, a recueilli avec soin les méthodes & les remèdes en usage de son tems, contre les diverses indispositions des Bestiaux. Si quelques-unes de ces pratiques sont absurdes, & si en général il ne paroît pas avoir eu des connoissances fort étendues dans l'Anatomie, ce sont là les défauts de l'âge plutôt que de l'Auteur, & qui n'empêchent pas que son ouvrage ne puisse fournir des lumières sur l'état de l'ancienne Médecine. Des Chevaux aux Hommes le passage n'est pas grand, & qui guérit les uns peut entreprendre la cure des autres.

The Croonian Lectures &c., c'est-à-dire, Discours sur le mouvement musculaire composés suivant l'institution du Dr. Croune, & lus à la Société Royale dans l'année 1747. par Mr. Browne Langrish Docteur en Médecine & Membre de cette Société. In 4. Cet Auteur avoit déjà publié en 1738. un Essai sur le même sujet, & loin d'avoir changé d'idées, il y a été confirmé par le suffrage du Docteur Desaguliers^(b). Il n'a donc fait dans ce nouvel Ouvrage que les développer & les soutenir par des raisons & des expériences nouvelles.

The Doctrine of Ultimators &c., c'est-à-dire, la Doctrine des Ultimateurs, qui procure une nouvelle acquisition à la Littérature mathématique, & qui résulte naturellement de la considération d'une Equation, en tant qu'elle peut être ramenée de son état variable à un ult.

(a) Voy. Bibl. Rais. Tom. XXXIV. Pag. 226.

(b) Exp. Phil. Vol. II. p. 393.

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 231

ultimatum. On y découvre les fondemens originaux de ce que jusqu'ici on a appelé mal à propos Calcul des fluxions ou des différences, & après avoir dégagé cette partie relevée des Mathématiques, des méthodes aveugles & non Géométriques de déduction dont on s'est servi jusqu'ici, on prouve qu'elle dépend de principes qui peuvent être aussi parfaitement démontrés que les propositions les plus évidentes des Elémens de la Géométrie. Par Mr. J. Kirkby Vicair de Waldershare en Kent, In 4. Chaque Equation, dit l'Auteur dans sa Préface, suivant les conditions qu'elle renferme, a une certaine limite, au delà de laquelle ses quantités inconnues ne sauroient ou s'élever ou décroître. Cette propriété, qui jusqu'ici a été ou peu connue ou imparfaitement expliquée, est aussi essentielle à ces quantités, tant qu'elles sont affectées par les mêmes conditions, que l'extension ou la divisibilité même. Ce qui détermine cette limite, & que j'aie d'un terme plus propre j'appellerai l'Ultimateur est la même chose que ce qui a été nommé Différence par quelques Mathématiciens & Fluxion par quelques autres.

On vient de publier deux différens Traités sur la Trigonométrie plane & Sphérique. L'un de ces Ouvrages est écrit par un Anonyme, qui s'est principalement proposé d'y montrer l'Analogie qu'il y a entre ces deux branches de la Trigonométrie. Mr. Simpson est l'Auteur de l'autre Ecrit, qui contient dans un ordre fort simple & fort méthodique les principales propositions utiles pour la Résolution des Triangles plans & sphériques, & les principes du calcul des Logarithmes.

ARTICLE XII.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

LISTE des Professeurs de l'Université de Cracovie.

Le PATRON de l'Université est Son Excellence, Monseigneur JOSEF ANDRE COMTE EN ZALUSKI ZALUSKI, premier Reçerendaire du Royaume.

AU COLLEGE MAJEUR.

MONSIEUR

Matthieu Ziethewick, Docteur & Professeur en Théologie, Chanoine de l'Eglise Cathédrale, Vice-Chancelier de l'Université & Censeur des Livres du Diocèse de Cracovie. Il a fait imprimer l'Oraison funèbre sur la mort de Son Altesse, Stanislas Szembek, Archevêque de Gnesne.

François Kalewski, Docteur & Professeur en Théologie, Prévôt de l'Eglise Collegiale de Toussaints,

Stanislas Filipowicz, Professeur en Théologie, Doyen de l'Eglise Collegiale de St. Florian. Il a publié quelques Ouvrages sur les Mathématiques.

Casimir Pataszkowski, Professeur en Théologie, Chanoine de l'Eglise Collegiale de St. Florian. Il a publié plusieurs Panégyriques, & une Rhétorique pour l'usage des Ecoles sans ajouter son nom.

Adalbert Grzymala, Professeur en Théologie, Doyen de l'Eglise de Ste. Anne. Il a publié quelques Thèses sur

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 233

la Philosophie & la Théologie Mo-
rale.

Albiers Gajkowski, Chanoine de St.
Florian. Il a publié un Panégyrique
sur la mort du Chancelier Szembek.

André Cybulski, Professeur en Théolo-
gie, & Chanoine de St. Florian.

Joséph Popiosek, Professeur en Théologie,
Chanoine de St. Florian. Il a publié
quelques Ouvrages sur les Mathéma-
tiques & quelques Oraisons funèbres.

Antoine Krzynowski, Professeur en
Théologie, Chanoine de St. Flo-
rian. Il a publié quelques Ouvrages
sur les Mathématiques & quelques
Panégyriques.

Casimir Sieplowski, Professeur en Théo-
logie. Il a publié un Panégyrique sur
la mort de l'Illustissime Kaznowski
& quelques Conclusions sur la Phi-
losophie.

Laurent Sattszewicz, Professeur en
Théologie, Chanoine de St. Flo-
rian. Il est Astrologue, Mathématis-
cien. Il a publié une Géographie en
Polonois.

Paul Polaczek, Professeur Royal en Phi-
losophie, Chanoine de Ste. Anne. Il
a publié quelques Conclusions sur la
Philosophie.

Michel Czerniki, Professeur Royal en
Philosophie, Chanoine de Ste. Anne.

Jean Przytkowski, Professeur Royal de
Philosophie & de Mathématiques &
Archi-Diacre de Ste. Anne. Il publie
des Almanacs chaque année.

Adalbert Bigaczewicz, Professeur Royal de Philosophie & d'Eloquence, Chanoine de Ste. Anne. Il a publié quelques Panégyriques.

Antoine Joteczewski, Professeur Royal en Philosophie, Chanoine de Ste. Anne, & Prédicateur de l'Eglise Cathédrale de St. Gervais de Cracovie.

AN COLLEGE JURIDIQUE.

MONSIEUR *Jean Lukini*, Docteur & Professeur en Droit, Chanoine de Cracovie, à présent Recteur de l'Université.

Stanislaus Kuslierowski, Docteur & Professeur en Droit, & Archi-Diacre de l'Eglise Collégiale de Toussaints.

Adalbert Micienski, Docteur & Professeur en Droit, Chanoine de l'Eglise de Toussaints. Il travaille à un Ouvrage sur le Droit du Royaume, qu'il mettra bientôt sous la presse.

Jean Pataszewski, Docteur & Professeur en Droit, Chanoine de l'Eglise de Toussaints. Il a publié: *Examen Episcoporum, Argenida Polska*.

Stanislaus Mamezynski, Professeur en Droit, Doyen de St. Michel au Palais de Cracovie. Il a publié quelques Sermons, & deux Livres, dont le premier s'appelle *Chwata Boska*, & le second, *Praxis Commissarialis*.

Casimir Jarmundowicz, Professeur en Droit, Chanoine de Toussaints. Il a publié plusieurs Panégyriques & un Livre sous le Titre de *Liber Decima-*

de Juillet, Août & Septembre, 1748. 235

*rum cum supplemento de reductione
Marcarum.*

Antoine Wilboszewski, Professeur en
Droit, Chanoine de l'Eglise de
Tousaints, Directeur de l'Acadé-
mie de Posenie.

Jean Rypinski, Professeur en Droit,
Chanoine de l'Eglise de Tousaints,
Ancien du Collège des Jurisconsul-
tes.

A V E R T I S S E M E N T

*De l'Auteur des deux Lettres contre le Sr. N. insérées
dans les deux Parties précédentes de ce JOURNAL.*

Comme je n'écris que pour la Vérité, & que je n'ai
pour Mr. *van Swieten* que des sentimens d'estime; je
me hâte de reconnoître que ce Médecin a véritable-
ment reconnu l'inflammation faite par le sang épanché
dans le tissu cellulaire, & que par conséquent ma Cri-
tique ne porte que contre les Auteurs qui l'ont pla-
cé uniquement dans les Vaisseaux plus fins que ceux
du sang. Le passage de Mr. *van Swieten* m'étoit é-
chappé, & je me fais un plaisir sensible de lui ren-
dre cette justice, sans avoir été averti, en priant Mr.
Wetstein de donner une place à cette Déclaration.

daté le 10 Sept. 1748.

T A-

T A B L E D E S A R T I C L E S.

I. LÉTRE de Chév. THOMAS FILS-OSBORNE.	Pag. 3.
II. MÉMOIRES de l'ACADÉMIE ROYALE des Sciences de SUEDE, pour les Années, 1746, 1747.	19
III. VOYAGE autour du Monde fait dans les Années 1740, 1, 2, 3 & 4, par GEORGE ANSON.	39
IV. ÉPIQUE, A Madlle. SOPHIE ROQUES précédée d'une Lettre au Père, l'Abbé de Basse.	42
V. EXPLICATION adoucie de la BULLE de CLEMENT VI.	97
VI. LA RELIGION, Poème de MR. RACINE, traduit en Vers Allemands.	114
VII. HISTOIRE de l'ACADÉMIE ROYALE des Sciences de Paris, l'Année 1743.	124
VIII. TRAITE sur les MIRACLES &c. par A. Le Moine.	153
IX. LE SPECTACLE de la NATURE, le Tome Sixième.	183
X. EXPLICATION de la Promesse du CENTUPLE.	201
XI. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	220
XII. NOUVELLES ACADEMIQUES.	232

— 31 —

CATALOGUE

DES LIVRES LATINS & FRANÇOIS.

qui se trouvent Chez J. WETSTEIN:

Aeta Societatis Regiae Scientiarum Upsalienfis,
4. figuris.

Caab Ben Zoheir Carmen in Laudem Muham-
medis, item Amralkessi Moallakah, ex Edi-
tione G. J. Lette, 4

Celsii (Olavi) Hierobotanicon, sive de Plantis Sa-
cræ scripturæ Dissertationes breves 8. II Tomi

Coluthi Raptus Helenæ, cum Animadversioni-
bus a Lennep. 8.

Erpenii Grammatica Arabica &c. ex editione A.
Schultens; Edit. nova, 4.

Hagenbuchii Epistolæ epigraphicæ ad J. Bonhis-
rium & ad A. F. Gorium &c. 4.

Halleri Disputationes Anatomicae selectæ 4. III.
Tom. fig.

Heerkens Panegyris de Laudibus GULIELMI
Principis Aratit, &c. Reipublicæ Belgii Gû-
bernatoris, 4.

Hippocratis Opuscula aphoristica semeiotico-the-
rapeutica, una cum Jurejurando 8.

Hofmanni Opera omnia Médica Edit. nova fol.
III. Tom.

Linnaei (Caroli) Flora Zeylanica, sistens Plan-
tas Indicas Zeylonæ Insulæ, 8. fig.

—— Hortus Upsalienfis, exhibens Plantas
exoticas Horto Academia Upsalienfis a sese il-
latas ab Anno 1742. in Annum 1748, 8. fi-
guris.

Mirai

CATALOGUE DES LIVRES.

- Miræi (Auberti) Supplementum ad Opera diplomaticæ five Collectionis Diplomatum Belgicorum Tomus Quartus, fol.
 Monumenta Germanica quædam Antiquitatis eruditæ ex editione ac Dissertationibus Conyers Middleton, 4. Londini, figuris.
 Muschenbroeck Institutiones Logicæ, præcipue comprehendentes Artem argumentandi, 8.
 Pauw (J. C.) Notæ in Pindari Olympia, Pythia, Nemea, Isthmia, 8.
 Richei Vindiciæ Prætoris Romani & Juris Honorarii, 8.
 Schultens (Alberti) Commentarius in Proverbia Salomonis, 4.
 Venemii Dissertationes Selectæ ad S. Scripturam V. & N. Testamenti, 4.
 Virgilius Collatione Scriptorum Græcorum illustratus, ex Editione Valekenæri, 8.
 Wesselingii Epistola ad Venemam de Aquilæ in Scriptis Philonis Jud. fragmentis & Platonis Epistola XIII. &c. 8.
 Woiutyn Hulewicz (Alex. Gabr.) Institutiones Linguae Græcæ, Regulis quadraginta comprehensæ, &c. 4.

LIVRES FRANÇOIS.

- Bible avec un Commentaire littéral, composé de Notes choisies tirées des meilleurs Auteurs, 4. le Tom. IV. partie première.*
Dictionnaire Géographique Portatif, ou Description de tous les Royaumes &c. traduit de l'Anglois sur la 13. Edition de L. Echard, 8.
Histoire Générale des Royaumes de Chypre, de
 36-

CATALOGUE DES LIVRES.

Jérusalem, d'Arménie, & d'Egypte, comprenant les Croisades &c. par le Chevalier Dominique Janna, II Tom. 4. avec fig.

— *des Voyages, ou Nouvelle Collection de toutes les Relations & Voyages qui ont été publiés jusqu'à présent, 4. fig. le Tome 17me.*

— *Universelle, Traduite de l'Anglois 4. le Tome IXme.*

Lettres de Mr. l'Abbé le Blanc concernant le Gouvernement, la Politique & les Mœurs des Anglois & des François III. Tom.

— *d'une Dame Champenoise à une Dame de Qualité à la Haye contenant le Détail de plusieurs Avantures galantes & comiques arrivées de nos jours 8.*

— *d'une Péruvienne 8.*

Livre de Job traduit du Latin de Mr. Schultens, 4.

Les Mœurs, 8.

Oeuvres de Mr. Gresset 8. II. Tom.

Recueil d'Actes, Négociations, &c. par Rousses 8. le Tom. XIX.

Spectacle de la Nature, ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire Naturelle fig. Tomes VI & VIIme. 12.

Traité de Géographie, plus facile que tout ce qui a paru jusqu'à présent, pour apprendre cette Science aux Jeunes Gens, 12.

DECLARATION OF INDEPENDENCE

When in the Course of human events, it becomes necessary for one people to dissolve the political bands which have connected them with another, and to assume among the powers of the earth, the separate and equal station to which the laws of Nature and of Nature's God entitle them, a decent respect to the opinions of mankind requires that they should declare the causes which impel them to the separation.

We the Representatives of the United States of America, in General Congress assembled, do hereby declare that these United States are, and of right ought to be, free and independent States; that they are absolved from all allegiance to the British Crown, and that all political connection with Great Britain is and ought to be totally dissolved; and that as a free and independent State, they have full power to levy war, conclude peace, contract alliances, establish commerce, and to do all other acts and things which independent States may of right do.

In witness whereof, we have hereunto set our hands and seals, this fourth day of July, in the second year of the said Declaration of Independence.

For the Congress we signed, John Hancock, President.

For the Delegates we signed, John Adams, Vice President.

For the Delegates we signed, Thomas Jefferson, Secretary.

For the Delegates we signed, Benjamin Franklin, President.

For the Delegates we signed, John Jay, Vice President.

For the Delegates we signed, Robert R. Livingston, Secretary.

For the Delegates we signed, James M. Smith, President.

For the Delegates we signed, George Washington, Vice President.

For the Delegates we signed, John F. Kennedy, Secretary.

For the Delegates we signed, Lyndon B. Johnson, President.

For the Delegates we signed, Hubert H. Humphrey, Vice President.

For the Delegates we signed, Martin Luther King, Jr., Secretary.

For the Delegates we signed, Abraham Lincoln, President.

For the Delegates we signed, Andrew Johnson, Vice President.

For the Delegates we signed, Ulysses S. Grant, Secretary.

For the Delegates we signed, Rutherford B. Hayes, President.

For the Delegates we signed, James A. Garfield, Vice President.

For the Delegates we signed, Chester A. Arthur, Secretary.

For the Delegates we signed, Grover Cleveland, President.

For the Delegates we signed, Benjamin Harrison, Vice President.

For the Delegates we signed, William McKinley, Secretary.

For the Delegates we signed, Theodore Roosevelt, President.

For the Delegates we signed, William Howard Taft, Vice President.

For the Delegates we signed, Woodrow Wilson, Secretary.

For the Delegates we signed, Warren G. Harding, President.

For the Delegates we signed, Calvin Coolidge, Vice President.

For the Delegates we signed, Herbert Hoover, Secretary.

For the Delegates we signed, Franklin D. Roosevelt, President.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE,

1748.

TOME QUARANTE-UN

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
M D C C X L V I I I.

REPUBLICAN

OF THE

STATE OF

NEW YORK

DEPARTMENT

OF THE

LANDS

AND

WATER

RESOURCES

OF THE

STATE

OF NEW YORK

AND

THE

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE

Pour les Mois

d'Octobre, Novembre & Decembre,

1748.

A R T I C L E I.

HERMANNI VENEMA Dissertationes selectæ ad
sacram scripturam Veteris & Novi Testamen-
ti, quarum Tom. I. Part. I. continet dis-
sertationes quinque ad Librum GE-
NESEOS *Leovardiae* 1747.

C'est-à-dire,

DISSERTATIONS CHOISIES *sur l'Ecriture Sain-*
te du Vieux & du Nouveau Testament, dont
la première partie du Tome I. contient cinq
Dissertations sur la GENESE à Leuwaarde
1747. in quarto pagg. 200.

MOnsieur le Professeur *Venema*, après nous a-
voir donné deux ans auparavant des Dis-

Q 2

serta-

sertations sur les quatre *Monarchies de Daniel*, se propose de donner tous les ans un petit Volume, pour éclaircir des passages obscurs du Vieux & du Nouveau Testament, tant par une nouvelle Version, que par une Paraphrase plus ample, appuyée sur des raisons qui la confirment, ou qui combattent les Interprétations ordinaires. Il commence par la Genèse.

Le premier Passage regarde ce que Dieu dit à Cain après son sacrifice, Ch. IV. vers. 7. Voici le sens des paroles selon notre Interprete: „ Ne savez-vous pas que, si vous faisiez bien, cela affermiroit votre prééminence, & vous assureroit les droits du premier né? mais si vous faites mal, étant couché à la porte du péché, croyez-vous que votre frère Abel vous recherchera? & feroit-il juste que vous le commandiez comme son maître? ” *Etre couché à la porte de quelqu'un* représente ou un Disciple, ou un Galand, ou un Satellite (voyez 2. Sam. XI. 9.)

Le second Passage se trouve Ch. VI. 3. où notre Auteur prend pour une Promesse, ce que les autres prennent pour une Menace. „ Mon Esprit ne jugera pas toujours l'homme, c'est-à-dire, ma colère contre les Enfants d'Adam, ou contre Cain & sa Postérité, ne durera pas toujours: car il est aussi de chair, c'est-à-dire, foible & digne de compassion. Les effets de ma Malediction ne dureront que six vingt ans; ce tems expiré, les fils de Dieu, c'est-à-dire, Seth & sa Postérité s'allieront avec la Famille de Cain, & la Division cessera ”. On prouve par le Verset précédent, qu'Adam ou l'Homme, ou les Fils de l'Homme signifient la Famille de Cain, comme les Fils de Dieu signifient la Famille de

de Seth. On remarque que la raison *car il est chair* ne signifie jamais dans le Vieux Testament des Gens corrompus, incorrigibles & dignes de punition, mais plutôt la foiblesse humaine, qui est un objet propre de la Miséricorde divine; voyez Pseaume LXXVIII. 38. 39. C III. 14. Esaïe LVII. 16. On confirme le sens de cette Prédiction par l'événement, car Seth étant né d'abord après la mort d'Abel Ch. IV. 25., eut à l'âge de 105. ans un Fils appelé Enos, Ch. V. 6., & bien-tôt après les Sethites & les Cajanites se réunirent dans une même société religieuse Ch. IV. 26. aussi bien que dans une même Famille par les liens du mariage Ch. VI. 2.

Sur le troisième Passage Ch. IV. 1-7. qui permet de manger les animaux, & commande de mettre à mort les Meurtriers, notre Auteur fait plusieurs Remarques, que nous ne saurions développer dans un court Extrait; c'est pourquoi nous renvoyons le Lecteur à la Dissertation même.

La quatrième Dissertation est beaucoup plus unie, quoique le Passage Ch. IX. 25-27. est incomparablement plus embarrassé. En voici l'Interprétation: „Noë prévoyant par l'Esprit prophétique, que la Postérité de Canaan fera beaucoup
 „ pis, que son Père Cham n'avoit fait, en décou-
 „ vrant la Nudité de Noë, prédit qu'elle sera
 „ maudite de Dieu & condamnée à subir le joug
 „ de l'Esclavage, & à servir l'un des frères de
 „ Cham, c'est-à-dire, la Postérité de Seth ou la Na-
 „ tion Juive. Il ajouta encore une autre Prophétie
 „ qui regarde la Postérité de Sem & de Japhet, &
 „ dit: le Dieu de la Postérité de Seth, c'est-à-dire
 „ le Dieu d'Israël soit loué, elle possèdera la terre
 „ de Canaan, & subjuguera les Canaanites. Dieu

„ logera au large la Postérité de Japhet, & lui donnera beaucoup de terres à posséder, mais il n'habitera que dans les Tentés de Seth, c'est-à-dire, parmi les enfans d'Israel, parmi lesquels il dressera son Tabernacle & établira son Culte public, desorte que le reste des Canaanites sera obligé malgré eux, de contribuer à ce Culte de Dieu, Josué Ch. IX. 23." Il faut avouer que cette Interprétation est très claire & aisée : on montre en même tems les difficultés insurmontables, qui résultent de l'Interprétation ordinairement reçue.

La dernière Dissertation, qui est la plus longue de toutes, roule sur ch. XV. 9-18. où Dieu représenta à Abraham dans une Vision, ce qui devoit arriver à sa Postérité, dans l'espace de 400. ans, qui finissent à la Sortie d'Egypte. Mr. *Venema* y réfute en passant une pensée creuse de Mr. *Chub*, qui avoit prétendu que Melchisedec avoit payé la Dixme à Abraham, contre le témoignage de l'Epître aux Hébreux. Ensuite il prouve, que le *partage des animaux par le milieu*, dont il est parlé au vers. 10. n'a pas été fait par Abraham, mais par Dieu lui-même. Il prétend aussi que quand il est dit au vers. 9. *prends moi une Tourterelle, & un Pigeon*, il faut l'entendre d'une seule Tourterelle, comme s'il avoit été écrit, *une Tourterelle, c'est-à-dire, le petit d'une Tourterelle*. Enfin il trouve dans *une Genisse de trois ans, & une Chèvre de trois ans, & un Belier de trois ans*, les douze Tribus d'Israel bien comptés, puisque trois fois trois ans font neuf, & les trois Animaux ajoutés au nombre des années font douze. Il y en aura pourtant, auxquels ce calcul ne paroitra pas clair & net, & qui douteront s'il est permis de faire une Somme totale de

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 247

de deux nombres d'un genre tout-à-fait différent, comme est le nombre des Animaux, & le nombre de leurs Années; outre que selon cette manière de raisonner la Tourterelle, qui avoit sûrement son âge aussi, nous fourniroit une treizième & une quatorzième Tribu, au lieu que l'Ecriture ne parle que de douze.

Ne pourroit-on pas entendre par les trois Animaux les trois Patriarches? *Abraham* représenté par une *Genisse*, parce qu'il avoit été idolâtre avant que de s'être mis sous le joug du Royaume de Dieu; *Isaac* par une *Chèvre*, parce qu'il s'est marié fort jeune; & *Jacob* par un *Belier*, parce qu'il fut Père d'une nombreuse famille? Enfin *Joseph* & *Mose*, à la tête des enfans d'Israel, par la *Tourterelle* & le *Pigeon*, pour les raisons alléguées dans la Dissertation? Qu'il me soit permis de hazarder cette Conjecture, quoique je ne l'ose garantir.

ARTICLE II.

Der gegenwärtige Zustand der GÖTTINGISCHEN UNIVERSITÄET &c.

C'est-à-dire,

ETAT présent de l'ACADEMIE de GOTTINGUE, en deux Lettres adressées à un Gentilhomme, qui réside dans l'Empire. à Gottingue chez J. G. Schmidt 1748. de 78 pages in 4.

L'Auteur anonyme de ces deux Lettres est Mr. J. C. C. dont le nom reviendra dans la liste des Professeurs de Gottingue, & que nous y laisserons le soin de découvrir aux Curieux.

L'attention extraordinaire, que S. M. Britannique a eu depuis quatorze ans pour la nouvelle Académie, & l'honneur qu'elle vient de lui faire en en faisant la visite en Personne, nous ont fait espérer, qu'on verroit avec plaisir un Extrait de sa Description.

Son Auteur commence par la ville, qui sert de résidence à Université. Elle est assez grande, agréablement située dans un vallon de douze lieues de longueur sur une lieue de largeur, & dans un terrain des plus fertiles. Ses anciens Habitans n'ont pas ignoré les avantages de la régularité, la plus part de ses rues sont droites & bien éclairées, & on a soin d'y faire regner la propreté, que je préférerois toujours à la magnificence, dès qu'il faudra opter.

Mr. C. entre dans le détail de la dépense qu'il y convient de faire. C'est pour ses Compatriotes les Allemands, qu'il en a parlé. Les Académies étrangères sont toutes, sans exception, d'une plus grande dépense à tous égards.

La bénéficence du Prince en a facilité le séjour aux personnes, que la fortune n'a pas favorisées. Il y a cent places distribuées en sept tables franches, où des Etudiants, & sur tout des Etrangers, font deux repas par jour, à six sous de Hollande par semaine, petite redevance, qui sert à augmenter le nombre des places, sans peser à ceux qui en profitent.

On trouve actuellement à Gottingue plusieurs ornemens, qui manquent à d'autres Universités plus anciennes. Une Bibliothèque de 17000 Volumes y tient le premier rang. Elle s'acroît à vue d'œil, & s'enrichit principalement par les livres d'hif-

d'histoire & de goût, qu'on y fournit avec profusion. On peut en jouir deux fois par semaine, & il y a, pour la desservir, outre le Bibliothécaire, un Sous-Bibliothécaire qui est Mr. le Dr. *Matthia*, & un Aide.

La bonté du Prince y entretient un *Seminaire Philologique*, dans lequel neuf Etudiants, qui se dévouent au service des Ecoles, sont élevés à cet emploi sous la direction du Professeur en Eloquence. Ils y sont encouragés & par des secours actuels, & par l'espérance d'être employés dans leur tems.

L'Anatomie si utile au Public parcequ'elle éclaire l'art de guérir, y est protégée avec la même libéralité. Des Privilèges étendus fournissent au Théâtre une trentaine de Corps humains par an. Le Public en fait tous les frais, & met le Professeur en état de prêter aux Etudiants des Corps, sur lesquels ils peuvent s'instruire par eux-mêmes dans l'art de dissequer, à des conditions, qu'on ne trouve pas ailleurs. On y donne pension à un Professeur, qui est Docteur en Médecine, à deux Aides, qui sont des Etudiants, & à un Dessinateur. Toutes ces personnes travaillent sous la direction du Professeur. Il a commencé un cabinet de préparations, & un recueil de desseins, dont plusieurs ont paru.

Le jardin est vaste, il y a outre les plantes ordinaires, un assortiment de plantes rares, naturelles des Alpes & des montagnes du Hartz, que le Professeur a ramassé dans plusieurs voyages. Un catalogue, qui va paroître avec plusieurs planches de plantes nouvelles en va donner une idée.

La Physique, si brillante de nos jours n'est pas négligée ici. On a fourni au Savant, qui l'enseigne,

une suite complete d'instrumens de physique, qui s'augmente tous les jours sous ses yeux & dont il fait l'usage convenable dans ses cours de Physique Expérimentale.

Les Exercices, & les Langues vivantes y sont enseignées par plusieurs Maîtres, très bien payés, & par conséquent bien choisis. On se flatte d'y posséder la personne la plus capable pour enseigner. L'Anglois, qui soit en Allemagne.

Les prix des Leçons sont si bas, en comparaison, de ceux que l'on paye en Hollande, que les Etudes sont de toutes les dépenses d'un Etudiant celle qui est la moins considérable. C'est six ou quatre Risdals par Cours, & ce Cours dure toujours six mois.

Tout cela n'inviteroit personne, si les Professeurs étoient ou peu habiles, ou peu exacts sur leurs devoirs. Les Loix ont pris soin du dernier de ces articles, & des pensions, inconnues jusqu'ici en Allemagne, ont mis le Prince en état de choisir entre les Sujets les plus célèbres. Le fonds de l'Université est double & quadruple des fonds des autres Académies de l'Allemagne, & le bon ordre des Finances du Prince, peut nous tranquilliser sur le bien-être futur de Gottingue.

La manière d'étudier approche trop de celle des Académies de Hollande, pour demander un grand détail. Les Etudians y sont libres, ils choisissent leur table & leur logement, il n'y a que les loix au dessus d'eux. Mais ces loix sont exactes, & la licence est bannie de l'Académie. On fait deux Cours par an, aussi n'y a-t-il point de vacance, on n'y perd pas un moment de tems. Cette perte est double bien souvent. La jeunesse y perd & par le tems même quel-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 251.

le ne met pas à profit, & par les occupations frivoles, qu'elle se donne pour le perdre avec agrément.

Il y a actuellement vingt-six Professeurs à Gottingue, ce nombre est arbitraire; le Prince n'y est pas gêné, comme en bien d'autres Académies, par des nombres consacrés, qui excluent le mérite étranger, & qui font languir dans l'attente celui des jeunes Savans.

Voilà les noms des Professeurs de Gottingue, dont plusieurs sont connus, & les autres méritent de l'être.

Mr. *Jean Laurent de Mosheim* est à la tête des Théologiens. Sa traduction de Cudworth, sa Morale Chrétienne, & cent autres Ouvrages, nous dispensent d'en faire l'Eloge. Il est Chancelier de l'Université.

Mr. *Fencklein*, qui possède à fond l'Histoire littéraire de la Théologie: Mr. *Oporin* dont la piété relève le savoir, & Mr. *Ribov*, Orateur aplaudi & Philosophe sévère, sont de la même Faculté. Mr. *Kortholt*, Editeur de quelques Volumes d'Epitres de *Leibnitz*, & Mr. *Kraft* Auteur d'un Journal Théologique, qui a beaucoup de vogue, y sont adjoints.

Mr. *Heumann* est connu depuis longtems, tous les Journaux en ont parlé, il a donné une infinité de Pièces de critique sacrée & profane.

Mr. *Gebauer* est premier Professeur en Droit. Il a réuni les agrémens des Belles Lettres avec le sérieux de la Jurisprudence. Nous en avons annoncé l'Histoire de *Richard* de Cornouaille T. XXXIII. P. 1. & il est occupé actuellement à donner une Edition plus parfaite du Code. Il a acheté pour cet effet le recueil des Manuscrits de
Mr.

Mr. *Brenckmann*, où s'est conservé ce qui nous reste du Code de Florence. Sa Bibliothèque est presque au dessus des forces d'un particulier, & par le nombre des Volumes, & par le choix.

Mr. *Wabl* fait son fort des Consultes & du Droit Civil. Mr. *Ayrer* y ajoute l'amour des belles Lettres & de l'Histoire. Mr. *Boehmer* s'applique aux parties pratiques du Droit; Mr. *Kable* est connu par plusieurs Ouvrages; Mr. *Riccins*, Savant laborieux, est en même tems Secrétaire de l'Académie: Mr. *Putter* s'applique au Droit public, & à ce qu'on appelle le Procès de l'Empire.

Mr. *Schmauss* tient un rang des plus distingués entre les Professeurs du Droit public, & entre les Historiens de l'Allemagne. On l'a rappelé de Halle, où le Roi de Prusse, bon Juge en Mérite, l'avoit fait venir de Gottingue. Il est sur la Constitution de l'Empire dans des idées bien différentes de celles, qu'on enseigne en Saxe & dans d'autres Académies sujettes à de puissans Electeurs. L'Empereur a selon Mr. *Schmauss* bien des Droits & des Prérogatives que la puissance supérieure des Vassaux de l'Empire ne lui permet pas toujours d'exercer, mais que les loix lui attribuent.

Mr. *Claprobt* joint les charmes de la Poësie & du goût à la connoissance parfaite de la pratique du Droit. Ses Leçons trouvent l'accueil le plus favorable chez la jeunesse.

Mr. *Richter* le Médecin est en même-tems Poëte & littérateur, & Mr. *Brendel* a préféré de se livrer à la Pratique.

Nous avons parlé de Mr. *Haller* Professeur
en

2 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 253

en Anatomie & en Botanique ; dans plusieurs tomes de notre Journal : Tom. XXIX. P. II. Tom. XXXII. & dans le Tome XXXVI. P. I. comme aussi dans le Tome XL.

Mr. *Segner* est grand Analyste, & s'est fort bien tiré d'une controverse géométrique avec un célèbre adversaire, c'est Mr. *Wolf*.

Mr. *Köbler* est Historien : le détail le plus exact des Généalogies & des affaires de l'Allemagne lui est familier. Il a beaucoup écrit, & les Médailles dont il a donné de nombreux Volumes, avec des éclaircissemens historiques, sont une partie de ses Etudes favorites.

On peut voir ce que nous avons dit de Mr. *Gesner* dans l'Article de *Lucien* & ailleurs (T. XVI. XXV. XXXI.) Il est connu encore par son Edition des Auteurs de *Rerustica*, & par celle, qu'il vient d'achever du *Thesaurus linguae latinae*.

Nous avons dit notre sentiment de Mr. *Holmann* T. XXXVII. P. II. T. XL. P. II.

On a de Mr. *Penther* des Ouvrages très considérables sur l'*Architecture pratique*.

Mr. *Waebner* est estimé pour la connoissance profonde des Langues Orientales, & des Antiquités sacrées : Mr. *Michaelis* ajoute aux mêmes talens la Poësie & les Langues modernes, & Mr. de *Windheim* a traduit avec approbation plusieurs livres Anglois. Il enseigne les Sciences du goût & la Philosophie.

Des arrangemens si exacts & si utiles, & des soins qu'aucun Ministre ne s'est donné encore, n'ont pu que faire réussir les intentions de S. M. Britanique, & celles de Mr. de *Munchhausen* Curateur de

de l'Académie: Sa Majesté a témoigné de la manière la plus éclatante, combien elle étoit satisfaite de la propreté de la Ville, du bon ordre & des mœurs polies qui regnent chez les Etudiants; du goût des Arcs de Triomphe & les solemnités avec lesquelles on a célébré son arrivée, & des efforts que font les Professeurs pour faire fleurir l'Académie, à laquelle ce Monarque a bien voulu faire porter son nom.

Sept Comtes du S. Empire y étudient actuellement, le nombre des Gentilshommes est très considérable, & celui des Etudiants passe six cens.

M. C. narre avec beaucoup d'agrément les choses; dont nous donnons un précis, & nous sommes persuadés qu'on liroit avec plaisir ses deux Lettres, si elles étoient traduites dans un Langage plus universel.

A R T I C L E III.

- + *ESSAI sur la FELICITE de la VIE à VENIR*, en Dialogues. Par C. L. DE VILLETTE, *Ministre de l'Eglise François de St. Patrick à Dublin*. Grand 8o. de 440 pages, A Dublin chez S. Powell. 1748.

ON fait paroître ici sur la Scène quatre Interlocuteurs, *Philémon, Eugène, Cléobule, & Théovrite*. Comme il n'y a rien de décidé sur la nature des plaisirs de l'autre Vie, chacun de ces Messieurs donne carrière à son esprit, qu'il fait souvent promener jusques dans les espaces imaginaires. La plus forte tâche tombe en partage à
Théo-

d'Octobre; Novembre & Decembre, 1748. 253

Théocrite; c'est lui qui se charge de développer tout le Système de la *Félicité à venir*, de lever les doutes, d'éclaircir les difficultés, en un mot de parer tous les coups que lui portent les trois Champions qui combattent avec lui sur l'Arène. Rien n'épouvante *Théocrite*, rien ne l'embarrasse, la vue de trois redoutables Adversaires ne le déconcerte pas. Grand Philosophe, profond Théologien, il appelle à son secours la Raison, le Témoignage, & fait valoir ses armes avec tant de force, tant d'adresse & de dextérité, que chaque Joute est pour lui une victoire. Jamais Héros n'entra en lice avec plus de confiance. *Je me flatte*, dit-il, *que j'ai prévu toutes les difficultés de quelque importance. J'ai préparé mes solutions: ainsi, en général, ma défense, non plus que votre attaque, ne sera pas un impromptu.*

Dans le premier Dialogue les Adversaires de *Théocrite* tâchent de saper tout l'édifice par les fondemens. L'entreprise est belle & des mieux concertées. Nous ne savons, dit *Philémon* (a) ce que c'est que le Ciel. L'Ecriture ne nous en parle que d'une manière vague; les images mêmes qu'elle emploie ne sont que des Allégories. On ne pouvoit mieux commencer l'attaque; aussi *Cleobule* l'a trouve-t-il si belle, si forte, & si propre à faire quitter prise à *Théocrite*, qu'il se joint à *Philémon* pour l'aider à terrasser l'Ennemi commun. Comment, dit-il, faits comme nous sommes, pouvons-nous nous former la moindre idée des biens du Ciel? Les Auteurs

(a) Le Lecteur doit être averti que, n'exposant ici que le fonds du Système, je suis obligé de faire parler chaque Interlocuteur fort laconiquement.

teurs Sacrés, bien loin de nous instruire sur cet article, semblent vouloir nous détourner d'en faire la recherche. Ils ne nous en parlent, que pour nous apprendre que nous n'en pouvons rien connoître. Ce sont, disent-ils, des choses *inénarrables*, des choses *que l'Oeil n'a point vues, que l'Oreille n'a point ouïes, & qui ne sont point montées au coeur de l'Homme*. Ils nous disent enfin que *ce que nous serons n'est point encore manifesté*. Voilà qui est précis; & la conclusion qu'en tire Cléobule, & qui n'est que trop bien fondée, c'est qu'une pareille recherche est non seulement inutile, mais même *fri-vole & téméraire*.

Vous, qui vous intéressez pour le pauvre *Théocrite*, vous le croyez sans doute vaincu, vous le plaignez. Rassurez-vous. Il n'est pas homme à se rendre si facilement. Il est de cet ordre de Gens, qui croient avoir le privilège de ne jamais rien céder. Leur opposez-vous la Raison, ils la traitent de mauvais Guide; leur alléguez-vous l'autorité de l'Ecriture, ils se servent de son témoignage même pour se défendre & vous attaquer. Suivant *Philémon* & *Cléobule*, la nature des Biens célestes nous est inconnue, nous ne saurions nous en former aucune idée: ils demandent à leur Adversaire qu'il la leur fasse connoître. Je vai, leur dit *Théocrite*, lever cette première difficulté. „ Il est très proba-
 „ ble, *ce sont ses termes*, peut-être même évident,
 „ que les Biens du Ciel sont analogues, peut-être
 „ même semblables, au moins en plusieurs cho-
 „ ses, à tous ceux des Biens de cette vie que l'on
 „ doit reconnoître pour des Biens réels, & affor-
 „ tis à l'excellence de notre être. La connoissance
 „ de ce que nous avons, & de la nature de l'Univers,
 „ &

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 257.

„ & des voies de Dieu, nous fournissent de fortes
„ raisons pour en être persuadés.

Cette réponse est un peu vague ; mais qu'importe, *Théocrite* a répondu, & cela lui suffit. La seconde difficulté, tirée du témoignage même de l'Ecriture, lui paroît un peu plus forte, mais elle ne détruit point son Système, elle lui tient lieu de preuve. *Cela est*, dit-il, *éblouissant ; & puis c'est tout : quelques momens d'attention en démêlent le peu de solidité.* Il veut bien convenir que les Biens en question sont *inénarrables* ; mais il ne convient pas que nous n'en n'ayons nulle idée. Il allègue en sa faveur ce que dit *St. Paul*, que nous ne *connoissons qu'en partie.* L'Apôtre insinue par-là que nous avons, ou que nous pouvons acquérir un degré de connoissance de notre état futur, & que nos idées d'à-présent, quelque imparfaites qu'elles soient, sont au moins des idées justes. C'est ainsi que chaque parti interprète l'Ecriture en sa faveur, ils y trouvent le pour & le contre, c'est pour eux une épée à deux tranchans. Malheur à ceux qui n'ont pas la vraie clé de ce Livre.

Ce n'est que dans le second Dialogue que l'Auteur, toujours sous le nom de *Théocrite*, donne une idée bien détaillée de son Système. Rien de plus singulier que sa manière de penser ; & ce qu'il y a de fort plaisant, c'est qu'il n'avance presque rien dont il ne trouve la preuve dans l'Ecriture Sainte. *St. Paul* & l'Auteur de l'*Apocalypse* sont ses deux principaux garants. Il semble que plus un dogme est mystérieux, plus on cherche à l'expliquer. De-là le nombre prodigieux de Sectes qui partagent chaque Religion. Il y a tel article sur lequel on a déjà bâti cent hypothèses ; & ce qui fait voir la bifa-

rierie de l'esprit humain, c'est que les plus absurdes ont souvent eu le plus de Partisans. Ce sont même celles qu'on a défendues avec le plus de zèle & d'opiniâtreté.

Il y a une *Vie à-venir*. Il faut le croire, puisqu'il l'Ecriture le dit. Ce point de la croyance des Chrétiens est exprimé en termes si clairs & si formels, qu'il n'est contesté par aucune de leurs Sectes. Cette *Vie à-venir* est accompagnée d'une *Félicité*. Cet autre point est aussi décidé, aucun Chrétien ne le revoque en doute. Mais en quoi consiste précisément cette *Félicité*? C'est ce que l'Ecriture n'explique pas: elle semble même avoir voulu imposer sur cette question un silence éternel. Mais l'Homme ne sauroit mettre un frein à sa curiosité, il ne sauroit se borner au Vrai qu'il connoit, il veut pénétrer jusques dans un état à-venir, dont l'économie lui est inconnue. Il ne croit que bien foiblement les objets de sa Foi; & cependant il veut encore s'en forger de nouveaux, sans nul égard ni pour sa Raison qui le contredit, ni pour les ordres sacrés de cette suprême Autorité qu'il fait profession de respecter.

Tout le Système de *Théocrisie*, quoiqu'absorbé dans un grand nombre de questions assez étrangères, peut être réduit, pour ce qu'il a d'essentiel, aux propositions suivantes.

L'immortalité ne convient pas à l'Ame seule, elle convient aussi au Corps. Dieu seul est une Substance qui n'est point composée de matière. Toutes les autres Intelligences ont des Corps organisés, propres à leur fournir une infinité d'idées & de sensations. Le Corps que nous avons dans cette vie sera détruit au moment de notre mort; mais nous

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 259

nous en aurons alors un autre qui sera infiniment plus parfait. Les organes de ce nouveau Corps, ou du moins ses sensations, seront, à plusieurs égards, analogues à nos organes, ou à nos sensations d'aujourd'hui. J'ai cherché envain dans l'Ouvrage de l'Auteur les preuves de ces assertions. Il s'étend beaucoup sur cette analogie ; mais tout ce qu'il en dit n'est que pures conjectures. L'opinion de la Metempsychose est du moins aussi bien fondée.

C'est une chose curieuse que de l'entendre raisonner sur l'état de ces corps dans le Ciel. Il se fait sur cela de plaisantes questions, qu'il résout à sa manière, c'est-à-dire aussi fort plaisamment. Mangera-t-on dans le Ciel ? Y dormira-t-on ? L'Auteur prétend que non ; & la raison qu'il en donne, c'est que ces deux besoins, qu'il appelle de *fâcheuses sujétions*, ne s'accordent guère avec l'état d'immortalité. Ces corps, en entrant dans le Ciel, ne seront pas si parfaits, qu'ils ne puissent le devenir encore davantage. *Ils feront*, comme le dit l'Auteur, *des progrès continuels, en finesse, en vigueur, en étendue*. Ceci a grand besoin d'explication ; voici celle qu'il en donne.

„ Aujourd'hui nous nous traînons sur la terre :
„ nous ne pouvons nous empêcher de désirer l'aisance, & la rapidité du vol des Aigles ; peut-être les surpasserons-nous.

Nous aurons donc des Ailes ; car comment voler sans ailes ? Non, dit Mr. de Villette, nous n'aurons pas justement des ailes, elles seroient embarrassantes, & sujettes à de grandes catastrophes. Le Tout-puissant peut nous conférer d'une autre manière, ou par d'autres moyens, le pouvoir de nous élancer dans les airs, & de traverser sans fatigue,

avec une célérité admirable, de vastes régions. Vous jugez bien que, suivant ce Système, il doit y avoir dans le Ciel, différens pais où l'on pourra voyager. Mais où est ce Ciel ? C'est ce qu'on ne nous apprend pas ; mais puisqu'on doit y *traverser de vastes régions*, il n'y a nulle doute qu'il ne fasse partie de l'Univers, ou de cet espace immense occupé par des Mondes dont le nombre est peut-être infini. Quel plaisir ne sera-ce pas de s'*élancer* d'une Planète dans une autre, d'un Soleil ou d'une Etoile fixe dans un autre Soleil, & de faire par conséquent plusieurs millions de lieues en peu de tems, *sans fatigue, & avec une célérité admirable !* C'est dommage qu'*Astolfe* ne nous ait pas appris la manière de faire ces sortes de voyages, car il en avoit fait un à peu près pareil avec *St. Jean* (a).

A cette étonnante *agilité* l'Auteur joint la *force*, autre propriété qu'auront aussi nos Corps dans le Ciel. Voici comme il en parle. „ A l'égard de la „ *force* proprement dite, il y a aussi tout lieu de ju- „ ger que nous aurons les moyens les plus com- „ modes, & les plus nombreux, pour vaincre la „ résistance des corps. Nos travaux corporels „ d'alors, de quelque nature qu'ils puissent être, „ n'auront que ce doux degré de peine, qui, dans „ bien des cas dans ce Monde même, en fait au- „ tant de plaisirs. Comme il ne s'agira plus alors „ de fréquens besoins pour notre conservation, „ toutes celles de nos occupations, qui demande- „ „ ront

(a) Ce brave Paladin avoit été conduit dans la Lune par l'Apôtre *St. Jean*, & il y trouva entr'autres bien de la Folie & des Esprits perdus. Voyez les *Mondes de Fontenelle*, second Soix.

„ sont l'exercice de nos organes, ressembleront
„ en beau à ce que nous faisons ici bas pour nous
„ occuper agréablement. Je conçois que, sans
„ nous lasser, & avec une promptitude & une ex-
„ actitude, dont à présent nos plus grands efforts,
„ nos soins les plus assidus, n'approchent pas, nous
„ pourrons remuer les élémens, arranger, assem-
„ bler, décomposer les matières pour en tirer mil-
„ le trésors cachés, que notre bon Créateur nous
„ laissera la satisfaction de chercher.

L'Auteur veut dire apparemment qu'on travail-
lera alors uniquement pour son plaisir, à peu près
comme font nos Dames dans leurs Cercles, où
elles ne s'occupent que pour passer le tems sans en-
nuï & avec agrément. Mais quels peuvent être ces
trésors cachés qu'il faudra chercher? Aura t-on a-
lors besoin des trésors du Perou? La belle occu-
pation pour des *Corps célestes*, que celle de *remuer*
les élémens, d'*arranger*, d'*assembler* & de *décom-*
poser les matières! Les uns travailleront peut-être
aux Mines tandis que d'autres s'occuperont à la
Chimie. Mais avec quoi préparera-t-on les maté-
riaux, avec des instrumens, avec des mains ou des
membres analogues aux mains? Il faut l'avouer,
la pensée de notre pieux Ministre de Dublin est
tout-à-fait burlesque. Ce doit être un homme d'un
caractère bien singulier; il a l'imagination fort
drôle.

Ce qu'il dit des *Sensations* qu'on aura dans le
Ciel est à peu près dans le même goût. Il y en au-
ra d'*analogues* à celles que nous avons à présent,
& de *nouvelles*, dont il est impossible de nous for-
mer aucune idée, parce que, pour connoître une
Sensation, il faut nécessairement l'avoir. Un A-

veugle ne peut deviner ce que c'est que la Vue, ni un Sourd ce que c'est que l'Ouïe. Plus on aura de mérite & de vertu, plus on aura de *Sensations*.

„ Comme il est du ressort de la puissance suprême
 „ de varier les Sensations à l'infini, il est digne de
 „ la munificence & de la bonté de Dieu d'en gratifier les Créatures intelligentes à mesure qu'elles le mériteront par leur sage conduite, & qu'elles monteront d'une classe à une autre dans la gradation éternelle des états de félicité.

L'Organe de la *Vue* nous sera conservé dans le Ciel, mais il sera beaucoup plus parfait. Que feroient en effet des Aveugles dans le Ciel? De quel usage leur seroit la lumière? Quel avantage tiroient-ils de la beauté des objets qui s'y trouvent? D'ailleurs, comme le remarque très judicieusement l'Auteur, *des Etres corporels, qui se mouvroient dans de profondes ténèbres....., s'entrechoqueroient fréquemment; ce seroit un affreux cahos.*

On aura donc des yeux dans le Ciel. Mais quels seront ces yeux, qu'auront-ils de plus parfait que ceux que nous avons ici-bas? Ces yeux auront peut-être les prérogatives de ceux des Oiseaux de proie; ou de ceux de certains Reptiles & Insectes. Cela seroit-il bien vrai, me direz-vous? C'est une conjecture que fait notre Ministre. „ Les Oiseaux de proie, *dit-il*, découvrent du haut des Nues un petit Oiseau à deux pieds de terre: il y a des Reptiles & des Insectes, dont les yeux sont ou faits & placés de façon, ou si nombreux, qu'ils voient de tous côtés. Peut-être ces avantages-là seront-ils réunis en nous”. La lumière de ce séjour des Bienheureux sera *invariable, éternelle*. Il n'y

n'y aura point de Nuit. A quoi serviroit la nuit dans un lieu où l'on voit toujours, & où l'on ne dort jamais ? *La Nuit*, dit Théocrite, *ne convient point à des Estres qui ne dorment pas*. La conséquence est juste.

Et des Oreilles, en aura-t-on dans le Ciel ? N'en doutez pas. Si on n'y a pas justement des Oreilles, on y aura du moins *quelque chose de semblable ou d'analogue*, ce sera un *Organe de l'Ouïe supérieur* à celui que nous avons aujourd'hui. Sans cet Organe nous aurions un plaisir de moins. Or suivant l'Auteur *le plaisir de la Symphonie & de la Musique ne doit point périr : il est à présent si éminemment assorti à notre dignité, qu'apparemment il ne cessera pas de l'être lorsque nous serons habitans du Ciel*. L'Auteur remarque à ce sujet, que les Sons harmonieux font naître divers sentimens moraux, qu'ils nous disposent à les recevoir, qu'ils les animent & les augmentent, quand on les a déjà reçus.

Aux accens mélodieux

Quel cœur seroit insensible ?

Il passe légèrement sur les plaisirs du Goût & de l'Odorat, & ne dit pas un seul mot de ceux que le Toucher nous fait sentir. Mais ce qui surprendra sans doute ces vrais Physiciens, qui sont au-dessus des préjugés, c'est qu'il ne parle que d'une manière vague de ce sixième Sens rétabli de nos jours (a) dans

(a) G. Lamy fait du Sens de l'Amour un sixième Sens, qu'il distingue du Sens du Toucher, & de tous les autres. Voyez son *Explication mécanique & physique de l'Ame sensitive*, pag. 18. Mr. Le Cat dans son *Traité des Sens* pag. 15. & suit dit que le Sens de l'Amour est une espèce de goût pour l'immortalité ; que sa noblesse & sa délicatesse fait la distinction la plus

dans toute sa dignité, & dont l'organe, l'objet & le sentiment sont si différens de ceux des autres Sens ; de ce Sens qui fait goûter à l'Homme le plus grand des plaisirs ; qui imprime véritablement dans l'ame, des sensations tout-à-fait particulières, infiniment profondes, plus vives, plus exquisés, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes ; de ce Sens qui exerce sur l'Homme & sur tous les Animaux le despotisme le plus absolu ; qui interdit l'usage de la parole, de la vue, & de la pensée même, qu'il change en sentiment ; de ce Sens enfin à qui nous devons notre existence & notre bonheur, & sans lequel toute la Nature ne feroit que languir.

*Que le Monde seroit un étrange séjour,
Si l'Amour n'en faisoit les charmes !
La Nature aux abois sans secours & sans armes
Se verroit périr chaque jour.*

La raison qui peut avoir porté l'Auteur à priver les Corps célestes des doux plaisirs de l'Amour, c'est qu'il suppose que dans le Ciel *il n'y aura point de Sexe* : il enseigne qu'il y aura des Corps, même des Corps organisés, mais ces Corps ne seront, selon lui, ni mâles ni femelles. Que seront-ils donc ? Des Corps doués de nouveaux organes, d'organes analogues à ceux qu'ils ont présentement ; mais privés de ce qui fait l'une des principales parties de l'Humanité. De cette manière
l'Hom-

marquée de l'Humanité, & la qualité la plus estimable de l'Esprit & du Cœur ; que cette Sensation enfin est capable de s'élever jusqu'à la pureté morale, jusqu'au sublime métaphysique, &c.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 265.

L'Homme ne sera plus reconnoissable dans le Ciel, on retranche trop de son Corps, on y ajoute trop, la métamorphose est trop grande.

L'Auteur se forme une terrible difficulté, qui semble donner atteinte à l'indestructibilité & à l'immortalité des corps. „ Il est, *dit-il*, de la nature de tout ce que nous connoissons de corps, sur-tout des corps organisés, qu'ils s'usent, qu'ils dépérissent à la longue : nous voila donc forcés à supposer des moyens de conserver, & de restituer nos Corps incorruptibles. Ces moyens seront, sans doute, si simples, si aisés, si commodes, qu'on ne pourra les regarder comme des inconvéniens; & ce ne sera que rarement, ou de loin à loin, que nous serons obligés d'en faire usage. Voilà la difficulté levée.

Reste à savoir comment on remediera au *détriment* des Corps. On y remediera le plus facilement du monde. Chacun sera le Médecin de son propre Individu. Point de Saignées, point de Purgations, point de Lavemens pour guérir les maladies des Corps célestes. On voit bien que tout cela devient inutile dans le Systême de l'Auteur. *Un seul acte de la volonté* suffira pour être guéri *dans un clin d'œil*. Ces cures seront merveilleuses; mais ce qui ne le fera pas moins encore, c'est qu'un Corps usé, ou qui aura souffert quelque dommage, sera *renouvelé pour un nombre innombrable de siècles*.

Voici un passage qui semble devoir renverser tout ce bel édifice: *On est comme les Anges de Dieu au Ciel (a)*; Or les Anges sont des Esprits purs; & si

(a) Math. XXII. 30.

si nous leur ressemblons, nous n'aurons donc point de Corps, par conséquent point d'Organes, point de Sensations. Bien plus, si nous sommes alors sans Corps, il n'y aura point de Résurrection, elle ne sauroit avoir lieu.

Cette objection n'a de force que dans la supposition que les Anges sont des Esprits purs, des Êtres sans Corps, sans Organes, & dont la Spiritualité ressemble parfaitement à celle de Dieu. En niant cette supposition, l'Auteur a gain de cause. Or il prétend que Dieu seul est un *Esprit pur*, & il regarde comme très probable le sentiment de ceux qui donnent aux Anges des Corps organisés. Il y a dans l'Écriture des passages qui prouvent que les Anges n'ont point de Corps, & dans le même Livre vous trouvez d'autres passages qui vous apprennent que les Anges ont des Corps.

La même source fournit ici des armes à deux Adversaires qui soutiennent le pour & le contre d'une opinion. Donnez-vous des Corps aux Anges, vous n'avez qu'à changer les objections de votre Adversaire en preuves, & ses preuves en objections. Dans cette sorte d'escrime les deux Champions restent victorieux, aucun d'eux ne sauroit perdre, puisque l'un & l'autre sont fondés. C'est ainsi que certaines disputes deviennent éternelles, on ne se rend jamais, on revient sans cesse à la charge; on se divise, on forme des Sectes, on se traite d'Hérétiques, on s'égorge, on se tue, & cela pour l'amour de Dieu.

Nos Interlocuteurs, & sur-tout *Théocrète*, s'entendent fort sur le bonheur qu'on aura dans l'autre vie, de voir Dieu face à face. Leur sagacité leur fait naître sur cela bien des conjectures. Comment voir

voir face à face un Esprit pur, une substance qui n'a point de parties, un Etre qui n'a aucune des propriétés ni de l'Espace, ni des Corps? Selon les lumières naturelles, dit Pascal (a), s'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a aucun rapport à nous.

Ces Messieurs n'entreprennent pas justement d'expliquer comment on verra Dieu, comment on le connoitra; toute conjecture qu'on pourroit faire sur cela, ils la regardent comme téméraire & absurde. „ Mais, ajoutent-ils, ce que „ l'on peut avancer bien hardiment, c'est que nous „ le connoissons, Lui, & tout autre objet, avec „ une force, une facilité, une netteté de conception infiniment supérieures à tout ce que le plus „ beau genie peut espérer ici bas de la plus longue „ étude. Sans supposer que Dieu fera quelque „ changement à notre Ame même, ou se manifestera à elle immédiatement, on juge bien que, „ munie d'organes incomparablement plus commodes & plus parfaits, que ceux, auxquels elle „ est liée sur la terre, elle aura de grands avantages pour bien connoître, & pour avancer en connoissance”. Dieu étant un *Esprit pur*, comme on le suppose ici, il est difficile, j'ose même dire impossible de concevoir comment une plus grande perfection de nos organes pourra contribuer à le voir & à le connoître plus parfaitement. Un Esprit, suivant l'idée qu'on en donne, ne fera jamais sur les Sens la moindre impression, il n'entrera point dans l'Ame par leur moyen. Puisqu'il n'a point de parties, il ne sauroit être ni vu ni touché. Recon-

nois-

(a) Dans ses nouvelles *Pensées*.

noissons un Dieu, un Créateur, adorons sa puissance, mais n'entreprenons jamais de fixer sa nature, nous ne pouvons que nous égarer dans cette recherche.

*Ne sonde point de Dieu l'immense profondeur,
Travaille sur toi-même, & rentre dans ton cœur (a).*

La plupart des Théologiens Chrétiens, tant anciens que modernes, se sont formé de Dieu une idée qui ne convient guère à cet Etre Suprême, & qui mérite d'être rectifiée. Leur Dieu, à ce que prétend *Eugène*, est un vrai Tiran, un Juge sévère, rigoureux, qui punit pour punir, & qui sous le beau nom de justice cache une véritable cruauté. Ils lui attribuent des desseins bizarres & affreux envers de foibles créatures, qui ne peuvent non plus se ravir une fatale existence, qu'elles ne peuvent se la donner. Ils enseignent que ces desseins, qui font frémir d'horreur, sont autant de Décrets absolus, irrévocables, & formés de toute éternité; que ceux qui n'ont pas reçu l'Evangile demeurent infectés d'une corruption qui les rend dès leur naissance les objets de la colère de ce même Etre qui les a créés, & qu'ils restent dans ce déplorable état de reprobation s'ils n'embrassent une Doctrine qu'on ne leur a jamais prêchée; que les Enfants de ces prétendus Réprochés se trouvent envelopés dans cette condamnation générale. Leur Dieu, sous la belle apparence du précieux don de la Liberté, assujettit tous les Hommes à un mécanif-

(a) *Pope dans son Essai sur l'Homme.*

canisme qu'il a lui-même conçu & fabriqué avant la fondation du Monde. L'Homme fait-il le Mal, il ne le fait que parce qu'il est mu comme une vraie machine par des ressorts infailibles, & dont il n'a pas la direction : fait-il le bien, il ne le fait pas réellement, il n'y a qu'une part imaginaire, le seul esprit de Dieu en est l'Auteur. Ce pauvre Automate humain incapable de faire aucun bien par lui-même, & forcé par sa nature à faire le mal, ne laissera pas que d'être appelé en jugement, & s'il est trouvé coupable, il sera condamné sans miséricorde, & précipité dans un abyme de feu qui ne s'éteindra jamais.

Eugène condamne hautement cette Doctrine qui fait horreur, & qui n'a cependant encore aujourd'hui qu'un trop grand nombre de partisans. Il donne de l'Etre Suprême une idée bien différente, & fait assez connoître qu'il n'est point de ces Théologiens impitoyables qui ne mettent dans le Paradis que ceux qui croient comme eux, & releguent dans l'Enfer tout le reste du Genre-humain.

Une question des plus importantes, & qui donne bien de l'occupation à nos quatre Interlocuteurs, c'est celle qui regarde l'éternité des peines. Leur sentiment est, que les tourmens des Méchans auront une fin. Mais n'y a-t-il pas de la témérité à enseigner cette Doctrine ? L'éternité des peines est un Dogme reçu de la plupart des Théologiens, & elle est marquée en termes bien clairs par un grand nombre de passages de l'Ecriture.

La difficulté est grande, mais elle n'est pas insur-

surmontable. L'Anglois, en qualité d'Homme libre, regardé la liberté de penser comme l'une de ses prérogatives, il ne veut pas être gêné, ni s'assujettir servilement aux opinions des autres. A-t-il tort? *Locke* a réduit toute la Foi des Chrétiens à un très petit nombre d'articles, il croyoit qu'il y a un Dieu & que *Jésus de Nazareth* est le *Messie*, tout le reste lui paroissoit assez indifférent: aussi a-t-il fait de la *Religion Chrétienne* une *Religion très Raisnable* (a). Le Docteur *Clarke* étoit Arien, & peut-être aussi *Newton*, qui, sur ses vieux jours, s'avisa de commenter l'*Apocalypse*.

Pourquoi, à l'exemple de ces Grands-hommes, notre Ministre de Dublin ne seroit il pas en droit de retrancher quelques-uns des articles de la Foi des Chrétiens, ou du moins de les expliquer suivant ses lumières? Chez les Protestans on ne reconnoit aucun Tribunal où l'on juge de la Foi en dernier ressort. L'examen de l'Ecriture est laissé à la discrétion des Particuliers. Le Philosophe & le Manant ont également droit de décider. Mais outre ces motifs, qui peuvent autoriser notre Ministre à rejeter le dogme de l'éternité des peines, il se fonde de plus sur le témoignage des premiers Pères de l'Eglise, chez qui l'*Annihilation* ou la *destruction totale des Méchans* tenoit lieu de la *Damnation éternelle*. „ Il y a, dit-il, tout lieu de
 „ croire, que pendant les deux ou trois premiers
 „ siècles du Christianisme, l'*Annihilation* des Pé-
 „ cheurs impénitens étoit la Doctrine générale-
 „ ment

(a) Il est l'Auteur du Livre qui a pour titre: *Que la Religion Chrétienne est très Raisnable*, &c. Amsterdam, chez *Henri Wetstein* 1696.

„ ment reçue. On alloit même beaucoup plus
„ loin. Tout le monde fait que le grand *Origène*
„ ne admettoit leur rétablissement sans en excep-
„ ter le *Diable*. Il est arrivé plus d'une fois dans
„ les siècles suivans, que l'on a chéri les erreurs
„ des Pères de l'Eglise, & que l'on a rejeté leurs
„ plus saines Doctrines”.

Concluez delà que sur le même fondement
chacun peut se bâtir une Religion : la Religion de
Calvin diffère de la Religion de *Luther*, elle diffère
de celle du Pape de Rome, & ne ressemble assurément
guère à celle du Sr. de *Villette*. Il ne sauroit
y avoir conformité de sentimens là où l'évidence
manque. Quoique les Esprits des Hommes se res-
semblent à certains égards par le commerce qu'ils
ont ensemble, il y aura pourtant toujours entre eux
une énorme différence, qui provient originaire-
ment de la différente structure de leurs cerveaux.
Pour faire penser tous les Hommes de même,
il auroit fallu les former sur le même modèle;
il auroit fallu donner aux fibres qui composent
chaque Organe, & sur-tout à celles qui agissent
immédiatement sur l'Âme, les mêmes mouve-
mens, la même direction, la même force. Mais
il falloit que non seulement chaque Espèce, mais
aussi chaque Individu fût fait sur un plan différent;
cela prouve davantage la puissance du Créateur.



ARTICLE IV.

LES MOEURS. Un Volume in 8. de 309 pages, sans compter l'Épître dédicatoire, l'Avertissement & le Discours préliminaire qui en contiennent 40. A *Amsterdam* aux dépens de la *Compagnie*, 1748.

VOici une nouvelle Edition d'un Livre qui a d'abord paru sans privilège, sans nom d'Auteur, sans lieu d'impression. Il a été brûlé à Paris par la main du Boureau ; & les Nouvellistes, qui nous l'ont annoncé, n'en ont parlé que comme d'une production monstrueuse qu'il falloit supprimer. Il faut donc, dira-t-on, que cet Ouvrage soit bien dangereux. Que contient-il ? Y enseigne-t-on l'irréligion ? Y prêche-t-on le libertinage ? Y renverse-t-on les loix fondamentales de l'Etat ? Y souleve-t-on le Peuple contre le Souverain ? L'Auteur est-il un Traître, un Scélérat, un Perturbateur du repos public ? S'il ne se sentoît pas coupable, se cacheroit-il avec tant de soin ?

Cet Ouvrage d'abord si décrié, & contre lequel on a si fort prévenu le Public, n'est rien moins que digne du feu & des foudres de l'anatème. Rien de plus propre que la doctrine qu'on y enseigne pour former un honnête-homme & un bon Citoyen. D'un bout à l'autre on n'y recommande que la pratique de la Vertu. On y peint le Vice avec les couleurs les plus noires pour en donner de l'horreur. Loin d'y enseigner l'irréligion, on y établit l'existence d'un Dieu Créateur de l'Univers, on y fait voir la nécessité d'un Culte reli-

10 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 273

religieux, on y recommande la piété envers cet Etre Suprême, comme étant l'Auteur de tout bien ; on fixe l'hommage & le respect qu'on lui doit ; on y demasque l'Hypocrite & le faux Dévot.

Toutes les Vertus y sont mises sur le trône. Vous y trouvez l'éloge de la Sagesse, de la Prudence, de la Patience, de la Grandeur d'Ame, de l'Héroïsme, de la Justice, de la Sincérité, de la Bonne-foi, de la Tempérance, de la Chasteté, de la Sobriété, de l'Amour conjugal, de l'Amour paternel, de l'Amour filial, de l'Amitié, de l'Humanité, de la Bonté, de la Civilité, de la Complaissance. L'Auteur tâche de bannir de la terre tous les Vices par les traits naturels dont il les peint, & qu'il a tous tirés d'Hommes vicieux. Il condamne hautement la conduite de l'Intolérant, du Persécuteur, du Fanatique, qui regarde comme damnés tous ceux qu'il nomme Hérétiques, qui les hait, qui les dévoue aux flammes éternelles de l'Enfer. Il donne à l'Orgueilleux d'excellentes leçons, il lui apprend à se peser exactement, & à faire de son mérite un calcul juste & sûr. Il n'épargne ni l'Avare, ni l'Ambitieux ; il les rend l'un & l'autre méprisable par les portraits qu'il en fait.

Voilà une légère esquisse de ce Livre ; jugez après cela du caractère de l'Auteur. Pourquoi donc, me direz-vous, cet Ouvrage a-t-il été brûlé à Paris ? Ne me faites pas cette demande ; je ne suis point du secret, & je ne connois aucun des Personnages vicieux à qui l'Auteur ôte le masque. Tous ses tableaux sont d'après nature : il le dit lui-même ; mais les noms de ses Originaux sont un mystère impénétrable, qu'il réserve *in petto*. La Scène est à la Cour de France, elle est à Paris, & j'en

Tome XLI. Partie II.

S

fuis

suïs à cent lieues. Notre Anonyme a relevé les défauts de certains Ecclésiastiques, il a répandu une espèce de mépris sur des Moines fainéans, qui ne vivent que pour boire & manger, qui prient beaucoup Dieu sans l'aimer, qui font du Mariage un Sacrement, & de la Virginité une Vertu, quoique leur Maître ait maudit un Figueur, précisément parce qu'il ressembloit à une Vierge.

En falloit-il davantage pour tomber dans la disgrâce de ces Messieurs ? Ils ne sont ni assez déboulinaires, ni assez endurans, pour *présenter la joue gauche à celui qui leur frappe sur la droite*. Peut-être aussi l'Auteur s'est-il attiré la haine de ces Prélats énervés, débiles & perclus, *qui ne sauroient, sans leur foiblesse est extrême, tracer dans l'air avec deux doigts, ces Hiéroglyphes sacrés, que le Peuple dévot appelle Bénédictions*. En blâmant l'intempérance du Sénateur Eupotime, *de cette Fatale organisée, qui ne fait rien autre chose sur terre que boire, dormir & juger*, n'a-t-il pas donné lieu à son ressentiment ? Ce ne sont là, je l'avoue, que des conjectures ; mais peut-être sont-elles assez bien fondées. Tout homme qui a voix en Cour, trouve toujours assez de prétextes pour faire condamner au feu & le Livre où l'on découvre sa turpitude, & celui qui en est l'Auteur. Témoin l'infortuné Grandier, brûlé vif comme Magicien, pour avoir écrit contre le Cardinal de Richelieu ; témoin Servet, qui subit à Genève le même supplice, à la sollicitation de l'aigre & de l'intolérant Calvin.

Le motif qui a porté notre Auteur à publier son Livre est, comme il l'avoue lui-même, d'un côté

2^e Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 275

ré l'amour-propre, & de l'autre l'amour de la Vertu. Enflammé pour elle d'un zèle apostolique, il voudroit rendre tous ses Lecteurs vertueux. „ Je
„ sai bien, dit-il, que je n'y réussirai pas : mais,
„ si j'étois sûr d'en gagner seulement un sur mil-
„ le, quelque pénible que soit le métier d'Auteur,
„ je ne ferois plus que des Livres, & tous sur la
„ même matière”. Conformément au titre de
cet Ouvrage, ce sont les *Mœurs* qui en font l'objet;
la Religion n'y entre qu'entant qu'elle concourt
à donner des Mœurs; & comme la Religion natu-
relle suffit pour cet effet, l'Auteur ne va pas plus
avant. Il veut qu'un Mahométan puisse le lire aus-
si bien qu'un Chrétien: il écrit pour les quatre par-
ties du Monde. On pourra se former une légère i-
dée de son stile & de sa manière de penser par le dé-
tail que je vais donner de ce qui est contenu dans
quelques-uns des Chapitres de son Livre.

De la Vertu.

Il faut mettre une grande différence entre l'hon-
nête homme & l'homme vertueux. Tous les hon-
nêtes gens ensemble ne valent pas un homme ver-
tueux : ceux-là ne tiennent leurs titres que de leur
bonheur, de leur opulence, & de leurs protec-
tions. „ Logez dans un magnifique Hôtel un
„ heureux Concussionnaire, que les besoins de l'É-
„ tat ont enrichi ; donnez-lui un Suisse, des Li-
„ vrées, un nom de Terre, il jouit de la misère
„ publique, sa maison est élevée sur les ruines de
„ cinq cens Familles : n'importe, il est honnête
„ homme, puisqu'il est riche & qu'il respire.

Otez à ce Concussionnaire les appuis fragiles qui
le soutiennent ; son honneur, qui en dépend, é-
prou-

prouvera les mêmes révolutions que sa fortune. *A* ne prendre l'honneur que sur le pié courant, que devient celui de nos honnêtes gens, quand le charme de leur grandeur est dissipé. Pour l'homme vertueux, ce sont les *bonnes Mœurs* qui font ses titres; titres solides, auxquels l'adversité loin de l'en dépouiller, ajoute un nouvel éclat. „ Le „ Ministre Assyrien, ennemi de la Nation Juive, „ perd l'honneur avec la vie. Mais j'estime *Fou-* „ *quet* dans sa disgrâce, & je révère *Saint Louis* „ dans les fers“.

De l'amour qu'on doit à Dieu.

L'Auteur suppose ici, & avec raison, qu'il n'est point d'Amour désintéressé. Quiconque prétend qu'on peut aimer quelqu'un pour lui-même, ne se connoît guère en affection. L'Amour ne naît que du rapport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre. Delà vient que „ toutes „ les perfections de Dieu, dont il ne résulte rien „ pour notre avantage, peuvent bien nous causer „ de l'admiration, & nous imprimer du respect; „ mais elles ne peuvent pas nous imprimer de l'a- „ mour. Ce n'est pas précisément, parce qu'il est „ tout-puissant, parce qu'il est grand, parce qu'il „ est sage que je l'aime: c'est parce qu'il est bon, „ parce qu'il m'aime lui-même, & m'en donne „ des témoignages à chaque instant. S'il ne m'ai- „ moit pas, que me serviroient sa toute-puissan- „ ce, sa grandeur & sa sagesse? Tout lui seroit pos- „ sible, mais il ne feroit rien pour moi: sa souve- „ raine Majesté ne serviroit qu'à me rendre vil à „ ses yeux; il sauroit les moyens de me rendre „ heureux, mais il les négligeroit. Qu'il m'aime

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 277

„ au contraire, tous les attributs me deviennent
„ précieux : sa sagesse prend des mesures justes
„ pour mon bonheur ; sa toute-puissance les exécute ; sa Majesté suprême me rend son amour
„ d'un prix infini ”.

Ne fait-on pourtant pas cet Amour un peu trop intéressé ? S'il est vrai que *l'Amour ne naisse que du rapport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre*, comment voulez-vous que Dieu soit aimé par une Créature dont la vie est pleine de misères & d'infortunes ? Quel est le *bonheur* de cet Esclave qui gémit depuis trente ans sous le joug d'un Maître dur & impitoyable ? Quel est le *bonheur* de cet Anglois, qui a passé tous ses plus beaux jours dans une profonde mélancolie, qui n'a goûté aucun plaisir, & qui est sur le point de s'ôter la vie par desespoir ? Quel est le *bonheur* de cet honnête homme qu'un Ministre, animé d'un faux zèle de Religion, laisse pourrir depuis tant d'années dans un sombre cachot ? Ils vivent, il est vrai, tous ces Infortunés ; mais la vie est-elle un bien lorsqu'elle est à charge ? Il y a des Hommes qui semblent n'être nés que pour souffrir & être toujours misérables.

Je ne sai si les bonnes Ames ne seront pas un peu scandalisées du parallèle que fait l'Auteur, de l'Amour de Dieu avec cet autre Amour que les Dévots appellent profane, & à qui nous sommes tous redevables de notre existence. Il prétend que ce parallèle n'a en lui-même rien d'indécent, parce que l'Amour n'est un vice que dans les cœurs vicieux. „ Qu'on ne s'imagine point, dit-il, que
„ l'Amour de Dieu soit fort différent de celui-là :
„ il n'y a pas deux manières d'aimer ; on aime de

„ même son Dieu & sa Maîtresse ; & ces diver-
 „ ses affections ne diffèrent l'une de l'autre que
 „ par la diversité de leurs objets & de leurs fins.
 „ Ainsi l'Homme pieux , pénétré pour son Dieu
 „ de sentimens semblables à ceux d'un Amant
 „ passionné , voudroit le voir , le posséder , lui
 „ être uni.

Notre Philosophe Moraliste ne se trompe-t-il pas , en disant qu'il n'y a pas deux manières d'aimer , & qu'on aime de même son Dieu & sa Maîtresse ? L'Amour de la Musique n'est pas le même que celui que procure un beau Spectacle ; ce sont deux affections toutes différentes ; l'une appartient à l'Organe de l'Ouïe , l'autre à l'Organe de la Vue , & elles excitent toutes deux dans l'Ame des sentimens différens. L'Amour , cette passion commune à tous les Animaux , & que la Nature a inventée pour leur plaisir ; diffère aussi infiniment des autres affections qui portent ce nom , & ni son Organe , ni son sentiment n'ont rien de commun avec les autres Sens. La beauté de l'esprit donne de l'admiration , celle de l'Ame donne de l'estime , & celle du corps donne de l'Amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquilles ; il n'y a que l'Amour qui soit impétueux. C'est ce que dit le Patriarche des Philosophes modernes (a). Or , suivant cette ingénieuse pensée , si c'est la beauté du corps qui donne de l'Amour , comment aime-t-on de même son Dieu & sa Maîtresse , puisque Dieu n'a point de corps ? D'ailleurs ce parallèle de l'union d'un Amant avec sa Maîtresse & de l'u-
 nion

(a) Mr. de Fontenelle.

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 179

nion de l'Homme avec Dieu, ne sauroit jamais avoir lieu que dans un sens très éloigné. On se perd, on s'abîme, lorsqu'en parlant de Dieu, on veut approfondir ce qu'on dit.

Du reste, l'Auteur a cru devoir se justifier du choix qu'il a fait de cette sorte d'Amour pour modèle de l'Amour de Dieu. *L'Amour*, dit-il, *est de toutes les affections celle qui remue l'ame avec le plus d'empire & de vivacité.* Il auroit pu ajouter, que le plaisir de l'Amour est le plus grand des plaisirs, & qu'on est heureux quand on aime.

*Amour, c'est à toi que je livre
La court espace de mes jours,
Et je ne voudrois toujours vivre
Que pour pouvoir aimer toujours.*

*Tu fais le charme de tout âge;
Tout âge languit sans tes feux:
Tendre, jaloux, constant, volage,
Pourvu qu'on aime, on est heureux (a).*

C'est une prévention assez généralement répandue parmi les Chrétiens, qu'on ne sauroit aimer Dieu, sans contrarier tous les instincts de la Nature. On ne s'avise effectivement guère de vanter la sainteté d'un homme, qui fait tous les jours ses quatre repas, qui mange indifféremment chair ou poisson, qui porte des habits propres & couche sur le duvet, qui aime tendrement son Eponse, & prend plaisir à l'en assurer; quelques vertus qu'il ait d'ailleurs, quelques bonnes actions qu'il ait faites. „ On canonise à Rome, des Papes, des A-

„ n2-

(a) De la Messe.

„ nachorètes ; des Fondateurs d'Ordres , & des
 „ Squelètes anonymes , quand on ne trouve rien
 „ de mieux ; mais on n'y canonise guère des Pè-
 „ res de famille vertueux , s'ils n'ont été Rois ,
 „ ou du moins Ancêtres de Rois. Il est certains
 „ Dévots qui s'imaginent que , pour bien aimer
 „ Dieu , il ne faut aimer que Dieu ; qu'il est ja-
 „ loux , & ne veut pas qu'un Epoux soit amou-
 „ reux de sa Femme , ou un Amant de sa Maitres-
 „ se. Ils le peignent comme un Mari fantasque
 „ & bizarre , qui feroit un crime à son Epouse d'é-
 „ tre attachée à son Serin. A force de sophistiquer
 „ l'amour Divin , on est venu à s'imaginer , qu'il
 „ n'y a que des hommes extraordinaires , qui soient
 „ capables d'un sentiment si relevé. On est bien
 „ éloigné de croire qu'un homme d'une vertu
 „ commune puisse atteindre jusques-là ; & l'on
 „ regarderoit chez les Chrétiens comme un blas-
 „ phème , de supposer qu'un Turc pût aimer Dieu.

Du Culte intérieur qu'on doit rendre à Dieu.

Le Culte intérieur réside dans l'Ame , c'est le
 seul qui honore Dieu , & qui soit digne de lui.
 C'est aussi celui que vouloit rétablir dans le Mon-
 de le *Destructeur des Cérémonies Judaïques* ,
 comme il paroît par cette belle réponse qu'il fit à la
Samaritaine , lorsqu'elle lui demanda si c'étoit sur
 la Montagne de *Sion* , ou sur celle de *Séméron* ,
 qu'il falloit adorer. *Le tems vient* , lui dit-il , *que*
les vrais Adorateurs adoreront en esprit & en vé-
rité. Si ce tems est déjà venu , il n'a pas duré long-
 tems : on est redevenu Juif ou Payen.

C'est ainsi qu'avoient adoré les premiers Pères
 du Genre-humain , & ces Hommes renommés
 dans

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 281

dans les Archives du Peuple Juif, qu'on appelle *Patriarches*. Ils n'avoient ni Temples ni Oratoires, point d'heures fixées pour la prière, point de formules d'Oraisons dressées, point de Rites ni de Cérémonies, point de Prostrations ni de Génuflexions. L'établissement des pratiques extérieures & des Cérémonies est l'époque de la décadence du Culte intérieur.

Du Culte extérieur.

N'accusera t-on pas notre Philosophe Moraliste d'enseigner ici une espèce de Dérisme & l'indifférence des Religions ? Que le Lecteur en juge par ce que je vais extraire de cet Article.

C'est aux Prêtres qu'on doit tout l'appareil du Culte extérieur. Ils crurent le rendre plus agréable à Dieu en le surchargeant de cérémonies. Ils imaginèrent des Jeux, des Danses & des Processions, des Impuretés légales & des Expiations superflues. La Religion dégénéra chez toutes les Nations en de vains Spectacles. Comme les lumières de la Raison ne dictoient rien de précis sur la manière d'honorer Dieu extérieurement, on ne fut pas longtems d'accord sur cette matière. C'est à la seule Religion naturelle qu'il appartient d'être uniforme & invariable : toute autre est infailliblement sujette à des partages, des divisions & des vicissitudes.

De ce partage naquit un autre desordre. Les différentes Sectes que forma la diversité du Culte, concurent les unes pour les autres du mépris & de l'animosité. Celles sur-tout qui se piquèrent du plus scrupuleux rigorisme, eurent grand soin d'établir, que quiconque rendoit à Dieu des hon-

neurs qu'elles proscrivoient, ou ne lui rendoit pas ceux qu'elles avoient mis en vogue, étoit l'objet de son courroux, & le seroit un jour de ses vengeances. De là ces haines irréconciliables, qui firent tant de fois couler le sang des Sectaires, sans jamais assouvir leur barbare acharnement. On a beau faire des efforts généreux pour la paix : quoi qu'ordonne la Religion Chrétienne elle-même, la plus pacifique de toutes dans la théorie, on ne se fait point à aimer des Damnés : cette méthode fanatique de dévouer des Hommes vivans à l'Enfer, n'est propre qu'à les faire massacrer.

L'Autour croit qu'il est nécessaire de faire des actes extérieurs de Religion ; mais il prétend que cette nécessité ne prouve rien en faveur de tel ou tel Culte particulier. „ Parmi ces signes destinés „ à répandre l'esprit de piété dans les cœurs, en „ est-il quelques-uns que Dieu affectionne singulièrement ? S'il en est, que le Théologien se présente, qu'il parle & me convainque. Pour moi, „ en attendant sa décision, je me renferme dans „ la sphère de la saine Raison ”.

Le Culte intérieur est unique, il est connu de tous les Hommes ; mais il est une infinité de signes arbitraires par lesquels on peut marquer ses sentimens de piété envers Dieu. Tous ceux qui sont institués à cette fin sont innocens. „ Un Serpent „ tourné en cercle, la queue rentrant dans la tête, „ étoit chez les Egyptiens, un symbole clair de „ l'Eternité. Le Cercle ailleurs représentoit la Divinité : chez les Hebreux elle étoit figurée par „ un Triangle. Les Cananéens se purifioient par „ les flammes ; les Juifs par des ablutions. Qu'im- „ porte, en effet, qu'on peigne Dieu rond ou trian-

„ gu-

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 283.

„gulaire, pourvu qu'on entende exprimer, soit
„ par le Cercle ou par le Triangle, qu'il est le
„ plus parfait de tous les Etres? Qu'importe qu'on
„ exprime la pureté par l'eau ou par le feu....?
„ Qu'importe qu'on immole à l'Etre Suprême
„ un Bœuf ou un Eléphant, une Brebis ou un
„ Bouc, un Merle ou un Cygne, &c?

Des Hommes sortant des mains de la Nature, &
rassemblés de tous les coins de la Terre pour con-
férer en commun sur l'hommage qu'on doit à
Dieu, ou rejetteroient tous les Cultes établis, ou
s'il en est un qui mérite d'être affermi sur les ruines
des autres, ce seroit celui-là qu'ils choisiroient una-
nimement. ; S'il est une sorte d'hommage que
„ Dieu exige des Hommes par préférence à tout
„ autre, il faut bien qu'il ait pris soin de les en in-
„ former tous : ou croira-t-on qu'il attende après
„ nos Prêtres, & nos Docteurs, pour nous don-
„ ner des idées justes en matière de Religion?.....
„ L'unité (des Membres de la Société) a été
„ malheureusement rompue par la multitude des
„ Cultes différens. Dans cet état le devoir du Sa-
„ ge est de s'attacher au Culte intérieur, qui n'est
„ pas susceptible de diversité. Et quant au Culte
„ extérieur dans lequel il est né, s'il est compati-
„ ble avec les principes de la Religion naturelle,
„ il doit se faire une loi de n'y jamais donner at-
„ teinte, ni en le troublant, ni en l'abjurant. Je
„ pardonne à un Turc d'être Musulman ; mais je
„ ne pardonne pas à un Chrétien de le devenir. Il
„ y a pis que du fanatisme à allarmer les conscien-
„ ces pour des matières qu'on ne juge pas intéres-
„ ser la gloire de Dieu”.

Voilà, si je ne me trompe, le Déesme tout pur,
&

& marqué en termes bien clairs. Reconnoître un Dieu, Créateur de l'Univers, l'adorer intérieurement, & être bon Citoyen, cela suffit, suivant notre Philosophe pour être sauvé. Fréquenter une Eglise Chrétienne ou une Mosquée, c'est à peu près la même chose. Etes-vous né Musulman, restez Musulman. La Religion de *Mahomet* vaut bien celle du *Destructeur des Cérémonies Judaïques* : on adore également Dieu dans l'une & dans l'autre. S'il y avoit un Culte qui fût plus agréable à Dieu que tout autre, n'en auroit-il pas informé tous les Hommes, sans laisser ce soin à nos Prêtres & à nos Docteurs ?

Il n'y a donc point de Révélation : la Religion Judaïque, la Religion Chrétienne n'ont donc pas Dieu pour Auteur. Notre Philosophe vous dit nettement que non. Le Culte intérieur vient de Dieu ; les Cérémonies sont l'ouvrage des Prêtres. N'ont-ils pas imaginé les Jeux, les Danses, les Processions, les Impuretés légales, les Expiations superflues ? Venez Messieurs les Rabins, venez Prêtres, Ministres & Dervis, s'il est des Signes que Dieu affectionne singulièrement, présentez-les à notre Philosophe, parlez, convainquez-le ; en attendant votre décision, il se renferme dans la sphère de sa saine Raison. Missionnaires ! Convertisseurs ! cessez de faire des Prosélytes, n'alarmez plus les consciences pour des matières qui n'intéressent pas la gloire de Dieu. Voilà effectivement la porte ouverte à toutes les Religions. *Porta patens esto, nulli claudatur Honestò.*

De l'Orgueil.

On a une méthode d'arbitrer le mérite des Hom-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 283

Hommes, très chimérique & très fausse, c'est de les estimer par le bruit qu'ils font dans le monde. L'Auteur en donne plusieurs exemples ; je n'en citerai qu'un seul, dont le Public connoit peut-être l'Original. „ *Callimaque* est le Poète à la mode ; „ il tourne bien un Vers, & philosophe assez passablement ; mais la Nature comme épuisée par „ la production de son esprit, n'a mis dans son „ cœur ni droiture ni probité.

De la Patience dans les Maux naturels.

Par les Maux naturels, l'Auteur entend ceux que le Créateur a inséparablement attachés à la condition humaine. Les incommodités de l'enfance, les douleurs de l'enfantement, la perte des personnes qui nous sont chères, les infirmités de la vieillesse, & la mort ; voila, à ce qu'il prétend, tous les Maux naturels. Tous les autres, où sont des Maux chimériques, ou sont les fruits amers des desordres du Genre-humain. De tous les Maux naturels, il ne voit de sérieux que la mort des personnes qui nous sont chères, & la nôtre. Il ne sait pas précisément jusqu'à quel point les douleurs de l'enfantement sont aiguës ; mais il se persuade qu'elles sont supportables, *par l'intrépidité des Veuves qui se remarient, & par l'exemple des Bêtes, qui les souffrent patiemment.*

Ces deux exemples ne prouvent rien en faveur du sentiment de l'Auteur. Ne peut-on pas dire que dans les Veuves, c'est l'amour du plaisir qui l'emporte sur la crainte de la douleur ? Le nombre prodigieux de Femmes, qui meurent dans l'accouchement, ou peu de tems après, prouve, ce me semble, qu'elles doivent avoir beaucoup souffert.

Une

Une Veuve, qui se remarie, se rappelle le plaisir qu'elle a goûté, elle s'en promet de nouveaux, elle se flatte d'une heureuse délivrance en cas de grossesse, on ne regarde peut-être que dans le lointain les douleurs que l'enfantement pourra lui causer.

A l'égard des Bêtes, qui a appris à notre Philosophe, qu'elles souffrent ces douleurs patiemment ? Quelque patience même qu'on leur suppose, le degré de douleur qu'elles ressentent alors n'en est pas pour cela plus connu. Les Bêtes peuvent quelquefois souffrir beaucoup, & cependant fort patiemment. Leur Instinct l'emporte même souvent à cet égard sur notre Raison.

De la Bonté.

Entre autres remarques importantes que fait l'Auteur dans cet Article, en voici une touchant l'excessive sévérité des Loix de Police contre les Malfaiteurs, terme par où l'on entend communément les Voleurs & les Meurtriers. On juge d'ordinaire ces derniers dignes de mort, en vertu de la Loi du Talion, qu'on regarde comme émanée de la Loi naturelle, sans qu'on sache sur quel fondement. Notre Auteur n'approuve pas cette sorte de punition. Il ne croit pas que la Loi naturelle, qui n'inspire que la douceur & l'indulgence, souffre qu'on réprime les Méchans par des méchancetés, & qu'on punisse les Homicides par le meurtre. „ Je „ n'ai, dit-il, jamais été persuadé que Dieu ait per- „ mis aux Hommes de se détruire les uns les au- „ tres. Un Citoyen trouble la police de l'Etat : „ empêchez-le de le faire ; vous le pouvez sans „ l'attacher à un Gibet”.

J'en

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 287

J'en conviens, on peut empêcher un *Meurtrier* de commettre de nouveaux crimes, *sans l'attacher à un Gibet* ; mais le nombre des Meurtriers n'augmenteroit-il pas sans la crainte de la Potance ? D'ailleurs punir de mort un Scélérat, ce n'est pas commettre des *mechancetés* : la *destruction* d'un Homme est, je l'avoue, un *mal* physique, mais un mal souvent très nécessaire, & dont il résulte un grand bien pour la Société.

A l'égard des Voléurs qu'on met à mort, il trouve qu'il n'y a aucune proportion entre leur crime & la punition qu'on leur inflige. „ Employez-les, *dit-il*, comme Forçats à des travaux utiles : „ la perte de leur liberté les punira encore assez rigoureusement de leur forfait, assurera suffisamment la tranquillité publique, tournera en même temps au bien de l'Etat, & vous sauvera le reproche d'une injuste inhumanité.

Si les roues & les gibets, si la crainte d'une mort infâme, si la Religion même n'est pas un frein suffisant pour retenir les Scélérats dans leur devoir, peut-on se flatter que la simple menace des Galères assurera suffisamment la tranquillité publique ? On doit cependant savoir bon-gré à l'Auteur de ses sentimens d'humanité, & je souhaiterois de tout mon cœur que ce qu'il propose pût avoir lieu.

Je crois devoir prévenir le Lecteur sur un reproche qu'on pourroit me faire. Vous avancez, me dira-t-on, que ce Philosophe n'enseigne point l'Irréligion, & cependant vous faites voir tant par ses propres paroles, que par les conséquences directes que vous tirez de sa doctrine, qu'il prêche ouvertement le Déisme & l'indifférence des Religions ? Un Homme qui s'ape par les fondemens toute la
Reli-

Religion Chrétienne, qui n'en recommande que l'écorce, & cela même par politique, mérite-t-il de passer pour bon Citoyen dans un Etat Chrétien, quelque vertueux qu'il soit d'ailleurs, & son Ouvrage n'est-il pas digne du feu ?

Tout honnête Homme que me paroisse l'Auteur, quelque estime que j'aye pour son mérite & ses talens, je n'ai garde de faire son apologie. Je laisse au Public éclairé à le juger. Qu'il me soit cependant permis de répondre à l'objection proposée. Enseigner qu'il y a un Dieu Créateur, Rémunérateur ; qu'il faut l'aimer, l'adorer & donner au Peuple des marques extérieures du Culte intérieur qu'on lui rend, n'est pas, ce me semble, enseigner l'Irréligion, c'est recommander toute Religion qui a pour base la Loi de Nature, & l'idée des perfections de Dieu. L'Auteur a eu soin d'avertir qu'il écrit *pour les quatre parties du Monde*, pour le Chrétien & pour le Mahométan. Impartial, tolérant, débonnaire, il aime tous les Hommes vertueux, de quelque Religion qu'ils soient. Il a voulu contenter toutes les Sectes. S'il se fût déclaré Quaker, on l'eût traité de Fanatique ; s'il se fût dit Calviniste, on l'eût appelé Hérétique ; s'il se fût avoué Catholique, on l'eût fait passer pour Idolâtre. Il a cru devoir garder un juste milieu, en se *faisant tout à tous*, & observant, en qualité de Médiateur, une espèce de Neutralité.

Son but me paroît avoir été de faire regner la paix dans le Monde. Je ne sais s'il y réussira. L'exemple d'*Erasme*, de *Melancton*, de *Grotius*, de *Bayle*, de *Locke* & de *Leibnitz*, devroient l'avoir détourné de ce projet. Je ne vois pas que les Chefs d'aucune Secte soient fort disposés à entendre

dre parler de paix à de telles conditions ; ils aiment encore mieux la guerre. Pour réunir tous les Hommes au même point en fait de Religion , il faudroit détruire toutes les Religions , & en bâtir une nouvelle sur leur ruine. Voilà un projet, mais il est chimérique , & par conséquent toute réunion de cette nature me paroît impossible. D'ailleurs qui est-ce qui osera paroître en qualité de Médiateur. Pour être bon Médiateur il faut être Neutre. Mais pour être Neutre en fait de Religion , il n'en faut point avoir , & tout Homme qui feroit profession d'être sans Religion , ou qui n'admettroit que la Religion naturelle , seroit regardé comme un monstre , comme un objet digne de l'exécration du Genre-humain. Y-a-t-il quelqu'un qui voulût se charger de pareille fonction ? Je ne le conseillerois à personne ; il y a trop de risque à courir.

A R T I C L E V.

LES PRE'JUGE'S *du PUBLIC*, avec des *Observations*, par MR. DENESLE. Deux Volumes in 8. le premier de 412 pages , le second de 468 , sans la Préface & la Table des Chapitres. *Paris* chez Giffart , 1747.

VOici un homme d'esprit qui entreprend de détruire les Préjugés , tandis qu'il donne lui-même à entendre , que c'est une entreprise inutile , un projet tout-à-fait chimérique. „ L'Auteur , „ dit-il (a) , avant de parler du Public *regnant* , „ rap^s

(a) Préface.

Tome *XLI. Partie II.* T

„ rappelle celui des Siècles passés, & en fait la
 „ comparaison, pour montrer que les Hommes
 „ ont toujours jugé comment ils jugent, & ont
 „ toujours été ce qu'ils sont.

Cela n'est-il pas fort plaisant ? Si *les Hommes ont toujours jugé comme ils jugent, s'ils ont toujours été ce qu'ils sont*, pourquoi entreprendre de les réformer ? Quelle apparence qu'on fasse aujourd'hui changer les Hommes, s'ils ont toujours été les mêmes dans tous les Siècles ! Une conduite si constante, si uniforme, ne mérite pas le nom de préjugé, c'est la nature même de l'Homme, c'est un effet de la disposition de son Cerveau. Mais l'Auteur ne se trompe-t-il pas ? Est-il bien vrai que *les Hommes ont toujours jugé comme ils jugent* ? Non. La Religion a changé de face ; les mœurs, les coutumes ne sont plus les mêmes. L'esprit de l'Homme est susceptible d'une variété infinie, il rejette aujourd'hui ce qu'il adoptoit hier, un rien le fait changer. *Descartes* a établi sa Philosophie sur les ruines de celle d'*Aristote*, & *Newton* a fondé la sienne sur les ruines de celle de *Descartes*. Voilà l'effet du préjugé. On ne juge donc pas toujours de même ; & c'est ce que l'Auteur auroit dû d'abord établir, puisque c'est sur cela qu'est fondée toute sa critique.

Son plan est vaste & varié. Il s'attache principalement à relever les *ridicules* du Public, & sur-tout ceux des Gens de Lettres. Il n'épargne ni les morts ni les vivans : il nomme les premiers, il ne pouvoit s'en dispenser ; il ne nomme pas les derniers, lorsqu'ils deviennent le sujet de sa critique, mais il les fait assez connoître. Il avertit cependant que, dans ses portraits, *il n'a en particulier personne*

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 295

en une, & qu'ils ne sont faits que de pièces de rapport. Il ne faut pas l'en croire, c'est une ironie, il rioit sous cape en écrivant cela. Sa maxime est celle-ci: *parcere Personis, dicere de Vitiis.*

L'un des premiers objets de la critique est l'Homme en général. L'Homme, dit-il, de sa nature est fait pour imiter. Quelque talent qu'on lui suppose, rarement il est créateur. Voici de quoi le prouver. Nous n'aurions point l'*Enéide* sans l'*Illiade*. Nous n'aurions pas *Cicéron* sans *Démotène*, *Pindare* a fait *Horace*; & ils ont produit tous deux dans ces derniers tems *Malherbe*, & *Roussseau*. *Boileau* doit ses *Satires* à *Juvenal*, qui devoit les siennes à *Horace* & à *Lucile*; comme ceux-ci devoient les leurs à quelques autres *Satiriques* qui les ont précédés. *Aristophane*, *Plaute*, & *Térence* ont fait sentir à *Molière* ce que c'étoit que la Comédie. *Corneille* & *Racine* ont appris de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Senèque* même, & de *Lucain*, à faire parler des Héros sur la scène. Et Mr. de *Voltaire* n'eût jamais imaginé la *Henriade*, s'il n'eût pas lu vingt Poèmes épiques. On peut dire la même chose des autres Arts & Talens. On fait bien quand la première Horloge a paru: mais fait-t-on quand la première roue a été inventée? La France n'a bien connu l'Architecture, la Peinture, la Sculpture & la Musique, que quand elle a commencé à copier l'Italie. C'est l'imitation qui fait les Maîtres. Que leur resteroit-il, si on les obligeoit de restituer tout ce qu'ils prennent, ou s'il leur falloit en rendre compte?

C'est ainsi que parle l'Auteur. Mais lui, qui critique tant les Grands-hommes, & sur-tout les Modernes; Lui qui, d'un trait de plume, enlève aux

uns & aux autres la gloire de l'invention, ne mérite-t-il pas qu'on le critique à son tour ? Si, comme il le dit, *l'Homme, de sa nature, est fait pour imiter*, n'est-il pas aussi fait pour inventer ? Remarquez bien qu'il élève l'Homme, lors même qu'il veut l'abaisser, puisqu'on ne sauroit supposer un Copiste sans supposer un Auteur. Nie-t-on qu'il y ait des inventions ? Il y en a d'anciennes, il y en a de nouvelles, même en assez grand nombre ; tout le monde en convient ; il y a donc des Inventeurs, & parmi les Anciens, & parmi les Modernes.

Notre Critique fait passer ici en revue la plupart des Grands-hommes de l'Antiquité, bien plus pour faire remarquer leurs défauts, que pour faire l'éloge de leurs talens & de leur habileté. C'est apparemment pour suivre sa maxime, *discre de vitiis*. Il prétend qu'aujourd'hui on se rendroit infailliblement ridicule, si pour une certaine façon de penser & de s'exprimer, l'on vouloit, par exemple, imiter la galanterie d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Tibulle*, de *Catulle* même & de *Virgile*. Entre les Odes qu'*Horace* a faites pour ses Maîtresses ; entre les *Élégies* d'*Ovide*, & de *Tibulle* ; il y en a, dit-il, *plus d'une que l'on feroit sans façon, & que l'on ne trouveroit rien moins que galante*. C'est ce qu'il tache de faire voir par des exemples ; & ces exemples semblent prouver en sa faveur.

Virgile n'est pas plus épargné qu'*Horace*. Quelle Femme ne feroit pas fuir un Poète galant, si, pour lui exprimer l'excès de sa tendresse, il lui déclaroit qu'il la cherche par tout avec la même ardeur qu'un Loup pour suit une Chèvre (a). Com-

(a) *Virgile*, *Eclg. Alexis*.

paraîson fausse, dit notre Critique, & qui signifie trop, puisqu'un Loup ne poursuivit une Chèvre que pour l'étrangler.

On nous donne *Tite-Live* pour un excellent Historien; c'est un Modèle achevé. Cependant un Historien d'aujourd'hui qui affecteroit de lui ressembler, & qui, à son exemple, chargeroit son Histoire de Harangues qui n'auroient jamais été prononcées par ceux dans la bouche de qui il les mettroit; qui feroit précéder chaque Bataille, chaque Combat, d'une pièce d'éloquence débitée avec art par un Général; qui, par-dessus tout cela, donneroit dans le prodigieux, & fatigueroit ses Lecteurs de récits & de contes insipides; un tel Historien feroit-il fort estimé? Lui passeroit-on tout cela en faveur de la pureté de son stile? Il y a bien de l'apparence que non.

Quelle idée doit-on se former des Musiciens d'autrefois, de ces *Orphées*, de ces *Amphions*, & de tant d'autres dont il ne nous reste que les noms? Une idée fort peu avantageuse, suivant Mr. *Denisse*. Il croit en effet, & peut-être ne se trompe-t-il pas, que si nos Musiciens leur ressembloient exactement, ils mériteroient à peine une place dans un Orchestre de Foire; leurs Instrumens, quelques miracles que l'on en raconte, ne donnent pas une grande idée de leur Musique.

Boileau est, de tous les Modernes, celui à qui notre Auteur trouve le plus de défauts; aussi ne l'épargne-t-il pas. Dès que ce Poète se fut érigé en Dictateur du Parnasse, il s'arrogea le droit de médire impunément. Malheur à tous ceux qui lui déplurent, & dont les noms purent entrer dans un Vers, sans en déranger l'harmonie. Après avoir

jouï assez longtems de ce despoüisme, il fut tourné lui-même en ridicule ; & la première attaque qu'on lui livra, fut presque aussitôt suivie d'une déroute générale. Ce même Public, que la lecture des Satires de *Boileau* avoit si agréablement amusé, ne vit plus dans ce même homme, qu'il avoit auparavant regardé comme un Poète sublime, qu'un exact, mais stérile Versificateur ; & , qui pis est, un Esprit caustique & dangereux. Sa dixième Satire lui fit elle seule plus de tort que toutes les autres ensemble. Il y attaquoit un peu trop rudement la Divinité de Paris, le Beau-Sexe, qu'apparemment il n'aimoit pas, ou dont il n'étoit peut-être point aimé.

La conjuration devint générale. Quelques-uns de ses Confrères relevèrent finement ses bévues. Les Femmes, qu'il avoit outragées, ne l'épargnèrent point, & lui auroient fait très volontiers le même traitement qu'autrefois les Bacchantes firent à *Orphée*. Elles aigrirent contre lui, les unes leurs Maris, les autres leurs Amans ; celles-ci leurs Parens, celles-là leurs Directeurs ; & crièrent toutes à l'Assassin. Les Tartufes, redoutables ennemis en tous tems & en tous Pais, & pour qui la vengeance a tant de charmes ; les Tartufes, qu'il avoit eu la témérité d'aller regarder sous le masque, se fourrèrent dans la mêlée, & avec des armes sacrées, lui portèrent leur coup. Ils se plaignirent amèrement de ce que l'on permettoit l'impression d'un Ecrit aussi scandaleux ; aussi indécent, aussi contraire à la vérité, aussi préjudiciable aux bonnes mœurs, & enfin aussi peu conforme au respect que l'on doit à la Religion ; qui manque rarement d'être offensée quand ils le font.

En-

Envain le Grand *Arnaud* tailla sa plume pour colorer la sottise de son Ami : on ne l'écouta pas. Et malgré tout ce qu'il put dire lui-même pour sa défense, il se vit traité chez tout le Beau-monde, de froid Rimeur, de Copiste, ou de servile Imitateur, de Plagiaire, d'Homme de peu d'érudition, de mauvais Plaisant, & d'impertinent Auteur. Ce qu'il avoit dit de lui-même, sans le croire, on le dit alors, comme si l'on en eût été persuadé. On publia qu'il n'étoit rien de plus qu'un *Gueux revêtu des dépouilles de Juvenal & d'Horace*. La faveur l'avoit enivré ; les Rieurs l'avoient gâté ; un long succès l'avoit rendu *Fat* ; il étoit naturel qu'il se crût tout permis. Voila *Boileau* bien maltraité ; méritoit-il de l'être à ce point ?

Mr. de *Fontenelle* n'a pas lieu de se plaindre du jugement qu'en porte notre Critique ; il peut bien le mettre au rang de ses admirateurs, du moins pour ce qui regarde le genre pastoral. „ Il a relevé, dit „ celui-ci en le citant, la simplicité champêtre, „ par beaucoup de délicatesse. Il a ôté à ses Bergers les *Guêtres & les Sabots*. Sans les rendre „ magnifiques, il les a habillés avec élégance. Il „ les a amenés à la Ville & à la Cour. Il a chanté „ les Forêts ; mais en les chantant, il les a rendues „ dignes du monde le plus poli. Il s'est accommodé „ de au gout de son siècle ; & par-là il a si bien réussi „ si, que de longtems il ne prendra envie à aucun „ Poète de s'égaier après lui sur cette matière”. Cela est fort flatteur ; mais depuis bien du tems Mr. de *Fontenelle* n'a plus besoin d'éloges.

Dans un Chapitre où l'Auteur traite du Poème Epique, il rapporte, en peu de mots le jugement du Public sur la *Henriade* de Mr. de *Voltaire*, mais

sans se déclarer lui-même ouvertement au sujet de cette fameuse Pièce. Lorsqu'elle parut, quel fut l'étonnement de tout le monde ! Que de critiques d'une part ! que d'éloges de l'autre ! Jamais sur un Ecrit les Connoisseurs, ou ceux qui se donnent pour tels, n'ont été plus partagés. Il sembloit que la Discorde, qui allume le feu de la Guerre Civile dans ce Poème, eût produit le même effet sur l'esprit des Lecteurs. „ Hé quoi ! disoient les uns, rien n'est plus froid. Ce n'est qu'une Histoire ornée & mise en Vers ! L'on ne fera jamais autre chose. Contentons-nous d'admirer ce que l'Italie, l'Espagne même & l'Angleterre ont produit en ce genre, sans qu'il nous soit jamais permis d'espérer rien de semblable. . . . Avec quelle élégance, disoient les autres, & quelle dignité le Poète n'a-t-il pas traité son sujet ! Quelle grace & quelle nature dans ses descriptions ! Quelle ordonnance, quelle expression, & quelle vie dans ses Tableaux ! Quelle ressemblance & quelle ame dans ses Portraits ! Quelle vérité & quelle majesté dans le caractère de ses Héros ! Quelle sagesse dans ses Allégories ! Quelle harmonie & quelle pompe dans ses Vers ! Quel ordre dans toute la contexture de son Poème ! Si Mr. de Voltaire n'est point encore le Virgile de la France, on ne peut du moins lui contester la gloire de lui avoir fait sentir le premier qu'elle peut en produire un. Cette Pièce suffit pour assurer l'immortalité à son Auteur.

Mr. Denesle parlant de la variété des Goûts, fait à ce sujet quelques réflexions qui m'ont paru fort sensées. On fait que cette même variété de Goûts, qui se trouve parmi les Savans & les Gens
de

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 297

de Lettres, se retrouve également parmi cette Multitude que l'on appelle *le Public*. L'Homme de Cour, le Militaire, le Magistrat, le Bourgeois, la Prude, la Coquette, le Petit-Maitre, le Vieillard, tout cela ne se ressemble presque point pour le goût. Il y a plus. Les Gens de même espèce sont encore différenciés entre eux, par l'humeur, le caractère, le tempérament, les passions. On en rencontre quelques-uns qui ne veulent que des Livres utiles & sérieux. Il y en a qui n'en veulent que d'amusans ; des Tragédies, des Comédies, des Relations. D'autres n'en cherchent que de frivoles ; des Romans, des Historiettes, des *Contes de Fées & de Peau d'Âne*. D'autres n'en demandent que de pernicieux ou d'indécens. Ceux-ci préfèrent les Sciences abstraites ; ceux-là ne lisent que des Nouvelles, des Gazettes, des Journaux ; & le plus grand nombre ne lit rien du tout. Telle Femme préférera *les Mille & une Nuits* à tous les Ouvrages de Bayle ; & telle autre *les Cent Nouvelles Nouvelles* à ce que nous avons d'Histoires les plus intéressantes. Il y a peu de Jeunes-gens qui n'aiment beaucoup mieux les *Femmes Galantes* de Brantôme, ou tel autre Ecrit de cette nature, que toutes les *Maximes* de la Rochefoucault.

Faut-il s'étonner après cela qu'un Auteur soit si souvent la dupe de la bonne opinion qu'il a de son Livre ! Mais à qui doit-il s'en prendre, au Public ou à lui-même ? Il voudroit sans doute qu'on envisageât son Ouvrage dans le même point de vue qu'il l'envisage lui-même, & qu'on en fît le même cas qu'il en fait. Mais cette prétention est déraisonnable, elle est injuste. Les goûts sont différens. Plait-on aux uns, on déplaît aux autres. Rien n'est ni ne sauroit

roit, être au goût de tout le monde. Qu'est-ce en effet que le goût de tout le monde? Est-ce autre chose que l'assemblage d'une infinité de goûts différens? La Nature est infinie dans ses combinaisons, & par-là elle a si sagement pourvu à tout-ce qui peut affecter, non seulement les Sens de l'Homme, mais encore ceux de tout ce qui est animé, que rien ne manque en elle, & qu'elle n'a rien d'inutile à cet égard. La différence des Organes produit des Sensations & des affections différentes. C'est cette différence qui donne de l'aversion ou du panchant; c'est elle qui produit des effets si opposés; qui rend les mêmes choses nuisibles ou profitables. C'est par elle que ce qui est un poison pour un Animal, est un aliment pour un autre.

Vous vous plaignez qu'il y ait tant de sots Ecrits. Mais cette plainte est-elle fondée? Ne voyez-vous pas qu'ils sont faits pour cette multitude de sots Esprits qui les lisent? Vous allez sans doute vous recrier sur la sottise de ces Lecteurs & sur leur mauvais goût. Mais prenez-y bien garde, ce que vous appelez sottise, ce que vous appelez mauvais goût, est souvent l'effet d'une certaine conformation des Organes & sur-tout de celle du Cerveau; vous accuseriez donc alors la Nature, vous vous en prendriez à Dieu même, l'Auteur de la Nature, & de cette variété prodigieuse que vous remarquez & dans les Corps & dans les Esprits. Il y a des Sots; soit: la Providence le veut, & elle a pourvu à leurs besoins. Tout ce que Dieu a fait est bien, il est dans l'ordre.

*Ne soutenez donc plus que l'Homme est imparfait;
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet.
Tout annonce dans lui la sagesse profonde*

Du

*Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce Monde.
Un état plus parfait ne lui conviendrait point ;
Son tems n'est qu'un moment, son espace qu'un
point (a).*

Est-ce combattre un préjugé, est-ce le détruire, que d'opposer préjugé à préjugé ? Voici ce qui me fait faire cette question. Mr. *Denefle*, qui a varié son Livre, & qui m'oblige par conséquent à varier cet Extrait, a cru devoir examiner, dans un Chapitre fait exprès, jusqu'à quel point on doit accorder la liberté d'écrire sur la Religion, sur le Gouvernement, & autres sujets qui peuvent intéresser le Public. Là il compare ce qui se pratique à cet égard en Angleterre, en Hollande, en France. Il se déclare ouvertement contre cette sorte de liberté que se donnent les Ecrivains Anglois & Hollandois, & tâche de faire voir qu'il est de la bonne police de réprimer en France une pareille liberté. Ce qu'il allègue en faveur de son Syllème est capable d'en imposer, par le tour ingénieux qu'il a sçu donner à ses raisonnemens; mais ce n'est dans le fond qu'une lueur de vraisemblance, il suppose de faux principes, il tire de très mauvaises conséquences, le dirai-je, il raisonne très mal, il décide sans être en droit de décider, car la raison seule le donne; enfin, il oppose préjugé à ce qu'il nomme préjugé, & sur ce fondement il se donne gain de cause & chante victoire. Il bat des ailes comme un Oiseau qui prend ses ébats. C'est un plaisir de l'entendre lorsqu'il parle seul & qu'il n'est pas contredit; on croiroit presque qu'il a toujours raison. Le Lecteur en jugera.

„ Seroit-ce seulement, dit ce Critique, la li-
„ berté avec laquelle les Etrangers, comme les
(a) *Pope, Essai sur l'Homme.* „ *An-*

„ *Anglois* , par exemple , ou les *Hollandois* , jet-
 „ tent sur le papier tout ce qui leur vient dans l'es-
 „ prit, qui détermineroit un *François* à les préférer
 „ à ses Compatriotes ? A cela il n'y a rien à repli-
 „ quer. Ils l'ont toute entière cette liberté, & nous
 „ n'en avons point du tout de cette espèce. Mais
 „ en quoi consiste-t-elle principalement ? Quelles
 „ sont ses vues ? Quel privilège donne-t-on en ce
 „ Pais-là , à un Bel-esprit , à un Savant , à un Phi-
 „ losophe ? Est-ce de pouvoir impunément é-
 „ gayer son imagination sur différens Systèmes de
 „ Politique, de Morale, de Religion, sans en pou-
 „ voir jamais trouver un qui soit raisonnable ?
 „ Est-ce de pouvoir sans aucun ménagement é-
 „ crire contre les Loix , le Gouvernement , les
 „ Princes , les Ministres , les Magistrats ? Voilà
 „ donc à quoi se réduisent les prérogatives de cet-
 „ te *Liberté Angloise* , que quelques-uns nous
 „ vantent tant ?

Quel feu ! Quelle vivacité ! Quelle tirade de
 questions ! Il s'aplaudit , il triomphe. Il interroge,
 il répond , comme bon lui semble. Mais voyons
 un peu si tout ce qu'il dit est aussi bien fondé qu'il
 le prétend.

Oui , sans doute , c'est une prérogative , de pou-
 voir dire & écrire ce qu'on pense sur le Gouverne-
 ment & sur la Religion. Je m'explique. Lorsqu'un
 Prince enfreint les Loix fondamentales de l'Etat ,
 lorsqu'il opprime & qu'il tyrannise ses Sujets, n'est-
 il pas permis , ne doit-on pas même réclamer ses
 droits ? Faut-il ramper en Esclave devant un Mi-
 nistre , un Magistrat , qui foulent aux pieds la justi-
 ce ? Résister aux abus qui menacent la ruine du
 Gouvernement, c'est appuier le Gouvernement. A
 quoi

quoï servent les Loix si on les abandonne à la discrétion d'un Ministre ambitieux? Tout Homme, je l'avoue, qui donne atteinte à l'autorité légitime de son Souverain, lorsqu'il ne passe pas les bornes du pouvoir qu'on lui a confié, doit être regardé comme criminel de Lèze-majesté. Tout Homme qui travaille à détruire les Loix, à renverser le Gouvernement, est un mauvais Sujet, un Perturbateur du repos public. Si notre Critique n'a pas voulu dire autre chose dans ce que je viens de citer, je suis de son avis. La *Liberté Angloise* ne consiste pas, comme il le donne à entendre, à *pouvoir écrire sans ménagement contre les Loix, le Gouvernement, les Princes, les Ministres, les Magistrats*; mais à pouvoir se roidir contre les abus du Gouvernement, contre la tyrannie des Rois, contre la violence des Ministres, contre l'injustice des Magistrats. Voilà l'une des *prérogatives* des Anglois, & je laisse à juger si elle mérite qu'on en fasse cas.

„ Si c'est un défaut de liberté, *continue l'Auteur*, que la défense de rien écrire qui soit contraire à la Religion, au bon ordre, & à la Police d'un País, & s'il s'ensuit de là que les Sujets d'une telle Domination ne soient pas libres, on pourroit donc conclure aussi par ce même principe, que l'on est Esclave par-tout où il est défendu d'empoisonner.

L'Auteur suppose ici ce qui est en question, & raisonne sur un faux principe. On ne dit point qu'il soit permis d'écrire contre l'ordre & la Police d'un País, lorsque cet ordre & cette Police sont conformes aux Loix; cette liberté d'écrire ne doit être permise qu'en cas d'abus, & lorsqu'un Etat n'est pas gouverné selon ses Loix.

Quant

Quant à la Religion, l'Auteur n'en parle ici & ailleurs que d'une manière vague. Quelle Religion a-t-il en vue ? En Angleterre il y a des Athées, des Déistes, des Juifs, des Chrétiens de toutes espèces. Ceux-ci, qui ne prêchent que la paix & la charité, quoique toujours en guerre entre eux, ont pour ennemis communs les Athées, les Déistes, & les Juifs. Toutes les Sectes Chrétiennes sont tolérées en Angleterre, & chacune d'elles sert Dieu à sa mode. La dominante, celle qui a la pieuse ambition d'être la maîtresse des autres, est la Secte des Episcopaux, appelée l'Eglise Anglicane, ou l'Eglise par excellence. Ses Ministres ont seuls le Droit de posséder les grands emplois, & de recevoir les Dixmes. Toutes ces Sectes ayant la liberté d'exercer leur Religion, le Gouvernement fait peu d'attention aux guerres qu'elles se font. L'Arien, armé de la Raison & de l'autorité de l'Ecriture, attaque & se défend, sans craindre les foudres de l'excommunication ni la rigueur des Loix. On ne fouette plus les *Quakers*, on ne les attache plus au pilori, pour oser prêcher contre le Clergé, contre les Evêques & les Prêtres. Il leur est permis de défendre leurs dogmes, d'attaquer même la doctrine de leurs adversaires, comme il paroît par leur apologie dédiée au Roi *Charles Second* par *Robert Barclay*.

Je demande donc à l'Auteur, s'il croit qu'il est contre l'ordre de permettre à toutes ces différentes Sectes de parler & d'écrire pour faire valoir leurs opinions sur la Religion ? Si cette permission est contre le bon ordre, il doit aussi être contre le bon ordre de leur permettre le libre exercice de leur Religion. Or ni l'un ni l'autre n'est contre l'ordre, puis-

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 303

puisque ni l'un ni l'autre n'est contre les Loix de l'Etat. Depuis *Gaillaume Trois* toutes les Sectes Angloises ont la liberté d'exercer leur Religion, & d'interpréter l'Ecriture comme bon leur semble. A l'égard des Déistes, quoiqu'ils soient en très grand nombre en Angleterre & qu'ils se trouvent répandus dans presque tous les Ordres de l'Etat, il ne leur est pas moins défendu d'écrire qu'en France, on sévit même contre eux, mais avec moins de rigueur que dans les Païs Catholiques. Dans les Etats Protestans, où l'on respecte l'humanité, on ne croit pas qu'un Homme mérite d'être brûlé vif, pour ôser dire ou écrire qu'il n'est pas Chrétien. Les Juifs ne reconnoissent pas le Messie; les brûle-t-on aujourd'hui en France? Cependant lequel des deux est le plus coupable, le Juif ou le Déiste? Le premier fait profession publique de renier *Jésus-Christ*, le second n'en dit ni bien ni mal, il regarde tous les Cultes extérieurs comme des modes différens par lesquels on exprime la Religion naturelle.

„ Il n'y a point de Visionnaire, *dit encore notre*
„ Critique, d'Entouusiast, de l'anatique, d'Im-
„ posteur, à qui il ne soit libre de suivre ses idées,
„ & de commencer du moins à débiter ses rêveries. Il n'y a point de Bandit, il n'y a point de
„ Cerveille brûlée, à qui il ne puisse tomber dans
„ l'esprit qu'il est né pour *redresser les Torts*; pour
„ délivrer les Petits de la tyrannie des Puissans, &
„ qui ne puisse en conséquence courir le Païs jus-
„ qu'à ce qu'il soit attrapé. Si donc toutes les fo-
„ lies, si tous les crimes sont libres à tout le mon-
„ de en quelque Païs que ce soit, si même les plus
„ grands sont quelquefois les plus aisés à com-
„ met-

„ mettre, de quoi peuvent se plaindre les ama-
 „ teurs, les prôneurs de la prétendue liberté ? La
 „ carrière est ouverte, qui les empêche de courir
 „ & de débiter leurs maximes ? La difficulté, di-
 „ tes-vous, l'impossibilité les rebute ; la sévérité
 „ des Loix les effraie. Qu'ils se tiennent donc en
 „ repos ; qu'ils se taisent ; qu'ils n'écrivent plus.
 „ Mais s'ils devenoient les maitres ! Alors que
 „ tout ce qui est défendu soit toléré, permis, con-
 „ damné. N'auront-ils plus rien à craindre ? Ne
 „ leur restera-t-il plus rien à faire ? Examinons
 „ leur Gouvernement, leur Politique. Il s'agit
 „ de se maintenir. La vieille erreur a encore des
 „ Sectateurs cachés ; elle en aura de hardis & d'en-
 „ treprenans. Comment les contenir ? Il faut des
 „ Réglemens, des Ordonnances, des Edits, des
 „ Loix.

„ Voilà donc nos Gens, qui deviennent déjà
 „ Législateurs, malgré qu'ils en ayent, & pres-
 „ que sans qu'ils s'en aperçoivent. La nécessité,
 „ vous diront-ils, la raison, le bon ordre, l'utilité
 „ commune le demandent. Les Hommes ne sont
 „ pas assez sages, ne sont pas assez bons, pour que
 „ l'équité naturelle, pour que la raison puisse les
 „ gouverner & les régir toute seule. Et, ce qu'il
 „ y aura d'admirable, c'est que ces mêmes mo-
 „ yens, qu'ils avoient condamnés comme injus-
 „ tes, comme déraisonnables, seront précisément
 „ les seuls qui leur paroîtront les plus sages, les
 „ plus justes & les plus sûrs.

„ Mais enfin s'en tiendront-ils là ? Souffriront-
 „ ils que les Savans, que les Philosophes, les Ef-
 „ prits forts, les Raisonneurs, les Têtes à Sys-
 „ tèmes, parlent, écrivent, dogmatisent, se sou-
 „ lèvent,

„ lèvent, & fassent soulever les Peuples contre les
 „ sages ordonnances, contre les Loix équitables
 „ qu'ils auront établies? Sans doute que non. Les
 „ suites pourroient en devenir funestes. Il faudra
 „ des cachots, des prisons, des peines, des supplices.
 „ Les voila, selon leurs anciens principes, tirans,
 „ injustes & cruels. Tirans, en ce qu'ils usurpent
 „ sur leurs Semblables, sur leurs Frères, sur leurs
 „ Egaux, une autorité que la Nature ne leur a
 „ point donnée. Injustes, en ce qu'ils veulent
 „ faire dépendre de la volonté des Hommes, leur
 „ façon de penser, leur *tour d'imagination*, cho-
 „ ses qu'ils savent si bien n'être pas en leur pou-
 „ voir. Cruels, en ce qu'ils détruisent leur Es-
 „ pèce; en ce qu'ils égorgent des Hommes pour
 „ des *Sillogismes*. Mais si le nombre de ceux, qui
 „ voyent de l'injustice, de l'extravagance, du des-
 „ ordre, de l'abus, du crime, dans le Gouverne-
 „ ment & la Police de ces nouveaux Législateurs
 „ devient par succession de tems, ou tout à coup,
 „ assez puissant pour les accabler à leur tour, & les
 „ remettre dans la subordination, en les contraig-
 „ nant de garder pour eux seuls leur *façon de con-*
 „ *cevoir les choses*: si enfin, pour n'avoir plus
 „ rien à craindre de pareils attentats, ils extermi-
 „ nent jusqu'au dernier de ces Rebelles; ne sera-
 „ ce pas avec justice, selon même leurs princi-
 „ pes? Qu'ils conviennent donc que tout est bien
 „ comme il est, & que malgré tous leurs vains Sys-
 „ têmes, il ne peut être mieux.

„ Rappelions-nous ce qui s'est passé, il y a seu-
 „ lement deux Siècles; transportons nous sous
 „ ces Rois, où la foiblesse du Gouvernement &
 „ le malheur des tems permettoient de tout dire,
 „ Tame XLI. Partie II. V „ de

„ de tout écrire, de tout faire, & nous verrons que l'
 „ raisonnable usage les Savans ont fait de la liber-
 „ té. Que d'horreurs ! L'esclavage le plus dur
 „ est-il pire qu'une pareille Liberté ? Les Hom-
 „ mes peuvent être contenus ; seront-ils jamais
 „ capables de se contenir ? Quelle peste, quel fleau
 „ plus à craindre pour les Peuples, que les dispu-
 „ tes des Savans, permises ou tolérées, sur tout
 „ ce qui leur tombe dans l'esprit ! Les Séditieux
 „ ont-ils jamais manqué des'en prévaloir ? N'est-
 „ ce pas à proprement parler le règne des Scélé-
 „ rats ?

Vaines déclamations ; l'Auteur se bat contre une ombre. Emporté par le feu de son imagination, plein de l'idée du Pouvoir arbitraire & d'un Despotisme outré, il attribue aux Partisans de la Liberté des sentimens qui font horreur. Le Systême qu'il leur prête est un Systême imaginaire. Où enseigne-t-on que *toutes les folies, que tous les crimes sont libres à tous le monde en quelque Pais que ce soit ?* Est-ce en Angleterre, est-ce en Hollande ? Un Homme qui y parleroit sur ce ton, y seroit regardé comme un monstre, & on séviroit contre lui. Ce n'est point à enseigner de pareils dogmes qu'on fait consister la Liberté. Cette prérogative consiste uniquement dans le juste usage des Droits du Peuple. Il ne faut pas que de Sujet je devienne Esclave, & je le deviendrois infailliblement s'il ne m'étoit jamais permis d'en appeler à la Loi.

Mais supposons, dit l'Auteur, que les Rebelles deviennent les Maîtres, ne faudra-t-il pas qu'ils deviennent aussi Législateurs ? Pour contenir les Peuples, il faut qu'il y ait des Réglemens, des Or-
don-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 307

donnances, des Edits, des Loix; la nécessité, la raison, le bon ordre, l'utilité commune le demandent. Souffriront-ils que les Savans, les Philosophes, écrivent, dogmatisent, se soulèvent, & fassent soulever les Peuples contre les sages Ordonnances, contre les Loix équitables qu'ils auront établies. Il faudra des Cachots, des Prisons, des Peines, des Supplices.

Autre fausse imputation. L'Auteur change encore ici l'état de la question. Tout le droit que s'arrogent les Partisans de la Liberté, c'est de pouvoir s'opposer aux abus du Gouvernement, c'est de chercher à se tirer de l'esclavage où on veut les réduire, & non de se soulever contre les Loix. Le devoir du Souverain est de tenir ses engagements, celui du Sujet est d'observer les Loix. L'accord est réciproque. Celui qui le rompt est le coupable. C'est en cela que consiste d'un côté la Tyrannie, & de l'autre la Rebellion. Le meilleur Gouvernement consiste dans une juste harmonie entre le Chef & les Membres, qui tende au bonheur de tous. On ne devient point Sujet pour souffrir, ni Roi pour envahir. Tout doit aboutir à un centre où réside le bien-être.

*Que les Spéculatifs recherchent follement
Quel plan est le meilleur pour le Gouvernement.
Tel qu'il soit, le meilleur, c'est le plus équitable,
Et dont le Bien public est l'objet immuable (a).*

(a) Pope, *Essai sur l'Homme*.

ARTICLE VI.

TRACTATUS de Morbis internis Capitis, Authore JACOBO LAZERME, Regis Consiliario, & in Alma Facultate Monspeliensi Medicinæ Professore Regio. Cui accessere quædam celebriorum Medicorum Monspeliensium circa eisdem affectus Consultationes, è Gallicâ Linguâ in Latinam conversæ.

C'est-à-dire :

TRAITE' des Maladies internes de la Tête, par Mr. JAQUES LAZERME, Conseiller du Roi, & Professeur Royal en Médecine dans l'Université de Montpellier. On y a ajouté sur les mêmes Maladies quelques Consultations des plus célèbres Médecins de cette Ville, traduites du François en Latin. Un Volume in 12. de 537 pages. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1748.

Vœici un Ouvrage dont le fond n'est pas nouveau, il ne roule que sur des Maladies bien connues, & même très ordinaires. Je n'y ai trouvé aucun cas singulier, pas une seule Observation digne de l'attention d'un Médecin tant soit peu versé dans l'exercice de sa profession. Ce n'est qu'une simple répétition de ces Maladies dont nous avons déjà des détails immenses, dans un nombre prodigieux de Livres qu'on ne lit presque plus. L'Ouvrage considéré dans ce point de vue ne sauroit être d'aucune utilité : loin d'enrichir le

Pu-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 309

Public, il le charge & l'accable d'un nouveau fardeau.

Mais un Recueil d'Observations ne peut-il pas être très instructif, sans qu'il contienne des faits singuliers ? Oui sans doute. Si l'Auteur a assez de sagacité pour découvrir la véritable cause d'un Mal, qu'on ignoroit avant lui ; si ses lumières lui font connoître la raison de tant de phénomènes admirables, toujours surprenans, qui accompagnent les Maladies les plus communes ; si par ses recherches, ou par d'heureux hazards, il a trouvé le moyen de calmer un mal opiniâtre, ou de guérir une maladie regardée comme incurable ; sa production, ne contient-elle d'ailleurs que les cas les plus fréquens, aquerera par-là un mérite qui doit la faire estimer, un mérite même souvent supérieur à celui des plus belles & des plus brillantes découvertes.

C'est à cela principalement que doit se réduire l'examen de ce Traité, pour juger de sa juste valeur. L'Editeur, dont le jugement peut être suspect, n'en parle qu'avec éloge dans sa *Préface*. Il est rare de trouver des défauts dans un Ouvrage dont on fait présent au Public, & il n'est pas moins rare de les faire remarquer lorsqu'on les connoît. La *Préface* d'un Livre n'en est guère l'histoire, qui est un Juge sévère, c'en est d'ordinaire l'éloge, qui est un flatteur. Le Lecteur le sait, il s'y attend, & n'en est pas la dupe. Pour donner une légère idée de ces Observations, je vai parcourir ce qu'elles contiennent de plus essentiel, & je me propose sur-tout d'en faire remarquer les avantages & les défauts. Je sai qu'on gagne rarement par-là les bonnes grâces d'un Auteur ; mais du moins on s'aquite de son devoir à l'égard du Public qui n'aime pas qu'on lui en impose.

Rien de plus important en Médecine que de bien distinguer les causes des Maladies. Le même mal est souvent produit par des causes opposées, & demande par conséquent des remèdes différens. Dans le traitement d'une Maladie il faut toujours remonter à sa source. Au nom seul d'une Maladie, l'Empirique sans hésiter propose son Spécifique; le vrai Médecin, plus prévoyant, plus sage, plus prudent, n'est d'abord que simple spectateur des Symptômes du Mal, il examine, il pèse toutes les circonstances qui peuvent lui donner quelque lumière, & ne prescrit jamais rien qu'après avoir trouvé la cause qui fait l'objet de ses recherches.

Un Homme maigrit, il s'affoiblit chaque jour, on dit d'abord, *il a la Phtisie*: ses Voisins, les Amis, lui proposent chacun un remède. Un tel, dit-on, a été guéri avec ce remède, servez-vous-en, je vous répons du succès. Mais ces Personnes charitables savent-elles que pour guérir la Maladie qui porte ce nom, il faut en connoître la cause, & qu'elle peut être produite par plus de cent causes (je n'exagère pas), toutes différentes les unes des autres, & qui exigent souvent autant de différens remèdes? Un abcès dans le Foie, dans la Rate, dans l'Estomac, dans les Intestins, dans la Poitrine, dans les Reins, dans la Vessie, & dans plusieurs autres parties du Corps, peut donner lieu à la Phtisie. Elle est causée par l'Hydropisie, la Gonorrhée, l'Hémorragie, la Diarrhée, la Dysenterie, le Diabète, par des Sueurs immodérées, & autres évacuations extraordinaires. Un Schirre dans les Viscères, la Gravelle, la Pierre dans les Reins, dans la Vessie, la produisent aussi. Elle est la suite
d'u-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 311

d'une infinité de Maladies négligées ou mal-traitées. Une trop grande foiblesse dans les vaisseaux, des obstructions, des humeurs viciées, le Scorbut, peuvent la faire naître. Voila bien des causes de la Phtisie, il faut les connoître & d'autres encore, pour la guérir.

Il faut rendre justice à l'Auteur de l'Ouvrage dont je donne l'Extrait, il indique avec soin les différentes causes des Maladies dont il donne la description. Sa méthode à cet égard est raisonnée; elle le distingue d'avec l'Empirique, & le met au rang des Grands Médecins.

Je prendrai pour exemple le Chapitre où il traite de la *Douleur de Tête*. Lorsqu'il vient à examiner les causes de cette Maladie, il les divise en onze classes, dont la plupart pourroient encore être divisées en plusieurs autres, & formeroient par conséquent une longue liste de causes des maux de tête. 1. Cette douleur provient souvent des crudités acides, qui sont dans les premières voies; & qui épaississent la masse du Sang. Ce Sang grossier, porté à la Tête; ne circule que difficilement dans les vaisseaux, il les gonfle, il les dilate au-delà de leur sphère ordinaire, & cela avec tant de violence, qu'on diroit que toutes les membranes sont tiraillées. En faut-il davantage pour causer de la douleur! 2. Dans la seconde classe se trouvent & la Plétore, & la suppression des évacuations ordinaires. Dès que le Corps est trop plein de sang, trop chargé d'humeurs, il s'en porte trop à la Tête, les vaisseaux s'emplissent; la circulation ne s'y fait plus si librement, les membranes sont dans un état violent; delà la douleur qui s'y fait sentir. 3. Dans la Fièvre, l'agitation des humeurs, leur trop

grand mouvement, causent aussi très souvent de violens maux de Tête, le sang s'y portant alors avec trop de rapidité, & produisant dans ses membranes, des engorgemens, par la figure irrégulière de ses parties. 4. La même incommodité vient aussi de la grande chaleur du Soleil, lorsqu'on y est trop exposé. 5. Elle vient même du froid, qui, en bouchant les pores, retarde le mouvement des humeurs d'où s'ensuit la plénitude des vaisseaux, leur gonflement, & par conséquent la douleur. 6. Il y a des maux de Tête qui ne sont que les symptômes d'autres Maladies, comme de la Vérole, des E-crouelles, du Scorbut, du Rhume, des Pales-couleurs. Le sang devenu visqueux dans ces Maladies, ne circule pas avec autant de vitesse qu'il devroit, il s'engorge dans les vaisseaux, produit des obstructions, & par conséquent de la douleur, dans les membranes du Cerveau.

Les maux de Tête, qui viennent de ces six causes, ne sont que périodiques, parce qu'ils proviennent du seul vice des Fluides, auquel on peut remédier, du moins pour un tems. Mais il y a d'autres maux de Tête, qui durent presque toujours, parce que les causes qui les produisent, sont permanentes, & souvent même incurables. Ces dernières causes peuvent être comprises dans les cinq classes suivantes.

7. La mauvaise conformation des parties de la Tête, des vaisseaux, des membranes, & le tissu ou la structure trop serrée des os. Tous ces défauts rendent la circulation du sang moins libre, ils empêchent l'évacuation des humeurs superflues, troublent l'équilibre; d'où naît ensuite la plénitude, l'engorgement, la trop grande dilatation des vaisseaux

seaux capillaires, & des membranes qui'en sont formées. 8. Des Vers, de petites Pierres trouvées dans la Tête, peuvent aussi causer de violentes douleurs. La Pierre écarte avec violence les parois des membranes qui la renferment, elle comprime par son poids les vaisseaux qui l'environnent, elle trouble la circulation des humeurs qui y sont contenues, & produit par conséquent de la douleur. L'effet des Vers est à peu près le même. 9. Il se forme dans la Tête différentes sortes de Tumeurs, des Abscès, qui y font de terribles ravages; & on n'est guère sujet à ces sortes d'accidens, sans en ressentir de la douleur. 10. Il faut porter le même jugement des Ulcères, de la Carie des os de la Tête, & des Cicatrices qui restent après les blessures. 11. Enfin, les maux de Tête ont encore pour cause, les coups, les violentes contusions, qui, en faisant perdre aux vaisseaux cette force élastique qui leur est naturelle, donne lieu aux humeurs de s'y jeter en plus grande quantité; d'où naît ensuite la plénitude, l'engorgement, la dilatation, de ces mêmes vaisseaux & des membranes dont ils forment le tissu.

Outre ces causes des maux de Tête, il y en a encore d'autres, dont l'Auteur ne fait nulle mention, mais qu'on peut ranger dans quelque-une de ces classes. Il suit la même méthode lorsqu'il traite des autres Maladies de la Tête. Il apprend par-là aux jeunes Médecins à remonter toujours à la source du mal, & à ne pas employer le même remède pour des Maladies qui portent à la vérité le même nom, mais qui demandent d'être traitées différemment, parce qu'elles viennent de causes différentes. Cette partie de l'Ouvrage est l'une des

plus utiles & des plus instructives.

L'Auteur ne me paroît pas avoir si bien réussi dans l'explication qu'il donne des *Symptômes* des Maladies de la Tête, principalement de ceux qui accompagnent l'Epilepsie, la Phrénésie, la Manie, la Mélancolie. Il y a dans tout ce qu'il en dit du génie & de la sagacité ; mais touche-t-il au but ? La plupart de ces phénomènes sont inconcevables, ils sont souvent si extraordinaires, qu'on les a attribués au Démon, comme si le Démon avoit plus de pouvoir que la Nature même, qui fait tous les jours des miracles, & dont nous ne connoissons jamais toutes les merveilles. Vouloir rendre raison de ces effets singuliers, c'est se jeter dans le pais des conjectures, où l'on ne manque presque jamais de s'égarer. Comment expliquer par les Loix de la Mécanique cette force surprenante des Phrénétiques, toutes ces idées bisarres des Maniaques, cet accablement, cette tristesse & ce cruel desespoir des Hypochondres, qui appellent sans cesse la mort à leur secours, & meurent, pour ainsi dire, à chaque instant, par les tourmens qu'ils endurent, tourmens que nous ne pouvons comprendre, parce que nous ne les sentons pas ?

*O Mort, achève mon supplice,
C'est ton dernier coup que j'attens,
Frappe, frappe ; par quel caprice
Me fais-tu languir si longtems ?*

*Savoir souffrir est le remède,
N'espérons point d'autre secours.
Ce mal terrible qui m'obsède,
Eternel Tyran de mes jours,
Faisons ennemi, dont la rage*

Son-

2^e Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 315

*Souvent de l'Ame la plus sage
Obscurcit le rayon divin,
Suppliee honteux qui dégrade,
Est le desespoir du Malade,
Et l'opprobre du Médecin (a).*

Suivant Mr. *Lazermé*, le Délire des Mélancoliques vient de la trop grande tension & de la roideur des fibres du Cerveau. Ces fibres trop tendues produisent de trop fortes vibrations; l'Ame frappée avec trop de violence, & agitée par ces mouvemens irréguliers, se forme alors des idées burlesques, elle croit voir ce qu'elle ne voit pas, elle est dans le délire. Un Fou n'est-il Fou que sur un point; c'est qu'il n'y a que quelques-unes de ses fibres qui soient trop tendues. Est-il Fou sur la plupart des objets qui se présentent à son esprit; c'est que la plupart de ses fibres sont trop roides, elles tremoussent trop.

Cela n'est-il pas bien inventé? J'ai lu cette ingénieuse explication dans cent Traités & de Physique & de Médecine. La plupart des Auteurs se copient. Cette raison leur a paru probable, ils n'en ont point trouvé de meilleure, ils l'ont adoptée. Mais sur quoi est-elle fondée? Est-ce sur l'expérience? On peut en douter. Ouvrez la tête d'un Hypocondre, disséquez son Cerveau, cherchez le recoin où l'Ame a fait sa résidence pendant la

vie

(a) Ces Vers sont de Mr. *Racine*, très sujet lui-même à la Maladie contre laquelle il écrit. Il a fait une Ode, qui a pour titre, *Contre mes Vapeurs*; & de peur qu'on ne crût qu'il exagéroit ses maux, il ajouta au bas d'une Strophe la Remarque suivante: *Je souhaite que ceux qui m'accuseront d'outrer cette peinture, n'éprouvent jamais, par leur expérience, la faiblesse de leur critique.*

vie de cet infortuné Mortel, &, si vous le trouvez ce recoin, dites-moi si les fibres de cette partie du Cerveau qui agissoient immédiatement sur l'Ame puisqu'elles devoient l'entourer, sont plus roides, plus tendues que les autres? Qu'on me dise où l'on a vu de la *roideur*, de la *tension*, dans ces fibres. Ce sont des filamens d'une finesse énorme, ils sont si déliés qu'on ne sauroit les apercevoir, pas même à l'aide de la meilleure Loupe. Toute la masse du Cerveau ne paroît que comme une pulpe, que l'on ne soupçonneroit jamais être composée de filets nerveux, si la raison ne venoit au secours de la foiblesse de la vue. D'ailleurs tout ce lacs est si molasse, si tortueux, si plein d'anfractuosités, qu'il n'y a pas lieu de croire, que les petits vaisseaux qui entrent dans sa composition, aient la moindre roideur. Cependant ce sont ces mêmes vaisseaux, tout molasses qu'ils sont, auxquels on donne de l'élasticité, on leur fait faire des vibrations, on les fait tremousser aussi *prestement* que les cordes les plus roides & les mieux tendues d'un Violon.

Mais voici encore une remarque qui semble devoir renverser tout l'édifice de l'Auteur. Il y a une sorte de *Manie* qui vient uniquement de foiblesse & d'inanition; & pour la guérir il faut fortifier le Corps par de bons alimens, par des Cordiaux. Au-lieu de vider les vaisseaux, comme cela se pratique dans une autre espèce de Manie causée par un excès de force ou par une trop grande agitation du sang, il faut les remplir; au-lieu de les humecter & de les ramollir, il faut leur donner de la roideur & de l'élasticité. Voilà par conséquent un cas, & même un cas très fréquent, où ni la trop grande dilatation des fibres, ni leur roideur,

ni

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 317

ni leur tension, ni leur vibration, ni leur mouvement trop impétueux, ne sauroient être la cause du Délire mélancolique. Quelle est donc cette cause? Je ne la connois pas. Je vois ici un effet des plus merveilleux, mais je ne sais d'où il part. Je suis fou toutes les nuits, lorsque je dors, sans être hypocondre, le plus Sage l'est à peu près autant que moi, & je ne sais pourquoi; qui pourra me l'apprendre?

*Tous les Hommes sont fous, &, malgré tous leurs soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins (a).*

Il m'a toujours paru que la grande Science d'un Médecin devoit principalement consister dans ces deux points: *Trouver la Cause du Mal, & y appliquer le Remède.* Cela ne diffère guère de ce fameux Problème que *Pitcarne* avoit entrepris de résoudre: *Une Maladie étant donnée, trouver le Remède.* C'est sur ces deux pivots que roule toute la pratique de la Médecine. Il est rare de pouvoir guérir un Malade, sans connoître la cause de son Mal; & que sert-il de connoître cette cause, si l'on ne sait y appliquer le Remède convenable? Nous venons de voir ce qu'on doit penser de la sagacité de Mr. *Lazermé* à découvrir la cause des Maladies; voyons maintenant quelle est sa pratique dans l'application des Remèdes.

On nous avertit dans la Préface de cet Ouvrage, que l'Auteur n'emploie qu'un petit nombre de Remèdes fort simples; & on ajoute en même tems que cette manière de traiter les Maladies, est ce qui

distin-

(a) Boyleau.

né, de Rhubarbe & de Manne, de Jalap, de Scammonée, d'Hellébore noir, &c. du Thé, du Caffé.

Pour la *Catalepsie*, un *Lavement purgatif*, la *Saignée*, le *Vin émétique*, des *Purgations de Sené, de Rhubarbe & de Manne.*

Pour l'*Incube*, la *Saignée*, s'il y a pléthore; des *Purgations de Sené, de Rhubarbe, de Manne & de Vin émétique*; des *Roborans*, des *Apéritifs*, la *Diète*, l'*Exercice*; point de *Vin*, point de *Liqueurs fortes*, point de *plaisirs de l'Amour*. Dans cette *Maladie rien de plus dangereux*, dit-l' *Auteur*, que les *plaisirs de l'Amour*, parce qu'ils consomment les parties volatiles & balsamiques de la masse du sang, sans lesquelles les humeurs ne sauroient circuler librement. Cela est plus facile à recommander qu'à pratiquer.

Pour la *Paralyse*, un bon *Régime*, des *Frictions*, la *Saignée*, un *Lavement purgatif*, diverses sortes de *Purgations* répétées, des *Bains*, des *Sudorifiques*, des *Vésicatoires*, des *Sétons*. Dans l'usage de ces remèdes il faut avoir égard à l'âge & au tempérament du Malade. Suivant l' *Editeur*, dans ses *Additions*, il y a des cas où le long usage des *Bouillons de Poulet*, ou le *Lait d'Anesse*, réussit à merveille.

Pour le *Tremblement*: s'il vient d'épuisement, il faut que le Malade ait de bons *Bouillons*, du bon *Vin*; qu'il mange de bonnes *Soupes*, de bonnes *Panades*, des *Perdrix*, des *Chapons*, des *Pigeons*. Si le *Tremblement* est produit par le dessèchement des Ners, il faut des *Humectans*, des *Purgations de Sené, de Cassé, de Manne.* & S'il a pour cause le relâchement des fibres musculaires, il faut une *Diète sèche*; des *Purgations de Sené, de*
Rhu-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 321

Rhubarbe, de *Manne*, des *Apéritifs*, des *Fomentations* capables de rétablir le ton & l'élasticité des fibres.

Pour le *Catarre*, la *Saignée*, un *Lavement purgatif*, des *Décoctions émollientes*, *humectantes*, *adoucissantes*; du *Thé*, une *Infusion de Plantes Vulnéraires de Suisse*, des *Narcotiques*, des *Purgations* de *Rhubarbe*, de *Sené*, de *Manne*, de *Casse*; le *Lait de Vache* & d'*Aneffe*.

Voilà 19 sortes de Maladies pour lesquelles l'Auteur ne prescrit qu'un assez petit nombre de Remèdes, & même de Remèdes fort simples, fort connus, & qui se trouvent presque par-tout. Ceux qu'il ordonne le plus fréquemment, & que l'on peut regarder comme ses trois Chevaux de bataille, sont ceux-là mêmes que recommande si fort le *Bachelier* dans la Comédie du *Malade Imaginaire* de Molière :

Clysterium domare,
Postea segnare,
Ensuita purgare.

Remarquez bien que presque toutes les *Purgations* ordonnées dans ces Maladies, ne sont guère composées que de *Sené*, de *Rhubarbe*, & de *Manne*; c'est du moins ce qui en fait la base. Pourquoi cela? C'est que les Remèdes les plus simples, les moins violens, sont toujours les meilleurs, pourvu qu'ils produisent l'effet qu'on souhaite. Les bons Remèdes ne sauroient jamais rien perdre de leur réputation : ceux-ci ont encore la leur toute entière, & la conserveront apparemment longtems.

Il m'a paru que l'Auteur prescrivoit quelquefois des Remèdes inutiles, ou qui n'ont pas les ver-

tus qu'on leur attribue ; que souvent il en ordonne pour des Maladies où ils ne conviennent pas , & que dans certains cas il mêle le Chaud & le Froid dans la même Recette. Il recommande , par exemple , comme un préservatif contre l'Epilepsie , l'Ongle d'Elan , & le Crane d'un Homme mort d'une mort violente. On est revenu aujourd'hui de la bonne opinion qu'on avoit autrefois de ces deux ingrédients. Il ordonne le *Quinquina* pour la *Léthargie* , pour le *Coma vigil* , & pour les *Vertiges*. Il me semble que ce Remède divin pour les Fièvres intermittentes , n'est pas fort propre pour ces trois Maladies.

Dans le *Tremblement* causé par le simple relâchement des *Fibres musculaires* , qui ne peuvent se contracter , il ordonne une Potion faite avec le *Sené* , la *Rhubarbe* , le *Tartré soluble* , la *Manne de Calabre* & l'*Electuaire diacarthame*. Est-ce là un Remède roborant , est-ce un Remède propre à redonner aux *Fibres* le ton & l'élasticité qui leur manquent ? Il joint à cette Purgation une *Opiate* que le Malade doit prendre l'espace de 9 jours ; mais cette *Opiate* est composée d'ingrédients si discordans & si incompatibles , que je ne conçois pas quel peut avoir été son but. Il y entre du *Safran de Mars apéritif* , du *Sené* , de la poudre de *Cloporte* , du *Jalap* , du *Diagrète* , du *Sel Ammoniac* , du *Safran Oriental* , de la *Canelle* , de l'*Extrait d'Hellébore noir* , du *Syrop de Roses solutives* , &c. Et après l'usage de cette *Opiate* il fait renouveler la même Purgation qu'il avoit d'abord prescrite. Du *Sené* , du *Jalap* , de l'*Hellébore* , des *Cloportes* , sont-ce des Remèdes contre le *Tremblement* ! Sont-ce des Remèdes contre le relâchement des *Fibres* !

Dans

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 323

Dans une Emulsion qu'il donne pour rafraichir dans le *Coma vigil*, il mêle la *Confection d'Hyacinthe* avec l'*Eau de Chicorée*. N'est-ce pas là le Chaud & le Froid ? La *Confection d'Hyacinthe* échauffe, l'*Eau de Chicorée* rafraichit. Je me borne à ces exemples , parce qu'ils suffisent pour juger de l'Ouvrage.

ARTICLE VII.

EXPLICATION du Titre d'ETRANGERS & de VOYAGEURS que St. Pierre donne à ceux à qui il écrit. I. Epitre Chap. II. vers. II.

MONSIEUR.

DANS les petits entretiens que nous avons eu quelquefois ensemble sur la bonne méthode d'expliquer l'Ecriture sainte, nous sommes convenus qu'il falloit d'abord chercher le sens littéral. Les Règles de la Critique le demandent absolument. Ce n'est que par ce moien que l'on entre dans les vues précises de l'Ecrivain sacré, & que l'on sent la justesse des raisonnemens qu'il emploie. Par-là l'on a la satisfaction de trouver plus de liaison & d'exactitude dans les Livres saints qu'en voulant y donner des sens trop recherchés. C'est ce que j'ai tâché de faire voir dans la Conversation que Notre Seigneur eut avec les deux sœurs *Marthe & Marie*, & qui est rapportée dans le X. Chapitre de *St. Luc*. J'ai essayé de ramener tout cet Entretien au sens simple & littéral.

Je vai encore aujourd'hui examiner quelques Passages selon cette méthode. Il est vrai qu'elle n'agréee pas aux Prédicateurs. Ils disent que ces

vues si précises qu'on prête aux Ecrivains sacrés & accommodées aux circonstances où ils se trouvent, ne conviennent pas présentement pour expliquer l'Ecriture Ste. d'une manière utile & instructive, à des Chrétiens qui se trouvent dans une toute autre situation. Mais il est aisé de remédier à cet inconvénient. Quand on se croit trop resserré par quelque sujet de cette nature, il est aisé de prendre le large, & de prouver quelque proposition qui ait du rapport à la matière, mais qui soit un peu plus d'usage aujourd'hui. Quand j'aurai donné un sens littéral qu'on trouvera un peu trop borné, & qui semble devoir trop gêner le Ministre qui a ce Texte à expliquer, je tâcherai d'indiquer en même tems comment il peut lui donner un peu plus d'étendue, afin d'avoir lieu de dire des choses intéressantes pour ses Auditeurs. J'ai cru ce Préambule absolument nécessaire dans la crainte que ceux qui occupent la Chaire, ne se préviennent contre les explications que je vai donner, par le petit intérêt qu'ils pourroient y avoir.

Le premier Passage que je vai examiner, c'est ce beau Précepte de la 1^{re}. Epître de St. Pierre; *Je vous exhorte, mes chers Frères, comme Etrangers & Voyageurs, de vous abstenir des Passions charnelles qui combattent contre l'ame* (a).

On entend tous de la même manière le fond même de cette Exhortation, je veux dire qu'il n'y a qu'un sentiment sur les Passions charnelles dont les Chrétiens doivent s'abstenir. Mais les motifs que l'Apôtre emploie peuvent être pris de différente manière. Le 1^{er}. c'est la qualité d'*Etrangers* qu'il

(a) 1. Pierre II. 11.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 325

qu'il donne à ceux à qui il écrit ; *Je vous exhorte comme des Etrangers*, comme des gens éloignés de leur Patrie, *à vous abstenir des Convoitises de la chair*. On étend ordinairement ce motif à tous les Chrétiens en général. Comme le Ciel est leur Patrie, & qu'ils sont étrangers dans ce monde, St. Pierre a pu les engager par-là à ne prendre aucune part aux passions des Mondains. On ne peut pas nier que ce sens ne soit très beau, & tout à fait conforme aux idées des Ecrivains sacrés. Cependant je croi qu'on peut entendre ces paroles d'une manière encore plus simple & plus naturelle, si l'on fait bien attention aux circonstances où se trouvoient ceux à qui St. Pierre écrivoit.

Il faut d'abord dire un mot de ceux à qui cette Lettre est adressée. Il y a quelque partage là-dessus. On y trouve quelques endroits qui semblent regarder les Gentils convertis à l'Evangile, mais il y en a aussi d'autres qui regardent nécessairement les Juifs qui avoient embrassé le Christianisme. Il faut donc convenir que cette Epître est pour les uns & pour les autres, mais particulièrement pour les Juifs. On n'a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur l'inscription qui est à la tête. *Pierre, Apôtre de J. Christ, aux Fidèles Etrangers & dispersés dans le Pont, dans la Galatie, dans la Capadoce, dans l'Asie, & dans la Bithinie*. Voila qui regarde clairement les Juifs devenus Chrétiens, & qui se trouvoient dans ces pays-là. On sait que la persécution d'*Antiochus l'illustre* Roi de Syrie, & diverses autres causes avoient engagé quantité de Juifs à abandonner leur Patrie, & les avoient dispersés dans les Provinces Païennes. Quand on rapproche donc le titre mis à l'Epître, du verset dont

nous cherchons le sens, on ne peut presque pas s'empêcher de sentir que le mot d'*Etranger* doit y être pris de la même manière, c'est-à-dire dans son sens propre & littéral. Ce n'est pas seulement dans nos Versions que le terme est le même, mais on trouve la même conformité dans l'original (a). Il est bon de remarquer que le mot Grec que nous avons traduit par *Voyageurs*, ne signifie pas proprement des gens qui voyagent, mais désigne simplement des gens qui ne sont plus dans leur Patrie. Ceux à qui St. Pierre écrit & qu'il exhorte en qualité d'*Etrangers*, étoient donc véritablement tels, je veux dire qu'ils étoient hors de leur Païs natal.

Non seulement l'inscription de l'Epître prouve que le terme d'*Etrangers* doit être pris à la lettre dans cette exhortation de St. Pierre, mais le verset suivant semble le démontrer. *Ayez une conduite honnête parmi les Gentils*, leur dit-il. Les voilà donc placés parmi des Païens, & vivant avec eux, & par conséquent hors de leur Païs. *Ayez une conduite honnête parmi les Gentils, afin qu'au lieu qu'ils médissent de vous comme si vous étiez des malfaiteurs, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire, les engagent à glorifier Dieu, lorsqu'il les visitera.*

Quelques Interprètes ont été frappés de ces raisons. Je n'en connois à la vérité que deux, mais peut-être y en a-t-il un plus grand nombre. Le 1^r. est un *Laurent* qui a donné un Commentaire sur les Epîtres de St. Pierre, & qui prend ces *Etrangers* dans le sens littéral. L'autre est Mr. *Streso* Ministre d'Amsterdam qui a aussi publié un Commen-

(a) *ἀλλογενῶν.*

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 327

mentaire sur ces Epîtres. Je ne l'ai pas vu ; mais voici ce qu'en a dit Mr. Bernard dans sa *République des Lettres*. „ Bien des Interprètes, dit-il, „ prennent ces termes d'*Etrangers & Voyageurs* „ dans un sens métaphorique. Mr. Stresó les prend „ dans le sens propre. Les Juifs à qui l'Apôtre „ écrit étoient véritablement *Etrangers & Voyageurs* dans le *Pont*, dans la *Galatie* &c. Je „ ne sai, ajoute le *Journaliste*, si l'on peut douter de la vérité de cette Explication.

Je prévois, MONSIEUR, que vous m'allez faire une difficulté ; c'est qu'en prenant le mot d'*Etrangers* dans le sens figuré, le motif qu'emploie St. Pierre a toute une autre force. Rien n'est plus convenable & plus à propos que de dire aux Chrétiens qui sont des *Etrangers* dans ce monde, qu'ils ne doivent point avoir les mêmes desirs, les mêmes passions que les Mondains. Les Convoitises charnelles conviennent à des gens qui font leur tout de cette vie, mais elles choqueroient beaucoup dans des personnes dont la Patrie est dans le Ciel, & qui par conséquent doivent vivre dans un détachement entier pendant qu'ils sont sur la Terre. Il s'agit donc de voir si en prenant le mot d'*Etrangers* dans son sens littéral, il reste encore quelque force à ce motif employé par l'Apôtre.

Il est assez naturel de dire à des *Etrangers* que n'étant pas chez eux, ils ne doivent pas avoir les mêmes passions, les mêmes attachemens que ceux qui vivent dans leur pays, qu'ils ne doivent pas rechercher les mêmes choses, ni avoir le même empressement que les Originaires du lieu. Ceux qui passent leur vie dans leur Patrie ont ordinairement

des passions plus vives que des gens qui ont changé de país. Quand on est chez soi, quelle avidité n'a-t-on pas, par exemple pour s'élever aux Emplois ? C'est là qu'on cherche à faire la meilleure figure que l'on peut. S'il arrive même par hazard que l'on donne quelque Charge honorable à un homme qui est hors de son país, il ne sera pas content jusqu'à ce qu'il ait pu rendre ses Concitoyens témoins de son élévation, & le plaisir le plus exquis que lui procure le poste qu'il occupe, c'est de le faire regarder dans sa Patrie, d'un autre oeil qu'on ne le regardoit auparavant. Ce n'est pas l'ambition seule qui devient plus vive, lorsqu'on passe ses jours dans le lieu de sa naissance, l'avarice y prend aussi de nouvelles forces. Quand on est chez soi, on n'est jamais las d'accumuler. On ne se trouve jamais assez riche. Ce n'est pas à proportion de ses besoins qu'on cherche à amasser du bien, c'est que nous ne voulons pas qu'il soit dit que nous soyons moins riches que d'autres. Nous voudrions que nos Enfans fussent les meilleurs partis de notre ville. L'entêtement pour le Fasté, pour le Luxe, pour les Batimens tire encore presque toute sa force du séjour que nous faisons dans notre Patrie. Le motif qu'emploie St. Pierre peut donc déjà être fondé sur le détachement où doivent être des Etrangers. Il n'est pas nécessaire d'insister plus long-tems sur cette raison ; parce qu'elle est commune à tous les Etrangers. Elle a également lieu, soit qu'on prenne ce mot dans le sens métaphorique, ou dans le sens littéral.

Pour vous prouver, MONSIEUR, qu'un Texte pris dans son sens littéral comme celui-ci, n'empêche pas un Ministre qui l'explique de cette manière

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 329

re de dire des choses quelquefois fort convenables à son Troupeau, c'est qu'on m'a rapporté que quelque tems après la Révocation de l'Edit de Nantes, un Prédicateur choisit cette Exhortation de St. Pierre pour son sujet, l'entendit dans le sens propre, & prit occasion de là de combattre la trop grande ardeur de quelques Négocians Réfugiés qui par leur avidité nuisoient beaucoup au commerce des habitans naturels du lieu. Ce Texte expliqué littéralement donna lieu à de sages Réflexions fort utiles & fort convenables aux uns & aux autres. On exhorta les Etrangers à avoir moins d'ardeur pour les Richesses, & les Négocians du lieu à ne pas regarder d'un œil trop jaloux les succès de leurs Frères. On exhorta les uns à ne pas vouloir s'emparer de toutes les affaires, & on rappella aux autres les devoirs de l'Hospitalité Chrétienne.

Outre cette raison de convenance, je veux dire ce détachement où doivent être des Etrangers, l'état de ceux à qui St. Pierre écrivoit demandoit encore qu'ils s'abstinissent des passions de la chair. Ils vivoient parmi des Païens qui les observoient de près. *Ayez une conduite bonnête parmi les Gentils,* leur dit-il dans le verset suivant, *afin qu'au lieu qu'ils parlent mal de vous, comme si vous étiez des malfaiteurs, les bonnes œuvres qu'ils vous auront vu faire, les portent à glorifier Dieu, au jour qu'il les visitera.*

Cet Apôtre dit donc ici deux choses. La Ire que s'ils s'abandonnoient à des passions déréglées, les Païens ne manqueroient pas de les décrier comme des gens de mauvaises mœurs. Il ajoute en 2. lieu que cette prévention desavantageuse seroit un grand obstacle à la Conversion des Païens,

Ces Etrangers devoient se conduire d'une manière régulière pour fermer la bouche à la médisance. Chacun sait assez que dans les Habitans naturels d'un Païs, on remarque une certaine malignité à l'égard des Etrangers qui viennent s'établir chez eux. On est dans une attention continuelle pour découvrir leurs défauts. On les relève avec des tours malins & l'on a beaucoup de penchant à empoisonner leurs actions. Les Juifs convertis au Christianisme se voioient déjà en bute à la malignité des Païens en qualité d'Etrangers ; mais ce qu'il ne faut pas oublier de remarquer, c'est que la différence de Religion ajoutoit encore une nouvelle force à cette aversion & la rendoit infiniment plus vive.

Cette considération est importante pour prévenir une objection que l'on pourroit faire contre le sens littéral que je veux établir. C'est que la qualité d'*Etrangers* de ces Juifs dispersés, devoit être oubliée, puisqu'ils étoient depuis longtems dans ces Païs-là. Mais la différence de Religion les faisoit regarder de mauvais œil, & rafraichissoit aux yeux des Païens cette espèce de tache de leur origine. Ajoutez encore que la manière de vivre des Juifs, jusqu'à leur conversion au Christianisme, les avoit tenus comme entièrement séparés des Idolâtres. Ils avoient pris soin de ne se confondre avec eux ni par leurs mariages, ni même par les usages ordinaires de la vie.

Voici donc ce que St. Pierre veut dire à ces Chrétiens dispersés & sortis nouvellement du Judaïsme. „ Vous savez que vous n'êtes pas chez „ vous. Vous vivez parmi des gens qui n'ont ni „ la même origine, ni les mêmes sentimens que „ vous.

„ vous. Vous voilà donc par-là exposés à leur
„ malignité. Ils épient toutes vos démarches avec
„ la dernière sévérité. La manière dont on
„ vous observe doit vous engager à vous observer
„ vous-mêmes. Rien ne peut vous mettre à cou-
„ vert de leur malignité, qu'une vie irréprocha-
„ ble. Conduisez-vous donc avec tant de sagesse
„ qu'ils n'aient point de prise sur vous. Faites leur
„ voir une retenue entière à l'égard des plaisirs cri-
„ minels, & en général beaucoup de modération
„ dans la recherche des biens de la terre”.

Il est vrai qu'une chose devoit affoiblir ce motif, c'est la corruption des Païens. Les passions étoient autorisées chez eux, & leur Morale étoit tout à fait relâchée. Il semble que des gens aussi corrompus ne devoient pas être des Juges fort sévères de la conduite des autres; il semble qu'il n'étoit pas nécessaire de prendre garde de si près à sa conduite avec des gens qui prenoient si peu garde à la leur. Mais cette difficulté ne fera aucune peine à ceux qui comme vous, MONSIEUR, ont étudié l'homme & qui connoissent ses bisareries. On nous voit tous les jours pratiquer tranquillement des choses que nous ne pouvons pas souffrir dans les autres; quelquefois ce sont les plus déréglés qui crient le plus haut contre le vice.

Il y a plus; on peut dire que par cela même que les Païens avoient de la complaisance pour certaines Passions, par cela même qu'ils les outroient, ils se soulevoient dès qu'ils les voioient dans les autres. Qu'un homme ait bien de l'ambition, dès qu'il verra cette passion dans quelque autre, il ne la pourra pas souffrir. Qui est-ce encore qui crie le plus haut lors que des Etrangers cherchent par leur in-

industrie à amasser quelque bien ? C'est ordinairement quelque personne intéressée à qui ils font concurrence. Les passions voudroient ne trouver qui que ce soit dans leur chemin, qui s'opposât à leurs projets. Un Païen qui se trouvoit dans le lieu de sa naissance étoit bien aisé de ne trouver ni intempérant qui lui disputât ses plaisirs, ni ambitieux qui le traversât dans la recherche des honneurs, ni avare qui empêchât les Richesses de parvenir jusqu'à lui.

Un Auteur moderne, que je trouve sous ma main, a fort bien développé cette Réflexion. „ Qui „ sont ceux, dit-il, qui se plaignent avec le plus „ d'amertume de la dépravation du cœur humain ? sont-ce les personnes qui se distinguent „ par la plus haute sagesse ? Point du tout. Ces „ déclamateurs sont bien souvent des gens dont „ la conduite déréglée des autres choque les vices, „ & non pas la vertu. Un Chicaneur de profession, un Plaideur acharné se plaint qu'il n'y a „ plus de justice dans le monde. Il attaque les Juges dont la sentence n'a pas favorisé ses prétentions. L'orgueilleux qui voudroit inspirer à „ tous les hommes le profond respect qu'il a pour „ lui-même, decouvre dans les autres hommes „ une hauteur impertinente, une insupportable fierté. „ Ainsi les Chrétiens qui se seroient livrés à leurs passions, ne pouvoient point se flatter que la corruption des Païens les mit à couvert de leurs Médifances, & le motif de St. Pierre subsiste dans toute sa force.

Cet Apôtre a encore une plus noble vue quand il veut que ces Etrangers dispersés parmi les Païens, s'abstiennent de toutes les passions déréglées, &

d'Octobre , Novembre & Decembre, 1748. 333

vivent d'une manière toute sainte. C'est *afin*, dit-il, *que les bonnes œuvres qu'ils leur auront un faire, les portent à glorifier Dieu, lorsqu'il les visitera.* Ce tems de la *Visitation*, c'est le tems que Dieu appelleroit les Païens à la Foi, lorsqu'il voudroit par sa bonté leur ouvrir les yeux & les attirer à l'Evangile.

Rien n'étoit plus propre à produire cet heureux effet que la bonne vie des premiers Chrétiens. C'étoit-là une prédication continuelle, plus persuasive que tous les plus beaux discours. La vie pure & sainte de ces Disciples du Sauveur contribuoit autant aux progrès de l'Evangile que les Miracles mêmes. Ainsi, leur dit St. Pierre, si vous avez du zèle pour la gloire de Dieu, si vous voulez que notre sainte Religion se répande & fasse bien des Sectateurs, que vos mœurs soient irréprochables. *Gardez une conduite régulière parmi les Gentils* & qu'ils vous voient faire de bonnes œuvres.

En se tenant donc au sens littéral d'*Etrangers*, vous voyez, MONSIEUR, qu'on ne laisse pas de développer fort heureusement les motifs qu'emploie St. Pierre, & qu'on ne leur ôte rien de leur force. Cependant, je vous l'ai promis dès le commencement, vous me trouverez tout à fait traitable sur le sens figuré. Je ne prétens point l'exclure. Personne ne sauroit trouver mauvais qu'un Prédicateur qui explique ce Texte, après avoir marqué les vues précises de l'Apôtre, prenne occasion de ce titre d'*Etrangers*, de remarquer qu'il convient aussi à tous les Chrétiens en général. Nous sommes sur la terre comme dans un lieu d'exil, dans un lieu de passage. C'est une vérité qui nous est enseignée fréquemment dans l'Ecriture Ste., & que
St.

St. Pierre peut aussi avoir eu en vue dans cet endroit. Il est assez ordinaire aux Ecrivains sacrés que le sens littéral les conduise à un sens plus élevé.

On auroit tort de regarder ce sens spirituel & figuré comme un langage trop mystique. Nous pouvons prouver par la Nature même, que nous sommes des Etrangers sur la terre. C'est déjà la condition de l'Homme en général. Son Corps est une Maison qui s'affaïsse & qui se détruit insensiblement. St. Paul l'appelle *une Tente* * une Maison portative en attendant que nous aïons une demeure fixe. L'ame de l'homme prouve encore mieux cette qualité d'Etranger, que son Corps. Elle est immortelle. Elle n'est donc pas faite uniquement pour cette vie animale. Elle est destinée à quelque chose de plus grand. Sans cette clé on ne comprend rien dans l'homme. Quand on pense à la noblesse de notre Ame, à l'élévation de ses desirs que rien sur la terre ne sauroit satisfaire ; quand on voit d'un autre côté la courte durée de la vie humaine, on ne sauroit se tirer de cet embarras qu'en disant que l'homme est destiné pour toute autre chose que ce que nous voyons, & que la Terre n'est qu'un lieu de passage. Les Philosophes du Paganisme ont déjà senti cette vérité. Ils se sont regardés comme Etrangers sur la terre. Ils en ont parlé comme d'un lieu d'exil. Ils ont comparé notre séjour dans ce monde à celui d'un Voyageur dans une hôtellerie.

Les anciens Patriarches, mais sur tout David, ont fait profession de se regarder comme Etrangers & Voyageurs sur la terre. J. C. & les Apôtres insistent continuellement là-dessus. C'est une leçon

que

(*) 1. Cor. P. 1.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 335

que l'on trouve à chaque page de l'Evangile. On nous inculque continuellement qu'étant Etrangers dans ce monde, nous devons nous y conduire comme des Etrangers, que nous ne devons pas penser à y faire de longs établissemens, que nous ne devons pas chercher des distinctions dans un lieu où nous ne faisons que passer. Comme Etrangers & Voyageurs dans le sens figuré, nous devons donc encore *nous abstenir des passions de la Chair*.

Ce sont là des Moralités si connues & qui se présentent si naturellement que je n'y insisterai pas davantage. Mais on pourroit, ce me semble, donner les leçons un peu plus particulières à l'occasion du second motif qu'emploie St. Pierre. Il veut que ceux à qui il écrit s'abstiennent des passions déréglées, pour prévenir les jugemens delavantageux que l'on pourroit faire d'eux. Cette raison, quelque particulière qu'elle paroisse & adaptée aux circonstances d'alors, peut encore être mise en œuvre utilement aujourd'hui par un Prédicateur qui expliqueroit ce Texte. Il n'a qu'à mettre les Mondains de notre tems à la place de ces anciens Paiens. Les Chrétiens vivent parmi des gens qui font leur tout de cette vie. Ces gens du monde, qui sans contredit font le plus grand nombre, peuvent être regardés comme les naturels du Pais, & les Chrétiens comme les Etrangers. Les Mondains font des jugemens malins de ceux qui marquent de l'attachement pour la Religion, lorsque leur conduite n'y répond pas. Ils se moquent de la piété des Chrétiens, dès qu'elle n'est pas bien soutenue.

„Voiez ces gens si déclarés pour le Christia-
„nisme, disent-ils, ils ont dans la bouche les plus
„bel-

„ belles maximes du monde, mais suivez leurs
 „ actions vous les trouverez tout aussi ambitieux ,
 „ tout aussi intéressés que les autres. Ils font pro-
 „ fession d'être des Etrangers sur la terre. Cepen-
 „ dant ils ont la même ardeur pour les biens du
 „ monde que nous. Ils sont tout de feu dès qu'ils
 „ trouvent quelque ouverture pour augmenter
 „ considérablement leur bien. Les Chrétiens di-
 „ sent que le Ciel est leur Patrie, que c'est là où
 „ tendent tous leurs desirs. Cependant la plupart
 „ aiment tellement ce monde, qu'ils voudroient
 „ n'en sortir jamais. De-là vient cette tristesse
 „ qu'ils laissent assez souvent paroître dans une
 „ dangereuse maladie, ces soupirs qu'ils poussent
 „ aux approches de la mort. C'est qu'ils sont fa-
 „ chés de quitter ce monde qui possède véritable-
 „ ment leur cœur.

Voilà les jugemens que font les Mondains quand ils voient les Chrétiens si ardens pour les biens de la terre, & si attachés à cette vie. Voilà par où ils prétendent autoriser le dérèglement de leurs mœurs. On peut donc encore appliquer assez naturellement aux Chrétiens d'aujourd'hui la leçon de St. Pierre ; on peut leur dire. *Je vous exhorte, mes Chers Frères, comme des Etrangers & des Voyageurs, à vous abstenir des passions charnelles. Ayez une conduite régulière parmi les Mondains, afin qu'au lieu qu'ils médisent de vous, ils voient vos bonnes œuvres qui les portent à glorifier Dieu.*

St. Pierre met en œuvre un troisième motif pour porter les Chrétiens à se défier des Passions, c'est qu'elles sont la guerre à l'ame. On voit assez qu'il veut dire par-là que nous devons les regarder comme les plus dangereux ennemis que nous a-
 ions,

ions, comme des ennemis qui travaillent à rendre notre ame malheureuse, qui lui font des blessures mortelles, & qui conspirent pour la faire périr. Mais cet Apôtre veut aussi nous faire sentir par-là que nos Passions s'opposent à notre bonheur, même sur la terre. Elles jettent notre ame dans l'agitation & dans le trouble. Souvent nous sommes en proie à des Passions contraires, & cette guerre intestine ne peut que nous rendre très malheureux.

Vous voyez, MONSIEUR, qu'ici les Prédicateurs ont beau champ, & que pour développer ce motif, ils n'ont pas besoin qu'on leur fournisse des ouvertures. Ma tâche à cet égard doit être seulement de faire voir quel rapport ce motif peut avoir avec le sens littéral d'Etrangers & de Voyageurs que j'ai entrepris de faire valoir. La guerre que les Passions allument au dedans de nous est une raison de s'en abstenir qui convient à tous les tems & à tous les lieux. Cependant voici une liaison assez naturelle de ce motif avec les précédens. Il auroit pu paroître assez dur & assez fâcheux à ces Chrétiens à qui St. Pierre écrit, de renoncer à toutes les douceurs des Passions, à tous ces objets que l'on recherche ordinairement avec le plus d'empressement, & cela simplement parce que les Païens trouvoient mauvais qu'ils donnassent leurs soins à se les procurer. „ Ne vous faites pas de peine, leur „ dit donc cet Apôtre, de vous refuser ce que „ les Païens blâmeroient chez vous. Au fond „ vous n'y perdez rien. Le plaisir que vous pouvez espérer de vos passions est mêlé de trop d'amertume. Ce sont de fausses douceurs que celles qu'elles vous promettent. Elles ne sont „ propres qu'à exciter le trouble au dedans de „ vous, dès que-vous leur y aurez donné entrée,

TomexLI. Partie II. Y Abs-

*Abstenez-vous des Passions charnelles ; elles
sont la guerre à l'ame.*

Voie espérer présentement, MONSIEUR, que vous ne direz plus que ces Explications si précises brident trop ceux qui ont à composer un sermon. En voilà un presque complet qui porte la plus grande partie, sur le sens littéral de ce Texte, & où le sens spirituel & métaphorique vient si naturellement que rien n'y doit paroître forcé. Je crains seulement que vous ne me disiez que tout cela auroit été mieux placé dans la Chaire, & vous aurez raison. Je m'apperois un peu tard que dans le dessein de me réconcilier avec les Prédicateurs, j'ai un peu trop fait le Prédicateur moi-même. Je vais donc parler d'un ton. Pour mettre un peu de variété dans ma Lettre. Voici une Remarque de Littérature qui a du rapport avec les Etrangers & les Voyageurs de St. Pierre.

La 1^{re}. Epître de St. Pierre est adressée aux *Filles étrangères & dispersées dans le Pont, dans la Galatie &c.* Celle de St. Jaques l'est aux *XII. Tribus qui sont dispersées dans le monde*, c'est-à-dire, à tous les Juifs convertis au Christianisme, éloignés de leur Patrie & répandus dans divers endroits de la terre. Il n'y a que ces deux Epîtres qui aient cette Inscription. Cependant dans une Bible manuscrite de la Bibliothèque de Genève, il semble qu'on a voulu mettre aussi dans cette classe la 1^{re}. Epître de St. Jean. On a de bonnes preuves que ce Manuscrit a environ 800 ans. C'est la version Latine de St. Jérôme. Cette Bible servoit autrefois dans la Cathédrale avant la Réformation. Voici donc le titre singulier de la 1^{re}. Epître de St. Jean dans cet ancien Manuscrit, *INCIPIE EPISTOLA AD SPARTOS.*

On

On est assez partagé sur ce qu'a voulu dire ce Copiste. Je fus témoin un jour d'une dispute qui s'éleva dans la Bibliothèque de Genève, sur ce titre bizarre. Deux ou trois Hommes de Lettres disoient leur sentiment là-dessus, & ne convenoient pas dans l'explication qu'ils en donnoient. L'un d'eux prétendoit que SPARTOS étoit là visiblement pour SPARSOS. Le Copiste, dit-il, faisant réflexion que cette Epître de St. Jean n'est pas adressée à une Eglise particulière, mais qu'elle est de genre de celles qu'on appelle *Canoniques*, ou plutôt *Catholiques* c'est-à-dire Universelles, a trouvé à propos de l'étiqueter de même que la 1^{re}. Epître de St. Pierre, *ad Electos Sparfos*. Il a seulement abrégé & un peu défiguré cette Inscription, mais qui ne laisse pas d'être reconnoissable. On sait assez, ajouta-t-il, quel étoit le privilège des Moines du X. siècle. Ils estropioient impunément le Latin.

Un autre s'avant qui se trouva là, fut d'un sentiment différent. Ce n'est pas dans l'Epître de St. Pierre, dit-il, qu'il faut chercher la Clé de cette Inscription, mais dans les Oeuvres de St. Augustin, ou au moins dans les Ecrits qu'on lui attribue. Ce Père a parlé plus d'une fois de l'Epître de St. Jean comme adressée aux Parthes, *ad Parthos*, & c'est de qu'a voulu dire le Copiste, mais qui par erreur, a écrit AD SPARTOS (a). Quelques Anciens, dont le

(a) Etiam illud dictum est à Joanne in Epistola ad Parthos. *Dictum est*, omne Fili Dei suum, & undam apparuit quod erimus &c. 1. Joan. III. 2.

August. Quasi Evang. Quasi. 39:

Parthos, qui étoit Disciple de St. Augustin, & qui a écrit la vie, fait mention dans l'Indice qu'il a composé des Oeuvres de ce Docteur, de dix sermons sur cette Epître, qu'il désigne de cette manière. *De Epistola Joannis ad Parthos, sermones Decem.*

le sentiment a été suivi par de nos savans modernes, ont donc cru que St. Jean avoit écrit aux *Parthes*, c'est-à-dire aux Juifs convertis au Christianisme, qui demeuroient au de-là de l'Euphrate, & hors de l'Empire Romain, comme à *Nisibe*, & autres lieux où il y avoit un nombre considérable de Juifs. Quelques uns croient même que cet Apôtre avoit prêché l'Evangile à ces peuples.

Le premier opinant ne se rendit point à toutes ces autorités. „ Je pourrois faire voir, dit-il, que
 „ les passages qu'on vient d'alléguer sont fort suspects, & que St. Augustin n'a jamais dit ce
 „ qu'on lui fait dire; mais ce n'est pas proprement
 „ ce dont il s'agit; la principale raison que j'ai pour
 „ ne point trouver ici les *Parthes*, c'est que leur
 „ nom est trop défiguré & entièrement méconnoissable dans ce titre. Un Copiste peut bien
 „ faire des fautes en écrivant, mais il est difficile
 „ qu'il en fasse de la nature de celle qu'on attribue
 „ à celui-ci. C'est ordinairement dans la Lettre
 „ courante qu'on est sujet à se méprendre, parce
 „ qu'on écrit fort vite, mais cette Inscription est
 „ en Lettres Majuscules, & en Encre rouge. Les
 „ Titres écrits de cette manière, se sont fort posément & sont même ordinairement compassés. Il est donc rare qu'on y fasse des fautes aussi remarquables que le seroit celle-ci, & si cela arrivoit, on ne manqueroit pas de les corriger.
 „ Elles sont trop frappantes pour les laisser subsister. Je m'en tiens donc AD SPARSOS, par où le
 „ Moine Copiste aura voulu dire que cette Epître est une Lettre circulaire aux Chrétiens dispersés.

Celui qui plaidoit pour les *Parthes* avoit com-
 men-

mencé à réfuter cette réplique, & même avec un peu trop de chaleur, lorsqu'un troisième qui jusque-là n'avoit fait qu'écouter, prit la parole pour faire la fonction de Médiateur.

„ Il est aisé de vous mettre d'accord, Messieurs,
 „ leur dit-il. Vous êtes au fond du même senti-
 „ ment sans vous en appercevoir. L'un de vous
 „ soutient que le Copiste a voulu dire, *ad sparsos* ;
 „ l'autre, *ad Parthos*. Vous n'avez qu'à vous
 „ rappeler la signification du nom des *Parthes*. Il
 „ signifie des gens *errans & dispersés*. Plusieurs
 „ bons Auteurs nous apprennent que c'est là la
 „ valeur de ce mot (a). Ainsi malgré l'opposition
 „ apparente de vos sentimens, l'Inscription aura
 „ toujours le même sens. Cette Epître sera desti-
 „ née à des gens errans & dispersés.

La Dispute finit par-là. Voilà comment ce Pacificateur, en leur jettant de la poudre aux yeux sépara les Combatans. Cela me rappelle ce que dit Virgile du combat des Abeilles, qu'un peu de poussière fait cesser ;

*Hi motus animorum, atque certamina tanta
 Pulveris exigui jactu compressa quiescunt* (b).

Voici encore un Passage de l'Ecriture Ste. que je croi que l'on doit rapporter à ces Juifs dispersés dans différentes Provinces, & par conséquent du même genre que le précédent. Il a eu le sort de celui de St. Pierre que nous avons examiné. On l'a voulu entendre dans un sens spirituel & figuré, & l'Apôtre l'avoit pris à la Lettre. Il s'agit d'un
 en-

(a) *Scythico sermone Parthi Exules dicuntur* Justin. Lib. XL.

(b) *Æneid. Lib. IV. v. 86.*

endroit de la Prédication que comme Apôtre fit aux Juifs, le jour de la Pentecôte, & qui est rapporté dans le 11. Chap. des *Actes*. Parlant des dons miraculeux, & de ceux qui peuvent y aspirer, il leur dit, *Cette promesse est pour vous, & pour vos Enfants, & à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur en appellera (a).*

On demande qui sont ceux qu'il faut entendre par ceux qui sont éloignés? Il semble d'abord que cela doit convenir aux Gentils. St. Paul dans son Epître aux Ephésiens désigne deux fois les Païens par ceux qui sont loin. *Christ*, dit-il, *est venu annoncer la paix à ceux qui étoient loin, & à ceux qui étoient près (b).* Il marque clairement par-là les Gentils & les Juifs. Il faut convenir qu'à la première lecture, ce Passage paroît tout à fait parallèle à celui dont nous cherchons le sens, & il n'est pas surprenant que la ressemblance en ait imposé à presque tous les Interprètes qui ont cru que l'un expliquoit l'autre. La figure est assez belle de regarder les Gentils comme des gens éloignés de Dieu, & les Juifs comme un Peuple qui avoit Dieu près de lui. Cependant, MONSIEUR, je croi que vous conviendrez que ce Passage des Actes des Apôtres est encore un de ces endroits de l'Ecriture manqués, pour ne s'en être pas tenu au sens simple & littéral. C'est ce que l'on peut démontrer.

Une preuve sans réplique pour faire voir que par ceux qui sont loin, St. Pierre n'a pas entendu les Gentils, c'est que cet Apôtre, tout éclairé qu'il étoit des lumières du St. Esprit, ne connoissoit pas encore alors la vocation des Païens. Une Règle qu'on

(a) *Act. II. 39.*(b) *Ephes. II. 17. voir aussi le 7. 13.*

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 343

qu'on ne sauroit assez inculquer aux Interprètes, c'est que pour juger si deux Passages de l'Ecriture Ste. sont parallèles, ce n'est pas assez d'examiner la conformité des termes, il faut encore faire attention à la date, ou au tems que les paroles que l'on compare ont été écrites ou prononcées. St. Pierre fit cette Prédication aux Juifs à la première Pentecôte. Elle se trouve dans le II. Chap. des Actes des Apôtres. Or dans le Chap. X. de ce même Livre, où est rapportée l'histoire de *Corneille le Centenier*, il paroît clairement que cet Apôtre eut besoin d'une nouvelle révélation touchant la vocation des Gentils. Sur l'ordre qu'il reçut d'aller instruire un Païen, on lui voit beaucoup de surprise, une répugnance naturelle à tous ceux de sa Nation, & il faut un ordre réitéré du Ciel pour l'y déterminer.

Il est bien vrai que le Sauveur prêt à monter au Ciel, avoit dit à ses Apôtres, *Allez & enseignez toutes les Nations* (a). Mais ils n'appliquoient point aux Païens cet ordre de leur Maître. Ils crurent qu'il falloit seulement se rapporter aux Juifs dispersés parmi toutes les Nations différentes.

Il y a plus ; C'est que quand même cet Apôtre auroit été instruit alors de la vocation des Gentils, la prudence ne permettoit pas qu'il en fit aucune mention dans cette circonstance. Il étoit de la dernière importance pour le succès de la Conversion des Juifs à quoi il travailloit alors, qu'ils n'eussent pas le moindre soupçon qu'il pensât aux Païens. Ce n'étoit pas le point de marquer les grâces que Dieu vouloit leur faire sous l'Evangile. Cela seul auroit

(a) *Mat. XXVIII. 19.*

auroit pu étouffer tous les bons sentimens que sa Prédication auroit excités dans ces Juifs.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir ce qui arriva longtems après à St. Paul. Il laisse entrevoir aux Juifs le dessein que J. C. lui avoit témoigné de l'envoier aux Gentils. Il n'en salut pas davantage pour les mettre en fureur. Ils avoient jusque-là écouté assez tranquillement le discours de cet Apôtre. Mais dès qu'il parle de sa Mission vers les Gentils, il est interrompu par de grands cris. *Otez du monde ce Scélérat*, crioient-ils au Tribun (a). Voilà comment la jalousie les faisoit, & les met hors d'eux-mêmes.

Si St. Pierre le jour de la Pentecôte, eut touché cette Corde, il n'auroit pas manqué de soulever de même les Juifs contre lui. Mais la plus grande preuve qu'il n'a rien dit de la vocation des Gentils dans cette occasion, ni des grâces que le seigneur leur réservait, c'est comme je l'ai dit d'abord, que c'étoit encore un mystère inconnu pour lui.

En voilà assez, ce me semble, pour prouver que St. Pierre, dans son Discours aux Juifs, rapporté dans le commencement de l'histoire des Apôtres, n'a pas pu & n'a pas du dire à ceux qu'il vouloit convertir au Christianisme, que les dons Miraculeux étoient destinés aux Gentils aussi bien qu'à eux. Quand il dit donc, *La promesse est pour vous & pour vos Enfans, & même pour tous ceux qui sont éloignés*, il a entendu par-là les Juifs dispersés, & qui vivoient dans des Pais assez loin de Jérusalem.

Quoi-

Quoique legros des Interprètes aient entendu mal à propos par-là les Gentils, on doit cependant rendre la justice à quelques uns qu'ils ont trouvé de l'inconvénient à le prendre de cette manière. *Béze*, par exemple, a dit que par *ceux qui sont loin*, St. Pierre avoit voulu désigner la postérité la plus éloignée. On fait que les dons Miraculeux ont subsisté dans l'Eglise pendant plusieurs générations. Cette explication peut donc être admise. Je ne laisserai pas de remarquer que les descendans des Juifs pouvoient déjà être compris dans le mot d'*Enfans*, car ce terme dans la Langue Hébraïque s'entend de la postérité. Il se prend aussi de même dans les Auteurs profanes.

Les Traducteurs de Berlin ont entrevu le véritable sens de ces paroles de St. Pierre, mais en hésitant un peu là-dessus. Voici leur note; *Par tous ceux qui sont éloignés, il faut entendre, disent-ils, tous les Juifs dispersés dans le monde, & leur postérité, le terme pouvant marquer la distance & des lieux & des tems.* Le mal est que sur les Ephésiens ils ont parlé un autre langage. Sur ce que St. Paul dit aux Païens, *Vous qui étiez autrefois loin*, nos Traducteurs oubliant ce qu'ils avoient dit sur les Actes, nous donnent les paroles de St. Pierre pour parallèles à celles de St. Paul.

Je ne connois aucun Interprète qui ait mieux expliqué ces paroles, & plus heureusement développé les inconvéniens de la manière ordinaire de les entendre que *Limborch* dans son *Commentaire sur les Actes des Apôtres*. Je vous y renvoie, & j'ose assurer que vous vous rendrez à ses preuves. Je suis &c.

ARTICLE VIII.

CONSEILS de l'AMITIE'. Seconde Edition. Un Volume in 16. de 286. pages. A Lyon, chez les Frères de Ville, 1747.

IL y a, à l'égard des sentimens, beaucoup de conformité entre ces *Conseils de l'Amitié* & les *Leçons de la Sagesse*, dont nous avons donné l'Extrait dans un des Volumes de ce Journal (a). Nous avons dit, en parlant de ce dernier Ouvrage: *Il y a très peu d'Ouvrages plus propres que celui-ci à inspirer des sentimens d'honnête-homme, & on ne sauroit trop en recommander la lecture à toutes sortes de personnes.* On peut porter le même jugement de celui que nous annonçons. Les *Conseils* de l'Auteur tendent tous au bonheur de la Société. En les lisant on se sent porté à la pratique de la Vertu, parce qu'il fait voir que sans elle on ne sauroit être heureux. Sa Morale n'a rien de rebutant, on peut la pratiquer dans tous les états de la vie. Il n'enseigne point à rendre l'Homme insensible, ce seroit vouloir le priver de tous les plaisirs, il ne travaille qu'à corriger les passions, en les soumettant à l'empire de la Raison perfectionnée, dont le fruit est la sagesse.

Jugez de sa doctrine, de ses sentimens, de son cœur, de son esprit, par les traits que je vais puiser dans son Livre. Par-tout il regarde la Vertu comme la base de la vraie félicité, il la préfère à tout, il veut la faire régner, il la place sur le trône. Elle a, selon lui, des attraits auxquels on ne résiste point. Etant tout à la fois l'objet, la perfection, la gloire &

la

(a) Dans le Tome 34, page 327.

d'Octobre, Novembre Et Decembre, 1748. 347.

la récompense des Hommes; elle échape au plus habile pinceau, elle n'est ressemblante que dans les cœurs qui l'aiment,

De la Religion.

Il faut aimer la Religion, la respecter. Pourquoi? C'est l'ame de la vie. L'abolition de la Religion causeroit un bouleversement affreux. Otez ce frein, il n'y a plus de digue à opposer à l'ambition, à l'usurpation, à l'intérêt.

Je ne sais ce que le Public pensera de ce sentiment de l'Auteur, au sujet de la multiplicité des Religions. *La Nation*, dit-il, *la plus fertile en révolutions est celle dont la Religion n'a point de forme certaine, &c. qui, en les admettant toutes indifféremment, avoue en quelque façon qu'elle n'en a point.* Cela me surprend. Voilà un Homme pacifique, & même très pacifique, à juger de son caractère par son Ouvrage, qui condamne, quoiqu'indirectement, la Tolérance des Religions. Que veut-il qu'on fasse? Un Souverain est-il maître d'inspirer à tous ses Sujets la Religion qu'il préfère lui-même? D'ailleurs, qui lui a appris que la sienne est la meilleure? Il le croit, me direz-vous, il en est persuadé. Mais ceux qui ont une autre croyance, ceux qui adorent Dieu autrement que lui, soutiennent qu'il est dans l'erreur, & prétendent avoir raison. La dernière ressource du Souverain pour faire recevoir sa Religion, c'est de recourir à la force, c'est d'établir une Inquisition. Mais cette voie est injuste, elle est contraire à l'humanité. Notre Auteur dit lui-même que c'est une tyrannie que de vouloir asservir tout le monde à penser de même. La multiplicité des Religions dans un Etat est un mal, j'en conviens; il seroit mieux qu'il n'y en eût qu'un.

qu'une seule, les révolutions y seroient moins à craindre : mais mal pour mal , il vaut mieux tolérer que de persécuter. Je trouve très peu de justesse dans cette pensée : *La Nation qui admet indifféremment toutes les Religions, avoue en quelque façon qu'elle n'en a point.* Pour qu'un Roi soit bien servi par ses Troupes , faut-il justement qu'elles portent toutes les mêmes armes, le même Uniforme, & qu'elles fassent l'exercice de la même manière. Le tems viendra, & il a déjà commencé , qu'on rougira d'avoir tant disputé sur des modes.

De la Philosophie.

On ne donne que trop souvent le nom de Philosophie à ce qu'une l'est pas. Consiste-t-elle à mener une vie oisive ; à se donner la liberté de parler de tout ; à faire le sévère, le satirique, le difficile, à imaginer des Systèmes, à faire de nouvelles découvertes ? Non. L'Auteur prétend que les différentes Sectes, qui partagent les Philosophes sur l'explication de la Nature ne touchent point à la vraie Philosophie, qui est la première de toutes les Sciences, puisqu'elle est l'amour de la Sagesse. Elevée au-dessus des erreurs, des incertitudes, & des préjugés, elle n'a pour objet que la vérité de l'esprit, la droiture du cœur, & la modération des passions.

Cette Philosophie est la règle sur laquelle il faut mesurer les Hommes pour savoir les estimer, parce que c'est celle à laquelle ils doivent se conformer. Elle travaille plus au-dedans de nous-mêmes qu'au dehors : delà vient qu'elle fait moins de bruit, & que la gloire qui en résulte, est plus longtems insensible. L'héroïsme des Armes, celui de la Politique,

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 349

tique, dépendent souvent d'un seul trait, sont connus de toute la Terre, brillent à tous les yeux, au moment qu'ils éclatent : celui de la Philosophie, qui est le plus grand de tous, peut rester toujours inconnu, il dépend des circonstances pour paroître ce qu'il est ; & ces circonstances ne dépendent pas d'elle. La difficulté d'y parvenir, & l'obscurité qui l'accompagne, en détournent la plupart des Hommes. Il n'y a de sûrement attaché à cet héroïsme, que la satisfaction de faire le bien, la liberté & l'indépendance des passions, la tranquillité de l'ame au milieu des revers & des disgrâces qui tuent les autres. Ces merveilles ne tiennent point aux richesses & aux honneurs ; elles n'y mènent point. On n'aime que ce qui brille, ou ce qui enrichit : la Philosophie ne fait ni l'un ni l'autre.

Que de maux épargnés ! Que d'inquiétudes terminées ! Que de douleurs adoucies par les principes de la Philosophie ! Elle seule trouve des remèdes à tous les maux ; elle seule adoucit ceux qu'elle ne peut guérir. Elle réprouve également cette fierté stoïque, qui dément la vérité des maux qu'elle ressent ; & cet héroïsme si vanté, mais si faux, des *Catons* & des *Cléopâtres*, qui crurent l'arracher au triomphe de leurs ennemis, en se donnant la mort par la crainte de la recevoir.

Des Loix.

Il y a un *Bien* & un *Mal*. Cette vérité est incontestable. *Le Bien est la conformité de ce que nous faisons avec la Loi : le Mal est l'opposition de ce que nous faisons, à cette même Loi.* Il y a entre les Loix une subordination. Les Loix Naturelles sont les premières de toutes ; les autres leur doivent leur naissance. La conscience enseigne à
tous

tous les Hommes l'obligation qu'elles imposent. Elles sont écrites dans tous les cœurs , mais on ne fait comment ; c'est une merveille qu'il faut admirer , sans vouloir la pénétrer. Peut-être que l'Etre Suprême voulant pourvoir efficacement au bonheur des Hommes destinés à vivre en Société, leur a donné une règle invariable , qui leur apprend ce qu'ils se doivent : une règle qui , par un prodige inexplicable , est en même tems pour eux une Loi égale & universelle , une récompense de l'avoir observée , & une punition de l'avoir violée.

Quant aux Loix Civiles , l'Auteur fait voir que notre bonheur , notre tranquillité , notre intérêt , dépendent de leur observation ; il va même jusqu'à prétendre que *la Nation la plus soumise est ordinairement la plus heureuse* , & que *vouloir se soustraire à l'Autorité est le plus grand des inconvéniens dans tous les Etablissemens humains*. Il semble pencher à croire que le Gouvernement Monarchique est le plus parfait de tous. Lui objecte-t-on l'inconvénient des mauvais Rois , il répond qu'on en compte peu dans les histoires , & que les Peuples ont moins souffert sous leur règne , que sous le règne des Rois indolens , qui n'ont pas su maintenir leur autorité.

Des Sociétés.

Les Hommes sont faits pour vivre ensemble , & contractent en naissant des obligations envers la Société , rien ne balance la Nature qui les y attache. Les besoins réciproques forment le second principe qui les réunit , & qui concourt à les rassembler. Les noms de Nation , de Patrie , de Maison , restraignent les devoirs généraux de la Société , mais ils ne les éteignent pas. L'amour du Sang

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 351

Sang est plus fort que l'amour de la Patrie. Il y a cependant des exemples du contraire. L'Auteur, condamne le Divorce, il souhaiteroit qu'on fit plus de cas qu'on ne fait du Mariage, qui perpétue la Société; & qu'en s'intéressant à la multiplication des Hommes, on travaillât davantage à leur Éducation, d'où dépend leur vrai bonheur. L'Auteur des *Lettres sur les Physionomies* a très bien démontré que l'Éducation est le moyen le plus naturel d'augmenter les Vertus & de diminuer les Vices (b).

Des Vices & des Vertus.

L'Auteur en veut dans cet Article à ceux qui ont défigurés les Vices & les Vertus, qui les ont confondus, & ont même triomphé de cette confusion, laquelle, à ce qu'il prétend, ne produit jamais que des égaremens. Il m'a toujours paru qu'on disputoit sur cette question sans s'entendre: on embrouille les matières, on n'entre pas assez dans le détail, on n'examine pas les tems, les lieux, les mœurs, les coutumes, les cas, les circonstances, les différentes sortes de Gouvernement & de Religion. Celui-là passe pour vertueux dans la Société dont il est Membre, lorsqu'il en observe religieusement les Loix: il est vicieux, il est du moins regardé pour tel dans cette même Société, s'il les enfreint. Souvent il faudroit qu'il changeât de conduite, s'il changeoit de País.

Des Passions.

„ Il y a des gens qui n'ont point de Passions;

ce

(a) Voyez les *Lettres* 21 & 22. On y trouve des idées nouvelles; l'Auteur va à la source.

„ ce ne sont pas les plus malheureux : il y en a
 „ qui n'ont que des Passions ; ce ne sont pas les
 „ plus heureux. Ces deux extrêmes sont rares : il
 „ ne faut pas plus croire ceux qui se vantent d'en
 „ avoir , que ceux qui se vantent de n'en avoir pas :
 „ on joue la Passion & l'Indifférence”. J'aimerois
 mieux dire avec l'Auteur des *Lettres* que je
 viens de citer (a), que *personne n'est sans Passions ; & qu'il faut avoir mauvaise opinion des autres, pour croire qu'on leur persuadera qu'on n'en a point*. Un Homme sans Passions ne seroit en effet qu'un Corps sans Ame, un pur Automate.

De toutes les Passions , notre Philosophe n'en trouve point de plus *dangerense* , de plus *forte* , de plus *séduisante* , de plus *agréable* , que l'*Amour*. Cela est vrai ; mais , pour la justifier , il auroit fallu ajouter , qu'elle est aussi *la plus nécessaire*. Sa force est fondée sur sa nécessité ; & cela est dans l'ordre. L'Auteur de la Nature a attaché le plus grand des plaisirs au devoir le plus indispensable ; & sans ce plaisir , sans cet attrait mutuel des Sexes , qui eût jamais voulu se donner la peine de produire son semblable ? Nous sommes des ingrats. Pourquoi nous plaindre si amèrement des excès de cette Reine des Passions , à qui nous devons tout ce que nous sommes , sans laquelle nous serions encore dans le néant. Ne seroit-elle pas en droit de se plaindre de nous à son tour ?

*On diroit que j'ai troublé
 Tout l'ordre de la Nature ;*

Cc-

(a) *Lettre 3, page 23.*

*Cependant, quelle imposture !
 Sans moi les Hommes n'auroient
 Qu'une languissante vie ;
 Je fais naître les desirs ,
 Je fais ces ardens plaisirs ,
 Par qui leur Ame est ravie ,
 Sans moi qu'ils ignoreroient ;
 Et je vois leur injustice
 Oublier tous mes bienfaits ;
 Et sur le moindre caprice ,
 Traiter même de suplice ,
 Les biens que je leur ai faits (a).*

Du Bonheur & du Malheur.

Notre Bonheur dépend de nous ; & l'Auteur entreprend de le prouver. *Dites à ceux qui se plaignent de n'être pas heureux, que c'est leur faute ; & vous ne leur direz rien que vous ne puissiez justifier.* Il pose pour principe qu'il y a par-tout un ordre, une symmétrie, un rapport, dont l'assemblage fait la beauté & la perfection des objets. C'est l'ordre, c'est la tranquillité, qui fait le Bonheur ; c'est le desordre, c'est le trouble, qui fait le Malheur. Notre Bonheur est donc le fruit de l'ordre de nos pensées & de la tranquillité de nos passions. Mais comment faire pour mettre de l'ordre dans ses pensées ? Qu'est-ce qu'on entend par cet ordre & cet arrangement de pensées ? *C'est, dit notre Philosophe Moraliste, voir les choses ce qu'elles sont, & non ce que la Multitude les voit ; c'est ne se former des opinions sur leur valeur, qu'a-*

(a) Chaulien dans son *Voyage de l'Amour & de l'Amitié.*

qu'après un examen réfléchi; c'est les arranger dans sa tête, suivant le rapport & la subordination qu'elles ont entre elles.

Pour vaincre les Passions, & ne pas succomber aux maux qu'elles entraînent, *il faut regner au milieu de soi, se faire un état que la vue de la mort & la pauvreté même ne puissent altérer.* La douleur arrache des larmes, que le courage doit sécher : on peut se plaindre sans s'irriter : on peut, sans desespoir, préférer la mort à la vie : on peut être pauvre sans honte, & conserver sa liberté dans les fers.

*Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, &c.*

La belle Morale, mais qu'elle est difficile à pratiquer ! Je demande à notre Philosophe si l'on peut être heureux, lorsqu'on souffre, & sur-tout lorsqu'on souffre cruellement. Il m'assurera que oui. *Regnez, me dira-t-il, au milieu de vous, faites-vous un état que la souffrance ne puisse altérer.* Mais cela est-il possible ? Je crois que non. Le bonheur consiste dans le bien-être ; & possède-je ce bien-être quand je suis à la torture ? J'ai beau vouloir me persuader que je suis heureux dans les souffrances ; la voix secrète qui parle en moi, le sentiment de ce qui s'y passe réellement, ne me permet pas de me repaître longtems d'une idée si fâcheuse. Ne peut-on pas, me direz-vous *conserver sa liberté dans les fers ?* Erreur grossière. Cela est contradictoire. Être dans les fers, c'est être Esclave ; & être Esclave, c'est n'avoir point de liberté. Veut-on dire par-là que celui qui est dans les fers,

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 355

fers, peut être tellement maître de ses pensées, de ses sentimens, de ses passions, qu'il ne se laisse point trop abattre ? Si c'est là la pensée de l'Auteur, je suis de son avis, la chose est possible. Mais je soutiens toujours que cet infortuné qui est dans les fers, n'est absolument pas libre ; je soutiens qu'il ne sauroit se le persuader ; & delà je conclus que s'il regarde l'esclavage comme un mal, il doit s'estimer malheureux, du moins à cet égard.

La douleur ne sauroit changer de nature, elle sera toujours nécessairement un mal pour celui qui la souffre. Un Philosophe peut bien pour un instant se faire illusion en enflant son imagination séduite ; mais bientôt après il est rappelé malgré lui au sentiment de ses maux par la Nature plus forte & plus puissante. Envain les *Stoïciens* entreprirent autrefois de persuader aux Hommes que leur propre Corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférens, & que les douleurs qui affligeoient ce Corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Quand un de ces Philosophes, pressé par la douleur d'une maladie violente, s'écrioit, en s'adressant à elle : *Je n'avouerai pourtant pas que tu sois un mal* ; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer, ce désaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort, & le plus sincère qu'il pût jamais faire ?

Ces réflexions ne doivent pourtant pas nous détourner de faire usage des Préceptes de l'Auteur ; ils sont excellens pour supporter avec plus de constance, plus de calme & de tranquillité, la douleur, les afflictions, les revers de la fortune, & prévenir par-là le desespoir.

Des Etats de la Vie.

Il y a beaucoup à profiter à la lecture de ce Chapitre. L'Auteur y fait voir entre autres, qu'on n'est véritablement estimable, qu'on n'est grand, qu'autant que l'on contribue au bonheur des autres, & que l'on fait un usage utile de son industrie & de ses talens. On s'imagine faussement qu'il n'y a que ceux qui occupent de grandes places, qui puissent prétendre à être utiles. Chacun peut l'être à sa manière. Nous avons tous une sphère à parcourir, grande ou petite. Les Arts mécaniques offrent tous quelque Ouvrier recommandable, qu'on respecte qu'on aime, qui conseille, qui aide les autres: il n'y a pas jusqu'à un Pauvre, qui ne puisse être utile à un autre Pauvre. L'Auteur apostrophe, mais sans oser les nommer, tous ces illustres Fainéans devenus inutiles à la Société par un faux principe de Religion, qui ont fait de la Contenance une Vertu, & qui s'imaginent servir Dieu & les Hommes en réduisant tout leur travail à penser qu'ils existent. Serveurs inutiles! Que de talens ensevelis, que d'Arts abandonnés, que de terres incultes auroient besoin de votre secours, & vous appellent à grands cris, sans en être écoutés! N'êtes-vous nés que pour profiter de l'industrie & du travail de l'Ouvrier, que pour vous nourrir de la graisse de la Terre! *Fru-ges consumere nati*:

*Les Chanoines vermeils & brillans de santé,
S'engraissoient d'une molle & sainte oisiveté (a).*

Des Plaisirs.

On distingue les Plaisirs de l'Âme de ceux des Sens.

(a) Boyleau.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 357.

Sens. Les premiers sont supérieurs à tous les autres ; ils durent plus longtems , ils nous rassurent contre la plupart des évènements de la vie. Il n'y a que l'étude, les connoissances, les réflexions, qui élèvent les Hommes à l'heureux état de goûter des plaisirs parfaits. Le Plaisir de savoir n'est étranger qu'à ceux qui n'ont jamais sçu qu'il existât. Les Livres sont à l'Âme ce que la nourriture est au Corps: elle languit, s'affoiblit, est réduite à rien, sans cet aliment auquel les conversations suppléent rarement ; qu'elles ne peuvent pas remplacer tous-jours. La vue des belles choses, l'admiration qu'elles excitent, les réflexions qu'elles produisent, les connoissances qu'elles donnent, la sensibilité qu'elles causent, les découvertes qu'on y ajoute, deviennent des sources intarissables de Plaisirs. L'esprit est en quelque sorte infini : il ne s'use pas ; il se perfectionne par l'usage qu'on en fait.)

Il y a des Hommes qui se regardent comme malheureux, parce qu'accablés par les années, & souvent par la débauche, les plaisirs des Sens commencent à leur manquer. Demandez à ces Sensuels, s'ils ont épuisé le grand Livre de l'Univers, qui fournit tant de ravissans spectacles ; s'ils sont ennuiés des productions de la Nature, à force d'y avoir réfléchi ; s'ils ne trouvent aucun goût à l'exercice des Arts & des Talens ; s'ils ne sont pas curieux d'apprendre à connoître les mœurs, les coutumes des Nations étrangères, l'histoire du Monde & la révolution des Empires. Voilà de quoi les occuper agréablement.

Joignons à ces réflexions de l'Auteur, celles d'un Homme d'autant moins suspect, qu'il connoit parfaitement, & qu'il a goûté, même à longs traits,

traits, les deux sortes de Voluptés, celle des Sens & celle de l'Esprit (a). Il donne sans se le voir la préférence aux plaisirs de l'esprit. „ *La Volupté*
 „ *des Sens*, dit-il, quelque aimable & chérie
 „ qu'elle soit, quelques éloges que j'ai donnés
 „ la plume aparemment aussi reconnoissant que
 „ délicate d'un jeune Médecin François (b), n'a
 „ qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si
 „ le Plaisir parfait ne la tue point sans retour, il lui
 „ faut un certain tems pour ressusciter. Que les
 „ ressources des Plaisirs de l'esprit sont différen-
 „ tes ! Plus on s'approche de la Vérité, plus on la
 „ trouve charmante. Non seulement sa jouissance
 „ augmente les desirs; mais on jouit ici dès qu'on
 „ cherche à jouir. On jouit long tems; & cepen-
 „ dant plus vite que l'éclair ne parcourt. . . .
 „ Passons en revue tous les objets de ces Plaisirs
 „ inconnus aux Ames vulgaires. De quelle beau-
 „ té, de quelle étendue ne sont-ils pas ? Le Tems,
 „ l'Espace, l'Infini, la Terre, le Firmament;
 „ tous les Elémens, toutes les Sciences, tous les
 „ Arts, tout entre dans ce genre de Volupté.
 „ Trop resserrée dans les bornes du Monde, elle
 „ en imagine un million. La Nature entière est
 „ son aliment, & l'Imagination son triomphe (c).

Des

(a) Mr. D. L. M. Auteur de *L'Homme Machine*, de *La Volupté*, de *Pénélope*, & de plusieurs autres Ouvrages, tous pleins d'esprit, & d'un stile vif, léger, content, & agréable. On feroit plus de cas de ses productions, si de la mordante plume il ne

Faisoit couler les larmes de fiel & d'amertume.

(b) Il parle de lui-même, & a en vue *La Volupté*, l'une de ses productions.

(c) Voyez la *Dédicace* qui est à la tête de *L'Homme Machine*. Cette pièce m'a paru très-bien tournée. Elle est adref-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 359

Des Honneurs.

Un Grand-homme a fait cette remarque judicieuse (a). *La sottise de l'esprit humain est telle, qu'il n'y a rien qui ne lui serve à agrandir l'idée qu'il a de lui-même. Une belle maison, un habit magnifique, une grande barbe, font qu'ils s'en croient plus habile; & si l'on y prend garde, ils s'estiment davantage à cheval ou en carrosse qu'à pied. Les Honneurs servent au même but, ils agrandissent l'idée qu'on se forme de soi-même; & voilà pour quoi on les recherche avec tant d'ardeur. Notre Auteur fait voir que la plupart des Honneurs n'ont servi qu'à troubler, à forger des fers, & même à hâter la mort. Cependant la perte de ceux qui courent après ces phantômes de gloire ne corrige presque personne. En faut-il être surpris? L'exemple des autres ne nous touche qu'un instant, ce n'est pour nous qu'un songe; on n'envisage que les avantages présens, & on se flatte d'éviter les revers par sa sagesse & ses lumières.*

De la Politique.

Dans ce Chapitre notre Philosophe prêche aux Rois & à leurs Ministres, la même Morale que leur a prêchée Mr. de Fénelon dans son *Télémaque*, & l'excellent Auteur de l'*Examen du Prince*

ce
adressée à Mr. Haller, Professeur en Médecine à Göttingue, que l'Auteur appelle double Enfant d'Apollon, Suisse illustre, Fracastor moderne, savant Médecin, encore plus grand Poète. Mr. Haller est effectivement tout cela. Versé dans la plupart des Sciences, il joint un profond savoir à beaucoup d'esprit & de jugement; talens qui se trouvent rarement dans un même Homme.

(a) L'Auteur de la Logique de Port Royal.

ce de Machiavel (a). Cela fuffit pour s'en former une haute idée.

Des Richesses.

Il y a ici de quoi faire un excellent Sermon fur le mépris des Richesses. En dirai-je quelque chose ? Non. Ce feroit peine perdue, personne n'en profiteroit. Il me semble que plus on prêche le mépris des Richesses, plus on les aime. *Nititur in vestitum.* Aujourd'hui on manque de foi. On ne croit pas pouvoir être heureux fans être riche. Il est pourtant dit : *Bienheureux sont les Pauvres* ; mais cela se repète machinalement.

Des Hommes.

Quiconque mettroit en pratique les Conseils que donne ici l'Auteur, auroit toutes les qualités d'un Honnête homme & d'un bon Citoyen. La variété qui y règne ne permet pas d'en donner l'extrait ; & comme d'ailleurs ils méritent tous d'être lus, je ne saurois me déterminer à accorder la préférence à aucun.

Du Monde.

Je dirai de cet article ce que je viens de dire du précédent. Tout y est si varié, les pensées en sont si détachées les unes des autres, qu'elles ne sont pas susceptibles d'extrait ; il faudroit d'ailleurs pour les faire connoître, les transcrire en entier. L'Auteur y parle si pertinemment du Monde, qu'on voit bien qu'il le connoit. L'idée qu'il s'en est formée

(a) Mr. de Voltaire, ou tout autre qui pense & qui écrit absolument comme lui.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 361

mée paroît beaucoup plus juste, que celle que nous en donnent la plupart des Moralistes, qui le regardent comme le siège de l'injustice, de la corruption, & de tous les desordres. Les Ecclésiastiques ont toujours regardé le Monde avec un œil jaloux, &, pour se vanger d'y être d'ordinaire assez mal reçus, ils n'en ont jamais dit que du mal. Le Monde, suivant la judicieuse remarque de l'Auteur, *fournit à tout, au Bien & au Mal* : on y apprend à se connoître beaucoup mieux que par la lecture d'un Sermon.

De l'Etude.

L'Etude que l'Auteur recommande particulièrement, c'est celle qui convient à tout le monde; à quelque âge & dans quelque état qu'on soit; qui délasse des occupations les plus graves; qui donne des graces au langage; qui polit l'esprit, le caractère & les mœurs; qui nous familiarise avec les beaux tems des Grecs & des Romains; qui nous retrace les Grands-hommes de toutes les Nations; qui nous fait connoître les divers talens de l'esprit; qui nous apprend à en juger; qui nous inspire ce goût pour les belles choses, que le discernement naturel commence, & qui ne doit sa perfection qu'aux Lettres.

Voilà l'Etude que le monde associe à tout; celle qu'il aime; la seule qu'il veut qu'on paroisse avoir faite: il faut en quelque façon lui dérober les autres. Il craint l'étalage des Savans; il est rare aussi qu'il n'y entre de la vanité: les citations ennuyent ou humilient les Auditeurs. Cette Etude est accompagnée de la modestie: elle ne ressemble point à celle de ces Pédans qui disputent sans agrément; qui dé-

cident sans autorité, & après de qui de jeunes Elèves prennent un ton décisif, dont le monde aura pitié, jusqu'à ce qu'ils aient eu le tems de secouer la poussière qui les couvre, & qui les empêche de connoître, qu'il faut apprendre à douter, pour parvenir un jour à bien juger.

ARTICLE IX.

VOIAGE de Mr. ANSON; Second Extrait.

APrès avoir suivi l'Escadre Angloise dans son expédition, il est tems de rendre compte de ses vues & de ses observations. Le préjugé fait trop souvent négliger aux gens de mer les avantages de l'étude & de la réflexion. Semblables à l'élément indocile & impétueux qu'ils parcourent, ils font consister leur gloire dans un courage aveugle & dans le mépris des arts, auxquels ils doivent leur conservation. C'est rarement la Raison qui corrige; mais si quelquefois l'exemple produit cet effet, je n'en saurois proposer de plus digne d'être imité que celui de nos Navigateurs. On reconnoît dans les Plans & dans les Cartes, dont ce livre est orné, la main d'un Dessinateur & le génie d'un Mathématicien; mais ~~ce Mathématicien & ce Dessinateur étoit en même tems un des plus braves Officiers de la flotte.~~ Il s'appelle Mr. Brett. Lieutenant sous Mr. Anson, & chargé par lui des commissions les plus importantes, il s'est depuis distingué dans le combat du *Lion*, dont il étoit Capitaine, avec le Vaisseau François l'*Elisabeth*. Au mérite des Cartes, des Vues, & des Plans de ce livre,

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 363

vre, il faut joindre celui des diverses remarques qui s'y trouvent. Elles tendent à fournir de nouveaux secours aux Navigateurs & aux Géographes, & à nous faire mieux connoître divers pays & divers peuples du monde. Je voudrois réunir tous ces objets sous des points de vue généraux, & ne négliger de tant de découvertes intéressantes que les détails, la succession des idées, & l'ordre des tems, qui les ont fait naître.

Quoique des voyages pareils à ceux de Mr. *Anson* aient été faits diverses fois, il s'en faut bien qu'il n'y ait trouvé les facilités qu'il auroit dû se promettre de l'expérience de ceux qui l'ont devancé. La plus grande source d'erreurs & de difficultés naît du défaut des Cartes. L'Amérique Méridionale est peu connue, & les Cartes qu'on en a ne s'accordent point entre elles. Les deux principales sont celles du Dr. *Halley* & de Mr. *Erézier*. Le savant Anglois ne se contenta pas d'observer dans ses voyages les variations de la boussole, il s'attacha encore à déterminer la situation des lieux où il put aborder. Mais comme pour remplir sa Carte, il fut obligé de comparer ensemble diverses routes tenues par des Navigateurs moins habiles que lui, il n'est pas surprenant qu'il y soit resté quelques défauts. Depuis la rivière de *La Plata* jusqu'au détroit, les terres déclinent trop vers l'Ouest, le port de *St. Julien* est plus occidental de cinq degrés qu'il ne devoit l'être, & vers le détroit de *Magellan* l'erreur est de cinquante lieues. C'est ce que prouvent les observations de l'Escadre de Mr. *Anson*, conformes à cet égard à celles qu'avoit fait en 1670. le Chevalier *Narborough*. Envoyé par Charles II. pour chercher

de procurer aux Anglois un commerce immédiat avec les naturels du pais, le principal fruit qu'il rapporta de son voyage fut une Carte du détroit de *Magellan* meilleure que celles qu'on a publiées depuis, & dont il est surprenant qu'on ait si peu profité. On a vu sa supériorité sur celle de *Mr. Halley*, & cette supériorité est encore plus marquée par rapport à la Carte de *Mr. Frézier*. Cet Ingénieur est tombé dans un défaut opposé à celui de *Mr. Halley*. Il a trop rapproché vers l'Orient l'Amérique Méridionale, & s'est mépris de huit ou dix degrés sur la longitude de plusieurs lieux. La Carte qu'on nous donne dans la relation que nous avons en main, est plus exacte qu'aucune des précédentes, entre lesquelles elle tient une espèce de milieu. Une Eclipsé de Lune observée à *Ste. Catherine* a permis de fixer la longitude de cette Ile, & comme depuis le Cap *Blanc* jusqu'à la pointe de l'Amérique nos Navigateurs n'ont guère perdu la terre de vue, ils ont pu déterminer assez exactement la direction de toute cette Côte. Quoiqu'ils aient eu moins de facilité pour la partie Occidentale du Continent, le naufrage du *Wager*, & le retour d'une partie de l'équipage par le détroit de *Magellan* ont fourni des déterminations d'autant moins éloignées de la vérité, qu'elles s'accordent avec celles qu'on a trouvées dans quelques Manuscrits des Espagnols.

Si la situation de l'Ile de *Juan Fernandez* avoit été mieux connue aux Anglois, ils n'auroient pas perdu à la chercher un tems qui leur étoit précieux. Leur malheur leur valut des connoissances; & non contents de fixer la situation de cette Ile à 33 degrés 45^{es}. Sud, & à 110. lieues du *Chili*, ils en ont donné des

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 365

des Vues propres à la faire reconnoître, & des Plans qui en marquent la figure & les ports. Ils ont même eu l'attention de ne pas négliger une Ile plus petite située près de *Juan Fernandes*, & nommée *Masa-fuero*. J'omets ici les descriptions & les plans du port du *Chili* trouvé par le vaisseau de transport, des Iles de *Quibo* & de *Tinian*, des ports d'*Acapulco* & de *Chequetan* &c. parce que sur tous ces articles je ne pourrois que redire ce que j'ai dit déjà.

Cette Mer de 3. ou 4000 lieues, qui sépare l'Asie de l'Amérique, se trouve mieux décrite dans ce livre qu'elle ne l'avoit encore été. Une Carte manuscrite trouvée sur le *Galion*, & qui contenoit toutes les découvertes que les Espagnols ont faites depuis deux cent ans qu'ils traversent cette mer, a été insérée dans cet ouvrage après avoir été corrigée sur les observations des Anglois. On y voit avec surprise que dans toute cette vaste étendue on n'a jusqu'ici découvert que quelques Ilots dispersés. Les Espagnols disent unanimement que depuis les *Philippines* jusqu'à la *Californie* & au *Mexique* il ne se trouve pas un seul port. Quoique les *Ladrones* fournissent des rafraichissemens au *Galion*, il ne sauroit par cette raison s'y arrêter. Aussi une des instructions du Gouverneur de *Guam* est de tâcher de découvrir dans cette chaîne de petites Iles, qui probablement s'étendent du *Japon* à la *Nouvelle Guinée*, quelque port commode & assuré. Outre l'éloignement de celui de *Manile*, l'Ile de *Luçon* où il se trouve est tellement engagée parmi les autres *Philippines*, que le *Galion* perd beaucoup de tems & court un grand risque, en passant au travers des canaux, qui séparent

rent ces Iles les unes des autres. On trouve encore dans ce livre une Carte des *Philippines* prise aux Espagnols, & l'excès de circonspection, qui les empêche de faire des découvertes, semble donner lieu d'espérer que le sentier battu leur est parfaitement connu.

Une des découvertes les plus utiles aux Navigateurs, c'est celle de Mr. *Halley* sur les loix de la variation de la bouffole. Ce grand homme trouva en comparant un grand nombre d'observations que notre globe devoit être un aimant, sur lequel il y avoit quatre points, propres à attirer nos petits aimans, & dont deux au moins changeoient continuellement de place. Il fixa les lieux, où ils se trouvoient, & les effets de leur combinaison & de leur mouvement. Ce fut là le premier pas qu'il fit (a), mais après de nouvelles réflexions il prit un vol plus hardi (b). Au lieu de donner quatre poles à un seul aimant, il trouva plus naturel de supposer qu'il y avoit au centre de la terre un second aimant, détaché de l'enveloppe extérieure, pourvu de même qu'elle de deux points attirans, & tournant tous les jours dans le même sens, mais un peu moins vite qu'elle. Cette petite inégalité doit éloigner insensiblement les poles magnétiques du noiau de ceux de l'écorce, & faire faire aux premiers une révolution vers l'Ouest. Ce n'est que par une multiplicité d'observations qu'on pourra connoître la durée de cette révolution; au bout de laquelle les mêmes variations doivent revenir, & qui suivant les conjectures de Mr. *Hal-*

ley

(a) En 1689. *Transact. Philos. No. 148.*

(b) En 1692. *Ibid. No. 195.*

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 367

Icy peut être de sept siècles. Cette hypothèse, qui au dedans de notre monde en renferme un autre & peut-être plusieurs, s'est trouvée jusqu'ici confirmée par les voyageurs les plus exacts. Pour les mettre mieux en état d'en juger & de s'en servir, Mr. *Halley* publia en 1700. une Carte, où par le moyen de Courbes tracées autour des quatre points qu'il avoit déterminés, il fixa la variation de l'aiguille aimantée, telle qu'elle l'étoit alors. Il ne manquoit pour la perfection que de comprendre les variations de la Mer pacifique. Mr. *Halley* qui sur ce sujet manquoit d'observations, s'étoit contenté dans ses Mémoires d'indiquer en gros quelles elles doivent être pour répondre à son Système, & il eut le plaisir de voir ses conjectures confirmées par la table des variations observées en 1709 par Mr. *Woods Rogers* dans son voyage autour du monde (a). Enfin celles de Mr. *Anson* jointes à celles des Espagnols donnent à cette hypothèse un nouveau degré de vraisemblance, & cet accord seroit plus merveilleux que la variation elle-même, si l'hypothèse qui l'explique n'étoit conforme à la vérité.

Outre l'usage de cette Théorie, pour rectifier les variations de la boussole, elle fourniroit encore, si elle étoit complète, un moyen facile de s'assurer de la Longitude. C'est ce qui manque le plus aux Navigateurs. Le Ciel, qui fait connoître la route d'un vaisseau le long d'un Méridien, n'est que d'un foible secours lorsqu'il en change; & l'estime dont on se sert pour y suppléer est trop imparfaite pour qu'on y puisse compter. On fait que l'instrument employé à cet usage, & qu'on appelle

Le

(a) Voy. la Relation de son Voyage; & les *Transact. Philos.* de 172. N. 362.

le *Ligne de Lok*, dépend de la précision des divisions de la corde, qui se déroule pendant que le vaisseau s'avance, de l'exactitude avec laquelle on mesure le tems dans lequel ce déroulement se fait, & surtout de l'immobilité du morceau de bois, qui suspendu sur la mer fait connoître par son éloignement du vaisseau l'espace que celui-ci a parcouru. Mais chacune de ces choses est peu certaine, & la dernière l'est moins qu'aucune des autres. Elle suppose que la surface de l'eau ne change point de place, & c'est ce qui souvent est faux, parce que les Marées & les Courans transportent le vaisseau avec la mer qui le soutient. Voici donc un nouvel obstacle à la navigation, qui ne pourroit être levé, à moins qu'on ne fût en quels lieux la Mer a du mouvement, & quelle en est la direction & la rapidité. Mais loin d'avoir ces connoissances sur les Courans, à peine en devine-t-on la cause. On soupçonne cependant qu'ils dépendent des vents, qui soufflant longtems du même côté chassent vers les Côtes une grande quantité d'eau. Cette eau aculée & repoussée par la Terre doit s'échapper le long d'elle, pour être en équilibre avec le reste de l'Océan. Si telle est l'origine des Courans, il s'ensuit qu'il ne doit point y en avoir en pleine mer, & qu'en général leur cours doit être pareil à celui des côtes. Aussi nos Navigateurs n'en ont-ils trouvé que le long du *Bresil* & du *Mexique*, dans les environs du Cap *Horn*, près des Iles de *Juan Fernandes* & de *Tinian* &c. & dans tous ces lieux ils ont eu soin d'en observer la vitesse & la direction. Il est facile de le faire, lorsqu'ils portent d'un Pole à l'autre, en comparant le chemin fait par l'estime avec la diffé-

ren-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 369

rence de la hauteur. D'autres fois en tems de calme on peut directement observer leur mouvement, & c'est par ces deux moïens qu'on a trouvé des Courans assez rapides pour faire parcourir en vingt quatre heures vingt, trente, & même quarante milles au Vaisseau. Mais lorsque la direction des Courans suit celle de la longitude, ce n'est, faute de point fixe, qu'en découvrant la terre qu'on s'apperçoit de leur effet. C'est ce qui arriva au *Centurion*, lorsqu'il se vit prêt d'échouer sur la Côte du Cap Noir, dont il se croioit à cent lieues.

Une cause pareille à celle des Courans produit encore les vents de terre. Les Vents d'Ouest poussent continuellement vers les montagnes & les Côtes escarpées du *Chili* & de la *Terre de Feu* une grande quantité d'air, dont il n'y a qu'une petite partie, ~~qui~~ puisse s'échapper au dessus d'elles & dans les intervalles qu'elles laissent. Le reste de l'air doit donc être repoussé, & si les rochers qui le réfléchissent sont perpendiculaires au vent, il faut qu'il suive dans le retour une direction opposée à celle qu'il avoit, & détruise ou affoiblisse l'impétuosité du Courant qui lui succède. L'air s'accumule à mesure qu'il perd de son mouvement, mais pour peu qu'il arrive de changement à sa direction, la tempête doit suivre l'inaction forcée où il étoit. C'est là peut-être la cause de ces ouragans furieux, qui le long de la Côte Occidentale de l'Amérique succédoient à des intervalles de calme & de tranquillité. Comme il est plus ordinaire que les Côtes soient inclinées au vent, l'air réfléchi doit prendre une direction qui peu à peu se réduit au parallélisme, & c'est apparem-

mont de qui arrive le long de la Côte du Brésil de la *Paraguay*. Outre ces deux causes de vents de terre, il y en a une troisième, qui ne peut qu'avoir lieu que près des Îles, ou dans des endroits où le Continent n'a que peu de largeur. Des courans d'air portés vers les montagnes peuvent en partie se faire jour au travers des ouvertures qu'elles laissent, & former des tourbillons, dont la violence dépend de la quantité d'air accumulé, & de la direction de celle des ouvertures, qui lui ont servi d'entonnoirs. C'est là, si je ne me trompe, ce qui produit les vents de terre de l'Île de *Juan Fernandez*, & peut-être ceux de la Côte du *Mexique*.

Il y a longtems que l'on a observé dans de certaines parties du Globe des vents ou constans ou périodiques. On appelle les premiers *Alisés*, & les seconds *Mussons*. Les causes générales par lesquelles on rend raison de ces vents doivent être modifiées par diverses causes particulières, telles que la situation des terres, le voisinage des montagnes, les diverses degrés de la chaleur &c. En attendant que la physique de notre globe se perfectionne, ce qu'on peut faire de plus utile, c'est de multiplier les observations & de tâcher de les réduire à des règles fixes. Celles que *M. Halley* a proposées pour l'Océan *Atlantique* (a) sont sujettes à quelques exceptions; du moins nos Voyageurs ont-ils trouvé que les vents d'Est de deux côtés de la Ligne ne tenoient ni du Nord depuis le 4. jusqu'au 25. degré de latitude Septentrionale, ni du Sud depuis le 21. jusqu'au 27. degré de latitude Méridionale. Mais ces exceptions sont

(a) *Trans: Phil. No. 113.*

d'Octobre , Novembre & Decembre, 1748. 372

légères au prix de celles qu'ils ont observées dans la Mer Pacifique. Ce ne fut qu'un mois après être partis de Quibo & à 200. lieues du Continent qu'ils eurent des vents alisés, & après avoir quitté le Mexique, il ne leur suffit pas de s'éloigner de 70. ou 80. lieues de terre, & de gagner la hauteur de 13. ou 14°, pour les obtenir. Des vents contraires ou variables les retinrent pendant sept semaines, & les vents alisés qu'ils eurent ensuite ne continuèrent que jusqu'à 300. lieues des *Ladrões*, ce qui prouve, ce semble, que les terres influent sur les vents à une beaucoup plus grande distance qu'on ne le soupçonneroit & qu'on ne l'a dit jusqu'ici. En faudroit-il encore conclure avec un (a) de ceux qui ont fait la relation du même voyage, qu'on manqua la saison de traverser cette Mer, de même qu'on avoit manqué celle où il auroit falu y entrer.

En effet le seul tems propre pour passer de la Mer du Nord à celle du Sud, c'est celui de l'été, qui dans les pays Méridionaux est au mois de Decembre. Comme il y fait plus froid que du côté du Nord, la navigation y doit être en hiver désagréable & dangereuse. Aussi Mr. *Frézier* qui fit le voyage dans cette saison se plaint-il du froid, des glaces, & de la longueur des nuits. Le tems des Equinoxes est encore moins convenable. Il y fait toujours froid, & les vents contraires y soufflent avec plus de violence qu'en tout autre tems. C'est ce que les Escadres Angloise & Espagnole éprouvèrent. A peine pendant deux mois se passa-t-il deux

(a) Mr. *Pasco Thomas*. Les Espagnols, qui doivent connaître cette Mer, font le trajet d'Amérique en Asie deux mois avant le tems où le firent les Anglois.

deux jours sans tempête, & la navigation de *Mr. Anson* fut de plus de quatre mois depuis le *Bresil* jusqu'à *Juan Fernandes*, au lieu que celle de *Mr. Rogers* fut faite en été dans la moitié de ce tems.

Le voyage quoique plus long se feroit en moins de tems, si au lieu de passer le détroit de *Le Maire*, on se tenoit à l'Est, & si on ne tournoit à l'Occident qu'après s'être suffisamment avancé vers le Sud. Il y a lieu de croire qu'au delà de la *Terre des Etats* se trouve une Mer libre de Côtes, d'Ecueils, & de Courans, & les Vents y sont certainement moins impétueux que dans le voisinage des terres. Si jusqu'ici la plupart des Navigateurs se sont engagés dans ce détroit, c'est que sur Mer autant que sur Terre l'exemple s'empporte sur la Raison. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la plupart des vaisseaux qui passent par le détroit pour entrer dans la Mer du Sud prennent le large pour en sortir, & qu'ils conviennent tous que tant au Sud qu'à l'Est de la *Terre des Etats*, il n'y a point de terres qui puissent s'opposer au passage (a).

Depuis qu'on a trouvé au *Bresil* de l'or & des diamans, les Anglois ont lieu de se défier d'amis que l'intérêt engage à devenir infidèles. Les Gouverneurs de *Ste. Catherine*, & probablement ceux de toute la Côte font avec les Espagnols de *La Plate* un échange de métaux, & frustrent leurs Rois d'une partie de leurs droits. Ce négoce, qui les lie entre eux, doit les rendre suspects aux Anglois, ou si la nécessité oblige ceux-ci de relâcher sur la Côte,

(a) *Frézier Voyage de la Mer du Sud. Tom. II. p. 505. & 306.*

d'Octobre , Novembre & Decembre, 1748. 379

te, le port de *Rio Janeiro* plus éloigné de *La Plata*, & mieux fourni que *Ste. Catherine*, méritoit d'être préféré. Mais après tout il vaudroit mieux être indépendant, & on le seroit, si l'on découvroit près des parties Méridionales quelque lieu, où l'on pût se préparer au passage, & se procurer de l'eau & des rafraichissemens. Nos Navigateurs en indiquent deux, qui probablement rempliroient toutes ces vues. L'un est l'Ile de *Pépis* située au 47. degré. Elle fut découverte en 1680. par le Capitaine *Cowley* (b), qui n'y aborda pas, mais qui la vit d'assez près, pour juger que son port suffiroit pour contenir mille vaisseaux, & qu'on n'y manqueroit ni d'eau ni de bois. Plus prochaines du Pole de quatre degrés, les Iles de *Falkland* paroistroient encore mieux convenir. *Frézier* en parle sous le nom d'*Iles nouvelles*, & *Rogers* qui les cotoia, leur donne une étendue de deux degrés. Elles lui parurent fertiles, abondantes en bois, & fournies de plusieurs ports. Toutes ces Iles sont assez éloignées du Continent, pour que le Climat en soit tempéré, & les dernières sont si avancées, que Mr. *Rogers* ne fut que trente cinq jours après les avoir quittées, avant que d'arriver à *Juan Fernandes*. Comme le retour de la Mer du Sud est plus facile que l'entrée, il y a lieu de croire qu'on pourroit aller delà à *Juan Fernandes* & en revenir en deux mois. Il conviendrait donc d'envoyer quelques vaisseaux légers à la découverte de ces Iles, & de les engager à examiner en même tems toutes les Côtes à l'Orient & à l'Occident de

(A) Voyez son Voyage à la suite de ceux de *Dampier*.
Tom. V.

de la *Patagonie*. Il peut y avoir des ports jusqu'ici peu connus , & les habitans de ces pais ou ne connoissent pas les Espagnols ou sont peu disposés à les aimer.

Ce qui rend les longues navigations redoutables, ce sont les maladies , auxquelles on y est sujet. Elles dépendent des Climats qu'on traverse , des provisions que l'on a , & sur-tout de l'air qu'on respire. Les ardeurs du Soleil au *Bresil* produisent à terre & à plus forte raison sur des vaisseaux ces fièvres brûlantes appelées *Calentures*, dont on ne réchappe qu'à peine & rarement sans incommodités. Il est plus difficile de rendre raison de ces maladies scorbutiques , qui moins violentes dans leur commencement s'enracinent peu à peu , détruisent par degrés , & ne se guérissent qu'à terre. Dans l'Extrait précédent j'ai donné quelque idée des progrès de celles , qu'on éprouva à la sortie du détroit. Les symptômes les plus communs étoient les taches de la peau , les enflures & les ulcères des jambes , les lassitudes & le découragement. Le moindre chagrin & le plus léger exercice suffisoient pour terminer les jours des malades , qui dans leurs lits paroissoient encore vigoureux. L'influence de ce mal sur les blessures étoit fort surprenante. Les plaies d'un invalide blessé à la bataille de *La Boine* se rouvrirent & parurent aussi fraîches qu'elles l'avoient été. Les callosités d'os brisés & réunis se dissolvoient de nouveau. Enfin ce mal prenoit souvent les symptômes & les apparences de divers autres maux.

S'il ne se fut manifesté que dans le trajet du Cap *Horn* , on en auroit attribué la cause à la rigueur du Climat & au défaut des provisions. Mais les

An-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 375

Anglois furent fort surpris de voir reparoitre le même mal, lorsqu'ils quittèrent l'Amérique. Ils ne manquoient pas pour lors de viande fraîche, le vaisseau étant chargé des volailles & des cochons de *Païta*. La pêche fournissoit abondamment, & les pluies remplissoient les tonneaux qu'on vuidoit. Enfin le Climat des environs de la Ligne ne paroissoit pas devoir causer des maladies croniques pareilles à celles des environs du Pole. Ce phénomène singulier, sur lequel le Chirurgien du vaisseau avoua son ignorance, est attribué par notre Auteur à quelque défaut de l'air de mer. Il conjecture que cet air manque de quelqu'une des propriétés nécessaires pour le soutien de la vie, & que les dérangemens qu'il produit ne se manifestent qu'à la longue, & ne peuvent être réparés que par les exhalaisons de l'air de terre. Sur ce pié-là ce seroit simplement la longueur du trajet, qui rendroit ce mal plus ou moins pernicieux. Mais il ne le fut point sur les vaisseaux de *Frézier* & de *Rogers*; les *Galions* qui mettent six mois à passer de *Manile* à *Mexique* ne souffrent quelquefois que peu de cette maladie, & au contraire un vaisseau François qui en 1721 fit ce voyage en cinquante jours perdit par le Scorbut la plus grande partie de son équipage. Remarquons encore, que dans une autre Relation on attribue le retour de ce mal au défaut de l'eau qu'on avoit prise à *Chequecan*, & que notre Auteur convient lui même que cette eau étoit un peu saumache. Joignez à cela les chaleurs & le calme, qui malgré les soins du Chef à faire entrer l'air dans son vaisseau & à y entretenir la propreté devoient exciter des exhalaisons corrompues, & il ne sera peut-être pas nécessaire de

recourir à des causes cachées pour démêler l'origine de ce Scorbut. Comme cette dernière maladie fut beaucoup plus facilement guérie par les fruits aigres de *Tinsan* que la précédente ne l'avoit été à *Juan Fernandes*, il semble que l'une étoit le Scorbut chaud & putride, & le second le Scorbut muriatique, qui plus lent dans ses progrès est aussi plus opiniâtre dans ses effets. (a)

Je finis ici cet Extrait, & pour ne pas abuser de la patience de mes Lecteurs, je renvoie à une autre fois les observations de nos Voyageurs sur l'histoire naturelle & civile des pays qu'ils ont visités.

(a) On peut voir dans *Boerhaave* la description de ces deux espèces de Scorbut. Il eut été à souhaiter que cette description eut été connue du Chirurgien du *Centurion*.

ARTICLE X.

LE SPECTACLE de la NATURE ou ENTRETIENS
sur les particularités de l'Histoire naturelle qui
ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens
curieux & à leur former l'esprit. Tome VII.
p: 555. 8o. à la Haie chez Jean Neaulme. 1747.

APrès avoir traité de la nourriture & de l'habit de l'homme dans les derniers Entretien du Tome précédent, il étoit naturel de débiter dans celui-ci par ce qui regarde son logement. C'est le sujet du XV. Entretien qui est le premier de ce volume. On y fait connoître par des figures toutes les pièces de charpenterie. On y explique les différentes manières de maçonner. On fait des remarques sur la tenacité des matériaux que la maçonnerie

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 377.

nerie emploie. On insiste sur la nécessité qu'il y a que le rez de chaussée d'une maison soit plus élevé que le terrain de son assiette. Enfin on fait sentir combien il importe que les chemins dans un Etat soient bien entretenus.

LeXVI. Entretien roule sur l'*Ameublement*. On soupçonneroit que l'on va nous entretenir de cette multitude d'arts qui contribuent à nous meubler: Mais il n'en est rien. L'Auteur ne s'est pas prévalu du droit que lui donnoit ce titre. Après quelques généralités à l'honneur des artisans, il se borne à décrire le tour du Diamantaire, la Fonderie & le laminoir de plomb. Il est remarquable que rien n'a pris sur le Diamant que la poussière même du Diamant. La meule frotteroit vainement contre un Diamant que l'on taille, si on n'y jettoit entre deux quelques gouttes d'huile & un peu de cette poussière, qui n'est autre chose que les menues parcelles qui se sont détachées de deux Diamans que l'on a éguilés l'un contre l'autre pour en ébaucher la taille.

XVII. Entretien. Viennent ensuite les *Arts qui instruisent l'HOMME*: Titre vague qui n'indiquant rien de précis, laisse à l'Auteur une pleine liberté de nous entretenir de tout ce qu'il voudra. Il use de ce privilège & réunit sous ce titre une multitude de sujets entre lesquels il n'y a pas grand rapport. Cette variété, qu'on pourroit presque appeller confusion, a pourtant ceci d'avantageux qu'il n'est guère de lecteur qui ne doive y trouver quelque chose qui l'intéresse.

Rien ne contribue plus à notre instruction que la Lumière. Quel seroit en effet l'état des Sciences si le Genre-humain eut été condamné à vivre dans

d'épaisses ténèbres? Notre Auteur a donc du parler de la lampe, de l'huile d'olive qu'on y emploie la plus communément, des chandelles, des cierges, des bougies, de la cire & des différentes manières dont tout cela se prépare & se fait. On trouve ici la description & la figure d'un flambeau d'Etude perfectionné par les avis de Mr. de *Molieres*.

Pendant le jour, la Lumière s'introduit dans les maisons & dans les carrosses par les vitres & les glaces. Ce qui conduit notre Auteur à traiter des verriers & de la manière de couler, de dégrossir & de polir les glaces. Les miroirs n'ont pas du être oubliés; car quel fonds inépuisable d'instructions toujours intéressantes n'y trouvent pas une infinité de personnes de l'un & de l'autre sexe? On renvoie à la fin du volume un mémoire plus étendu & fort curieux sur le coulage & le soufflage des glaces de saint Gobin château entre Laon & la Fère en Picardie.

XVIII. Entretien. *La Musique, la Peinture, la Gravure* sont aussi destinées à nous instruire. Nous naissons tous Musiciens. Le premier pas de la Musique de tous les peuples qui ont eu quelque culture a été de former un chant: le second de nourrir & de relever ce chant par d'agréables consonances. L'Harmonie est ainsi une beauté du second ordre. C'est sur ce principe que travailla *Lul-li*, suivi encore aujourd'hui par quantité de fameux Musiciens. Une foule d'imitateurs & de mauvais copistes du célèbre *Rameau* ont introduit une musique presque purement instrumentale, où l'on ne cherche que l'Harmonie. Elle ne sert pas à accompagner des paroles. Ce n'est guère qu'une suite de sons non significatifs, où il n'y a rien de soutenu,

nu , de suivi , de moelleux , de passionné , de conforme aux accens de la voix humaine. On y aime le desordre , le surprenant , le bizarre , la rapidité , l'emportement. „ C'est aujourd'hui , dit notre „ Auteur , à qui l'emportera en vitesse & en singularités pénibles. L'Auditeur étonné se recrie „ & le Musicien se croit dans le Ciel. On sent venir toutes les menues adresses. D'abord paisible , puis emporté , tout à coup il s'arrête , son „ archet va par bonds , par sauts , viennent les sours „ pirs , viennent les tonnerres , viennent les échos. „ Il semble fuir , on ne l'entend plus. Peu à peu il se rapproche , roule , plane , grimpe , tombe & se relève. Il marche ensuite fredonnant , gazouillant , sautillant , voletant , pirouettant , papillonnant. S'il quitte les airs brusques & les déchiquetures de la voix des oiseaux qu'il contrefait „ sans cesse & à propos de rien , ce sera pour vous „ livrer les cris de toute une basse-cour , le bruit du „ canon & des bombes , ou le raclement des tournebroches ou les fracas des charrettes. De tout „ ce qui fait bruit dans la nature la voix humaine & l'expression du cœur est ce qu'il imite le „ moins , ou ce qu'il se pique le moins de suivre : „ toujours dans le merveilleux ou dans le singulier , jamais dans le naturel”. Notre Auteut appelle cette Musique *Baroque* , il donne à l'autre le nom de *chantante* : il fixe par une transaction les départemens de l'une & de l'autre ; il adjuge la possession des fêtes Ecclésiastiques à la musique chantante , dont la principale affaire doit être de plaire au peuple Chrétien par une mélodie toujours majestueuse , toujours douce & praticable , & de l'instruire par des airs qui soient sentis de tout , que le tout même

même du chant grave dans la mémoire, & qui se redissent dans les familles. Notre Auteur prescrit à cette Musique des règles aussi sages qu'elles sont peu suivies dans son Eglise. „ La Musique même „ la plus chantante, dit-il, se gardera bien d'enlever au peuple Chrétien le chant des Pseaumes, ni de s'approprier sans partage l'Hymne & le Cantique. Tous ces chants où l'on permet au peuple de faire sa partie conjointement avec les Basses & les Instrumens qui soutiennent l'accord sont assez doux pour l'émouvoir & assez simples pour lui laisser la plus entière liberté de s'occuper du sens des paroles qu'il recite. La multitude des voix ne cause ici aucun trouble. La Musique n'a d'autres obligations ni d'autres droits que d'entrer dans le goût du public. Elle se plaira donc à l'associer à son chant. Elle peut faire composer & approuver des paroles Françaises pour en donner le ton aux curieux après l'office, au lieu d'un renvoi qui ne signifie rien. C'est adroitement leur apprendre à chanter & à prier. Ces agréables leçons ne tarderont pas à descendre au plus petit peuple.

La Musique Chantante établie par *Lulli* & *Quinault*; dans les concerts publics & les spectacles, avoit fait des maux infinis. *Lulli* exténua à dessein ses talens pour se rendre populaire; il ne publioit rien qui ne fut singulièrement mélodieux & facile à être retenu. *Quinault* lui fournissoit des paroles qui quadroient parfaitement à ses sons. Malgré le peu de vigueur du stile, les termes étoient sonores & très intelligibles. L'impression de ravissement étoit générale sur les Petits comme sur les Grands. A peine un nouvel air s'étoit-il fait entendre

rendre à Paris qu'on le redisoit de ville en ville jusqu'aux pieds des Pyrenées & des Alpes ; & par-là se repandoient & se perpétuoient les pernicieuses leçons de la Morale la plus lubrique ; car *Lulli & Quinault* n'eurent aucun respect pour les bonnes mœurs. Ils mirent tout en œuvre pour enivrer la raison en donnant de beaux semblans , même des dehors de vertu à la forfanterie , à la vengeance , à l'adultère , & à tous les vices. A cet emploi de la Musique si justement blâmé par notre Auteur , qu'il nous soit permis d'opposer celui qu'en faisoient les anciens Grecs. *Ils emploioient uniquement cet art , dit Plutarque (a) , au culte des Dieux , & à l'éducation de la jeunesse. Toute leur Musique étoit tournée du côté des sacrifices & des autres cérémonies religieuses dans lesquelles on chantoit des Cantiques à l'honneur des Dieux , & les louanges des Grands hommes.* Quel contraste ! Qu'on seroit étonné de voir dans le sein du Christianisme des établissemens pernicioeux à la vertu , soutenus & encouragés par autorité publique , si un usage trop commun ne nous avoit accoutumés à regarder bien des choses comme indifférentes , qui ne le sont nullement. Je reviens à notre Auteur. Il donne avec beaucoup de raison pour département à la Musique Baroque , les Spectacles & les Concerts où elle ne peut être ni plus significative ni plus scandaleuse qu'une grêle de coups qu'on feroit tomber sur un opprime. Des Sonates qui ne signifient rien , de l'Italien qu'on n'entend point , du François qui se convertit en Arabe par les cascades

(a) Voi. son Dialogue sur la Musique , traduit par M. Burette dans les Mémoires, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres Tome 14. de l'Edition d'Amsterdam.

des & les hoquets de la prononciation, révoltent le bon goût, mais ne sauroient corrompre les mœurs.

La Peinture est dans son origine, une *Ecriture* aisée à entendre & dont le plaisir est inséparable. La malice, comme le remarque notre Auteur, qu'on abuse étrangement de ce bel art, ainsi que de la gravure. Les Salles publiques, les Temples même sont peints à l'abri de la licence des Peintres. Lors qu'*Adrien VI.* entroit dans la Chapelle du Vatican, il disoit à la vue des *Murales* dont *Michel Ange* l'orneoit, qu'il lui sembloit entrer dans l'étauve d'un Baigneur. Outre les représentations obscènes qui deshonnorent également & ceux qui y prostituent leur pinceau, & ceux qui aiment à les acquiescer & à les voir, & qui ne font proprement qu'à ruiner l'innocence & les mœurs; la liberté seule de peindre le nud paroît à notre Auteur d'une dangereuse conséquence. Selon lui, c'est enseigner que la modestie de nos mœurs qui veut qu'on ne paroisse qu'habillé, est une gêne déraisonnable, qu'il est beau de s'en affranchir & de revenir à la simplicité du premier âge, ou à la liberté des *Thuriens* & des *Patagons*. Je doute fort cependant qu'on s'avise jamais d'en faire l'essai. La rigueur du climat sera toujours un rempart plus que suffisant contre une pareille innovation. Notre Auteur voudroit que les Peintres & les Graveurs s'exercassent dans l'Historique. Une suite d'*Estampes* contenant les faits les plus curieux, les usages les plus nécessaires pour l'intelligence des faits & les inventions, qui nous intéressent en tout genre, seroit d'une utilité générale. Pour procurer au public un si grand avantage, il faudroit qu'il se fit une association pareille à la société de l'encouragement des

"Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 383

Les Sciences formée à Londres depuis quelques années. Le plan de cet établissement étoit si beau & si digne de ceux qui l'avoient formé, que quoiqu'il n'ait pas en toutes les suites avantageuses qu'on pouvoit s'en promettre, je ne puis m'empêcher de transcrire ici ce que Mr. *Pluche* en dit : P. 159. Plusieurs Seigneurs, le Chancelier d'Angleterre, & quantité de Savans aîlés, au nombre de soixante & plus, se sont réunis en une sorte d'Académie qui a ses séances réglées toutes les semaines. Ils ont commencé par mettre dans une bourse commune chacun une douzaine de guinées aux-
quelles chacun ajoute deux guinées nouvelles d'année en année. Cette avance qui n'est rien pour des personnes riches & amies des Sciences, forme un fond qui subsiste toujours & s'accroît plutôt que de se dissiper. L'intention de la Compagnie est d'encourager le travail des Savans Anglois & Etrangers en faisant les Editions de leurs Ouvrages, & en leur en assurant le profit le plus ample qu'il est possible. Tout Ouvrage qui leur est présenté en quelque langue qu'il soit écrit, est d'abord examiné par des Commissaires capables d'en juger. Si, sur leur rapport, la Compagnie juge l'Ouvrage propre à éclaircir une partie des Sciences & à rendre service à la société, en respectant la Religion, les Princes & le Prochain, elle le fait proprement imprimer, & en confie le débit à un Libraire. On commence par prélever les frais avancés pour le papier, l'impression & la vente. Le reste est fidèlement remis à l'Auteur en quelque pais qu'il soit".

On grave en bois & en cuivre. On grave en cuivre de trois manières. au burin, à l'outil, & à la

en manière noire. Tout cela est ici fort nettement expliqué.

Aucun art ne contribue plus à notre instruction que celui d'écrire ; on en traite dans le XIX. Entretien. Et comme le Papier est le fondement & le support de l'Ecriture, l'Auteur a cru devoir décrire au long la manière de le faire, après avoir dit un mot des différentes matières qu'on employoit pour écrire avant l'invention de notre Papier qui fut substitué à celui d'Egypte dès le VIII. siècle.

XX. Entretien. L'Auteur a été ainsi conduit à nous donner une *Paléographie Française*, morceau curieux où remontant de siècle en siècle jusqu'au cinquième, il fait voir par des exemples choisis les changemens arrivés à la manière d'écrire des François & à leur Langue. C'est une chose remarquable que l'Ecriture du commencement du XVI. siècle & de la fin du XV. dans lequel on trouva l'art d'imprimer, est la plus difficile de toutes quoique la moins éloignée de notre âge. A mesure qu'on remonte, les Inscriptions & même les Manuscrits deviennent plus lisibles ; l'Ecriture en devient conforme à celle des Médailles & ne diffère plus de l'ancien caractère Romain. Comme la Langue Française elle-même va toujours en se rapprochant de plus en plus de la Langue Latine qui lui a donné l'Etre, notre Auteur fait un précis curieux de la naissance & du progrès du François. J'en donnerai une idée.

Les Romains devenus maîtres des Gaules y entretinrent des armées & des Préfets ; Dans la suite plusieurs Empereurs y résidèrent. Les Gaulois s'accoutumèrent ainsi à entendre le Latin. Les Procès se plaçoient en Latin. Les Prières de l'Eglise,
&

¶ Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 385

& même les instructions depuis le IV. siècle, se faisoient en cette Langue, d'ailleurs cultivée depuis longtems dans les Ecoles de Bourdeaux, de Lyon, d'Autun, de Bezançon, & de Reims. „ Ainsi „ toutes les personnes bien élevées la parloient, „ & le peuple entendoit ce qui se disoit en cette „ Langue. Il vint à la parler lui-même & à n'en „ parler plus d'autre, parce que c'étoit l'unique „ Langue du Commerce. Mais il en altéra la pureté, soit en la construisant mal, selon le génie de son ancienne Langue Gauloise, ou de son patois provincial; soit en la mêlant de différens termes ordinaires aux Barbares qui s'établissoient parmi eux, ou qui avoient séjourné dans les Gaules; soit en négligeant, comme faisoient ces barbares, la régularité des Inflexions & des Genres; soit enfin en prononçant les mots latins de façon à leur donner l'air d'une nouvelle Langue. Les Francs mêlés parmi les Gaulois desapprirent de même leur Langue Teutonique ou Allemande. On n'en fit presque plus d'usage qu'à la Cour des Rois de France, parce qu'ils étoient de familles Germaniques. Mais en apprenant la Langue Romaine avec les Gaulois, les Francs se conformèrent à l'usage vulgaire, sans se mettre en peine de la régularité du Latin, étant militaires pour la plupart, & ne faisant pas alors grand usage des Lettres. Ainsi se forma la Langue Romaine vulgaire & usitée dès la première Race de nos Rois. On continua même à l'appeller *Sermo Romanus*. L'Accent qui dans la prononciation élevoit l'avant dernière syllabe des mots faisoit assez souvent sauter la voyelle de la dernière. Ainsi *sanctus Spiritus* se pronon-
Tome XLI. Partie II. Bb „ non-

„ nonçoit & s'écrivoit de façon à faire disparoître
 „ l'*n* final. On disoit donc *sants Espirits*, comme
 „ il se voit dans tous les anciens Symboles. De-là
 „ vient que l'habitude d'appeller la langue vulgai-
 „ re *sermo Roman's*, en a fait abreger le nom en
 „ celui de *Romans* ou de *Romance*. Les Conciles
 „ qui exhortent les Pasteurs à instruire les fidèles
 „ en cette Langue populaire plutôt qu'en un Latin
 „ régulier qui étoit moins entendu de plusieurs, la
 „ nomment aussi très ordinairement la *Romane*
 „ *Rustique* ou simplement la *Rustique*". Le La-
 tin des Gens de Lettres se ressentit beaucoup de ce
 jargon grossier. La barbarie du X. siècle & les voya-
 ges pour le recouvrement de la Terre sainte ache-
 vèrent de tout gâter. Dès lors le Latin n'étant pres-
 que plus entendu „ l'usage d'écrire en Romans pré-
 „ valut. L'on donnoit le nom de *Romans* ou de
 „ *Romance*, ou de *Romancier* à tout ce qui s'é-
 „ crivoit en Langue vulgaire soit vers, soit prose.
 „ Les Contes de Chevalerie qu'on fit pour amuser
 „ les Croisés, quand ils étoient dans l'inaction, é-
 „ tant bien reçus par tout, les Romans, c'est-à-di-
 „ re, le François prit toujours plus de faveur".
 De-là le nom de *Romans* est resté aux livres pleins
 d'avantures imaginaires.

Dans l'impossibilité de donner dans un Extrait
 une idée de l'Ecriture & du langage de chaque
 siècle, nous nous contenterons de transcrire un
 morceau de St. Bernard (a) aussi remarquable par
 les

(a) „ Se il avient que entre la goule & la bource tu
 „ soies juges, le plus souvent non mie pour lai goule, mais
 „ pour lai bource rens & donne la sentence. Car li goule
 „ si prueve par affection son desir & entention, ne ses te-
 „ moignages point ne jure de verités dire. Mais li bource
 „ prue-

d'Octobre Novembre & Decembre, 1748. 387

les pensées que par le stile. Il est tiré d'une de ses lettres à un Seigneur de ses amis qui lui avoit demandé des Conseils d'Economie. Pour en faciliter l'intelligence, nous en donnons une Traduction un peu paraphrasée que nous tirons des notes dont Mr. *Pluche* a accompagné ce morceau.

„ S'il arrive que vous aiez à juger entre la bouche & la bourse, prononcez le plus souvent non en faveur de la bouche, mais de la bourse. Car la bouche prouve par un sentiment vif & passionné ce qu'elle desire & ce qu'elle demande. (Son procédé mérite qu'on se défie d'elle). Les témoins qu'elle fait parler en sa faveur ne font point serment de dire la vérité. Mais la bourse prouve ce qu'elle propose par des moyens évidens & réguliers, par le garde-manger, par le lieu où on tient le bois, par le grenier & par la cave qui se trouvent vuides ou le seront bientôt. Mais vous plaidez mal & avec dureté contre la bouche quand c'est l'Avarice qui ferme la bourse. Jamais l'Avarice ne jugera avec droiture & justice entre la bouche & la bourse. Car qu'est-ce que l'Avarice? c'est la meurtrière d'elle-même. Qu'est-ce encore que l'Avarice? la crainte de s'appauvrir ”.

XXI. Entretien. Les Cloches sont destinées à annoncer les fêtes, & à donner une infinité d'autres avis:

„ prouve son entention évidemment & doucement, par la huche, par la voie, par le grenier, par le cellier qui de tous biens sont vendues ou en brefs temps seront vendues. Adont tu plaides mal & aprement encontre la goule quant avarice clôt la bourse. Jamais l'avarice justement & droitement ne jugeroit entre la goule & la bourse: & quelle chose est avarice: C'est la meurtrière d'elle même. Qu'est ce avarice doute pauvreté”.

avis. Notre Auteur a donc dû placer entre les Arts qui instruisent l'homme, celui de *fondre les Cloches*. Il entre là-dessus dans le plus grand détail. Il traite d'abord des proportions soit simples qui ont lieu entre les différentes parties d'une cloche pour donner un son juste & agréable, soit relatives qui se trouvent entre plusieurs cloches entre lesquelles il doit y avoir accord. Une Cloche est sonore dans toute son étendue. Le son du bord qui est la partie la plus épaisse est le son dominant. Mais la partie supérieure du vase donne aussi le sien. Si le diamètre de cette dernière partie est au diamètre du bord comme un à deux, le bord sonnera l'*ut* grave, tandis que le vase supérieur sonnera l'*octave* aigue; ce qui fait un accord agréable qui s'entend sans être remarqué, parce que deux octaves justes ressemblent beaucoup à l'unisson. Il y a même des Cloches où l'on entend un troisième son qui est celui de la partie du milieu. Une seule Cloche peut donc faire une harmonie qui touche ceux qui s'y connoissent le moins. Mais le concours de ces différens sons peut devenir faux & désagréable si le Fondeur règle mal les proportions de la Cloche. Celles qu'on trouve ici sont prises du P. *Mersenne* & de remarques communiquées à l'Auteur par Mr. *Cochu* Organiste de Châlons sur Marne. La Construction du moule & la fonte du métal sont deux autres points sur lesquels non plus on ne laisse rien à désirer.

Mr. *Pluche* termine cette matière par l'examen de deux Questions curieuses. L'une regarde l'effet du son des Cloches sur la Foudre. Selon les uns, dit notre Auteur, ce son dissipe l'orage, ce qu'il ne croit point. Selon d'autres le son ou le battement de

de l'air trace une route au feu encore suspendu , & le détermine sur l'Eglise où l'on sonne. Depuis 30. ans Mr. *Pluche* a été témoin de cinq orages où la Foudre tomba sur cinq différens clochers dont toutes les cloches étoient en branle. Et des personnes dignes de foi lui ont raconté bien d'autres pareils évènements. Il conseille donc de ne pas sonner pendant le mauvais tems. On peut remarquer que ce que l'Auteur rapporte ici comme deux sentimens différens, n'en est proprement qu'un. Ceux (a) qui prétendent que le son des cloches dissipe l'orage, soutiennent en même tems que , dans de certaines circonstances, ce son détermine la Foudre à tomber sur l'endroit même où l'on sonne. Du reste on ne peut guère contester l'effet du son des cloches sur les nuages & sur les météores qui en dépendent. La plupart des Physiciens & sur-tout *Descartes* & ses Disciples n'en ont pas douté. Les observations même de notre Auteur confirment cette idée qui se trouve aussi appuïée par beaucoup d'autres. On peut voir en particulier un fait bien remarquable rapporté dans l'Histoire de l'Académie des Sciences , année 1703. De plus on prétend avoir observé que pendant les Sièges on a toujours un ciel pur & sans nuages, ce qu'on attribue au bruit du Canon. Pourquoi le son des Cloches ne produiroit-il pas des effets à peu près semblables. Il en devoit produire de bien plus grands s'il en falloit croire ceux qui s'imaginent que la Bénédiction ou l'espèce de batême qu'on administre aux cloches leur imprime une vertu surnaturelle, & qui regardent bonnement le pouvoir de leur son sur les tem-

(a) *Ist. Regis Physique liv. 5. Ch. 27. No. 5.*

tempêtes comme une preuve de l'Autorité de l'Eglise. Cette idée chimérique est appuyée sur le Pontifical Roman (a).

L'autre Question roule sur un Phénomène curieux observé à Reims qui attira l'attention du Czar en 1717. La merveille consiste en ce que, lorsque l'on sonne une certaine cloche de l'Abbaie de St. Nicaise, un pilier boutant se met en branle avec la cloche, va & vient avec elle, & cesse de se mouvoir quand elle cesse de sonner, quoique ce pilier soit à 18. piéds de distance de la tour, près de 40. piéds plus bas que la cloche & sans avoir aucune apparence de rapport avec elle. Quelque autre cloche que l'on sonne des 12. quil y a, le pilier reste en repos. On trouve ici une explication fort simple & fort naturelle de ce Phénomène.

Les grandes statues de bronze qu'on élève à l'honneur des Rois & des Grands-hommes entretiennent le souvenir de leurs belles actions. L'art de les jeter en fonte doit donc être compté entre ceux qui instruisent l'homme. Comment refuser le même honneur à l'art de battre monnoie, puisque le mot Latin *moneta* vient de *monere* avertir? Enfin les Pendules, les Montres, les Horloges de toute espèce, que sont-elles, sinon des moniteurs fidèles toujours prêts à nous donner des instructions infinites.

(a) Vide *Pontificale Romanum* Romæ. Ann. 1611. editum. Entre autres Oraison qu'on récite dans la Bénédiction des Cloches, il y en a, une pag. 378, où l'on lit les paroles. Ut cum melodia illius (tintinnabuli) auribus insonuerit populum, crescat in eis devotio fidei, protul pellantur omnes infideli inimici, fragor grandinum, procella turbine, impetus tempestatum, temperentur infesta tonitrua, ventorum flabra fiant salubriter ac moderatè suspensa. Voyez à peu près les mêmes choses, p. 374 & 379.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 391

niment utiles ? Tels sont les sujets des Entretiens XXII. & XXIII. Nous nous contentons de les indiquer. C'est tout ce que la brièveté requise dans nos Extraits nous permet de faire.

XXIV. Entretien. On examine ensuite la Question si ce sont les Arts ou les Sciences qui ont le plus contribué au bonheur du Genre-humain. On décide en faveur des Arts.

Il y a des gens qui s'effraient de l'accueil favorable que notre siècle fait à l'Histoire naturelle & à la Physique expérimentale. Il leur semble que les Belles Lettres sont menacées d'une prompte décadence. On leur prophétise ici que leurs allarmes sont sans fondement ; & on les assure que le public préférera toujours aux Auteurs durs & mautilades ceux qui écrivent avec goût & avec politesse, & qui joignent les graces du langage à la justesse de leurs connoissances. On ne lit presque plus, dit Mr. *Pluche*, ni *Etienne Pasquier*, ni *Mezerai*. Mais cette remarque est-elle bien propre à tranquilliser les zélateurs de la Littérature. Ce qu'ils craignent, ce n'est pas que le bon François ou le bon Allemand se perde. Leurs frayeurs ont un tout autre objet. Ils appréhendent que le goût pour les Mathématiques & la Physique n'envahisse tout, qu'on ne néglige l'étude des Langues & des Antiquités, qu'on ne préfère les observations d'Insectologie aux recherches sur les Inscriptions & les Médailles, qu'on ne sache plus de gré à Mr. *Trabaud* de son excellent Traité sur le mouvement & l'équilibre, qu'à Mr. *Crevier* de sa belle Edition de *Tite Live*. Franchement, leurs terreurs sont-elles paniques ?

Notre Auteur attribue à certaines gens, aparem-

ment les mêmes qui dans le Tome précédent , préféroient le Quadrille à la Philosophie de *Newton*, il leur attribue, dis-je, un jugement qui étonne. Selon eux s' *Gravesande* traite la Physique de la manière la plus dure , & la plus rampante. Ils craignent que les jeunes gens ne se gâtent le stile & le tour d'esprit en le lisant. *Swammerdam* n'est pas jugé avec plus d'équité. Mr. *Pluche* auroit pu faire remarquer à ces gens-là, qu'il y a deux manières d'écrire sur la Physique, qui toutes deux ont leur prix & leur utilité. Dans l'une on se propose d'exciter la curiosité des jeunes gens, de leur inspirer du goût pour cette Science, & d'en donner une teinture au commun des Lecteurs. Dans ce but très légitime & très louable, on ne peut traiter son sujet d'une manière trop gracieuse, trop élégante, trop fleurie, on doit le présenter revêtu de tous les ornemens que l'art & l'imagination peuvent lui prêter.

*Ut pueris olim dant Crustula blandi
Doctores elementa velint ut discere prima.*

Dans l'autre manière on creuse ; on approfondit ; on va aussi loin que la connoissance humaine peut atteindre. On écrit pour des Lecteurs déjà instruits jusqu'à un certain point, & avides de nouvelles lumières. On néglige les fleurs & les ornemens qui ne feroient que retarder & dont d'ailleurs le sujet n'est pas susceptible. On ne veut qu'être entendu. L'ordre & la clarté du discours sont tout ce qu'on se propose. Si on écrit en Latin, on ne se pique pas de n'employer que des mots des bons siècles. Comment en effet parler Electricité & Optique uniquement en termes de *Cicéron* ?

Ces deux sortes d'Ecrivains méritent les éloges &

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 393

& la reconnoissance du public. Loin de se mépriser & de chercher à se faire valoir les uns aux dépens des autres, ils doivent sentir qu'ils se prêtent de mutuels services. N'est-ce pas dans l'Auteur profond que l'Ecrivain qui orne, puise ses matières ? Et sans celui-ci les découvertes de l'autre seroient-elles aussi connues ? N'est-ce pas à l'Ecole de l'Ecrivain orné que commencent à se former les meilleurs Disciples de l'Auteur profond ?

Le XXV. Entretien contient diverses réflexions sur le Commerce. On y fait l'éloge du Dictionnaire de *Savary*.

On parle dans le XXVI. *des Voyages*, de l'esprit dans lequel on les doit faire, & des utilités qu'on en retire. On tâche de persuader aux Nobles que le Commerce ne les deshonore point. Entre autres avis que notre Auteur veut qu'on donne à un jeune Voyageur, il dit, qu'il faut lui inculquer envers
„ ceux qui pensent autrement que lui une retenue
„ & une douceur invincible. Il doit détester dans
„ son cœur toutes les séparations ; mais il ne doit
„ jamais haïr ceux qui restent séparés. Nulle to-
„ lérance sur la pluralité des Missions. Mais il y a
„ une tolérance juste & nécessaire, c'est la toléran-
„ ce extérieure qui ne tue ni ne maltraite personne
„ parce qu'elle aime tout le Genre-humain. Le
„ Voyageur ne sauroit donc trop savoir que l'es-
„ prit de Charité est l'ame du Christianisme". Une
tolérance qui ne permet aucun mauvais traite-
ment contre ceux qu'on croit être dans l'erreur,
recommandée hautement dans un livre *approuvé* :
voilà une preuve bien précieuse des progrès que le
Genre-humain, comme le disoit Mr. l'Abbé de
St. Pierre, fait peu à peu vers la raison universelle.

rence énorme, que le peuple monopoleur laisse vivre en paix ceux au desavantage de qui il tâche de s'enrichir ; au lieu que le Conquerant porte par tout l'effroi, il pille, il brule, il massacre.

ARTICLE XI.

THE HARLEYAN MISCELLANY, or a Collection of Scarce, curious and entertaining Pamphlets and Tracts, as wel in Manuscript as in Print, found in the late Earl of Oxford's Library. Interpersed with historical, political and critical Notes, with a Table of the Contents &c.

C'est-à-dire :

MELANGE HARLEYEN, ou *Recueil de Brochures & Traités rares, curieux & amusans, tant en Manuscript qu'imprimés, trouvés dans la Bibliothèque du feu Comte d'Oxford ; parsemés de Notes historiques, politiques & critiques avec un Index alphabétique.* Tom. VI. Quarto de 564. pag. sans la Continuation du Catalogue, & deux Index, dont un regarde le Tom. V. où il avoit été omis. A Londres 1745.

IL y a dans ce Volume LIII. Pièces, dont voici les Titres en abrégé.

1. Avis de W. P. à M. Sam. Hartlib, sur les moyens de perfectionner les Arts & les Sciences. à Londres 1648. pag. 1.
2. Plus ample explication du Bureau d'Adresse publique, pour les commodités de la vie, c'est-à-dire, un endroit où l'on établiroit une espèce de trafic de bons offices, où l'on s'adresseroit pour demander ou offrir du secours, selon les divers besoins de la vie à Londres 1648. 12.
3. *Corne d'abondance.* Recueil d'expériences, observations &

Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 397

découvertes très lucratives &c. Pièce burlesque & satirique. 26.

4. L'Unique moyen propre à rétablir l'honneur, la liberté, la Paix & le Bonheur de l'Angleterre, à Londres. 1642. 35.

5. La Religion naturelle & la Religion révélée s'exiquant mutuellement; En deux Essais. Le 1. traite de la Religion essentielle à l'homme; & le 2. De l'Etat des Ames après la mort. M. S. 39.

6. Discours du Lord Général *Cromwell*, prononcé le 4. Juillet 1653. dans la Chambre du Conseil, devant une assemblée composée des Personnes revêtues de l'autorité souveraine de la Nation, à Londres. 1554. 52.

7. *Le Loyal Observateur*: Ou Mémoires historiques de vie & des faits de *Roger le Violent*, C'est le Chey. *Rober l'Esrange*. Pièce Satirique. à Londres. 1683. 61.

8. Nouvelles surprenantes du pays de *Gales*, touchant une femme âgée de 130. ans. à Londres 1667. 66.

9. Le Procès & la Condamnation du Colonel *Adrian Croope*, *Jean Carew*, *Thom. Scott*, *Greg. Clement*, & le Colonel *Jean Jones* qui avoient jugé le Roi Charles, avec leurs Défenses, leurs Réponses &c. le 12. d'Octobre 1660. 62.

10. L'Apologie du Sçavoir: où Requête adressée au Parlement, pour la Liberté de la Presse. à Londres. 1679. 71.

11. Diverses Pièces de différens Auteurs, concernant l'Université d'Oxford, à Londres. 1659. 79.

12. Prières & Complainte du Laboureur à *Christ*, écrite vers l'An 1300. 84.

13. Discours de Milord *Digby*, à la Chambre des Communes, sur les Parlemens triennaux, le 19. de Jan. 1640. 106.

14. L'Opinion de Mrs. *Perkins*, *Bolton* & autres, touchant les Combats de Coqs, publiée pour montrer que cette récréation est peu digne d'un Chrétien, à Oxford. 1660. 110.

15. Justification de Mr. *Howell* accusé d'être ennemi des Parlemens &c. à Londres 1677. 115.

16. Deux Lettres qui se trouvent dans une Histoire d'Angleterre imprimée à Paris; l'une est du Pape au Prince de *Gales* aujourd'hui Roi d'Angleterre; & l'autre est la Réponse du Prince, imprimées en l'an des découvertes 1642. 119.

17. L'Etat présent de l'*Ecosse*. Description du Pays, vrai caractère & Mœurs du Peuple, écrit par un Anglois. 1670. 122.

18. Viande de Carême de *Nashe*, contenant la Description, l'Origine & les progrès de la Ville d'*Tarmouth* dans *Norfolk*. Avec une nouvelle Comédie de l'Eloge du Har-teng-for. à Londres. 1599. 129.

19. *Pier-*

19. *Pierre* proposé pour Modèle: où le vrai chemin du bonheur de ce Monde. Oraison funèbre de M. *Hog* *Peters*, à Londres. 1659. 163.
20. Dernier Discours de Mr. *Oliv. Plunket* Primat Titulaire d'*Irlande*, exécuté à *Tyburn* le 1. de Juillet 1681. 169.
21. *Democrate devenu Politique*: ou 20. Questions *serieuses*, proposées aux vrais Anglois. à Londres. 1659. 173.
22. Requête des Etudiens de *Cambridge*, présentée au Parlement le 5 de Janvier 1642 sur la Nouvelle de l'emprisonnement des Evêques; avec leur appel au Roi. à Londres. 1642. 176.
23. Relation du noir Complot d'*Et. Blackhead & Rob. Young*, contre la Vie de plusieurs Personnes de distinction, écrite par l'Evêque de *Roschester* l'un des accusés. à Londres. 1692. 178.
24. La seconde partie de la même Relation, où l'on découvre le caractère & la conduite abominable des Accusateurs. 194.
25. La Portion de l'Evêque: ou Dialogue entre l'Archevêque de *Cantorbery* & son Médecin 1641. 255.
26. Discours prononcé dans la Chambre des Communes par l'Evêque de *Coventry & Litchfield*, cité pour se justifier à Londres. 1641. 256.
27. Interrogatoire & Procès de *Marg. Fell. & Greg. Fox* en 1664. pour ne pas vouloir désobéir à l'ordre positif de *Christ*, de ne point jurer du tout. 258.
28. Remarques choisies, sur les Offices & les Officiers de la Milice d'Angleterre, avec le pouvoir du Parlement à ce sujet. Ecrit en 1641. M. S. 274.
29. Lettre adressée à un nouveau Membre de Parlement, sur la mauvaise administration des Deniers publics. à *Amsterdam*. 1710. 278.
30. La manière dont le Duc de *Monmouth* a été arrêté, par ordre du Roi. à Londres. 1685. 295.
31. Traité de la Monarchie. 1. De la Monarchie en général. 2. De cette Monarchie en particulier. à Londres. 1689. 296.
32. Les Calamités de l'Angleterre, & les moyens de la rétablir dans son ancienne grandeur. à Londres. 1696. 332.
33. *Travail en vain*; ou ce que signifie peu de chose, ou rien du tout; En 8. Articles. à Londres. 1700. 346.
34. Vue de la Cour de *St. Germain*, depuis 1690. jusqu'en 1695. & l'accueil qu'on y fait aux Protestans. à Londres. 1696. 350.
35. Relation de l'Incendie de *Whitehall* le 4. de Janvier 1698. 367.

1^{er} Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 399

36. Avis de saison pour prévenir les malheurs du feu qui arrivent par négligence, par trahison, ou autrement. à Londres. 1643. 368.

37. Mariage femelle entre la Maitresse d'un Matelot & une femme d'un Charpentier. à Londres. 1684. 371.

38. Faits relatifs à l'Administration des affaires en *Ecosse*, sous le Duc de *Lauderdale*. 373.

39. Discours touchant le succès des Parlemens précédens, à Londres. 1642. 377.

40. Ajournement du Duc de *Norfolk*, devant le Duc de *Shrewsbury*. à Londres. 1685. 381.

41. Le grand Impositeur examiné: ou la Vie, le Procès & l'Interrogatoire de *Jaque Naylor*, le Quacre séduit & séduisant. à Londres. 1656. 392.

42. La Vocation de *J. Bale* à l'Evêché d'Osforie en *Irlande*, des Persécutions qu'il y a essuies, & sa délivrance à Rome. 1553. 402.

43. Caractère d'un Cassé & symptômes d'un Esprit de Vile. à Londres. 1673. 429.

44. Les Cassés justifiés, en réponse au Caractère d'un Cassé. à Londres. 1675. 433.

45. Le Messager des Morts: ou, merveilleux & redoutable Dialogue, entendu de plusieurs personnes entre les Ames de *Henry VIII.* & *Charles I.* à Paris. 1657. 437.

46. Relation d'un Voyage en *Guiane*, sur la Rivière des *Amazones* &c. à Londres. 1613. 449.

47. Lettre d'un Ecclesiastique de la Campagne à son frère, touchant quelques imputations injurieuses aux Evêques. 481.

48. Propositions du Comité pour régler le sens, la forme & la pratique de la Loi. 488.

49. La Malédiction du Pape: ou l'excommunication, tel le qu'elle se pratique dans l'Eglise Romaine. à Londres. 1681. 493.

50. Histoire surprenante & véritable de *Perkin Warbeck* se proclamant *Richard IV.* à Londres. 1618. 494.

51. Lettre du Chev. *Geor Wakeman*, écrite de Paris, à son Ami le Chev. *W. S.* à Londres. 1681. 550.

52. Histoire secrète de la Confrérie des Têtes de Veaux: ou le Républicain démasqué à Londres. 1703. 552.

53. Le supplice de *Ravaillac*, exécuté le 25 de Mai, 1610. 560.

N^o. 1. Projet de Mr. W. P. adressé à Mr. *Sam. Hartlib*, pour l'avancement de quelques articles particuliers de Savoir. A Londres : 1648.

Mr. W. P. ayant inventé un Instrument avec lequel on peut écrire en même tems deux copies toutes semblables, & aussi vite qu'on en expédie une par la voye ordinaire, fit des réflexions sur les progrès des Arts & des Sciences & conçut ce Projet qui contribueroit beaucoup à leur perfection, si l'on pouvoit l'exécuter.

Avant que d'entreprendre ce grand ouvrage, dit l'Auteur, il faut rassembler des Ouvriers en établissant un Rendez-vous général où les personnes capables où remplies de bonne volonté puissent s'adresser ; c'est-à-dire, un *Bureau d'Adresse* selon le Plan de Mr. *Hartlib*, où les besoins & les desirs de tous puissent être notifiés à tous ; où l'on puisse apprendre ce qui est déjà fait en matière de de Savoir ; ce que l'on fait actuellement & ce que l'on a dessein de faire : afin que par cette communication générale de desseins & d'assistance mutuelle, les Esprits & les efforts du monde ne soient plus comme autant de tisons épars qui s'éteignent bientôt, mais qui donneroient une lumière & une chaleur utiles, s'ils étoient rassemblés. Car l'état présent des hommes ressemble à un champ où l'on vient de livrer bataille, & où l'on voit des bras, des jambes & des yeux dispersés ça & là, lesquels, faute d'être unis & d'avoir une Ame qui les anime, ne servent qu'à nourrir les Corbaux & à infecter l'air. De même, on voit bien des gens d'esprit & d'industrie, épars dans le monde, dont les uns travaillent à faire ce qui est déjà fait & s'alambrquent pour inventer ce qui est déjà trouvé. D'autres

avec sont embarrassés par des difficultés, manque de quelques directions que d'autres leur donneroient volontiers, s'ils en avoient connoissances. Enfin un homme a besoin, pour pousser un Projet, d'une modique somme qu'un autre seroit charmé de lui fournir pour le même dessein; mais ces deux personnes n'ont point d'occasion d'entendre parler l'un de l'autre; & le projet tombe quelque avantageux qu'il puisse être.

Après avoir rassemblé les Ouvriers & les choses nécessaires pour l'Ouvrage, il faudra 1. voir ce qui est déjà suffisamment fait, & mettre à l'écart tout ce qui est recherché, litigieux & fantasque. 2. Cette revue pourra se faire en examinant tous les Livres, & en remarquant toutes les inventions mécaniques. 3. De cette manière on pourra extraire & rassembler tout ce qui est de la Science réelle & expérimentale. 4. Il faudra choisir des personnes capables de faire ces Lectures, & leur donner des sages directions touchant ce qu'ils doivent extraire des Livres. 5. Chaque livre sera lu par différentes personnes, pour prévenir les méprises, & la négligence des règles prescrites. 6. Ces règles doivent être telles que les Lecteurs qui les observeront, puissent s'accorder exactement dans leurs Extraits. 7. De tous ces livres on en pourra composer un seul. 8. On aura soin d'y mettre des Indices & des Tables commodes & exactes pour y trouver d'abord ce dont on aura besoin.

Ayant trouvé par-là l'état présent des Arts & des Sciences, on chargera des personnes capables de travailler à les porter plus loin, & on leur donnera une pension honnête. On en proposera plusieurs, l'un au dessus de l'autre à chaque Art, afin

qu'en cas de mort ou de quelque autre accident la place se trouve d'abord remplie. L'on examinera, du moins tous les ans, leurs progrès, afin de leur donner des récompences extraordinaires, à proportion. Mais pour ne point manquer de bons Sujets pour cet important Ouvrage, il faut les préparer de bonne-heure par l'Education: Voici ce que nous pensons.

1. L'on établira des maisons d'étude (*Ergastula literaria*) où l'on enseignera aux enfans à faire quelque chose pour vivre, aussi bien qu'à lire & à écrire. 2. Leur éducation sera confiée, non aux plus indignes de tous les hommes, comme cela se fait d'ordinaire, mais à des personnes capables & de bonnes mœurs. On admettra à cette sorte d'éducation tous les Enfans de 7. ans & au dessus, sans en excepter aucun pour cause de Pauvreté: car tel qui même aujourd'hui la Charue auroit pû être capable de conduire l'Etat. On peut faire gagner la vie aux Enfans pauvres, en les occupant à des choses convenables à leur intelligence & à leurs forces. On ne fera point apprendre d'abord aux Enfans à lire & à écrire, moins encore les Langues étrangères; mais on cultivera leur mémoire en leur faisant remarquer & retenir tous les Objets sensibles & les actions naturelles & artificielles, que les Maîtres auront soin de leur expliquer. Ils prendront par le travail, ou par récréation, des exercices propres à les rendre sains, agiles & vigoureux. On leur enseignera à lire & à écrire par une méthode plus courte & plus aisée qu'on ne fait aujourd'hui. On leur donnera les préceptes de la mémoire artificielle, si leur capacité le permet. Ils apprendront à dessiner, quelque soit leur destination, & surtout l'Arithmétique & la Géométrie.

On

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 403

On employera les voyes les plus propres pour découvrir & éprouver leurs dispositions tant du corps, que de l'Esprit, leur mémoire, leur penchant au vice ou à la vertu, & à quel vice ou à quelle vertu ils sont principalement enclins. Ceux qui auront du goût pour l'étude des Langues, les apprendront; mais cela se peut faire par une méthode bien plus aisée que celle qui est en usage. Rien de bas, d'inutile ou de défendu ne s'enseignera dans ces Maisons. Ceux qui se trouveront nés avec des talens pour la musique, y seront avancés. Les Enfans même de la plus haute extraction apprendront, dans leur bas âge, quelque métier agréable, comme à tourner, à peindre, à graver, ciseler, sculpter, &c. à polir les glaces : l'Horlogerie, à tailler les Diamans, & à les mettre en œuvre : la Botanique, le Jardinage, la construction des Vaisseaux, l'Architecture, à faire des confitures & des parfums & à teindre; la Chymie, le Raffinage des métaux, l'Anatomie, &c. Par-là, ils seront moins exposés à être trompés par les Ouvriers : ils en seront plus industrieux; l'ambition naturelle à la Noblesse leur fera surpasser les ouvriers ordinaires; étant en état de faire des expériences, ils les feront à moins de frais & plus exactement qu'on ne les feroit pour eux; la République des Arts y gagnera beaucoup; lorsque les Riches s'attacheront à faire des expériences, ils seront les *Mecenes* & les Patrons des Arts; cela leur ôtera les occasions d'employer mal leur temps & leur Argent; & comme ce sera pour eux, un grand ornement dans la Prospérité, ce sera tout de même un refuge dans l'adversité.

Comme l'Auteur veut faire tout entrer dans son Plan, il lui faut de grands bâtimens & une vas-

te étendue de terrain. Car entre que chaque Art ou chaque métier doit avoir son Laboratoire à part, il veut qu'on y élève & qu'on y entretienne toutes sorte d'Animaux & de plantes exotiques, qu'on y rassemble des quatre parties du monde tout ce qui peut s'y trouver de curieux & qu'on y fabrique de tout ce qui sert dans la vie. Il nomme ensuite les Officiers à qui le soin de cette espèce de République seroit confié, il leur distribue leurs différens emplois, dans le détail desquels il entre, pour marquer avec quelle exactitude ils devroient s'en acquiescer, & il insiste sur le degré de capacité qu'ils doivent avoir. Il donne aussi des Leçons aux Disciples, après en avoir donné aux Maîtres, & il expose au long la méthode de faire les Compilations d'une manière qui réponde à son but. Enfin pour engager le Monde à seconder ce grand dessein, il en cite les principaux avantages; car, dit-il, le nombre en est infini, & il est impossible de les mesurer à leur juste valeur. Je laisse à mes Lecteurs le plaisir de les deviner. Il faut avouer que si ce Projet étoit praticable, il seroit d'une utilité immense. On apprendroit dans un moment, tout ce qu'on auroit envie de savoir; on verroit d'un coup d'œil tout ce qui s'est fait dans un art, & tout ce qui s'est dit sur un sujet; & peut-être que la honte d'être débordé de découvertes seroit perdre à la plupart des sçavans de livres l'habitude fatigante pour le Lecteur, de répéter les uns après les autres ce qui avoit déjà été dit mille & mille fois par ceux qui les ont précédés.

No. V. *La Religion naturelle & la Religion révélée s'expliquant l'une l'autre. En deux Essais. On montre dans le 1. quelle Religion est essentielle*
le

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 403

de à l'homme. Et dans le 2. l'état des Aînés après la Mort, tel qu'il est révélé dans l'Écriture.
Manuscrit publié pour la première fois.

La Nouveauté de cette Pièce à l'égard du Public, les Sujets qu'on y traite, & la manière dont ils y sont traités, nous engagent à lui donner la préférence dans cet Extrait. Nous souhaiterions que l'Auteur eût daté son Ouvrage, & pouvoir dire s'il est antérieur ou postérieur à la *Religion essentielle à l'homme* imprimée à Amsterdam en 1738. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne peut pas accuser M^{lle}. H. Auteur de ce dernier livre, d'avoir profité des *Essays* que nous annonçons, mais l'Auteur des *Essays*, pourroit bien avoir profité du Livre de M^{lle}. H. Quoiqu'il en soit, ils se rencontrent en plusieurs articles, comme on le verra dans la suite. Mais notre Auteur nous paroît plus exact, plus clair & plus solide, & si précis que nous ne ferons guère que le traduire mot à mot; au lieu que l'autre s'insinue dans les Esprits en égayant, par son stile enjoué & léger, les matières les plus sérieuses.

Dans la Religion tous les vrais Principes sont fondés sur un seul; ce seul Principe est celui de l'Être suffisant à soi. Toute relation entre deux Êtres intelligens repose nécessairement dans la Nature de l'un & de l'autre. Or la Religion n'est essentiellement rien de plus, qu'une Relation entre Dieu & l'homme. C'est pourquoi elle ne peut être fondée que dans la Nature de ces deux Êtres. Donc, tout point de Doctrine, toute Opinion qui est évidemment opposée à la Nature de Dieu & à la Nature de l'homme doit être censée fautive, ou du moins étrangère à la Religion essentielle à l'homme.

Il suit clairement de-là, que la Religion essentielle à l'homme doit être simple, évidente, exempte de toute contradiction ; qu'elle doit exclure tout ce qui est faux & imaginaire ; qu'elle ne peut exiger de l'homme de plier sa Croyance à ce qui sent l'impossibilité, moins encore à ce qui sent la Contradiction.

Si Dieu est suffisant à soi, il est parfaitement désintéressé ; car ce qui est infini, ne peut rien perdre comme il ne peut rien acquérir. C'est pour quoi il n'a point créé l'homme pour augmenter sa propre félicité ; par conséquent il n'a pu le créer capable de bonheur, pour d'autre fin que pour le rendre heureux. Si c'est là sa fin, comme on n'en sauroit douter, cette fin subsiste invariablement ; donc Dieu est intéressé à faire le bonheur de ces Etre qu'il a créés.

Il est naturel de conclure de-là, que puisque Dieu ne fait rien pour son propre avantage, il n'a rien en vue que l'avantage de ses Créatures ; que tout ce qui s'appelle Religion, se réduit là. Si l'on objecte là contre, ce que l'Ecriture dit : que Dieu a fait toutes choses pour sa gloire : je répons que ce n'est pas des expressions de l'Ecriture, que nous formons l'idée de Dieu, mais, qu'au contraire, c'est par l'idée de Dieu que nous rectifions tout ce que ces Expressions semblent lui attribuer d'imparfait ou de contradictoire ; ainsi toute autre idée de la Religion est si éloignée d'honorer Dieu, que réellement elle le deshonne en le supposant semblable aux hommes, lesquels, à cause de leur insuffisance reconnue, ne peuvent être parfaitement désintéressés.

La première idée qu'un homme a, c'est qu'il existe ; il trouve qu'il ne sauroit être l'Auteur de
la

2^e Octobre, Novembre & Décembre 1748. 407

sa propre existence ; qu'ainsi cette source d'existence réside ailleurs. Où doit-elle résider ? Il faut que ce soit dans quelque Etre qui n'ait reçu son Existence d'aucun autre. Partant, l'homme est obligé d'avouer qu'il y a un premier Etre, un Etre existant par lui-même. Cette première découverte qui, comme on voit, est une suite inévitable de l'expérience, suffit pour le conduire à d'autres, c'est-à-dire, à des idées plus particulières touchant les Attributs de ce premier Etre. Comme tout ce que nous sommes capables de toucher, de goûter ou de connoître, doit nécessairement procéder de cette première cause, cette idée nous conduit à découvrir dans le premier Etre, non seulement le Pouvoir, mais encore la Sagesse & la Bonté, & cette découverte vient encore de l'expérience.

Rien ne nous est plus familier que l'épreuve du sentiment de la joye. Ce sentiment qui n'est que momentané dans l'homme, lui donne l'idée d'une félicité plus réelle, dont celle qu'il ressent n'est qu'un échantillon. De cette expérience, il conclut que l'Auteur de son être l'ayant fait capable d'un sentiment si délicieux, doit être la source de toute félicité.

Une autre chose qu'il sent, le mène encore plus loin ; je veux dire l'inclination invincible qu'il a pour le bonheur ; & comme ce desir est inséparable de son Etre, il doit l'attribuer tout de même à l'Auteur de son Existence. Cette conclusion le mène à une autre ; il trouve qu'on ne parvient point dans ce Monde à un bonheur complet ; par conséquent il doit y avoir un autre monde après celui-ci, lequel accomplira cette fin. Un homme acquiert toutes ces idées en se considérant simplement lui-même.

Introduisons-le à présent dans le Société. Remarque que la Terre produit toutes les choses nécessaires à la subsistance de l'homme, mais que la division inégale de ces choses fait naître le langage du bien & du mal; ce langage en occasionne un autre qui est celui de juste & d'injuste, de vrai & de faux. Quand on entend les hommes se dire l'un à l'autre, cela est faux, cela est injuste, il s'informe de la signification de ces Termes, & il trouve, que le faux consiste à nier ce que l'on sait être vrai, ou à affirmer ce que l'on croit ne pas l'être; que ce qu'on appelle *injuste* consiste à ôter à un autre ce qui lui appartient, ou à manquer à sa promesse.

Mais nonobstant les idées claires qu'il a du vrai & du faux, du juste & de l'injuste, cependant en examinant les choses de plus près, il voit que quelquefois le mensonge appuie tellement l'injustice, que les Juges les plus éclairés sont fort embarrassés à discerner qui a tort ou raison, & que souvent l'Innocent souffre, & le Méchant échappe. Il conclut de-là que si un Être souverainement équitable souffre pour un temps que la Justice ne soit pas exactement administrée, c'est parce qu'il se réserve le soin de la rendre cy-après dans la plus exacte proportion lorsque l'Injuste & le Meurtier recevront la rétribution due à leur violence, & le Pauvre & l'Innocent, qui succombent sous le poids de l'injustice, recevront une récompense équivalente.

De-là on peut voir que la Religion réelle est au tant au dessus de la portée de l'homme, que quelques uns voudroient le persuader; car elle consiste bien moins dans la Connoissance que nous acquérons par les instructions des autres, que dans celle

que nous recevons de nous-mêmes, par sentiment & par expérience.

Mais peut-être, qu'on dira-t-il, qu'une Religion telle que celle-ci fondée sur nos facultés naturelles est insuffisante pour le Salut ; que ce n'est uniquement que la Religion de la Nature infiniment au dessous de la Religion révélée ; laquelle n'est point fondée sur le sentiment & l'expérience, mais sur la foi, puisque le Chrétien est obligé à croire ce qu'il ne voit point ?

Ne nous laissons point égarer par un attachement servile à des mots. La Religion naturelle est, dit-on, grandement inférieure à la Religion révélée. Cette proposition cloche. En voici une équivalente : Le Naturel, dans les Enfans, est grandement inférieur à l'éducation. L'usage de l'éducation n'est très certainement point de détruire la Nature, mais de la perfectionner. La Religion révélée doit être à l'égard des hommes, ce que l'éducation est à l'égard des Enfans, elle ne peut bâtir que sur le fondement de la Nature.

Cela posé, il est clair que la Religion révélée est relative à nos facultés naturelles, & qu'elle ne doit ni les détruire, ni leur être substituée. Cette idée de *Substitution*, que nous adoptons sans y prendre garde, paroîtroit ridicule dans tout autre cas, comme on peut le prouver par un exemple pris de l'éducation. Un Ecolier a un Génie naturel pour l'Arithmétique, & il souhaite d'en apprendre les règles. Un Maître lui met en main un Livre de comptes tout faits ; alors, l'Ecolier n'a rien à faire qu'à croire sans examen l'exactitude de chacune des règles, étant assez sûr que le Maître ne s'est pas trompé. Je dis que dans ce cas-là

le Livre seroit substitué à la place de la capacité naturelle que l'Ecolier a de chiffrer ; il n'exerceroit point cette capacité, puisqu'il trouvera l'Ouvrage tout fait. Mais en sera-t-il mieux ? Tout ce qu'il saura, c'est qu'il doit croire sans savoir pour quoi, que telle & telle figure mises ensemble font une certaine somme.

Vous me dites de même que je dois croire sans examen, parce que Dieu l'a dit ; mais cet examen que vous excluez, en suppose nécessairement un autre, & peut-être plusieurs, avant que je puisse me convaincre de ceci. Car, de ce que je sçais qu'il y a un Dieu, il ne s'en suit pas que c'est lui qui parle dans un tel Livre. Ce Livre, dites-vous, porte avec lui des marques de vérité qui doivent le faire recevoir. Fort bien. Vous ne prétendez donc plus que je croye sans examen ; puisque vous m'invitez à juger de ce Livre par les marques de vérité qu'il porte avec lui ? Mais comment en jugerai-je ? Par quelle règle serai-je en état de discerner ce que vous appelez marques de vérité ? Il faut, pour cela, que je consulte les Principes de la Vérité & que de-là je me forme une idée de ces marques.

C'est certainement se laisser mener par une fautive idée que de considérer la Religion révélée & la Religion naturelle comme opposées l'une à l'autre. Il suffit pour décider la Question de se demander à soi-même si les Moyens peuvent être opposés à la Fin, & si nous pouvons raisonnablement élever les moyens au dessus de la fin à laquelle ils sont subordonnés ?

Mais enfin, supposé que notre homme raisonnable ait examiné ce Livre & qu'il soit entièrement persuadé par les caractères qu'il y a découverts, qu'il contient la volonté de Dieu révélée ; Car il

3 Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 411

Il ne doit pas trouver étrange que la Divinité s'intéresse aux hommes qui sont l'ouvrage de ses mains, & qu'elle employe divers moyens pour les perfectionner, comme un Père fait à l'égard de ses Enfants ; que Dieu nous ayant placés parmi un si grand nombre d'Objets différens, il ait la condescendance de nous avertir & de nous instruire de l'usage que nous en devons faire, & que considérant la Breveté de la Vie, il nous avertisse aussi de ce que sera notre futur héritage, selon l'usage que nous aurons fait de notre tems ici-bas. En examinant cette Révélation, il trouve qu'elle s'accorde très bien avec la Religion de son Entendement. Il trouve que *Jesus Christ* qui en est l'Auteur déclare lui-même que la Loi & l'Evangile se réunissent dans l'accomplissement de cette immuable Loi : *faites aux autres comme vous voudriez qu'ils vous fissent* ; Loi qu'il a appuyée par la plupart de ces Préceptes,

Mais, dira-t-on, si toute la Doctrine de *Jesus Christ* se réduit-là, qu'a-t-il enseigné aux hommes, qu'ils ne souffrent auparavant ? Je réponds qu'à proprement parler, *Jesus Christ* n'a rien requis des hommes que ce dont ils pouvoient découvrir eux-mêmes la justice. Il en appelloit en toute occasion à leur discernement. Il ne fonde jamais ses Préceptes sur sa propre autorité, mais sur leur accord avec le sens commun, sur la force de la Vérité que les hommes sont capables de sentir lorsqu'ils ne s'y opposent pas volontairement : *Si je ne dis pas la Vérité, ne me croyez point*. Il invite les hommes à examiner, & il soumet ses actions au jugement des plus simples.

Or telle est la nature de l'Entendement qu'il ne
peut

pour rien croire que ce qu'il découvre être vrai. Si Dieu obligoit les hommes à croire des choses dont ils ne pussent pas discerner la vérité, il déshonorerait, en ce cas-là, cette faculté intelligente qu'il leur a donnée; la Vérité n'auroit plus aucune force pour les convaincre & pour les persuader; ils seroient comme ces Idoles dont il est dit qu'*elles ont des yeux & ne voyent point de chose*. Si les hommes peuvent croire ce qui leur plaît, pour quel air appellons-nous au sens commun & faisons-nous ces questions qui sont dans la bouche de tout le monde : *s'est-il pas vrai, n'est-il pas juste ?* Suivant quoi nous voyons que *Jésus Christ* parle toujours aux hommes, en leur supposant l'Entendement & la Liberté. Il en appelle à l'Entendement des Juifs contre leurs loix & leurs coutumes qu'ils comptoient pour les plus sacrées, comme l'observation du *Sabbath*, &c. Car le sens commun auroit dû leur avoir dit que le *Sabbath* avoit été fait pour l'homme, & non pas l'homme pour le *Sabbath*. Ainsi on ne violoit point le *Sabbath*, comme ils le prétendoient, en faisant ou en recevant du bien ce jour-là. Il ne s'arrête pas à la Lettre, il entre dans l'Esprit de la Loi, il en appelle à eux-mêmes, si chacun d'eux refuseroit ou ne se croiroit pas obligé de prendre soin de son Bœuf ou de son Âne ce jour-là ? Mais alors on demande, si l'Entendement est de nature à ne pouvoir rien croire que ce qu'il découvre être vrai, que ferons-nous des Mystères de la Religion révélée ? Le mot *Mystère* marque quelque chose de caché dont Dieu s'est réservé la Connoissance ; c'est pourquoi bornons-nous à des Vérités évidentes & certaines. Si l'on en use ainsi, quelle en sera la conséquence ? Cela nous empêche-

che-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 413

chercheroit-il de connoître & de pratiquer les devoirs de la Religion naturelle & de la Religion révélée ? Non, mais nous ignorerions beaucoup de choses. Nous ignorerions à la vérité cet Art qui s'appelle *Controverse* ; nous n'aurions point d'idées de ces distinctions de mots & de ces subdivisions à l'infini qui ont grossi les Dictionnaires ; nous ignorerions les noms de *Secète*, d'*Arianisme*, de *Pelagianisme*, de *Socinianisme*, &c. ; nous n'aurions pas lieu à quel point on peut porter l'animosité, le ressentiment, la bigoterie & l'ambition sous le nom de zèle. Si nous avions ignoré ces choses, le Monde n'y auroit-il pas gagné à d'autres égards ? les Guerres de Religion les plus sanglantes de toutes auroient été inconnues. Les Chrétiens auroient, sans toutes ces Controverses, étudié la Religion qui consiste à être bons. L'Evangile ne les meneroit que là ; ils y trouvent à chaque page des instructions pour se rendre sincères, équitables & bienfaisans. On compteroit sans religion (& ils n'en ont point en effet) tous ceux qui seroient déshonorés de ces Vices, ou qui auroient les Vices opposés. Car ce qu'on appelle *Dévotion* ne pourroit tenir lieu de Religion à ceux en qui les fondemens de la Religion manquent. Les hommes ne se damnoient pas les uns les autres, ce privilège leur seroit inconnu, aussi bien que celui de tyranniser les consciences des autres.

Mais si vous mettez les Mystères de côté, la Religion se réduit à quelque chose de si simple, que les plus Ignorans l'entendent. Quel avantage les Sçavans auront-ils par dessus eux ? Seroit-il raisonnable que ceux qui se consomment dans des recherches laborieuses touchant les Mystères, ne

Fus-

fussent pas plus avancés que la plupart des gens sans Lettres ? Pour répondre à cela , je dis que je sçais que l'Evangile fut prêché aux Ignorans ; et je sçais aussi que la Religion propre pour tout le Genre humain , doit être à la portée des Ignorans. D'où je puis conclure avec justice que *Jesús Christ* ne requit de qui que ce soit de pénétrer dans des choses obscures ; je vais même plus loin dans ma croyance ; je suis persuadé que ce qui est Mystère pour les gens sans Lettres ne l'est pas moins pour ces Sçavans qui se sont épuisés peut-être en recherches inutiles. Ceci n'est-il qu'une simple conjecture ? Point du tout. Ces Sçavans ont multiplié les Contradictions à proportion qu'ils ont essayé d'expliquer les Mystères. Que ceux donc qui aiment la Vérité , embrassent dans toute sa force cette Maxime : *Les choses cachées sont pour l'Eternel , mais les choses révélées sont pour nous & pour nos Enfans à jamais , afin que nous les fassions (a).*

Toutes les fois que nous nous faisons à nous-mêmes cette question, quel est le but ou le dessein de la Religion ? La Réponse qui se présente le plus naturellement , c'est que la Religion est destinée à nous rendre bons , c'est-à-dire , droits , équitables , bienfaisans , sincères ou vrais dans nos discours aussi bien que dans nos actions ; tous les Chrétiens approuvent unanimement cette réponse. Si c'est là le but de la Religion , comme nous en convenons tous , faut-il , avant que d'être capable de l'atteindre , connoître parfaitement toutes les différentes explications qu'on donne aux différens Pas-

sa-

(a) Deut. XXIX. 26.

8 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 415

sages de l'Ecriture, & quel en est le véritable sens? Mais peut-être que toute ma vie ne suffiroit pas à cette Etude? Quand donc dois-je commencer à être bon & honnête homme? De-là je puis conclure en toute sûreté que la partie essentielle de la Religion, c'est la Droiture & la Sincérité, & que la partie accessoire, c'est la connoissance des choses particulières que l'Ecriture nous offre.

Quand une chose contient deux parties, l'une essentielle & l'autre accessoire, pour savoir quelle est la partie essentielle, si vous en retranchez une partie, & qu'en ce faisant vous ne détruissiez pas l'Essence de la chose, il est clair que la partie retranchée n'est qu'accessoire. Or je demande: si vous retranchez de la Religion ce fond de Droiture dont on vient de parler, & que vous substituiéz à la place toute la Connoissance qu'offre la Révélation écrite, qu'arrivera-t-il? Un homme dans ce cas-là auroit-il quelque religion? D'un autre côté, si vous retranchez de la Religion cette Connoissance acquise & que vous substituiéz à la place un fond de Droiture tel qu'on l'a décrit, je demande si un tel homme n'aura point de Religion? Je dois cependant remarquer que ce qui n'est qu'accessoire pour un Particulier, peut être essentiel à l'égard d'un autre, car si la sincérité m'oblige à recevoir toute Vérité sensible & évidente, toutes les Vérités qui me paroissent telles, deviennent essentielles par rapport à moi.

Montrons à présent de quelle manière on doit pratiquer cette Religion essentielle. La comparaison que nous sommes enclins à faire en toute occasion de l'Etre suprême avec ces hommes que nous appelons *Souverains*, est capable de nous

nous faire tomber dans une infinité de méprises. Cela accoutume les Chrétiens, dès l'Enfance, à regarder la Religion comme quelque chose par lequel Dieu est honoré. Ainsi, ils s'imaginent de bonheur en eux-mêmes que quand ils le prient ou le louent, il leur en est fort obligé, & que quand ils font l'Aumône, ou ce qu'on appelle de bonnes œuvres, ils acquièrent honnêtement le Ciel.

Si dans la suite ils ne pensent pas si généralement, cette opinion ne laisse pas de subsister dans le fond, quoique peut-être si fortement qu'ils ne s'en aperçoivent pas eux-mêmes. Nous voyons que nos discours ordinaires reçoivent quelque teinture de cette Opinion; nous parlons de glorifier Dieu & de lui rendre l'honneur qui lui est dû, comme d'une chose qui lui est avantageuse; nous insinuons qu'il doit être grandement offensé, pour ne pas dire insulté, par ceux qui refusent de lui rendre cet hommage.

La Distinction usitée entre ce que nous devons à Dieu & ce que nous nous devons à nous-mêmes donne lieu à plusieurs d'en faire des Articles séparés. Ils lui donnent sa Portion, si l'on peut se servir de ce terme; ils mettent à part un certain temps pour l'adorer; bref ils rendent à Dieu ce qu'ils pensent être son dû; de sorte qu'il y a bien des gens qu'on auroit de la peine à convaincre que cette partie de la Religion qui semble se rapporter uniquement à Dieu, ne tend, comme tout le reste, qu'à son avantage de l'homme: car si, selon le Principe fondamental qu'on a posé, Dieu est un Être suffisant à soi, nos Adorations ne peuvent être avantageuses qu'à nous-mêmes.

Mais encore, quelles étranges Métamorphoses quel-

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748 2417

quelques-uns ne s'imaginent-ils pas que la Dévotion produit ! Durant ces heureuses minutes un Injuste revêt des sentimens d'Equité, un Cruel des sentimens d'Humanité, un Orgueilleux des sentimens d'Humilité. Or examinons s'il y a dans tout cela quelque chose de réel, si nous ne nous en imposons pas à nous-mêmes ? *Revêtir des sentimens !* Cette Phrase ne semble-t-elle pas impliquer Contradiction ? Est-il au pouvoir d'un homme de prendre les sentimens qu'il lui plaît ? Non, mais il peut fortement se l'imaginer ; & ces sentimens imaginés, pour ne pas dire imaginaires, s'appellent des *sentimens revêtus*, parce qu'on en a revêtu les apparences que l'on prend ensuite pour la Réalité.

Ce qui prouve qu'ils ne sont qu'empruntés, c'est que nous les dépouillons d'abord. Cela s'éprouve dans les tems de grande Dévotion ; ils ne sont pas plutôt passés que dès le lendemain nous trouvons que nous ne sommes plus les mêmes hommes que nous avons cru être le jour précédent. Et cependant c'est dans ces efforts de Dévotion que plusieurs font consister le Christianisme. Ils se plaignent & se blâment eux-mêmes de leur Tiédeur, & du manque de ferveur qu'ils devroient avoir, mais nullement de leur Négligence à pratiquer les Devoirs qui découlent de la Bénéficence. Ils lamentent sur-tout leur malheureuse mémoire, en ne retenant rien des bonnes choses qu'ils lisent ou qu'ils entendent ; mais ils ne pensent point à se blâmer de ne pas s'acquitter des Devoirs dont ils se souviennent. Ces sentimens empruntés dont ils font tant de cas, sont ce qui leur fait négliger l'étude d'eux-mêmes. Ils se tourmentent pour des

choses qui ne sont pas en leur pouvoir, & souvent ils négligent ce qui mérite leur plus grande attention. Nul effort imaginaire ne peut mériter le nom de Vertu ; car la Vertu doit être fondée sur la Vérité. Je demande : un homme de six piés de haut peut-il se persuader qu'il n'en a que quatre ?

Il est clair que les Passions ne se commandent point. Nous ne pouvons aimer, haïr ou craindre purement pour en avoir reçu l'ordre. Mais alors, dites-vous, si les Passions ne sont point susceptibles de commandement ; si l'amour par exemple ne se peut commander, parce que le cœur est fait de manière à n'aimer rien que ce qui lui paroît aimable, que ferons-nous de plusieurs Préceptes de l'Evangile qui nous ordonnent d'aimer notre Prochain comme nous-mêmes, &c. ? Faut-il supposer que l'Evangile nous prescrit l'impossible, ou faut-il supposer aveuglement que nous pouvons aimer de ce qu'on nous l'ordonne ? Ce n'est sûrement ni l'un ni l'autre. La 1. supposition seroit injurieuse à l'Auteur de l'Evangile, & la 2. opposée aux Loix naturelles. Quel milieu prendrons-nous donc ? Il est clair que la Nature & l'Evangile ont la même origine. Quand donc je lis : *tu aimeras ton Prochain comme toi-même. Par-là, tous connoîtront que vous êtes mes Disciples, si vous vous aimez l'un l'autre* : Examinons les autres Passages de l'Evangile & la Difficulté cessera d'abord ; nous y trouverons d'autres Préceptes de la même tenor qui feront évanouir cette difficulté. Voici une Proposition qui suffira : *Toutes les choses que vous voudriez que les hommes vous fissent, faites-les leur de même, car c'est la Loi & les Prophètes.* Ne

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 419

Ne nous est-il pas commandé par ce Précepta d'être équitables ou de tâcher de l'être ? Sans contredit. Ici donc la voix de l'Evangile & la voix de la Nature ne font qu'une seule & même voix ; par conséquent nous ne pouvons refuser d'y souscrire, il n'y a point lieu au prétexte d'impossibilité. Vous voyez même que dans ce sens-là, il n'est pas impossible d'obéir au Précepte de notre Sauveur, *d'aimer nos Ennemis*. Il vous montre lui-même comment vous devez vous en acquitter ; c'est en leur faisant du bien. Or il est manifeste que nous pourrions aisément concevoir de la différence entre *aimer quelqu'un, & lui faire du bien*. Si l'un n'est pas en notre pouvoir, l'autre y est certainement ; car pour aimer une personne, il faut que nous la croyions douée de quelque qualités aimables, au lieu que pour lui faire du bien, il suffit de la voir dans le besoin.

Pour conclure comme j'ai commencé ; Je dis que dans la vraie Religion tout ce qu'on appelle les *Devoirs de l'homme*, soit relatifs à Dieu, à nos Prochains, ou à nous mêmes, considérés exactement, se fondent pour ainsi dire l'un dans l'autre, & tendent tous à lui procurer du bien, & cette félicité pour laquelle il a été fait. Car vû que Dieu est un Être suffisant à soi, il ne fait rien pour son propre avantage, il ne peut avoir d'autre vue que l'avantage de les Créatures. Par conséquent, tout ce qui s'appelle Religion se réduit là ; toute autre idée de Religion est si éloignée d'honorer Dieu que réellement elle le deshonne ; car autrement vous le supposez tel que les hommes, lesquels en conséquence de leur insuffisance reconnue ne sauroient être parfaitement désintéressés.

De-là, il est évident, il est même démontré que le Principe de l'Etre suffisant à soi, bien loin de ruiner la Religion, en est au contraire la véritable. Tant s'en faut qu'il détruise la Morale, qu'il en renferme les motifs les plus forts : car l'Etre suffisant à soi n'ayant pas besoin de ses Créatures, n'a, dans ce que nous appelons Religion, point d'autre intérêt en vue que le leur, point d'autre dessein que celui de les rendre heureuses. C'est tout ce qu'il s'est proposé en les créant, & c'est où tendent uniquement toutes les Loix.

Suit l'Essai sur l'état des Ames après la mort &c. que je reserve pour une autre occasion, afin de finir cet Extrait par quelque chose de moins grave.

N. XIX. Pierre proposé pour modèle : On se fait sentir à la félicité de ce Monde, &c. *Extrait d'une Oraison funèbre prêchée à l'enterrement de Mr. Hugh Peters mort depuis peu. Par J. C. Traducteur de Pineda sur Job, & un des Es- sayeurs.*

Gusman. Liv. I. Ch. 2. v. 4.

Amicus Plato sed magis amicus veritas.

A Londres, 1659.

Après qu'on eut chanté les deux premières Strophes de l'Hymne dixième de *Luther*, dont les chansons de Sion sur l'air du Valet de trefle, le Ministre prit le Texte suivant :

Gusman Liv. II. Ch. 3. v. 26. la dernière partie.

Faisons, pendant que nous vivons, usage de notre tems, car la vie d'un homme finit en un jour.

Cet.

Cette Oraison funèbre est une mordante Satire des *Presbiteriens* contre les *Episcopaux*, faite du tems de Charles II. où la haine de parti étoit encore dans toute sa force. Cette Pièce est composée avec beaucoup d'art, & celui qui l'a faite étoit bien en état de faire un bon Sermon. En voici l'abrégé.

Le But de ce *révérend* Théologien, dans ces Paroles, est de nous prêcher l'excellence de l'Esprit & de la Politique humaine dans ce monde trompeur & amateur de lui-même. Pouvois-je choisir un Texte plus propre à fonder les louanges de notre Frère décédé que voila? Vous savez tous qu'il étoit grand Disciple de notre Auteur, qu'il imitoit exactement dans sa vie pieuse & exemplaire. Pour bien expliquer ces paroles, nous ferons comme les Menuisiers qui démontent une Armoire en pièces qu'ils rassemblent ensuite. Je me sers de cette comparaison pour que vous sachiez que je fais mon métier; que je suis un Prédicateur, selon la dernière institution. Vous avez dans ces paroles 1. Une exhortation : *faisons*. 2. Le tems où l'on doit agir, *pendant que nous vivons*. 3. La chose à quoi nous sommes exhortés, *à faire usage de notre tems*. 4. Enfin la raison de cette exhortation, *car la vie d'un homme finit en un jour*. D'abord quant à l'exhortation *faisons*; ce mot signifie quelque fois, *ne nous empêchez pas*; comme dans *Donquixote*, Chap. XII. v. 8. *Ne m'empêchez pas, belle Dulcinée, de jouir de votre aimable compagnie*. Cependant cette expression employée dans ce passage par voye de requête, est ici une espèce de Charge pour animer à une action. *Faisons*; quand? *pendant que nous vivons*. *Nous* est une particule *distinctive*

qui montre qu'il y a une espèce de gens à qui notre cher *Gusman* refuse les précieuses consolations annoncées dans ce verset. Par nous, il entend les gens pieux tels que vous & moi. Les autres, ce sont nos Ennemis qui voudroient nous avoir coupé les oreilles. Si le mot ne marquoit pas cette distinction, notre cher Frère ne se fut pas donné tant de pieux mouvemens pour avancer les uns, & perdre les autres. *Pendant que nous vivons*, c'est-à-dire pendant que nous avons du Pouvoir & de l'Autorité, pendant que nous sommes en Faveur auprès de celui ou de ceux qui gouvernent ; ou si vous voulez, pendant qu'on nous croit bons & fidèles & qu'on nous confie des emplois. Lors, dis-je, que le Seigneur nous fera tomber de telles occasions entre les mains, alors, mes Frères, *faisons usage de notre tems*, ne lâchons pas prise ; employons toute sorte d'efforts, voyes, complots, moyens, manières, tours, politiques, *per fas & nefas*, pour avancer nos desseins. Et quand nous avons obtenu ce que nous cherchions, faisons tout de même pour le conserver, de peur que les Impies ne nous enlèvent notre butin & ne se moquent de nous. Les Pères de l'Ordre de l'Industrie tinrent un Concile en 1590, où ils firent un Decret pour que chacun gardât le sien & enlevât aux autres ce qu'il pourroit. Vous voyez que je n'avance rien sans autorité. La raison des paroles, c'est que *la vie de l'homme finit en un jour* ; comme qui diroit qu'elle est fort courte. Autrefois elle avoit plus d'une aulne, aujourd'hui elle n'a que quatre doigts. Combien de tems *Machabée* ne vécut-il pas pour jouir du fruit des travaux de sa jeunesse ? Mais notre cher Frère Mr. *Peter* n'a pas plus eu

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 423

eu une fortune; un Carosse & un ou deux *Onezimes* pour le servir, pensant jouir des bénédictions de la Créature, que la mort nous l'a enlevé plus vite qu'un petit garçon n'escamote les pommes d'une Fruitière. Quelques-uns ont comparé la vie à un Lis; je croi qu'ils se trompent, car on en tire une huile qui prolonge les jours de l'homme en guérissant les Apostumes & les coups à la tête. D'autres, avec aussi peu de raison l'ont comparée à la Rose, puisqu'on en fait une conserve bonne pour la toux ennemie de la vie. C'est pourquoi, d'accord avec cette grande lumière de l'Eglise d'Espagne *Lazarille de Tormes*, je comparerai notre Frère au Souci. Car comme les fleurs de Souci font l'ornement d'un Potage qui est la nourriture du corps, il faisoit l'ornement de notre Religion qui est la nourriture de l'ame; & même comme cette fleur se ferme au coucher du Soleil, il finit aussi en un jour, le propre jour que le Soleil de notre Religion fut obligé de se retirer de *Whitehall*.

Cela suffit pour l'Explication. Je passe à la Doctrine qui sort de mon Texte, comme un Renard sort de la Tanière. C'est que chaque *Professeur*, voyant qu'il n'a pas longtems à rester dans ce monde, doit faire de son Tems le meilleur usage possible; je le prouverai par la raison & par des exemples. Par la raison; car chacun est obligé de travailler à sa propre conservation. La Nature nous enseigne, en cas de nécessité, à chercher de quoi subsister. C'est être homicide de soi-même, que de ne le pas faire, dit *Gusman* dans son second Livre ch. 3. v. 15. De-là vient qu'il entreprit de si grands exploits. Il vola le goblet d'argent du Cuifinier, du pa le Cardinal, &c. C'est ce devoir qui oblige les Bouchers

à prêcher, & les Savetiers à prier ; qui leur enseignent d'abord à professer la Religion, & ensuite à prendre sur eux la lucrative fonction du Ministère. Le Défunt savoit parfaitement bien toutes ces choses, qui le firent persister dans son devoir jusqu'à la fin. Il goûta bientôt les douceurs du gain de la Prédication, & il en scut si adroitement faire usage, qu'il étoit aimé de ses Supérieurs, & qu'il est mort avec la bénédiction de *Job*, c'est-à-dire, que sa fin a été plus heureuse que son commencement. Il y a donc un devoir imposé à chaque *Professeur*. Venons à la 2^{de}. Partie de la Doctrine, & montrons en quoi consiste ce devoir. Il est vrai que le Texte est si clair que vous l'en tireriez aussi aisément que la moelle d'un os de mouton. Mais peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que de *faire usage de votre tems* ? Je vais vous le dire. Sachez donc, mes Frères, qu'il y a des Essaims d'hommes qui font profession de la Religion, lesquels ont des métiers & des occupations différentes. Or pour que chacun puisse profiter dans sa vocation, il y a trois dons requis : le don de convenable Hardiesse : le don d'Impertinence : le don de Mensonge : le don d'accuser & d'informer : le don d'Ignorance : le don de Tromperie : le don de Rapine : le don d'Avarice : & le don d'Hypocrisie. J'ai placé la Hardiesse à l'avantgarde, & l'Hypocrisie à l'arrière-garde, parce que je fais qu'un *Professeur* ne peut guère s'engager dans une *Entreprise* sans l'une, & en sortir sans l'autre. Or quoiqu'un *Professeur* doive toujours avoir ces dons opérans en lui-même, cependant il y a des *Professeurs* plus obligés les uns que les autres à les posséder dans la perfection. Les dons d'Impudence, de Mensonge, & de

Trom-

d'Ostole, Novembre & Décembre, 1748. 489

Tromperie, appartiennent proprement à ceux qui vendent & achètent. Les dons d'Informér, d'Ignorance, de Mensonge, & d'Hypocrisie ajoutés à ceux-là conviennent aux personnes qui briguent des Emplois civils & militaires ; mais tous ensemble sont requis pour faire un Ministre de la Parole ; d'abord pour qu'un *Professeur prêchant* puisse *faire usage de son tems*, il doit avoir un grand fond d'Impudence, 1. pour vous animer aux plus téméraires Entreprises ; 2. pour vous mettre en état de mépriser les reproches qu'on pourroit vous faire. Par exemple, *mes Bien Aimés*, un de vos Ennemis possède-t-il un Bénéfice après lequel votre ame languit ? Allez trouver vos Supérieurs, dites-leur que cet homme est scandaleux, mal-intentionné ; que vous êtes meilleur que lui, & qu'ils vous mettent en sa place. Si l'on vous rebute & qu'on vous appelle *accusateur*, Démon &c., servez-vous de votre Impudence & moquez-vous d'eux. Le don d'Impertinence vous est également nécessaire. Peut-être n'êtes-vous ni Lettré ni Savant, & pour tant vous pouvez être obligé de parler deux heures de suite. Ayez donc un bon Magasin d'Impertinences, pour remplir votre tâche, telles que sont les fréquentes répétitions, les Historiettes &c. Le troisième don est celui de Mensonge qui peut vous être très avantageux. On vous ordonne de prêcher pour l'intérêt de vos Supérieurs ? Si vous êtes fourni de doctrine propre à tromper les Ames, si vous avez le vrai art de mentir & d'enjoler le Peuple, en leur disant que c'est la véritable Cause que vous défendez ; que Dieu les approuvera de s'y ranger, il vous en reviendra un profit très considérable. Une autre chose requise à un homme qui veut *faire*

usage de son tems, c'est le don d'Accusation & de Calomnie. Ne savez-vous pas que les Calomnies ressembleront aux taches d'encre d'Imprimeur qui sont aussi difficiles à ôter qu'elles sont aisées à faire? Voyez-vous en faveur un homme dont la Disgrace avanceroit vos intérêts? Lancez contre lui les dards enflammés de la Calomnie. On le chassera de sa place & vous verrez vos desseins accomplis.

Le cinquième don est celui d'Ignorance; car vous devez savoir qu'il y a peu de gens sages en Autorité. Croyez-vous donc, *O Galate insensé*, que quelqu'un voudra avancer un plus habile homme que lui? Non. Faites donc du moins semblant d'être ignorant. Et si après être parvenu, vous devenez plus habile que vos Frères, alors, *faites usage de votre tems*, comme dit le bienheureux Machiavel dans son livre du droit chemin aux emplois: *que chacun joue le personnage qui lui paroît convenir le mieux à la réussite de ses desseins*. Remarquez aussi que notre défunt Frère n'avança jamais aucun de ceux que les Payens appellent *graves, sages & savans*; mais seulement des gens de la lie du peuple & de la moindre capacité. Un Savant & un Ignorant vinrent un jour le trouver pour solliciter un Bénéfice; il demanda au premier ce que c'étoit que la Foi? Il répondit selon l'Ecole. Le Défunt fit la même question à l'autre qui repliqua que la Foi étoit une jolie chanson pour endormir dans le giron de *Jesus Christ*. Beni soit le Seigneur, s'écria-t-il, en levant les mains au Ciel, beni soit le Seigneur qui a révélé ces choses aux Simples! Mon ami, vous méritez le Bénéfice.

Une autre chose importante, c'est le don de Trom-

2 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 427.

Tromperie. Car vous savez, *mes Bien Aimés*, que le Peuple est une espèce de Créatures simples qu'il faut tromper pour leur bien. Or leur bien, c'est le bien & la sûreté de leurs Gouverneurs. Ne trompe-t-on pas les Enfans, pour leur faire avaler une Médecine, en frottant de miel le bord de la Coupe? De même nous adoucissons les Médecines amères du Peuple, qui sont les Taxes & les Impôts, par les Attraits de la Religion & de la Liberté.

Une chose encore qui convient naturellement à celui qui veut *faire usage de son tems*, c'est l'Avarice. Un *Professeur* est sujet à des Revers; il peut être obligé de s'enfuir; il doit donc se précautionner contre l'Adversité. La plupart des *Professeurs* vous en donnent l'exemple. Leurs portes sont continuellement fermées à l'Indigent; ils ne feroient pas la dépense d'une croute de pain pour soulager celui qui les sollicite par les prières les plus vives & les plaintes les plus amères. Aussi, non contents des Bénéfices que nous possédons, nous établissons des Sermons (a) & des Congrégations particulières qui nous rapportent un revenu prodigieux.

Le dernier Article important, c'est le don d'Hypocrisie. Celui qui veut exécuter un Dessein, doit s'y prendre par les meilleures voyes. S'il ne peut pas réussir par la force, il doit essayer la ruse. Or il n'y en a point de comparable à celle de paroître pieux. *Tibere* le meilleur des Empereurs Chrétiens disoit que *celui qui ne fait pas feindre ne fait*

(a) *Lectures*, c'est des sermons extraordinaires où l'on prouve les Dogmes de la Religion.

fait pas gouverner. Chacun de vous fait combien cette vertu fut avantageuse au D^{eu}funt & à *Gusman* son cher Maître. Le Prédicateur prouve l'utilité & le succès de chacune de ces neuf belles qualités par des exemples pris de la conduite de plusieurs Ministres du tems dont il s'agit. Puis il passe à l'Application.

Si c'est ainsi, dit-il, que chaque *Professeur* doit faire usage de son tems, je vous exhorte tous à amasser de l'Argent, à acquérir des Métairies, à vous faire des Amis à la Cour & à les engager à s'acquitter de leurs promesses. La graisse du pays vous appartient de droit, *mes Bien Aimés*, ne vous laissez pas enlever *Canaan*. Si vos Supérieurs veulent que vous les adoriez, adorez-les, car ils sont *Dieux*. S'ils veulent que vous prêchiez une fausse Doctrine & que vous trompiez le Peuple, faites-le. Si c'est leur intérêt, c'est le vôtre. Ne vous nourrissent-ils pas ? Ne nous vêtent-ils pas ? Ne vous donnent-ils pas de gras Bénéfices ? Mais, on dira : cela est injuste ? Ecoulez notre cher Frère *Horace* de sacrée mémoire : *in vestitum nefas ruimus* : il faut donc s'attacher à ce qui est défendu. Je le prouve par deux ou trois motifs, pour finir. 1. Si vous ne le faites pas, gare la Misère & la Pauvreté. *Gusman* se trouvant en détresse se fit d'Eglise, sachant bien qu'un *Dominus vobiscum* n'éprouva jamais la faim. On vous regardera comme des Sots de ne pas profiter du tems & des circonstances qui vous sont offertes. Voilà pour les inconvéniens. Mais, 2. considérez les biens qui en reviennent. Si vous faites usage de votre tems, les hommes vous respectent, vous adoreront, & vous placeront au haut bout dans leurs

leurs Affemblées ; pendant que vous ferez à *cathédrale* sur leurs Conſciences , comme *Balaam* sur ſon Ane , ſans qu'ils donnent la moindre raiſon. Les Femmes vous fêteront , & vous farciront non ſeulement le ventre , mais auſſi la bourse , & il ne ſe mangera pas un bon morceau à la table de leurs Maris que vous n'y ſoyez invités. Quand vous deſcendrez de Chaire tout en ſueur , elles vous mettront dans un lit bien baſſiné , & avec leurs mains douces & délicates , elles froteront vos membres fatigués. Ce ſont-là , *mes Bien Aimés* , des plaisirs & des avantages précieux , oui , vous diſ-je , *très précieux*. Je conclurai donc par les paroles de mon Texte : *ſaiſons , pendant que nous vivons , uſage de notre tems* &c. Et prenons pour modèle la vie & les mœurs de notre cher Déſunt , qui &c.

ARTICLE XII.

OUVRAGE de PENELOPE ; ou MACHIAVEL en Médecine , par ALETHEIUS DEMETRIUS.
Deux Volumes in 8. le premier de 382 pages ,
le ſecond de 367. A Berlin (a). 1748.

ON a de la peine à concevoir comment un Homme puiſſe de gayeté de cœur ſacrifier ſon repos , ſa fortune , au plaisir de ſ'égayer en toute liberté aux dépens du Genre-humain. Mais pour bien juger de ce plaisir il faut le ſentir. La Satire doit certainement avoir de puiſſans attrails. Ce panchant , cette paſſion , cette eſpèce de fureur ,
car

(a) C'eſt pour donner le change au Lecteur : ce Livre n'a pas été imprimé à Berlin , mais en Hollande.

conséquence de la disposition particulière de son Cerveau, & d'une trop grande élasticité de certains ressorts qui le font agir violemment, n'est guère en état de résister au torrent qui l'emporte. Semblable à une Girouette qui tourne à tous vents, sa volonté cède aux impressions des objets, il n'est en son pouvoir de régler autrement ses mouvements. Les objets agissent sur ses nerfs, les débailés vont frapper son Ame, ils la éveillent, la font tremousser, & lui font jouer le jeu qui répond au ton sur lequel ils sont montés. Suivant cette théorie, dites-moi si un tel Homme peut s'empêcher d'être satirique? Aussi a-t-il pris pour devise ces trois Vers de *Boyleau*,

*Je ne fais pas au Ciel placer un Ridicule:
D'un Nain faire un Atlas, ni d'un Lâche
Hercule.*

J'appelle un Chat un Chat, Et Rolet un Fripon.
(a)

Quant aux motifs qui l'ont porté à composer cet Ouvrage, où les Médecins sont si fort maltraités, voici en général ce qu'il nous en apprend dans la Dédicace à Mr. le Vicomte du Chayla.

*L'utile médisance, Et non la calomnie,
M'a fait du Ridicule employer le pinceau.
Sans nulle ambition, sans nulle jalousie,
Des mœurs des Médecins j'ai tracé le tableau.*

Cette Dédicace est en Vers, mais en assez mauvais Vers, ce qui ne doit pas surprendre, Mr. de la Mettrie ne s'étant jamais donné pour Poète. A
près

(a) Boyleau Sat. I.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 433

près cette pièce vient une courte *Epître* à tous les *Rois*, à qui il a cru devoir aussi présenter son *Ouvrage*. *Je m'imagine*, leur dit-il, *que la Vérité vous est d'autant plus chère, qu'on vous la dit rarement, & que vous-mêmes, Grands Rois, vous serez peut-être, hélas! comme notre dernière Dauphine (a) & tant d'autres, livrés aux mains de ces ignorans présomptueux que je peins ici.*

L'*Epître aux Rois* est suivie d'une *Epître* adressée aux *Médecins de Paris*. Celle-ci est une *Satyre* d'autant plus piquante, qu'il se moque d'eux, lors même qu'il fait semblant de les louer. *Votre seule conduite*, leur dit-il, *m'a dicté tout ce que j'écris, & vos succès m'ont enhardi à publier des sottises dignes de l'immortalité. Si je réusis, Messieurs, ce sera par une voie singulière, car je ne flatte personne, & il n'y en a jamais de Guenons si fidèlement représentées que vous l'êtes.*

Dans une troisième *Epître*, qui est destinée pour son Fils (b), il lui apprend que l'amour de la Vérité a produit sa disgrâce, & que son exil a fait naître le bonheur, dont il jouit maintenant (c); & dont son Fils va aussi bientôt jouir. *Vous allez jouir enfin des fruits d'un heureux exil, heureux doublement! la tempête qui jette le Père sur le rivage, éclaire la route du Fils.*

A la suite de toutes ces pièces vient enfin une assez longue *Préface*, dont le but principal est de faire

(a) Il prétend que la Dauphine n'est morte que par l'ignorance de son Médecin qui la fit trop saigner.

(b) Ce Fils est resté en France pendant l'exil de Mr. de la Mettrie.

(c) Il est Médecin de Sa Majesté Prussienne, & jouit d'une pension assez considérable.

faire voir que bien loin de regarder l'Auteur de mauvais œil, on doit au contraire lui avoir quelque gré des services qu'il rend au Public. Effectivement, quel mal fait-il, si ce qu'il dit est bien fondé. Je n'attaque, dit-il, que des *Brigands*, je n'en veux qu'à la *friponnerie*. Pourquoi ne transmettroit-on pas dans l'histoire de notre Art, comme dans celle des Empires, la contagieuse mémoire des Méchans mal connus, pour nous faire aimer & estimer les Bons, toujours trop longtems cachés? Si la découverte de l'erreur est le premier pas vers la Vérité, l'horreur du Vice est le premier & peut-être le plus grand attrait de la Vertu.

Il soutient d'ailleurs qu'il ne fait que suivre l'exemple de quantité de Médecins, qui ont déploré le malheur de la Médecine, ou plutôt des Malades, & n'ont point épargné leurs Confrères. *Qui ne fait que le desordre a toujours allumé le zèle, &c. que la Médecine a eu dans tous les tems ses Théophrastes?* Il cite à ce sujet *Hecquet, Le François, Bernier, Guy-Patin, Le Clerc, Freind, Gédéon Harvey*, célèbre Médecin de Londres, qui vit encore, & qui a fait un si sanglant Ouvrage contre ses Confrères, qu'il n'a pas balancé de l'intituler *Satyræ Harveyana*. Le Docteur *Tralles* a chassé, le fouet à la main, comme autant de *Filoux*, tous ces donneurs de Pierre hématite, d'yeux d'Ecrevisses, de Coraux, de Perles préparées, d'écailles d'Huitres, & autres *friponneries* bien nommées *absorbantes*, puisqu'elles n'absorbent que trop en effet l'argent des pauvres Malades.

Après cela, sortant un peu hors de la sphère de la Médecine, il allègue l'exemple de *Pastal*, de *Boyleau*, de *Molière*, de *La Bruyère*, de *Regnier*,
dont

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 435

dont les mânes, glorieusement en paix, jouissent des mêmes privilèges, que celles des *Théophraste*, des *Juvenal*, des *Perse*, des *Horace*. *Molière*, sur-tout, cet homme incomparable en son genre, a joué, hué, sifflé, berné les Médecins en plein théâtre, & telle Famille d'entre eux qu'il n'aimoit pas.

Reste à se justifier sur le plan assez bizarre qu'il a suivi. Vous serez, dit-il, *revolté, à l'aspect d'un tissu, dont le Judaïsme dispute la trame au Machiavélisme, ou, pour parler chymiquement, de l'amalgame de ce double monstre*. Imaginez un Père, qui, voulant mettre son Fils à l'abri des suites de la luxure, & lui inspirer le plus grand dégoût de l'impudicité publique, le meneroit dans un mauvais lieu, & lui feroit voir la prostitution, & la Vérole en personne, avec toutes leurs infamies. Tel est le rôle hardi qu'il joue. C'est un mélange de tant de couleurs, une érose si singulièrement bigarrée que, pour en bien juger, il faut la voir dans tous ses jours.

Vous direz sans doute, n'est-ce pas là un poison ? & celui qui le présente, n'est-il pas un Meurtrier ? Attendez. Le poison cesse de l'être par la manière dont il est préparé. Il y a bien de la différence entre *Machiavel* & *Mr. de la Mettrie* : entre le Prince de cet Auteur & cette *Pénélope*. *Machiavel* donne les maximes les plus détestables, sans jamais les blâmer : il les donne très sérieusement, & chez lui la Morale est toujours sacrifiée à la Politique. *Mr. de la Mettrie* prend une voie toute opposée ; s'il conseille d'imiter les ruses & les tromperies des Fourbes, il veut qu'on se souvienne qu'il met ces conseils dans la bouche de *Ma-*

chiavel, que c'est lui qui parle dans tout le *Machiavélisme*. Si quelquefois il ne foutient pas tout-à-fait son personnage, c'est qu'il a voulu faire sentir, que tel est le caractère de la Vérité, qu'elle ne peut se masquer, & qu'on la dévoile même en cherchant à la couvrir.

Un *Machiavélisme* parle par sa bouche dans les quatre premières Parties de l'Ouvrage : le langage qu'il tient aux Médecins est le langage d'un Fripon. „ Soyez, leur dit-il, hypocrites, fourbes, „ rampant, comme un Courtaut de boutique, „ Charlatan comme *Sylva*, *Savantas* comme *Astuc*, „ *truc*, tout à tous, St. Paul l'a dit, ou sans caractère, pour les avoir tous. Croyez que si vous „ êtes heureux, si quelque vieille édentée d'un „ grand crédit, ou quelque jeune Fringante d'un „ plus grand apas, a juré votre bien-être, vous escaladerez de force les murs de la Fortune, avec „ la seule & ferme échelle de tous les vices.

Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, Corsaire, Injuste, Violent, sans Foi, Double, Fausfaire (a).

Dans la cinquième ou dernière Partie, qui a pour titre l'*Anti-Machiavélisme*, nouvelle décoration, & Pièce nouvelle. Les Médecins que l'Auteur avoit d'abord peints en Héros de *Racine*, ou tels qu'il prétend qu'ils sont trop communément, il les élève à la noble dignité des Héros de *Cornéille*, c'est-à-dire, qu'il finit par les peindre tels, qu'ils devoient tous être, & tels qu'il en connoit plusieurs, qu'il loue aussi volontiers qu'il a censuré

(a) Boyleau.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 437

furé les autres : là il n'est plus question d'esprit, d'imagination, de galanterie, de ruses, de charlatanerie, de folie, de vices peints en beau ; tous ces Auteurs dispaçoissent, & d'autres les remplacent. Ces nouveaux venus sont la vraie Religion, la plus utile Religion du Médecin, le savoir, la probité, la bonne foi.

*Sois Studieux, Savant, Officieux, Sincère,
Apprens l'art de guérir, dédaignes l'art de plai-
re.*

Voilà une idée générale de l'Ouvrage de *Pénélope*, entrons dans le détail, & commençons par l'*Inutilité* de toutes les parties de la Médecine, *prouvée*, pour me servir des expressions mêmes de l'Auteur, *comme la Religion de l'Abbé d'Houteville, par des Faits.*

De l'Inutilité de l'Anatomie.

L'étude de l'Anatomie a été dédaignée par les plus excellens Médecins de tous les siècles. Voici des exemples. *Hippocrate* regardoit l'Anatomie & toute la science du Corps humain, comme ayant moins de rapport à la Médecine qu'à la Peinture (a), & lui-même ne savoit guère qu'une grossière Ostéologie. *Sydenham*, autre Médecin Clinique, qui a illustré l'Empirisme en Angleterre, ne savoit pas un mot d'Anatomie. *Freind* (b),

cc
(a) *Medici quidam & Sophista dicunt quod impossibile est eum Medicinam cognoscere, qui non novit quid sit Homo, & qui primum compactus sit. Ego vero eam quae ab aliquo Sophista, aut Medico, de Natura dicta, aut scripta sunt, minus cenſeo ad Artem Medicam spectare, quam ad Pictoriam.*

(b) Dans une Lettre à Richard Frewin.

ce beau Génie Anglois, convient que l'utilité de l'Anatomie n'a point encore été démontrée. *Cliffon* en nie hardiment la nécessité. *Sautaul*, de la Faculté de Paris, est mort convaincu, que rien ne nuit plus à l'Art de guérir, que la connoissance du Corps humain. *Harvée*, qui a rapporté les causes des Maladies à sa découverte de la *Circulation du Sang*, ne fut regardé de ses Contemporains que comme un Disséqueur de Puces, de Serpens, de Papillons & d'Insectes,

Il n'y a pas un seul Médecin qui soit à la fois Anatomiste & bon Praticien. *Duverney* se voyant malade, & craignant de quitter ce bas-Monde, fit venir un Confesseur & des Livres de Dévotion. Il en lisoit un pour la première fois de sa vie, lorsque *Molin* (a), ce vieux Messager d'*Esculape*, entra dans la chambre de l'Anatomiste au désespoir. *Comment, Confrère*, dit-il, en tui serrant la main avec confiance, *quoi ! est-il possible que vous vous affligiez pour si peu de choses ?* Ce que je fai d'Anatomie me fait trembler, dit *Duverney*. *Monsieur*, reprit *Molin*, *vous connoissez votre Corps ; mais je le guérirai mieux que vous, sans le connoître.* Ces paroles consolantes firent renaître la douce espérance au cœur du Bon-homme ; &, *ce que vous savez* (b) fut remis à une autre fois : *passato il pericolo, Gabbato il Santo*, dit le Proverbe Italien.

Sui-

(a) Il est bon d'avertir que Mr. de la *Méttrie* déguise presque toujours les noms des Médecins de Paris. Je crois que ce *Molin* est Mr. *Du Moulin*, qu'il nomme aussi *Philantrope*, *Routinier* d'*Esculape*, &c le *Caron* de ces bords, dans son Tableau de la Médecine.

(b) *Voltaire* sur la mort de l'Abbé de *Chaulieu*.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 439

Suivant notre Censeur, la plupart des Anatômistes sont précisément à la Médecine, ce que sont à la Chirurgie toutes ces Sangsues du Corps, qui ne vivent que du Sang qu'ils tirent. *Duverney & Winslow* sont, dit-il, des Génies fort étroits, uniquement livrés à l'Anatomie, dont la sphère sensible répond à celle de leur esprit. Ni l'un ni l'autre n'a éclairé la Médecine. *Winslow* enseigne l'Anatomie, comme le Moine de *St. Denis* montre le *Treſor*, excepté que l'un fait toujours une Oraison à la fin de son Discours, & que l'autre voyant qu'on se moque de lui, ferme sa Boutique en jurant.

De l'Inutilité de la Botanique.

L'Auteur se délecte & prend ses ébats dès le commencement de ce Chapitre, en parlant des Amours des Plantes; cette matière lui plaît apparemment, on voit bien qu'il en a lui-même dans l'âme:

*Mon cher Ami, j'en ai dans l'âme
Je suis perdu, j'ai regardé Cloris (a).*

Son début est aux dépens des pauvres Plantes, dont il fait connoître toutes les galanteries; & comme s'il vouloit en même tems les tourner en ridicule, il les nomme toutes par les noms burlesques de Famille que les Pédans en Botanique leur ont donnés. „ Les Plantes, dit-il, sont Mâles „ & Femelles. Les unes demeurent dans la même „ maison, & couchent ou ensemble (b), ou séparément (c); les autres habitent différentes mai- „ sons

(a) *Scarron.*

(b) *Les Hermaphrodites,*

(c) *Monœcia.*

„ fons (a), & y vivent en nombreufe Famille (b),
 „ ou chacune dans leur petit menage (c), comme
 „ les Hollandois. Telle Femme a plufieurs Maris
 „ (d), & tel Mari a plufieurs Femmes (e), dont
 „ le fripon ne fe contente pas toujours. Delà tou-
 „ tes les *Catins* de la Botanique (f), fouvern né-
 „ ceffaires pour réparer la ftérilité des Femmes
 „ légitimes (g). De plus il y a encore, admirez
 „ l'analogie & la fimplicité de la Nature ! des Ri-
 „ vaux favorifés (h), des Maris auffi commodes
 „ que dans le fein de *Paris* (i), des Jaloux ou des
 „ *Aldobrandins* (k) ; il s'y fait des Partis, comme
 „ à la guerre (l) ; enfin, excepté la Claffe immenfe
 „ (m) de celles qui le font à huis clos, parce que la
 „ Nature leur a refusé la clé des champs, & la li-
 „ berté de s'ébattre en plein vent, toutes les Plan-
 „ tes fe fécondent ouvertement à la manière des
 „ Animaux.

Après ce préambule, Mr. de la Mettrie fait pa-
 roître fur la fcène *Linnaeus*, Auteur d'un nouveau
 Syftème de Botanique, déjà adopté par quel-
 ques Naturaliftes, mais dont le fond eft regar-
 dé par notre Cenfeur comme quelque chofe de
 plaifant & de comique. L'Art, dit-il, de connoi-
 tre les Plantes par leur Sexe, eft, à mon gré, la
 plus jolie chofe du monde. Mr. *Linnaeus* eft fort
 mal mené dans tout ce Chapitre, & on n'y épargne
 guère davantage quelques autres Botaniftes. Mrs.
Cliffort, *Gronovius*, *van Royen*, *Burman*, *Juf-
 fieu*, y jouent chacun leur rôle. L'Auteur croit
 que

(a) *Diccia*. (b) *Singenefia Polygamia*. (c) *Monogamia*.
 (d) *Polyandria Monogynia*. (e) *Monandria Polyginia*.
 (f) *Singenefia Polygamia-fuperflua*. (g) *Singenefia Poly-*
gamia neceffaria. (h) *Didynamia* & *Tetradynamia*. (i) *Mo-*
nodelphia. (k) *Diadelphia Decadria*. (l) *Triadelphig*,
Tetradelphia . . . *Polyadelphia*. (m) *Crytogamia*.

2 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 441

que Boerhave est peut-être le seul Grand-homme qui n'ait pas dédaigné de briller dans cette Science. Il dit nettement qu'*aucun grand Botaniste ne fut jamais grand Médecin*. Le Prince & le Héros des Botanistes, *Tournefort*, étoit un Médecin des plus médiocres : les doses de ses remèdes sont terribles ; aussi, disoit-il, *quand je purge un Malade, il faut qu'il rende l'ame, ou les humeurs, car je le dose bien*. La Botanique n'est-elle donc d'aucune utilité à un Médecin ? Elle lui est inutile pour guérir, mais non pour réussir. Le Peuple a mis les Plantes en crédit, tout séduit sous ce nom, c'est le véhicule de la fortune ; ainsi, Médecins, parlez des Simples sans les connoître, & ne les épargnez pas dans les Tisanes & les Bouillons de vos Malades.

De l'Inutilité de la Chymie.

J'ai eu beaucoup de plaisir à lire ce Chapitre, où l'Auteur se moque finement & de la Chymie & de Chymistes. Je ne croyois pas qu'on pût montrer tant d'esprit sur une matière aussi sèche que celle-là. Il y a ici, du sérieux, du badin, du burlesque, du comique, des historiettes, des anecdotes vraies ou fausses, de la Satyre ; le tout assaisonné de très bon Sel attique. Jamais Homme ne prit tant de formes à la fois dans un si petit espace. Qu'il est délié, qu'il a de souplesse ! Je suis fâché que ce morceau ne soit pas susceptible d'Extrait, & que je ne puisse le faire connoître en détail. Je n'en transcrirai que ces deux lignes, par lesquelles la scène finit. *De toutes les Maîtresses du monde, il n'en est guère de plus ruineuse que la Chymie, Elle est donc plus qu'inutile à un Médecin.*

De l'Inutilité de la Physique, même du Corps humain.

La plus grande partie de ce Chapitre n'est guère

re qu'une violente invective contre les plus fameux Médecins de Paris, morts ou vivans. L'Auteur fait de quelques-uns le portrait le plus affreux. *Riolan* n'étoit qu'un pitoyable chicaneur, qui écrivit express contre *Harvée* & sa *Circulation*. *Demyan* fut choisi par la Faculté de Paris pour anéantir le Système du Docteur Anglois, & le 9 Septembre 1683 il soutint une Thèse dans laquelle il conclut que le *Quinquina* est détestable dans les Fièvres intermittentes. Mr. *Perraut* soutint la même sottise le 24 Février 1684, & Mr. *Mauvilain* le 9 Mars suivant. Tous ces orgueilleux Docteurs s'armèrent contre l'Emétique, & voulurent le proscrire comme un vrai poison. Ils avoient à leur tête *Guy Patin*, esprit borné, petit Ecrivain, sérieux & mauvais Singe de *Rabelais* dans l'art de médire, diseur de bons mots, plagiaire de mauvais contes, Docteur sans doctrine, Régent sans théorie, Empirique sans expérience, superficiel & mordant Littérateur. *San-Grado* (a) étoit un Fou célèbre, comme tout chef de parti, & tout Ecrivain volumineux qui fait une Secte. Auteur entoufflé, sans ordre, sans connoissances profondes, ni puisées dans l'expérience, il ne voyoit par-tout dans le Corps humain que l'image d'un Pendule & de ses Oscillations. Il n'employoit d'autres remèdes que la Saignée, l'Opium, l'Eau chaude, & les Pommes cuites. Du reste *San-Grado* étoit un honnête homme, il méprisoit les Fripons.

Que dire d'*Andry*, de *Sylva*, de *Col de Villars*, de *Mangin*, de *Maloët*, de *Santen*, de *Malonin*, & de

(a) *Blaquet*, si je ne me trompe.

de *Twillier*. Quel attelage faire de toutes ces *Rasses Hippocratiques*? *Astruc* n'a fait que réchauffer les hypothèses de *Chirac* son Maître, sur la structure des parties, les fermens, & tout ce mauvais Laboratoire que tant de Chimistes ont si ridiculement transporté dans le Corps humain. *Chirac*, le superbe *Chirac*, élevé de la Boutique d'un Barbier au trône de l'Art, infecta la Médecine par cet esprit de dispute qu'il porta par-tout, par sa démanigaison d'imaginer & de tout supposer sans preuves. Avare par goût, désintéressé par politique ou par faste; décidant sur le sort des Etats, comme sur celui des Malades; aussi mauvais Politique, que mauvais Philosophe; fertile en projets, qu'il ne fut presqu'une fois exécuter, il auroit perdu la Médecine, si le Monde Médecin n'eût été peuplé que de ses Sectateurs. Tous ces *Facultatistes* n'étoient pas *physiciens*; ils ont cependant tenu le haut du pavé, & ont été des Législateurs en Médecine. La Physique est donc inutile au Médecin; & c'est la conclusion de ce Chapitre (a).

De l'Inutilité de la Chirurgie.

Si l'ignorance parvient plus que le mérite & la science, il doit s'ensuivre que l'Inutilité de la Chirurgie est aussi bien démontrée que celle de toutes les

(a) Il y a vers la fin, une assez longue Note, où l'Auteur s'égaie aux dépens de Mrs. *Boerhave* & *Musschenbroeck*. Il reproche à celui-ci d'avoir fait venir à grands fraix (d'imagination) de Russie, des particules glaciales, qu'il vous avance, dit-il, entre chaque particule d'eau, comme un Os dans son Articulation. Il reproche à *Boerhave*, son Maître, (car il n'épargne personne, tant il aime la Vérité) d'avoir débité bien des chimères, qui fondent tout son Système aphoristique.

les autres parties de la Médecine. Ce raisonnement est de l'Auteur ; & comme la conséquence me paroît fort juste, je crois qu'il est assez inutile de donner ici le moindre détail des preuves de cette vérité.

Voilà donc une tâche finie ; car notre Censeur prétend avoir démontré, à sa manière, l'*Inutilité de toutes les parties de la Médecine*. Mais si cette science est inutile aux Médecins, quelles autres sciences leur conviennent donc le mieux pour se faire valoir & réussir dans leur profession ? Quelles autres Sciences ! Toutes les *Connoissances étrangères à la Médecine, la Littérature, l'Étiologie, l'Amphibiologie, l'Ornitologie, la Tétrapodologie, la Musique, la Géométrie*. Ce sont là les Titres d'autant de Chapitres qui font une nouvelle Partie de son *Machiavel*, & qui ne diffèrent de ceux dont je viens de donner le précis que par rapport aux objets ; car du reste, le spectacle est à peu près le même à divers égards, & occupe agréablement le Lecteur par la grande variété qui y règne.

Outre tous ces dehors scientifiques, les Médecins peuvent encore en choisir une infinité d'autres, tels que le Génie, ou les Fortifications, l'Architecture, l'Astronomie, la Géographie, la Navigation, la Perspective, le Dessin, la Gravure, la Sculpture, l'art de faire des Moules, des Microscopes, des instrumens de Physique, & même la Cuisine que *Boerhave* n'a pas dédaignée. Il y a des Médecins qui sont Antiquaires, Médailleurs, Politiques, Grammairiens, Rhéteurs, Logiciens, Métaphysiciens, Moralistes, Théologiens, Controversistes, Historiens, Mytologistes, Astrologues,

Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 445

Alchymistes, Météorologistes, Etimologistes, Poètes, & la pratique de leur art les fait ordinairement vivre à leur aise.

Vous en trouvez qui se contentent de mesurer la dilatation des corps par le feu, la croissance des Tortues, les pieds cubes d'eau qui tombent sur la terre. Faute d'autres Patiens, quelques-uns s'amusaient à étouffer des Oiseaux dans le Vuide de *Boyle*, à couper les jambes de devant à certains Animaux, pour leur apprendre à marcher en Hommes : ils ouvrent des Chiens en vie, après les avoir cruellement régalez pour voir les Veines Lactées, & le nouveau Chyle ; ils empalent des Insectes sur la pointe d'une aiguille ; par exemple des têtes de Mouche, pour avoir l'honneur d'observer avec le nouveau Microscope Anglois leurs 1400 yeux. Il y en a qui vont à la chasse des Papillons, à la quête des Plantes, des Coquillages, des Araignées, des Vers à soie.

Quoique les parties de la Médecine soient, suivant notre Censeur, ce qu'il y a de moins estimé, il convient cependant qu'il ne faut pas tout-à fait les dédaigner. La fortune est si capricieuse que ce savoir ne laisse pas quelquefois de réussir. Il est permis à la rigueur d'apprendre son métier pour s'amuser. Il est vrai, *ajoute-t-il*, que j'aimerois mieux déchiffrer la Musique ancienne & moderne, avec *Dodart*, *Burette*, *Sauveur*, excommen-
ter des Romans avec *Falconet*, faire des Comédies avec *Procope*, parcourir les chemins du Languedoc avec *Astruc*, & faire un Traité de Physique générale avec *Helvétius*.

Ce n'est pas tout. Dans ce Négocce, car la Médecine en est un, il y a encore une infinité d'autres
rou-

routes qui conduisent à la fortune. La grande qu'il faut affecter, le manège qu'il faut jouer, le ton hardi, décisif, imposant, la fraude, la présomption, le mystère, la charlatanerie, & toutes les iniquités qui la suivent, en sont la base. Ceux qui vendent de mauvaises marchandises, sont bientôt abandonnés; les Faux-monnayeurs sont perdus. Mais la Médecine éprouve un sort tout différent. Le Clinquant, le Similor, s'y confond avec l'Or véritable: c'est un métal, que peu de gens sont en état d'examiner au creuset; &, ce qu'il y a de plus faux, pourvu qu'il soit merveilleux en apparence, est toujours ce qui a le plus de charmes pour le Public, parce qu'il ne juge de ce qu'il achète, que par le Fripon qui le lui vend. Enfin ce n'est presque jamais sur la foi des Connoisseurs qu'on choisit le Marchand, c'est sur la foi du Public, qui ne connoit pas plus le Marchand que la marchandise.

Voilà, dira-t-on, bien des difficultés, elles effraient, elles déconcertent. L'Auteur en convient. Il ne veut pourtant pas qu'on se décourage; il entreprend, au contraire, de prouver qu'il est facile de réussir dans cette carrière, quelque immense & périlleuse qu'elle soit, & que *la Rose de la Médecine, qui est l'Argent, peut se cueillir, sans que les moins délicates en soient blessées, pourvu qu'elles soient adroites.* C'est dans cette vue qu'il propose l'exemple d'un grand nombre de Médecins qui se sont élevés sans talens. Il en trace le portrait, pour faire voir que tous les défauts & tous les vices sont autant de degrés qui font monter un Médecin au premier rang; s'il est heureux. Je ne dirai rien de ces portraits; le Public les connoit déjà, puisqu'ils font partie d'un autre petit Ouvrage qui s'ap-

d'Octobre, Novembre & Décembre, 1748. 447

ru il n'y a que quelques années, & qui, avec l'*Histoire de l'Ame*, a donné lieu à la disgrâce & à l'exil de l'Auteur. (a).

Me voici arrivé à la dernière partie du *Machiavelisme*. Elle a pour titre général, *Politique des Médecins*, & est partagée en six Chapitres & une *Conclusion*. L'Auteur y indique toutes les routes qu'il faut tenir pour faire fortune en Médecine. Quoique ce soit toujours *Machiavel* qui parle, je ne conseillerois pas à un jeune Médecin de négliger entièrement ses avis ; il ne feroit que ramper toute sa vie, s'il n'avoit pour apui de sa fortune que le Savoir & la Vertu. Je ne donnerai qu'une très légère idée de ces préceptes ; les détails où entre l'Auteur, les applications qu'il fait, les exemples qu'il allègue, les faits qu'il rapporte, ne sauroient trouver place ici. J'en suis fâché. Le beau de ces sortes de Pièces, c'est *l'ensemble*, c'est l'arrangement des matériaux, c'est le verni qu'un Homme d'esprit fait leur donner ; c'est l'ordre dans lequel il les range, & mille petits ornemens, qui se perdent toujours nécessairement dans un Extrait, quelque long même qu'il soit.

Politique des Médecins entre eux.

Le point le plus délicat & le plus difficile de toute

(a) Voyez la *Politique du Médecin de Machiavel*, ou le *chemin de la Fortune ouvert aux Médecins*. Ouvrage réduit en forme de Conseils par le Docteur *Fum-Ho-Ham*, & traduit sur l'Original Chinois par un nouveau Maître ès Arts de *Ss. Côme*. Première Partie, qui contient les *Portraits des plus célèbres Médecins de Peking*. C'est un petit Livre de 64 pages, que l'on peut regarder comme l'Avant-coureur de *Pénélope* dont nous donnons l'Extrait. Il y a dans cette Brochure un Portrait que je ne retrouve pas dans *Pénélope* ; c'est celui de l'Empereur *Julien*, que l'Auteur nomme aussi *Archiatre*, ou *Premier Médecin*.

te la politique de la Médecine, c'est celle des Médecins entre eux. On peut dire d'eux ce que *Caton* disoit des Valets: autant de Médecins autant d'Ennemis; ou avec *Machiavel*: *Figulus Figulum odit, Medicus Medicum*. Un jeune Médecin, dont la réputation n'est pas encore bien établie, doit chercher d'abord quelque vieux Docteur qui l'introduise chez les Malades subalternes; &, s'il est assez heureux pour en trouver un qui ait ce rare excès de bonté, il doit tâcher d'en tirer parti, & même de le supplanter sans cérémonie. On en a vu mille exemples; pourquoi ne les suivroit-on pas? Rarement les Médecins s'assemblent pour le soulagement du Malade; ils disputent beaucoup, ils s'échauffent sur des vetilles, & laissent le pauvre Malade aller tranquillement dans l'autre monde. Chacun dit alors: *est-ce ma faute? je m'en doutois, j'avois prévu l'événement: ce n'étoit pas mon avis qu'on fit ce remède*. Le Malade est-il guéri, nos Docteurs s'encensent, & sur-tout le premier qui a ouvert la scène: c'est toujours lui qui a tout fait, qui a guéri & sauvé le Malade.

Un jeune Médecin ne doit jamais être d'un avis particulier, s'il ne se sent capable d'entraîner tous les esprits par la force de ses lumières & de son éloquence. Toutes ses raisons ne tiendront pas contre le bouclier de la prétendue expérience des vieux Médecins: c'est l'Egide de *Pallas*. Il doit songer qu'en Médecine, comme dans le Mariage: *du côté de la Barbe est la toute-puissance*. Il n'a pas, comme un Vieillard, le droit de tuer impunément.

Tant de meurtres par vous commis jusqu'aujourd'hui,

Ne vous ont donné droit de faillir comme lui.

La bonne politique demande qu'on épouse souvent

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 449

vent les modes, les goûts, les hypothèses des autres Médecins Consultans. Il faut avoir soin d'arriver un quart d'heure avant les autres, pour gagner la confiance du Malade ; il est bon aussi de sortir le dernier, pour dire qu'on a mis ses Confrères sur la voie. On doit plus travailler à gagner la confiance des Auditeurs par des Discours étudiés, qu'à trouver des remèdes. Etes-vous consulté sur la cause de la mort de quelque Malade d'un Confrère, que vous voulez perdre, demandez d'abord à voir les Recettes de ce Docteur, pour les critiquer. Que l'Apoticaire les apporte lui-même à votre tribunal. Ici ce sera un combat d'élémens contraires ; là une Drogue au moins inutile ; un mélange bisarre ou impossible ; une dose trop forte, qui purgeroit un Cheval. *Ai-je tort, Monsieur l'Apoticaire*, direz-vous en le regardant d'un air flatteur, avec un compliment assorti sur le droit qu'il a de juger dans son propre Barreau ? Alors le *Donneur de Clistères*, souriant agréablement, se rengorgera comme un Docteur, en passant la main sous son menton, se donnera un air de réflexion, & repartira ensuite politesse pour politesse ; *j'avois fait*, dira-t-il, *les mêmes observations que Monsieur, & je vous avoue que j'en ai bien ri.*

De la Politique des Médecins avec les Malades.

Aujourd'hui l'étude, le savoir, le mérite sont inutiles à un Médecin. Il ne lui faut qu'une Affiche, comme à un Charlatan. Parens, Amis, Protecteurs, Femmes sur-tout (& à *Amsterdam* un beau Carosse à deux Chevaux avec une Maison de grande apparence), tout en sert : la faveur peut tout sans le mérite ; & le mérite ne peut rien sans la fa-

Tome XLI. Pars II.

F f

veur.

veur. On ne gagne rien à pâlir sur les Livres qu'une figure Socratique qu'on est guère de goûter des Dames. L'intrigue & le patelinage, sans savoir & sans esprit, font tous les jours la fortune & le bonheur d'un Médecin. „ Votre Maison, „ l'Auteur, doit annoncer un Homme *aisé*. Pre- „ mier Etage, ou au moins un second, Porte co- „ chère (il parle de *Paris*), ou *bâtarde*, un Pot- „ tier pour écrire l'adresse des Malades, un *Equi-* „ page (car les Chaises sont pour les *Maîtres* à „ danser, & les Fiâches au contin sont *malhon-* „ nêtes); enfin une Bibliothèque de parade, qui „ n'oblige point à lire; une Femme à soi qui n'o- „ blige point à..... (car il faut qu'un Médecin se „ marie); une Salle de Consultants, &c. tout cela „ est nécessaire à qui veut se donner pour Méde- „ cin”. Je n'en dirai pas davantage sur cet article important. Je renvoie tout Médecin qui aime ses intérêts, à ce Chapitre, je l'exhorte à le lire avec attention, & à profiter des avis qu'il contient. Je parle très sérieusement, & je donnerois ce conseil au meilleur de mes Amis. Il n'y a absolument pas d'autre route à tenir que celle-là pour faire fortune.

De la Politique par rapport à la Religion.

Les Prêtres, les Dévotes, ne sont pas inutiles à un Médecin. Ils lui ouvrent bien des portes qui lui seroient fermées; ils l'introduisent par-tout, ils s'arment pour lui. Il faut s'attacher à ces Gens de Dieu, & sur-tout aux Directeurs accrédités, & aux Prédicateurs célèbres. Les dehors spécieux de Religion sont un mystère, à l'abri duquel se cachent l'Hypocrite & l'Hypocrisie. Avec le Vulgaire il faut s'envelopper dans ce voile imposteur.

Il y a sur cet article de la *Religion du Médecin* plu-

plusieurs anecdotes curieuses & assez plaisantes. Je n'en rapporterai que deux.

Un fameux Curé de Paris disoit à W.... (a) : *Je crois que vous êtes un fort mauvais Médecin.* C'est apparemment, lui répondit le Docteur, parce que je suis Anatomiste. *Non*, repliqua le Curé, *c'est parce que vous êtes Dévot ; je n'ai jamais vu aucun bon Médecin crédule.* „ Delà vient que nos Médecins, par une politique singulière, lorsqu'ils croient devoir aller à l'Eglise, en certains jours solennels, ont soin de s'y cacher. *Caron* étoit caché & endormi au tems de Pâques, derrière un pilier de St. Eustache ; *Biribi*, qui l'y découvrit, l'éveilla, en lui disant : *Tu quoque mi Brute.* Vous me prenez sur le fait ; dit *Caron*, *cela me conte deux Consultations de 12 livres chaque.*

Un ancien Médecin de Cour, plus curieux de chasse que de Médecine, ne put éviter dans sa vieillesse de succomber aux attraits du dangereux Amour. „ Une jeune Fille de 14 ans, fort précoce, avoit imaginé, pour divertir le tourment d'impatiente Nature, de se servir de sa Poupée, *non hoc datum munus in usus.* Dans l'usage lubrique qu'en fit la petite Libertine, la tête resta séparée du corps de l'instrument, & produisit des accidens. Le Docteur fut appelé. Or devinez ce qu'il fit. Le P.... ôta secrètement cette tête ; mais plus secrètement encore, il en introduisit une autre, dont les vestiges coûtèrent au Médecin 30000 livres. Celui-là pouvoit bien s'écrier avec l'Auteur de la *Girardiére*, *Dieu des Tetons, tu m'as perdu !* De

(a) Mr. Winslow.

De la Politique avec les Hérétiques en Médecine.

Le but de l'Auteur dans tout ce Chapitre est d'apprendre au Médecin le rôle qu'il doit jouer, lorsqu'il se voit raillé ; méprisé par les Gens du monde, les Grands Seigneurs, les Financiers, les Petits-Maitres. Il donne aux Docteurs le canevas du manège médical ; c'est à eux à l'embellir & à le broder.

De la Pratique de la Médecine de Paris, exposée par Gilblas dans la personne du Docteur Sangrado.

La Science est inutile à un Médecin, il lui suffit d'avoir de l'esprit & du manège. C'est ce que l'Auteur a fait voir ailleurs. Mais ici il prouve qu'au défaut de l'esprit, un Système peut suffire, tel que celui de *Hecquet*, dont il fait le portrait sous le nom de *Sangrado*. Un Médecin choisit il le Système de ce Chef, il n'a que trois choses à dire : boitez de l'Eau chaude & saigner dans la maladie ; des Pommes cuites & du Fromage dans la convalescence ; des Légumes dans la santé. La méthode *Sangradianne* ne satisfait-elle pas pleinement, on peut suivre les étendards du fier *Chirac*, ou ceux du brillant *Sylva* ; avec le premier, on aura des Purgatifs & des Vomitifs ; avec le second, on saignera à toute outrance. Un autre apprendra le grand art de clistérifier ; ainsi dans la Médecine de *Paris*, on a toute celle de Molière, *Saignare, purgare, clysterium donare* (b).

Dans le dernier Chapitre du *Machiavélisme* notre Cen-

(a) Voyez ci-dessus, l'Extrait de l'Ouvrage de Mrs Lamoignon, p. 321.

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 453.

Censeur prouve très bien, que la *Médecine* n'est qu'une *Comédie*. Molière avoit dit avant lui, qu'un Médecin n'est qu'une espèce de Comédien destiné à amuser les Malades, jusqu'à ce que la Nature les ait guéris, ou que les remèdes les aient tués.

Tel est le précis du *Machiavélisme* en Médecine. Dans le reste de l'Ouvrage, qui est l'*Antimachiavélisme*, l'Auteur défait sérieusement sa propre toile. S'il a d'abord donné à de dangereux prestiges, toute la force dont ils étoient susceptibles, il les dissipe ensuite, il fait disparoître la séduction, & renverse dans la dernière partie de sa Pièce tout le clinquant imposteur des premières. Il ne pouvoit guère refuser cette consolation aux Médecins; c'est le baume des plaies qu'il leur a faites. Tout manège cesse dans l'*Antimachiavélisme*, le Savoir & l'Art y sont respectés, & la Raison de concert avec la Probité, couronne l'Ouvrage. L'expérience fait voir qu'on réussit mieux par la voie la plus battue, celle du *Machiavélisme*, que par celle-ci, qui lui est directement opposée. Mais Fripon dans l'une, on est Honnête homme dans l'autre, la seule digne de quiconque a les moindres sentimens d'honneur & d'humanité.

Je borne ici mon Extrait pour dire un mot de l'Auteur. A juger de lui par cette Satyre, & quelques-autres productions de cette nature, vous allez, Lecteur, vous le représenter comme le plus méchant des Hommes. Quelques faux Dévots en ont déjà fait un Monstre. Vous le savez, on est porté à croire que le Satyrique est un méchant homme, un mauvais Citoyen. C'est un préjugé. Un Prédicateur qui déclame contre les vices, est-

1 pour cela un méchant Homme? *Regnier, La Bruyère, Boileau, Molière, Steele, van Effela, Montesquieu*, l'excellent Auteur des *Mœurs*, tous ces Satyriques, & tant d'autres Modernes que je pourrois vous nommer, sont-ils donc si méchants? Regardez-vous comme de mauvais Citoyens, ces Grecs & ces Romains, tous ces Grands-hommes de l'Antiquité, qui s'égaioient aux dépens du Public, sans avoir rien à craindre ni de leurs Prêtres, ni de leurs Magistrats? Vous-même, vous admirez leurs Ouvrages immortels; cette lecture vous ravit.

On peut être Satyrique, & avoir d'ailleurs de très belles qualités. L'Auteur dont je vous parle, est un Homme plein d'humanité. Sa candeur, sa franchise, son bon cœur, lui ont fait de puissans Amis, qui lui ont généreusement tendu la main dans son exil. Dans le Régiment, où il a été employé en qualité de Médecin, il étoit aimé, chéri, adoré, de tous les Officiers. Celui qui a publié les *Pensées Chrétiennes mises en parallèle avec les Pensées Philosophiques* nous apprend dans l'*Avis au Lecteur* (a), que des *Discours très-relâchés sur la Religion, & des Mœurs assortissantes* firent congédier notre Auteur du Régiment des Gardes Françaises après la Bataille de Fontenoi & la mort de Mr. le Comte de Grammont son Protecteur. Il n'est que trop ordinaire à certaines Gens d'allier le zèle de Religion avec la ca-

(a) Ces *Pensées Philosophiques* ne sont pas de Mr. de la Mettrie: son stile n'est ni si mâle, ni si nerveux. Il est encore moins l'Auteur d'autres Ouvrages traduits en partie de l'Anglois, & qu'on lui attribue très-mal-à-propos dans le même *Avis*, puisqu'il est certain qu'il n'entend pas un seul mot d'Anglois.

2 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 455

toinnie. *Mr. de la Mettrie* s'étoit attiré un grand nombre d'ennemis en écrivant avec trop de liberté contre divers abus. Peut-être aussi, car il ne faut pas le flatter, avoit-il trop maltraité des personnes de mérite, ou d'un grand crédit. On jura la perte, & il fut résolu de l'écraser. Mais il falloit un prétexte. Ni *Boyleau* ni *Molière* n'avoient point été traduits en justice pour avoir joué la Cour & la Ville. On alla fouiller dans l'*Histoire naturelle de l'Ame*, l'un des Ouvrages de *Mr. de la Mettrie*. On y trouva qu'il ne parloit pas de l'Ame humaine avec assez de respect, & qu'il sembloit douter de ses qualités spirituelles, avouant ingénument qu'il ne connoissoit pas bien sa nature, & qu'elle pourroit bien n'être que matière, puisqu'il n'est pas contradictoire que la pensée soit le mode d'un Corps organisé. Il n'en fallut pas davantage; on cria à l'impiété. *Crucifige! Crucifige!* On lui fit son procès. Il fut condamné à être brûlé vif, & ses cendres jettées au vent. Il échapa à la Justice. Son Livre fut brûlé par la main du Bourreau, comme on a brûlé celui des *Mœurs* qu'on vient de réimprimer en Hollande, & qui fait les délices de tous ceux qui aiment la Vertu.

Voilà tout le crime de *Mr. de la Mettrie*. Ses sentimens sur l'Ame ont servi de prétexte pour le faire condamner; & la haine de ses Ennemis a été la véritable cause de ses malheurs. Les deux tiers des Beaux-esprits de France sont aujourd'hui Déistes; pourquoi ne les condamne-t-on pas au feu, car la plupart sont connus? C'est qu'ils sont plus politiques que notre Auteur, plus prudents, si vous voulez, & moins satyriques. Je ne saurois l'approuver à cet égard; mais j'ai cru de-

voir lui rendre justice sur le reste. Pourquoi n'a-t-il pas suivi ses lumières ? Il n'ignore pas combien il est dangereux d'écrire des Satyres. *Cette voie, dit-il lui-même (a) est risquée, je le sais ; qui fait son étude de l'Homme, doit s'attendre à avoir l'Homme pour ennemi.*

(a) Voyez le *Traité de la Vie heureuse* par Sénèque avec un Discours du Traducteur sur le même sujet, A Poysdam 1748. Il y a dans ce petit Livre, qui vient de paroître, & qui est de Mr. de la Mettrie, des traits hardis, du feu, de l'imagination, de l'esprit, des idées neuves puisées dans le sein même de la Nature ; mais il a besoin d'être retouché en plusieurs endroits. Il y parle en homme libre, & on voit bien qu'il se trouve maintenant dans un Port où il est à l'abri des insultes de l'ennemi.

ARTICLE XIII.

MEMOIRES de L'ACADEMIE ROYALE des
SCIENCES. Année 1743 (a).

Sur les Eaux Minérales de St. Amand en Flandre, par Mr. Morand.

Ces Eaux sont à trois lieues de Valenciennes, & à trois quarts de lieue de la Ville de St. Amand, dans une Prairie qui dépend d'une Ferme appartenante à l'Abbaye de même nom. Elles sont aujourd'hui si accréditées que les Etrangers & les François y vont avec une égale confiance, pour être foulagés de différens maux qui ont résisté aux remèdes ordinaires. Il y a un Hopital entretenu par le Roi pendant quatre mois de l'année, pour les Soldats qu'on y envoie de toutes les Garnisons de la Flandre & du Haynaut. On y trouve toutes les

com-

(a) Voyez l'Extrait de l'*Histoire* dans le Tome 41. page 124.

commodités de la vie, tant pour l'habitation que pour la promenade.

Les Eaux de St. Amand renferment trois Fontaines différentes, qui sont, 1. la *Fontaine du Bouillon*, ainsi nommée à cause des bouillons qui s'élèvent presque continuellement du fond du bassin à la superficie de l'eau; 2. la *Fontaine d'Arras*, qui porte ce nom, parce qu'un Evêque d'Arras l'a mise en crédit par la guérison; 3. la *Source ferrugineuse*, découverte en 1720, & autour de laquelle on a trouvé en fouillant la terre des marassites ferrugineuses. Outre ces trois Sources, on trouve près de la Fontaine d'Arras des *Boues noires*, dont la vapeur sulfureuse & l'odeur désagréable, semblable à celle des Oeufs pourris, se répandent fort loin.

On trouve dans ce Mémoire de Mr. Morand, l'examen des eaux de ces trois Fontaines, & celui des *Boues noires*. Les eaux de la *Fontaine du Bouillon* contiennent vraisemblablement du Fer & du Soufre. Elles sont douces, légères, rafraichissantes, apéritives & diurétiques. Une de leurs vertus principales est contre la Gravelle, les maux de Reins, & les glaires des Urines. Il y a cependant lieu de douter qu'elles soient d'une grande efficacité dans le cas de l'ulcère. On les donne encore, & avec succès, dans les obstructions. Les eaux de la *Fontaine d'Arras* sont d'un jaune-clair & ont un goût de Soufre très décidé, & une odeur désagréable semblable à celle que laisse la poudre à canon après avoir été enflammée. Elles ont en gros les mêmes propriétés que celles de la Fontaine du *Bouillon*; mais comme elles sont beaucoup plus fortes, & qu'en général les Malades les trouvent plus pesantes, il s'en fait une bien

moindre consommation. Les eaux de la *Source ferrugineuse* sont froides, & laissent, en les buvant, un goût défer. Cette Source est négligée.

Quant aux *Boues noires*, elles sont extrêmement vantées pour les maux de jambes, pour les foiblesses dans les membres, les paralysies, les Rhumatismes, les gonflemens dans les jointures, & sur-tout pour les *Retractions* des tendons & des nerfs à la suite des grandes blessures. Les Malades se plongent dans ces eaux, & s'y tiennent à l'aide de chafis de bois quarrés, qui font des espèces de loges séparées pour chaque Malade. Mr. *Morand* enseigne la manière d'imiter ces Boues avec du Charbon de terre & de l'eau.

Différens moyens de rendre le Bleu de Prusse plus solide à l'air, & plus facile à préparer, par Mr. Geoffroy.

Suivant la remarque de Mr. *Geoffroy*, l'utilité de ce Mémoire dépend en partie de l'expérience. Il s'y est proposé de diminuer la dépense de l'opération du Bleu de Prusse, & il a rempli cette première partie de son dessein. Il s'est aussi proposé de rendre cette couleur plus solide & moins nuisible aux couleurs voisines; c'est aux Peintres & aux tems à en décider.

Manière dont se forme la Glace dans les grandes Rivières, par Mr. l'Abbé Noller.

Le but de ce Mémoire est de faire voir que la congélation des Rivières ne commence pas par leur fond, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais par leurs bords & par leur superficie, comme on convient qu'il arrive aux Epangs, &, en général,

2^e Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 459

ral, à toutes les eaux dormantes. Suivant l'opinion vulgaire la glace des Rivières commence par le fond, & s'en détache ensuite pour s'élever à la superficie de l'eau. Mr. *Hales*, dans son excellent *Traité de la Statique des Végétaux*, embrasse cette opinion ; exceptant le cas dont il s'agit de la théorie générale. Il dit formellement avoir vu en même tems sur une Rivière, & la glace de la superficie, qui avoit un tiers de ponce d'épaisseur, & à travers celle-ci, une autre glace adhérente au fond, laquelle étant rompue se trouva de près d'un demi-pouce. Mr. *Nollet* a démêlé tout ce qu'il y a d'équivoque dans ce fait ; & l'autorité de Mr. *Hales* méritoit bien une pareille discussion.

Sur le Zinc. Second Mémoire, par Mr. Malouin.

Plusieurs expériences ont fait connoître à Mr. *Malouin* que le Zinc a quelques propriétés, qui n'avoient encore été attribuées qu'à l'or : il a trouvé qu'il a aussi quelque chose de commun avec le Mercure ; enfin il a remarqué dans ce demi-métal, des singularités qui le distinguent de toutes les matières métalliques, dans les choses mêmes qui leur sont communes à toutes. Dans ce second Mémoire il rapporte ce qui l'a conduit à ces connoissances ; il y rend compte aussi de la dissolution du Zinc par les alkalis fixes & par les volatils ; & enfin il le termine par le détail d'une expérience qu'il a faite sur le Phosphore & sur le Zinc mêlés ensemble.

Sur les Os. Quatrième, cinquième, sixième & septième Mémoires, par Mr. du Hamel.

On trouvera dans le premier de ces Mémoires de nouvelles preuves qui établissent, que les Os croissent en grosseur par l'addition de couches osseuses.

seuses qui tirent leur origine du Périoste, comme le corps ligneux des Arbres augmente en grosseur par l'addition de couches ligneuses qui se forment dans l'écorce. Dans le Mémoire suivant il fait voir par plusieurs expériences comment se fait la crûe des Os, suivant leur longueur; & il prouve que cet accroissement s'opère par un mécanisme très approchant de celui qu'observe la Nature pour l'allongement du corps ligneux dans les Bourgeons des Arbres. Pour faciliter l'intelligence de ce qu'il établit, il commence par donner une idée du Périoste, plus exacte que celle qu'on en a ordinairement; c'est un préliminaire dont il ne pouvoit guère se passer. Pour qu'on ait plus de confiance au sentiment qu'il propose ici, il rapporte dans le sixième Mémoire quelques observations des plus célèbres Anatomistes & des plus habiles Praticiens, tant sur les Os sains que sur les Os malades, pour faire voir qu'elles s'expliquent simplement & naturellement suivant ses principes, dont même elles semblent être autant de preuves. Le Septième Mémoire contient le détail d'une maladie singulière, pendant laquelle une Fille a perdu à différentes fois presque tout l'Humerus, sans que son bras se soit accourci, & sans qu'elle en ait été estropiée.

Sur les Couleurs accidentelles, par Mr. de Buffon.

Les Couleurs naturelles sont celles qui dépendent uniquement des propriétés de la Lumière. Suivant le Système de *Newton* il y a plusieurs moyens de produire les Couleurs. Le premier de ces moyens est la Réfraction. Un trait de lumière, qui passe à travers un Prisme, se rompt & se divise, de façon qu'il produit une image colorée composée

Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 461.

posée d'un nombre infini de Couleurs ; & les recherches qu'on a faites sur cette image colorée du Soleil, ont appris que la lumière de cet Astre est l'assemblage d'une infinité de rayons de lumière différemment colorés, que ces rayons ont autant de différens degrés de réfrangibilité que de Couleurs différentes, & que la même Couleur a constamment le même degré de réfrangibilité. Mais le plus puissant moyen que la Nature emploie pour produire des Couleurs, c'est la Réflexion ; toutes les Couleurs matérielles en dépendent ; le Vermillon n'est rouge que parce qu'il réfléchit abondamment les rayons rouges de la lumière, & qu'il absorbe les autres. Il en est de même de toutes les autres Couleurs.

Ces Couleurs sont *naturelles* ; mais il y en a d'autres que Mr. de Buffon appelle *accidentelles*, & qui dépendent peut-être plus de notre organe que de la lumière. Lorsque l'œil est frappé ou pressé, on voit des Couleurs dans l'obscurité ; lorsque cet organe est mal disposé ou fatigué, on voit encore des Couleurs. Lorsqu'après avoir regardé fixement le Soleil, on vient à fermer les yeux, ou que, les yeux ouverts, on entre tout-à-coup dans un lieu obscur, on voit successivement sur le disque du Soleil qui demeure empreint dans l'imagination, & plus souvent comme sur une muraille, du blanc, du jaune, du rouge, du verd, du bleu, ou du violet, & enfin du noir, à peu près dans l'ordre des couleurs prismatiques, & quelquefois sans ordre & à diverses reprises, selon que les ébranlemens & les convulsions du Nerve optique s'affoiblissent plus ou moins promptement. C'est ce genre de Couleurs qu'on peut nommer *accidentelles*, parce qu'elles
chan-

changent sans qu'il arrive aucun changement à la surface des corps auxquels on les rapporte.

Avant Mr. de Buffon personne n'avoit remarqué la correspondance systématique de ces Couleurs avec celles qu'on nomme réelles; par exemple, que le rouge y produit le verd, qu'un jaune succède le bleu, & que ces Couleurs accidentelles, mêlées avec les réelles, donnent les mêmes phénomènes que ces dernières mêlées avec d'autres de même nature. Une observation, dont le détail est trop long pour être rapporté ici, a engagé Mr. de Buffon à faire quelques recherches sur la lumière du Soleil levant & du Soleil couchant, & sur la lumière qui passe à travers différens milieux colorés, dont il promet de rendre compte à l'Académie dans un autre Mémoire.

Observation anatomique sur un Animal nommé le Renard armé par les Indiens du Maduré.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cet Animal, c'est une Apophyse pointue, ou une espèce de Corne longue d'environ 5 lignes, recouverte d'une substance dure, blanche & polie comme l'émail des Dents, qui est située à la réunion des deux Temporaux avec l'Occipital. Ceux qui ont vu de ces Animaux vivans assurent qu'ils se servent de cette Corne pour leur défense.

Sur l'Ouie des Poissons, & sur la transmission des Sons dans l'eau, par Mr. l'Abbé Nollet.

On demande ici si les Poissons ont le sens de l'Ouie, ou s'ils ne l'ont pas. Cette question seroit bientôt décidée, s'il étoit vrai que cette ouverture qu'on voit à la tête des Poissons, & qu'on nomme

com-

communément les *Ouies* (*Bronchie*); fussent en effet des organes propres à leur faire entendre les sons, puisqu'on ne peut guère supposer que la Nature leur eût accordé un sens dont ils ne feroient point d'usage. Quelques Auteurs prétendent qu'ils sont parfaitement sourds; mais cette opinion n'est pas celle du plus grand nombre, on est assez généralement persuadé qu'ils sont sensibles & attentifs au bruit. Les Pêcheurs font la pêche en silence, ce qui suppose qu'on a éprouvé que le bruit est contraire à la pêche. On rapporte des exemples de Poissons domestiques, qui s'assembloient au bruit d'une cloche, ou de quelque autre instrument, lorsqu'on veut leur donner à manger. Plin^e parle de Poissons qui accouroient lorsqu'on les appelloit par leur nom.

On ne manque pas de faits en faveur de l'ouïe des Poissons; mais ces faits sont-ils bien vrais, n'ont-ils pas été déguisés par les circonstances qu'on y a ajoutées, ou par celles qu'on en a supprimées? D'ailleurs une vue subtile, ou quelque autre sensation, des ébranlemens communiqués au fond ou aux parois du bassin où l'on entretient les Poissons, de petites agitations dans l'eau, peuvent les avertir de mille mouvemens extérieurs qui se lient avec l'habitude qu'ils ont prise de venir à certaines heures au bord & à la surface de l'eau, & qui répondent en apparence à des signes que nous ne rapportons qu'au bruit, & dont les autres effets nous échappent.

Pour bien éclaircir la question de l'ouïe des Poissons, il faut de nécessité examiner auparavant celle-ci. La transmission des sons, comme objet de l'ouïe, est-elle possible à travers l'eau? Ne l'est-elle

elle pas, il faudra convenir que les Poissons n'entendent point sous l'eau, puisqu'ils ne sauroient entendre si le son ne parvient pas jusques à eux. Pour savoir si cette transmission est possible, Mr. l'Abbé Nollet s'est plongé lui-même dans l'eau à plusieurs reprises, en divers tems & à différentes profondeurs, jusqu'à 18 pouces au dessous de la surface de l'eau, & avec toutes les attentions nécessaires pour rendre ses observations concluantes, & le résultat en a été que non seulement le bruit quoique plus ou moins affoibli, se transmettoit à travers l'eau, mais encore l'espèce de bruit, les tons & les articulations de la voix humaine.

Les Poissons peuvent donc entendre sous l'eau. Mais entendent-ils, ont-ils de quoi entendre? Cette question, qui est la principale, reste toujours indécise. Mr. l'Abbé Nollet est assez porté à croire que les tremoussemens de l'eau peuvent les avvertir des bruits qui se font autour d'eux.

Sur la cause du Strabisme ou des yeux louches ;
par Mr. de Buffon.

Le Strabisme consiste dans une disposition vicieuse de l'organe de la Vue, qui fait que quand l'un des deux yeux se dirige vers l'objet, l'autre s'en écarte & se dirige sensiblement vers un autre point. La cause ordinaire de cette incommodité est l'inégalité de force dans les deux yeux. Lorsque l'un des deux yeux se trouve être beaucoup plus foible que l'autre, on écarte l'Oeil foible de l'objet qu'on veut regarder, ou l'on ne fait pas l'effort nécessaire pour l'y diriger, & l'on ne se sert que de l'Oeil le plus fort. C'est ce que Mr. de Buffon prouve par un grand nombre d'observations. Il y a des cas où l'on peut espérer de diminuer

2^e Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 463

pour ce défaut, & même de le corriger entièrement. Le moyen est fort simple. Il ne s'agit que de couvrir pendant quelques jours le bon œil avec un bandeau d'étoffe noire. L'Auteur a guéri de cette manière un grand nombre d'enfans & quelques adultes; & on trouvera dans son Mémoire la raison de cette pratique.

Remarques sur les Monstres. Cinquième & dernière Partie. Par Mr. Winslow.

Nous avons déjà exposé le sujet de cette dispute sur les Monstres entre Mrs. Lémery & Mr. Winslow, dans l'un des Volumes de ce Journal, où nous avons eu devoir proposer quelques questions qui semblent favoriser le système de Mr. Lémery, ou qui peuvent du moins servir de réponse à quelques-unes des objections de Mr. Winslow. Le nouveau Mémoire dont il s'agit ici, est le dernier que Mr. Winslow ait dessein de publier sur cette matière, soit à cause de la mort de Mr. Lémery son illustre Antagoniste, soit parce qu'il croit après cela la question suffisamment éclaircie d'après les pièces rapportées de part & d'autre. Il observe que Mr. Lémery lui attribue plusieurs propositions qui sont manifestement contraires à la manière dont il s'étoit expliqué; il en donne des exemples, & il revient sur quelques articles qu'il avoit traités trop succinctement où qu'il avoit omis, & qui lui ont paru dignes d'être accompagnés des mêmes réflexions que ceux où il étoit entré auparavant dans le plus grand détail.

C'est

(e) Dans le Tome 39, p. 318.

Tome XLI. Part. II.

Gg

C'est principalement à ces deux objets que se réduit cette cinquième & dernière Partie les remarques de Mr. *Winslow* sur les Monstres ; & il renferme le résultat de toutes les observations dans les quatre articles suivans , par lesquels il sera facile de juger de ses véritables sentimens. 1. en général les deux systèmes, des Foetus monstrueux d'origine, & des Foetus monstrueux par accident, peuvent être employés selon les différens des conformations extraordinaires. 2. Dans certains cas on ne doit y employer qu'un des deux, savoir lorsqu'on n'a point de raison suffisante à donner en faveur de l'autre. 3. Il y a des cas où l'on est obligé de recourir à l'un & à l'autre ; en ce qui concerne les conformations extraordinaires d'origine il peut être survenu d'autres par accident. 4. Il se trouve plusieurs cas où les plus habiles Physiciens & Anatomistes seroient fort embarrassés à choisir entre les deux Systèmes.

Telle est la doctrine de Mr. *Winslow* sur les Monstres, doctrine adoptée par Mr. *Haller* ; le témoignage doit avoir d'autant plus de poids qu'il a examiné quatre ou cinq cent réels de Monstres, & qu'il en a disséqué lui-même un grand nombre. Je crois cependant avoir lu quelque Ouvrage de cet Illustre Professeur sur ce sujet, que la formation des Animaux peut bien être le résultat du mélange de deux liquides qui s'épaississent, qui s'organisent insensiblement suivant des loix qui nous sont inconnues. Sur de telles loix, je demande si tous les Foetus monstrueux ne peuvent pas être tels par accident. Je m'accordera du moins que, dans ce cas, il n'y a plus question de Foetus monstrueux d'origine.

30 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 467

Tout Corps organique, régulier ou irrégulier, monstrueux ou non monstrueux, doit son origine, sa forme particulière, à la différente combinaison des parties du Fluide dont il est composé. Ce système du mélange des deux Semences m'a paru longtemps absurde, je trouve aujourd'hui, après de mûres réflexions, qu'il n'est pas tout-à-fait insoutenable. On peut facilement changer de sentiment lorsqu'on n'en adopte aucun que par provision.

Construction d'un Obélisque à l'extrémité septentrionale de la Méridienne de l'Eglise de St. Sulpice.

L'un des principaux avantages de l'Instrument dont on donne ici la description, c'est de servir à déterminer les ascensions droites du Soleil en Hiver, & par conséquent son véritable dans l'Ecliptique vers le tems de son passage de Périhélie.

Observation du passage de Mercure devant le disque du Soleil, faite le 5 Novembre 1743, par Mr. Cassini.

Cette observation du passage de Mercure par le Soleil est la neuvième depuis l'invention des lunettes, c'est-à-dire depuis environ l'an 1610. La première de ces observations fut faite à Paris le 7 Novemb. 1631 par *Gassendi*. Ce passage, ou cette conjonction inférieure écliptique avoit été prédit par *Kepler*, & il en avoit même publié un Ecrit l'année précédente, qui fut celle de sa mort. Il devoit cependant y avoir eu trois autres conjonctions écliptiques de Mercure, depuis l'invention des Lunettes jusqu'en 1631, savoir en 1615, en 1618, & en 1628, toutes visibles de quel-

que endroit de la Terre, & celle de 1618 le pouvant être même de divers lieux de l'Europe.

En 1651 *Shakerley*, Astronome Anglois, exprès à Surate dans les Indes Orientales, pour observer un de ces passages de Mercure devant le Soleil, qui ne devoit arriver que la nuit en Europe. Quelle ferveur ! Ce fut la seconde des observations. Elle fut suivie des six autres 1661, 1677, 1690, 1697, 1723, 1736, & l'année enfin de celle du 5 Novembre 1743, qui est neuvième. Il est bon de remarquer que tous ces passages de Mercure par le disque du Soleil tombent dans le commencement de Mai & de Novembre leur retour périodique, étant qu'il résulte des révolutions de la Terre & de Mercure autour du Soleil, & du voisinage des Nœuds, se trouvent jusques ici renfermé dans ces limites. On trouve dans le Mémoire de Mr. *Cassini* tout ce qui a rapport à ce phénomène, savoir, des observations, des calculs, des recherches astronomiques, & il a très bien détaillé les circonstances.

Sur une maladie du Siphon lacrimonal, dont les Auteurs n'ont point parlé, par Mr. Petit.

Cette maladie est une obstruction totale des conduits lacrimaux, en conséquence de laquelle les larmes tombent continuellement sur la joue. Elle diffère de la Tumeur lacrimale qui n'est pas une Fistule, parce qu'elle n'est pas remplie de larmes; & elle diffère de la Fistule, parce qu'elle n'est pas ouverte. Elle est souvent causée par la Rougeole & par la petite Vérole, & quelquefois elle est la suite de la Fistule lacrimale & de la Tumeur lacrimale qui n'est pas Fistule. Mr. *Petit* enseigne à bien connoître cette maladie, il fait voir clairement

Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 469

ent en quoi elle consiste, il en rapporte plusieurs exemples, & donne enfin le détail des opérations dont elle est susceptible.

Nous croyons qu'il suffit de faire remarquer que la guérison complète de cette maladie, loin d'être une chose facile, n'est pas même toujours possible, puisqu'il y a des cas où l'on ne guérit pas la tumeur, sans pouvoir remédier au larmoyement qui reste toute la vie. Il y a souvent beaucoup d'habileté à pouvoir dire jusqu'à quel point une maladie est susceptible de guérison. Pour guérir le larmoyement, il faut nécessairement déboucher les conduits lacrimaux, ce qu'on ne saurait souvent faire, parce qu'ils sont oblitérés, au point de ne pouvoir être ouverts ni par la Sonde, ni par les Injections.

Observations météorologiques faites à l'Observatoire Royal pendant l'année 1743, par Mr. Maraldi.

Pluie. La hauteur de la Pluie tombée à l'Observatoire a été de 13 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, ce qui marque une année sèche. La Pluie tombée, pendant les six premiers mois de l'année, a été de 6 p. 10. l. $\frac{1}{2}$, & celle qui est tombée pendant les six derniers mois, a été de 6 p. 4 l. $\frac{1}{2}$.

Baromètre. La plus grande hauteur de Baromètre a été de 28 p. 7 l. le 2 & le 21 de Janvier, le 12 & le 23 de Décembre par de grands brouillards; & la moindre hauteur a été de 27 p. 6 l. $\frac{1}{2}$ le 18 de Juillet par un tems couvert & un grand vent de Sud-ouest.

Thermomètre. La plus grande chaleur est arrivée le 17 Juin, que la liqueur de l'ancien Thermomètre est montée à trois heures après midi à

74^d $\frac{1}{2}$, & celle du Thermomètre de Mr. de Réaumur, exposé au Nord, à 26^d; la liqueur de ce dernier Thermomètre est montée au même degré le 31 de Juillet. Le plus grand froid est arrivé le 7 de Janvier, que la liqueur de l'ancien Thermomètre est descendue à 22^d, & celle du Thermomètre de Mr. de Réaumur à 5^d $\frac{1}{2}$ au dessous de la congélation.

La Déclinaison de l'Aiguille aimantée a été observée plusieurs fois de 4 pouces, 15^d, 10^d.

Mémoire sur différentes Pétrifications tirées des Animaux & des Végétaux, par Mr. l'Abbé de Sauvages.

Ce Mémoire est très curieux. Il contient de nouveaux monumens ou d'un Déluge universel, ou de quelque autre bouleversement général arrivé sur notre Globe. Je n'en donnerai qu'une légère idée.

On voit près d'Alais une veine de terre, qui s'étend à plusieurs lieues, toujours d'un même grain de Gravier & d'Ochre, qui n'est point interrompue, quoique coupée par des Ruisseaux, des Rivières & des Colines. Cette veine forme une espèce de chaîne ou de bande, & à sa direction du Midi au Nord. Elle semble avoir coupé & séparé les terres qui sont à ses côtés, & qui ont toutes un grain différent du sien.

Il y a dans cette veine toutes sortes de productions du règne lapidaire, & quantité de Pétrifications. Sur le sommet d'une Montagne Mr. de Sauvages trouva des Pétrifications de différens Coquillages de Mer, qui paroissent être les mêmes que ceux des Côtes; mais une Montagne voi-

voisine plus élevée en porte d'autres qui sont parfaitement étrangers, comme des Cornes d'Ammon ou Nautilus aplatis, de grosses Bélemnites ou Dactyles, des Entroques, & enfin un Coquillage pierreux d'une forme singulière, dont on n'a peut-être encore jamais parlé. Ce que celui-ci a de plus remarquable, & qui le distingue proprement de tous les autres, ce sont des espèces de Rosettes qui tapissent le dedans & le dehors, & qui y sont tracées comme autant de tourbillons; chacun de ces tourbillons est composé de plusieurs cercles concentriques, quelquefois irréguliers, mais toujours parallèles & à des distances à peu près égales l'un de l'autre. Parmi ces Coquillages pierreux les uns sont entièrement détachés du Rocher, d'autres y tiennent encore & y sont incorporés: tous sont d'un grain de terre différent du Rocher, ce qui donne lieu de croire que leur pétrification est antérieure à celle du Rocher dans lequel, ou dans le limon duquel, ils ont été ensuite envelopés.

Il y a dans le même endroit des Pétrifications d'un autre genre, des Lithoxylons ou Bois pierreux. Mr. l'Abbé de Sauvages donne la description d'un de ces Bois, qui est un fragment d'un tronc d'arbre, qui a un pied & demi de largeur, & un peu moins de hauteur. A en juger par la couleur & la direction de ses fibres, on le prendroit d'abord pour du vrai bois; mais la matière pétrifiante l'a si intimement pénétré, que c'est à tous égards une vraie pierre, plus pesante même que d'autres de pareil volume. Pour s'assurer de son état, Mr. l'Abbé de Sauvages en jeta quelques éclats au feu, il les y fit rougir sans qu'ils s'altérassent, ils ne don-

nèrent ni cendre ni fumée; ils s'éteignirent dès qu'ils en eut retirés, comme auroit fait une pierre commune, sans avoir perdu sensiblement de leur poids. Il reconnut à certaines marques, que ce Lithoxylon étoit un morceau de Châtaignier, arbre qui croît dans les environs; il put même compter ses années par le nombre de ses couches, il y en avoit environ 60 depuis le cœur ou la moëlle jusqu'à l'aubier.

Dans le voisinage de ces Pétrifications on en trouve d'autres d'une autre espèce, qui tirent aussi leur origine des Végétaux. Ce sont des Phytobillions ou Feuilles pierreuses de Plantes, dont les unes sont du País, & croissent aux environs; d'autres sont parfaitement étrangères; & Mr. de Sauvages ne sâche pas en avoir vu qui en approchent, dans ce nombre prodigieux de Plantes du Jardin Royal de Paris, ramassées de tous les coins du monde par les soins de Mrs. du Fay, de Buffon, & de Jussieu. Celles du País ne sont point confondues avec les étrangères, &, quoique fort près les unes des autres, elles sont par-tas séparés. Parmi les premières on découvre plusieurs sortes de Fougères, des Iris, des Geraniums, des Cyanus; &c. dans lesquels non seulement la feuille de la Plante, mais encore la tige & quelquefois la fleur sont bien représentées, & presque aussi bien conservées que celles qui sont vivantes.

Il n'en est pas de même des Plantes étrangères; on n'en voit que les feuilles, qui sont hautes, larges & minces. Les plus grandes de ces feuilles approchent beaucoup, seulement par la taille, de celle du Musa ou Bananier. Mr. de Sauvages à mesuré 8 pouces de largeur d'un bord à l'autre; pour

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 473

Pour ce qui est de la longueur, il n'a pu la suivre dans le Rocher au-delà de 5 ou 6 pieds. Les nervures, qui relèvent assez, ont cela de particulier qu'elles ne partent point de l'arrête du milieu, mais de la base à laquelle elles sont perpendiculaires, du reste bien parallèles entre elles.

Toutes ces feuilles se trouvent sur des Côtes élevées, sèches, pierreuses, stériles, & elles y sont enfoncées bien avant dans le Rocher. Des Ravines ont emporté les veines de terre, qui étoient entre deux à la hauteur d'une toise & demie, & ont mis les Pétrifications à découvert. La pierre dans laquelle elles sont incorporées, se détache aisément; elle est d'un gris d'Ardoise, & semble être formée d'un limon marécageux. Quelque minces que soient les couches de cette pierre, on y trouve toujours des feuillages, ce qui donne lieu de croire que ces feuilles ont été enveloppées dans ces espèces d'Ardoises. Mr. l'Abbé *de Sauvages* nous promet de continuer sur cela ses recherches, & nous fait espérer une nouvelle moisson, qui pourra contribuer à enrichir l'Histoire naturelle.

Lettre de Mr. Delisle, écrite de Pétersbourg le 24 Aout 1743, & adressée à Mr. Cassini.

Cette Lettre sert de Supplément à un Mémoire de Mr. *Delisle*, inséré dans le Volume de 1723, page 105, pour trouver la Parallaxe du Soleil par le passage de Mercure dans le disque de cet Astre. Mr. *Delisle*, après avoir exposé la méthode qu'il propose pour déterminer la parallaxe du Soleil, laisse aux Astronomes de l'Académie à juger si elle leur paroît bonne, & s'ils peuvent se flatter d'observer les passages de Mercure sur le Soleil assez

exactement pour en tirer l'usage qu'il fait espérer, en attendant qu'ils le puissent faire avec plus de précision dans le passage de Vénus sur le Soleil, que l'on attend l'an 1761, suivant l'avertissement que Mr. Halley en a donné.

Les Mémoires que nous omettons dans cet Extrait, pour ne pas trop le charger, sont. 1. De l'*Orbite de la Lune* dans le Système de Mr. Newton, par Mr. Clairaut. 2. Sur l'*inégalité des hauteurs du Soleil au Solstice d'Été*, & sur l'*augmentation apparente de l'obliquité de l'Ecliptique* depuis quelques années. 3. Extrait de quelques *Observations Astronomiques*, faites au Collège Mazarin pendant l'année 1743, par Mr. l'Abbé de la Caille. 4. Sur la *Comète* qui a paru au commencement du Mois de Février 1743, & sur l'*Orbite de la Comète* de 1729, par Mr. Maraldi. 5. Sur le *Cas irréductible du troisième degré*, par Mr. Nicole. 6. Sur les *Réfractions*, par Mr. Cassini de Thury. 7. *Observations Botanico-météorologiques* pour l'année 1742, faites aux environs de Pluviers en Gâtinois, par Mr. du Hamel. 8. De la *Conjonction de Mars avec Saturne & Jupiter*, par Mr. Cassini. 9. De la *Conjonction inférieure de Mercure au Soleil*, observée à Paris le 5 Novembre 1743, par Mr. Le Monier Fils. 10. Sur une *Conjonction de la Lune à l'Etoile α du Sagittaire*, avec des recherches sur la plus grande inclination de l'Orbite au plan de l'Ecliptique, & sur la plus grande Latitude de la Lune, par Mr. Le Monier Fils.

ARTICLE XIV.

LETTRE à Messieurs les Auteurs de la BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E.

MESSIEURS,

SI tant d'excellens Traités, dans lesquels la Vérité de la Religion Chrétienne est démontrée, ne ramènent pas les Incrédules de leurs égaremens ; on croiroit du moins qu'ils devroient être frappés des Exemples terribles qui ont souvent été offerts à leurs yeux, dans la personne de leurs semblables.

Qu'ils nous citent un seul Chrétien, qui ait toujours été pleinement persuadé de la Vérité de sa Religion, & qui, dans son lit de mort, l'ait désavouée ; qui ait fait éclater sa douleur, ses remords, son désespoir d'avoir cru à l'Evangile : & nous leur nommerons une multitude d'Esprits-forts qui, aux approches du trépas, ont hautement reconnu leur aveuglement & leur folie & ont été en proie à des angoisses qui faisoient frémir ceux qui en étoient les témoins.

Il n'a pas toujours été permis à ces derniers d'en instruire le Public ; souvent ils n'en auroient pas même été crus sur leur parole. Mais il y a eu des Cas où ces Mourans mêmes ont voulu que leur malheur devint une leçon pour les autres, & ont employé ce qui leur restoit de vie à réparer, autant qu'en eux en étoit, les outrages qu'ils avoient faits à la Religion : Il me seroit aisé d'en alléguer divers Exemples ; & je dois en grossir la liste.

Peu de tems avant le Siège de cette Ville, je fus appelé auprès de Mr. *de la Serre*, ci-devant Lieutenant de la Compagnie Franche de Mr. le Chevalier

de

de Vial. Je le trouvai pénétré de tristesse à l'idée des péchés qu'il avoit commis. Mais ce dont son ame étoit navrée; ce qui excitoit dans sa Conscience les bourrellemens les plus amers; & ce qu'il craignoit de ne pouvoir effacer par les larmes qu'il ne cessoit de répandre; c'étoit qu'il avoit composé quelques écrits contre la Religion. Ecrits, de son propre aveu, contraires au bon sens, à l'évidence, à ses véritables sentimens; ne concevant pas, disoit-il, comment il avoit eu seulement la pensée d'avancer & de défendre des opinions, également absurdes & impies. Il sentit aisément que sa repentance exigeoit de lui plus que l'aveu qu'il venoit de me faire: c'est pourquoi, la veille de sa Mort, il dressa la Déclaration ci-jointe, qu'il lut lui même en présence de témoins à son moment avant que de mourir: Protestant que, s'il avoit encore quelque espérance de pardon, elle n'étoit fondée que sur la Miséricorde de Dieu en Jesus-Christ, & sur l'horreur que lui inspiroient ses iniquités, surtout, les fruits odieux de son imagination déréglée. Il me chargea, de plus, de rendre sa Déclaration publique. Les circonstances dans lesquelles notre Ville s'est trouvée me justifieront de n'avoir pas plutôt répondu à ses intentions, & je ne doute pas, Messieurs, que vous ne concouriez volontiers à les remplir, en insérant cette Pièce dans votre Journal. En la transcrivant sur l'Original, qui est entre mes mains, j'ai cru ne devoir pas toucher au stile peu exact de l'Auteur. Qu'on aie égard à l'état de son Corps; qu'on se représente les mouvemens de son Ame; & l'on s'arrêtera peu à ses expressions.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs

Votre très humble & très obéissant Serviteur

Vernede,

Pasteur de L'Eglise Walonne de Maestricht

à Maestricht ce 10 Octobre 1748.

DE-

8 Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 477

DECLARATION.

PRêt à rendre à Dieu mon ame, & véritablement pénétré de sentimens de repentir des scandales que j'ai pu causer par mes Discours, & par mes Ecrits, je déclare que la suite d'un livre intitulé, *Les Sentimens de Monsieur Guillaume Burnet sur la Religion ou Examen de la Religion par Monsieur de Saint Evremond*, dont je suis l'Auteur, est le fruit d'une Imagination échauffée, & enivrée dans le libertinage : qu'ainsi je déclare que mes sentimens y sont contraires, & supplie ceux entre les mains de qui se trouve ce Livre de vouloir le bruler comme un Livre pernicieux, & un des fruits du Libertinage. Je prie aussi ceux qui ont entre les mains un Manuscrit que j'ai composé *sur la Nature de l'Ame*, de vouloir bien le bruler & le regarder comme un Ecrit dangereux ; pernicieux fruit d'une folle Imagination, & qui n'est rempli que d'absurdités ; ainsi que je déclare moi-même le croire : demandant, du meilleur de mon cœur, pardon à Dieu & à la Religion de ces misérables Ecrits ; ainsi que de quelques traits contre la Religion qui se rencontrent dans un Livre intitulé : *Lettres sur les mœurs, & Caractères des différens Etats qui composent la France*, qui est entre les mains du Sieur... Libraire à, à qui j'en ai vendu le Manuscrit.

Fait à Maastricht le 10 Avril 1748.

De la Serre.

P. S. On croit devoir avertir que le Manuscrit sur la Nature de l'Ame a été brûlé : que les autres ne sont pas imprimés encore ; & qu'il y a lieu d'espérer qu'ils ne le seront jamais.

A R-

ARTICLE XV.
NOUVELLES LITTERAIRES.

D'Oxford.

UN Anonyme vient de publier un Ecrit intitulé, *Epistola, altera peregrinantis, altera rusticantis, in 8*. Persuadé que les exemples font plus d'effet que les préceptes, l'Auteur a voulu fournir à la jeunesse Académique des modèles de stile. L'une des deux Lettres qu'il donne est écrite en Grec, & contient un récit abrégé d'un voyage de France accompagné de réflexions sur le culte qui y est établi. La seconde Lettre est en Latin; & l'on y trouve une description fort vive & fort ironique des principaux plaisirs de Bath.

De Doctorem auctoritate in rebus Sacris, Concio coram Academia Oxoniensi laib: Jan. A. D. 1748. A Carolo Whiting S. T. B. Coll. Oriel Socio.

De miraculis in Ecclesia Christiana, concio ad Academiam Oxoniensem pro gradu Baccalaureatus in S. Theologia Junz. 19. 1748. A Jacobo Ibbetson S. T. B. Coll. Exon. Socio & Reverendo admodum Episcopo Lincolnienfi a Sacris.

De Londres.

The Theory of Christianity &c. c'est-à-dire La Théorie du Christianisme exposée avec simplicité en deux Discours sur les articles du Simbole Chrétien, auxquels on a ajouté par voie de supplément à l'Article LX. un Essai d'explication de l'Eglise universelle & de la communion des Saints Par J. Carrington Maître aux Arts, Chanoine d'Exeter, Recteur de Clayworth, & Chapelain de l'Evêque d'Exeter. In 8. Ces Discours sont dit-on écrits d'une manière claire, concise, & propre à rendre la connoissances de ces articles importants aussi

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748-479

aussi générale que facile.

L'Auteur, qui a publié des Commentaires a la manière de Mr. Locke, sur diverses epîtres de St. Paul & sur celles de St. Pierre & de St. Jude, vient encore de nous donner dans le même genre une Paraphrase & des notes sur les Epîtres de St. Jean en un volume in 4.

La méthode des incrédules a été de tout tems de décrier la Révélation, en tournant en ridicule les faits qu'elle emploie. C'est pour repousser leurs railleries, & en suivant un plan approuvé par le Dr. *Walterland*, que les Sermons suivans furent composés. *Minuten Sermons &c.* C'est-à-dire *Dix-neuf Sermons sur la création la chute & la redemption de l'homme, sur les sacrifices d'Abel & de Cain, & sur la réjection & la punition de ce dernier.* Par H. Felton Dr. en Théologie, & en son vivant Principal du Collège d'Edmond à Oxford. In 8.

On va rendre plus portatifs, moins chers, & plus communs deux ouvrages fort différens; savoir les Sermons du Dr. *Tilloison* en douze petits volumes, qui ne coûteront que quinze schellings; & les Essais de *Milord Shaftsbury*, Bible, que les Esprits forts ont substituée à la nôtre, & dont ils publient tous les jours des Copies & des Commentaires.

A Demonstration &c. c'est-à-dire *Manifestation de la volonté de Dieu par les lumières de la Nature, en huit Discours, précédés d'une Introduction sur la recherche de la Vérité & les sources de l'erreur, & d'une Lettre à l'Archevêque de Cantorberi sur les persécutions de Religion & la liberté de penser, où l'on prouve que cette liberté sert d'appui à la Vérité & appartient de droit à tous les hommes.* In 8.

On promet dans peu une Traduction Angloise du Livre intitulé *les Mœurs*. Un Traité destiné à faire de bons citoyens en animant les hommes à une bienveillance universelle peut-il mériter d'être brûlé, & sur-

il digne de ce sort, est ce par là qu'on le réfute.

Un de nos plus estimables Ecrivains s'occupe à perfectionner un Ouvrage que l'on publie par souscription. Il aura pour titre *Discours etc. c'est-à-dire Discours sur les Principes de la Religion Naturelle & des Vertus de la Société. Par Jaques Fossier. En 2 volumes in 4.* Les souscripteurs paieront une guinée ce livre, dont le premier volume paroitra au n d'Avril. Il roulera sur les vérités de la Religion naturelle, & contiendra des exercices de dévotion propres aux divers sujets. Le second volume traitera des devoirs de la Société, ne sera pret q mois d'Octobre.

The Works etc. c'est-à-dire Les Ouvres de la Comtesse de Lambert, qui contiennent les Avis à son fils & à sa fille, les Traités sur l'amitié & sur la vanité, les Réflexions sur les femmes, le gout & les riens, avec plusieurs lettres de cette Dame, de l'Auteur, de Télémaque, de Mr. Rivière, de Me. Tresnel, & d'autres Pièces qui n'avoient point encore été publiées, savoir des Pensées sur des sujets curieux & instructifs, & des Réflexions sur l'Education, les Ecrits d'Horace & les affaires du tems. Ouvrage traduit du françois.

Reflections etc. c'est-à-dire Réflexions sur la nature & les passions des hommes, divisées en trois parties, savoir 1. sur la construction de l'homme; 2. Passions telles que la Vanité, le point d'honneur, le savoir, l'esprit, l'émulation, l'esprit de querelle, l'amitié, l'amour, etc. 3. sur les Scènes différentes de la vie, de la mort, de la Religion etc. Par P. Freeman Dr. en Medecine. In 8.

Le cœur des femmes offriroit-il aux Moralistes une carrière plus vaste encore que celui des hommes, on jugeroit ainsi par le dessein des Auteurs d'un tel Ouvrage, qui servira en quelque manière de continuation au Spectateur des Dames, & qui par

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 481

mêmes mains. Dans le dessein où ils sont d'embrasser dans une suite de Lettres, qu'on doit supposer écrites par des Dames, tous les sujets où les passions ont quelque part, ils ne croient pas pouvoir se borner à moins de trois Volumes in 8. Chacun de ces Volumes sera divisé en plusieurs livres, qui paroîtront tous les mois. Le premier a déjà vu le jour, & contient des Lettres délicates, intéressantes, & propres à rendre la Sagesse aimable & la Vertu aisée.

Plan of an Essay etc. c'est-à-dire *Plan d'un Essai sur la Délicatesse, avec un Essai de tout l'Ouvrage en deux Dialogues.* Par N. Lancaster Dr. en Droit in 8.

Les Ouvrages de goût que la paix a fait venir de France ont été si bien reçus en Angleterre qu'on en a traduit la plupart, & qu'on en a rimprimé quelques-uns dans la langue où ils ont été composés. De plusieurs Ecrits, auxquels on a fait cet honneur, j'en rapporterai que deux, qui me donneront lieu de restituer aux Anglois des biens qui leur ont été enlevés. Le premier est *Zadig ou la destinée*. Ce livre est trop bien écrit, pour qu'on puisse passer à l'Auteur de s'être approprié sans en avertir, une pièce en vers Anglois intitulée *l'Hermite* & composée par Mr. Parnell. On n'a qu'à comparer les Chapitres qui portent ce titre dans le Roman François avec la pièce Angloise pour juger si le reproche est bien fondé. Il n'est point honteux de traduire ou d'imiter, mais il l'est d'en refuser l'aveu.

Plus hardi encore, l'Auteur de *l'Année merveilleuse* a emprunté l'ordre, le tour & la plupart des idées d'un Ecrit Anglois que le Dr. Arbuthnot publia en 1721, & qui se trouve parmi les Oeuvres mêlées du Dr. Swift. Cette pièce est d'autant plus remarquable qu'elle donna lieu à une Scène singulière. L'Auteur avoit fixé l'époque de la transformation merveilleuse à un jour d'Opéra, lorsque *Sémirame* entonneroit un air Italien qu'il devoit chanter. Il devoit le premier se

ressentir de la métamorphose, la manifester par une grimace singulière, & être suivi par les spectateurs & les spectatrices. On juge bien que la Sale fut remplie, & lorsque *Sénizine* commença son air, les yeux des petits Maîtres tournés vers ceux des Dames, l'embaras & certains gestes inquiets de celles ci formèrent, dit-on, un spectacle des plus originaux.

Le secret d'allonger les jours n'est guère moins incroyable & seroit encore plus recherché que celui de changer de Sexe. Voici un Auteur qui vient nous apprendre ce merveilleux secret. Son livre est intitulé, *Hermippus redivivus &c.*, c'est-à-dire *Le nouvel Hermippe, ou le triomphe du Sage sur la vieillesse & le tombeau, où l'on donne une méthode pour prolonger la vie & la force de l'homme, & où l'on explique une Inscription Ancienne dans laquelle cet important secret est révélé, &c.* Cette seconde Edition d'un livre bien reçu il y a quatre ans, mérite encore mieux l'approbation du Public par les additions qu'on y a faites. C'est un mélange de vérités importantes & d'ingénieux traits de critique. Le but de l'Auteur est de montrer qu'il est possible de conserver la vie humaine & d'en reculer les limites plus qu'on ne le fait communément. Il a recours pour cet effet à la raison & à l'expérience. L'un assure que ce n'est que faute de soins & par nos propres excès que nous nous attirons une vieillesse & une mort anticipées. Nos jours trop abrégés par une telle conduite pourroient sans cela s'étendre si non à la durée des anciens Patriarches, du moins à un période d'un siècle & demi ou de deux siècles. Pour ce qui est des exemples ils ne manquent point à notre Auteur, & le choix qu'il fait de ceux qui conviennent le mieux à son dessein montre en lui autant de génie que d'érudition. Lui objectez-vous qu'il y a pour tous les hommes un terme fixe, qu'il ne dépend pas d'eux de reculer, il répond que ce terme n'est qu'une chimère, qui

Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 483

qui ne s'accorde ni avec les promesses faites à l'ancien peuple, ni avec les prières des Princes pieux qu'il plaît à Dieu de retarder leur mort. L'art prétendu des Astrologues offre une objection encore moins solide, & est traité dans ce livre avec tout le mépris qu'il mérite. Celui des Alchimistes est plus ménagé, & les exemples que l'Auteur allègue de ceux qui ont possédé le grand œuvre, & dont peut-être quelques-uns vivent encore, le portent à conclure qu'il doit y avoir dans la Nature quelque secret pour prolonger la vie, que les Adeptes ont décrit d'une manière intelligible par les seuls Sages, de peur des conséquences qu'il pourroit avoir. C'est ce secret qu'on brûle de connoître, & que notre Auteur a découvert dans l'Inscription suivante.

Aesculapio & Sanitati L. Clodius Hermippus

: *Qui vixit annos 115 (ou selon d'autres 155.) dies 5.*

: *Puellarum anhelitu*

: *Quod etiam post mortem ejus*

: *Non parum mirantur Physici*

: *Jam Posteris sic vitam ducite.*

C'est cette haleine, ce soufle de vie de jeunes filles de neuf à treize ans qui peut prolonger les jours d'un vieillard. Aussi notre Auteur s'attache à prouver que les gens qui ont le plus vécu, y ont eu recours soit par instinct, soit par raison. Mais si ce remède est spécifique, ce n'est que pour des sages chez qui les passions sont éteintes, & loin d'être utile, il ne pourroit qu'être pernicieux à de jeunes gens, qui jusqu'à soixante ans n'ont besoin pour vivre que d'observer les règles de la modération. Vous voyez aussi par-là pourquoi les Alchimistes n'ont pas voulu publier leur secret; mais notre Auteur qui le révèle, n'en a-t-il pas craint les suites? C'est peut-être la seule inconséquence qu'on puisse lui reprocher, & sans laquelle il ne seroit pas aisé de s'assurer que tout ce qu'il a dit n'est qu'une ingé-

niente plaisanterie.

Un de nos plus fameux Chirurgiens vient de faire paroître un *Reçu* intitulé *Au Essay &c.* c'est-à-dire *Essai sur l'art de guérir, dans lequel on étale de dédaigner des principes de la Nature & de la Raison; l'origine du bon-puis, la manière dont se fait l'incarnation & la cristallisation, &c. les causes de plusieurs maladies.* Par Jean Froke Chirurgien de l'Hôpital de St. Bartholomée, &c. *Membre de la Société Royale* in 8. Le jugement qu'on a porté dans un volume de ce Journal (a) de l'*Essai* du même Auteur sur l'Electricité me paroît fort applicable à celui-ci. Le-pus comparé à l'écume de l'eau de savon, la croute inflammatoire du sang attribuée à la tumeur qui reflue dans la masse, &c. les remèdes les plus acres prescrits dans les ophtalmies peuvent faire juger du reste qui y répond parfaitement.

Un autre Auteur, qui a aussi grossi la liste de ceux qui ont écrit sur l'Electricité se propose de publier par souscription *A Treatise &c.* c'est-à-dire *Traité sur l'Electricité*, par B. Wilson in 8. Ce livre contiendra le détail de plusieurs expériences, par lesquelles l'Auteur tâchera de fixer les loix de l'Electricité. Pour y réussir, il commencera par les phénomènes les plus simples, &c. passera par degrés aux plus composés, tels que ceux de la phiole & des corps à tranchant ou à pointe. Il donnera une méthode de changer les corps électriques en non-électriques & réciproquement, sans les mouiller & sans y ajouter quelque matière étrangère. On y promet aussi l'histoire d'un homme guéri par la vertu électrique d'une surdité de dix sept ans. La publication de cet Ouvrage dépendra du nombre de ceux qui voudront y souscrire, & qui n'en paieront qu'un écu.

Mr. Watson vient encore de nous donner *An Account &c.* c'est-à-dire *Détail des expériences faites par*

(a) *Bib. Rais. Tom. XXXVIII. Pars. II. pag. 116.*

d'Octobre, Novembre & Decembre, 1748. 485

quelques Membres de la Société Royale, pour découvrir si le pouvoir électrique se manifeste à de grandes distances, avec des recherches expérimentales sur les vitesses respectives de l'électricité et du son, in 8. Il paroît que ce pouvoir merveilleux s'étend du moins à deux milles, & qu'à cette distance son progrès est instantané. Ces expériences ont aussi été insérées dans un nouveau *Caiet des Transactions Philosophiques*, qui commence l'année que nous venons de finir. Mais le N^o. 484. qui devoit le précéder & qui finit avec l'année 1747 le Volume 44. des *Transactions*, n'a pas encore paru.

Des Cartes détaillées & portatives d'un pays sont extrêmement utiles à ceux qui y habitent ou qui veulent le connoître. On débite ici deux Ouvrages de ce genre. Le premier se publie par *caiets détachés* qui renferment chacun quatre planches, & qu'on achète pour six sous. Il y aura douze de ces *caiets*, qui tous ensemble formeront un recueil complet sous le titre *Petit Atlas Anglois, ou Cartes nouvelles & exactes de l'Angleterre & du País de Galles, réduites à un format portatif pour l'usage des voyageurs*, in 8. L'autre Ouvrage est déjà achevé, & est intitulé *Géographie exacte*, c'est-à-dire *Géographie de la Grande Bretagne, ou Cartes exactes de l'Angleterre, de l'Ecosse & du País de Galles*, in 8. Il y a soixante Cartes pour l'Angleterre & la Principauté de Galles, & 44. pour l'Ecosse.

Nos Libraires viennent de nous donner une nouvelle Edition du *Dictionnaire de Boyer*, augmentée de trois mille mots, & enrichie d'une Dissertation de *M. Durand* sur la prosodie Française. Le premier fruit de la paix est de faire remaître dans les divers peuples le désir de s'entendre.

On vient de traduire ici & de dédier au Prince de Galles le nouvel ouvrage d'un Roi qui sait écrire aussi bien que regner. Il porte pour titre *Mémoires*, c'est-à-dire *Mémoires de la Maison de Brandebourg*.

H h 2

in 8. Ce n'est pas pour louer cet ouvrage que nous en annonçons la traduction ; c'est uniquement pour achever de convaincre les Etrangers que les Anglois ne manquent point de goût.

Amsterdam.

J. Wetstein donnera dans peu le seizième & dernier Tome de l'*Histoire Romaine* de Mr. Rollin, continuée par Mr. Crevier depuis le neuvième. Ce Volume achève l'Epoque à laquelle Mr. Rollin fixa d'abord son Ouvrage, & renferme encore, outre les *Fastes Consulaires* depuis la fondation de Rome, une *Table Générale des Matières* de tous les seize Tomes.

Ce n'est pas pourtant la fin de la République qui limite le travail de Mr. Crevier. Ce savant Auteur en fera naître & la splendeur & la décadence sous un Regne despotique, lorsqu'après la Bataille d'*Actium* cette puissante République, réduite sous l'Autorité & sous le pouvoir du seul *Octavien*, aura changé de nom avec son Maître. Il sera question désormais de l'Empire Romain, ou plutôt de ses Emperetrs, dont Mr. Crevier nous va donner l'Histoire comme une suite à l'Ouvrage dont nous annonçons ci-dessus la fin.

La manière, dont il s'est acquitté des engagements qu'il avoit pris par vénération pour la mémoire d'un Maître chéri, & qu'il s'est étudié de suivre de fort près en rendant l'Histoire utile aux mœurs, & en la tournant toujours au profit de la vertu & à la gloire de la Religion, ne peut que prévenir le Public en faveur de cette Suite, où la Matière ne sera ni moins riche, ni moins intéressante.

Le Libraire se propose de la donner Volume à Volume à l'usage de ceux qui se sont pourvus de son Edition de l'*Histoire Romaine* & qui souhaiteront cette Continuation, laquelle sera imprimée dans le même goût & du même caractère ; il n'en chargera pas néanmoins les seize Volumes, pour ceux qui les voudront séparément, & sans cette suite.

TA-

TABLE

D E S

ARTICLES.

I. DISSERTATIONS CHOISIES sur l'Ecriture Sainte.

	pag. 243
II. ETAT présent de l'ACADEMIE de GOTTINGUE.	247
III. ESSAI sur la FELICITE de la VIE à VENIR.	254
IV. LES MOEURS.	272
V. LES PREJUGES du PUBLIC.	289
VI. TRAITE des Maladies internes de la TETE.	308
VII. EXPLICATION du Titre d'ETRANGERS & VOIAGEURS que St. Pierre donne &c.	323
VIII. CONSEILS de l'AMITIE.	346
IX. VOIAGE de Mr. ANSON, Second Extraît.	362
X. LE SPECTACLE de la NATURE, le Temps.	376
XI. MELANGE HARLEYEN, ou Recueil de Brochures & Traités rares &c. le Tome VI.	398
XII. OUVRAGE de PENELOPE, ou MACHIAVEL en Médecine.	429
XIII. MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES, l'Année 1743.	456
XIV. LETTRE de Monsieur VERNEDE avec une Déclaration du Sr. De la Serre.	475
XV. NOUVELLES LITTERAIRES.	478

T A B L E

M A T I E R E S.

- Académie Royale des Sciences de Paris.* Extrait des Mémoires de l'année 1743. 114.
Acrill (Mr.), Chirurgien, Auteur d'un Livre sur le *Plaque d'acier*. 27. So manœuvre de Mainier une Etre m. *fige* *Acromioclaviculaire* de Babour. 114. & 28. *Tamour* *Acromioclaviculaire* il donne la description. *ibid.*
Acromioclaviculaire. Jugement sur les productions. *ibid.*
Aiguille aimantée. Observations sur sa détermination. 28.
Ame. Sur les trois hypothèses du *Union de l'âme & du Corps*. 72. *Combien il est difficile de connaître cette union*. 72.
Amie. Idée ouïrée que les Anciens s'en formoient. 12.
Conseils de l'Amie. Extrait d'un Ouvrage qui porte ce titre. 344. *Blaze de ce Livre*. 344.
Amour (le Sens de) doit être regardé comme un sixième sens, différent de celui de Toucher & de tous les autres. 263, 264. L'Amour est la plus forte de toutes les affections. 279. Est de toutes les Passions la plus dangereuse, la plus agréable, la plus nécessaire. 332.
Angleterre. Sur quel pied on la considère. 300.
Anglois. si les Auteurs Anglois se font gloire d'en être. 314. & les graces légères cultivées chez leurs Voisins. 314.
Animaux. S'il y a de la cruauté de la part des Hommes à tuer les Animaux. 13, 14.
Arson (Mr. George), Chef d'Escadre de sa Maj. Britannique. Premier extrait de la relation de son Voyage autour du Monde. 39. Second Extrait 362. Qui sont ceux qui ont eu part à cet Ouvrage. 40. Départ de l'Amiral avec son Escadre. 42. Son arrivée à Madère. 43. & à l'île de Ste. Catherine sur la Côte du Bresil. *ibid.* Idée de cette Ile. *ibid.* Il relache à St. Julien Port de la Patagonie. *ibid.* Maux auxquels il fut exposé après avoir passé le Déroitroit

T A B L E.

Coste de le Maire. 44. Il prend la route de l'île de Juan Fernandez, où il arrive après en être parti. 45, 46. Il se rend Maître de Paita. 45. & fait. Son arrivée à l'île de Quibo. 57. Il quitte les Côtes de l'Amérique, & prend la route d'Afrique. 61.

B.

Bruck (Mr. Abraham). Ses découvertes sur les Polypes. 25.

Bugnot (le Père Guillaume de Vallan de la). Jésuite des Paises. Idée de la Nouvelle Science des Nombres, &c. 135, 136.

But de Livres. Observation sur le dedans extraordinaire de la bouche d'un Enfant né But de Livres. 127.

Burton (Sr.). Pontées remarquables tirées d'une de ses Lettres à un Seigneur. 137.

Burton (M^r. James Charles). Ses expériences sur une nouvelle espèce de Blé Sarazin. 22.

Burn de Prusse. Moyens de le rendre plus solide à l'air. 413.

Burhave, accusé d'avoir débité des chimères. 443.

Bonheur de Malheur. Ce qui fait le bonheur. 333. Si on n'est malheureux que par sa faute. 334. & fait.

Bonomus Son inutilité. 439.

Bonheur. Jugement sur cet Auteur. 421, 422.

Bouffole. Découverte sur les loix de la variation de la Bouffole. 306, & fait.

Brown (Mr.). Son Histoire des Types. 227.

Brande (Mr.). Découvertes de ce Chimiste. 24.

Brady. Cause d'une maladie épidémique de ces Animaux. 35.

Barlaamati (Mr.). Traduction Angloise de ses Principes du Droit naturel, &c. 227.

C.

Cassini (Mr. l'Abbé de la). Ses Ephémérides des Mouvemens Célestes. 138. Ses Leçons élémentaires de Mécanique. 140.

Caspe Océans de Mr. d'Anvers. 138. Projet de Cartes de la France par Mr. Buache. 139. Cartes des Côtes & des Mers des Indes Orientales & de la Chine, avec des Mémoires sur ces Côtes & sur des Mers, & des instructions concernant les Voyages qu'on y peut faire, par Mr. d'Anvers. 139. & fait.

Caton ne doit pas être légèrement condamné pour avoir assisté à des jeux où la pudeur étoit blessée. 126.

Cantale Explication de la promesse du Cantale dans St. Mat.

T A B L E

<i>Matthieu.</i>	201, & <i>suiv.</i>
<i>Chayla</i> (Mr. le Vicomte de) Livre qui lui est dédié.	432.
<i>Cbenilles</i> qui font beaucoup de tort au Blé, & comment il faut les détruire.	22, 23.
<i>Obiens.</i> Description d'un Ver qui vient à la langue des Chiens, & qui les fait souvent mourir.	125.
<i>Chirac.</i> Caractère de ce Médecin.	443.
<i>Chirurgie.</i> Inutilité de cette Science.	<i>ibid.</i>
<i>Christianisme</i> (le). Pourquoi il n'est pas encore répandu par-tout. 179, & <i>suiv.</i> S'il est vrai que hors du Christianisme on ne trouve que des apparences de Citoyen.	182.
<i>Chabb</i> (Mr.), accusé d'avoir eu un dessein formé de saper imperceptiblement les fondemens du Christianisme, dans son Discours sur les Miracles. 154. Attaqué sur la définition des Miracles. 156, 167, & <i>suiv.</i> Il se déclare contre les Miracles.	175.
<i>Chymie.</i> Inutilité de cette Science.	441.
<i>Cigale</i> de la Chine.	32.
<i>Clement</i> VI. Explication de la Bulle de ce Pape.	37.
<i>Cloches.</i> Remarques sur les Cloches. 388. Effet du son des Cloches sur la foudre. <i>ibid.</i> Phénomène curieux causé par une Cloche de Reims, & observé par le <i>Cas</i> en 1717.	390.
<i>Cocati Moudi</i> , Animal de l'Amérique. Sa description. 25, 26.	
<i>Comètes</i> Idée d'un Ouvrage de Mr. Le Monnier sur la Théorie des Comètes.	337.
<i>Conditions</i> de la vie. Il n'est pas nécessaire d'occuper les grandes places pour être utile au Public.	356.
<i>Contenance</i> Réflexion sur l'état de Contenance.	<i>ibid.</i>
<i>Corderie.</i> Traité de l'Art de la Corderie par Mr. du Hamel.	141.
<i>Coron.</i> Manière de faire une nouvelle espèce de Coron.	35.
<i>Couleurs.</i> Remarques sur les Couleurs accidentelles.	460.
<i>Cycloïde.</i> Nouvelles démonstrations des principales propriétés de la Cycloïde.	336.
D.	
<i>D'Amnés</i> (les). Voyez <i>Enfer</i> .	
<i>Dauphine.</i> Cause de la mort de cette Princesse.	438.
<i>Delisle</i> (Mr.) Lettre de cet Astronome à Mr. Cassini.	473.
<i>Dencelle</i> (Mr.) Extrait de ses <i>Préjugés du Public</i> .	249.
<i>Dealeur.</i> Si on peut se persuader qu'on ne ressent point de douleurs lorsqu'on souffre cruellement. 354, & <i>suiv.</i>	Dy.

DES MATIÈRES.

Dynamique. Traité de Dynamique par Mr. d'Alambert 148
E.

Eaux minérales de St. Amand en Flandres. 456.
Education. Plan d'une bonne Education. 185, & suiv.
Electricité. Expériences curieuses faites par Mr. Stroomer
sur l'Electricité. 34.
Éléphants. Grandeur de ces Animaux. 126. Jusqu'à quel
âge ils croissent. *ibid.*
Enfer. Si les peines des Damnés seront éternelles. 269, 270.
Enigmes. Jugement sur l'art de les déchiffrer. 31.
Épique justifié contre ses accusateurs. 120.
Esquinancie cruelle. 38.
Etrangers. Explication du titre d'Etrangers & de Voya-
geurs donné par St. Pierre à ceux à qui il estit. 323, & suiv.
Etude. Quelle sorte d'Etude est la plus recommandable.
361.

F.

Fievre maligne accompagnée de Bubons. Voyez *Atrell*.
Fievre tierce. Provoque la mort d'une Femme, qui, fati-
guée d'une Fievre tierce, prit de la Poudre à-canon a-
vec de l'eau de vie. 32.
Fontenelle (Mr. de) a très bien réussi dans le genre pas-
toral. 296.

G.

Galium. Voyez *Garance*.
Garance. Espèce de *Galium* qui donne une teinte
rouge aussi vive, & aussi constante que la Garance. 30.
Garcin (Mr.). Docteur en Médecine. Observation de cet
Auteur. 124. Donne en lui-même le sujet d'un exem-
ple d'une Paralyse singulière. 131.
Gier (Mr. de). Ses recherches sur les Insectes. 23.
Glace. Son évaporation. 20. Manière dont elle se for-
me dans les grandes Rivières. 458.
Gaëts. Réflexions sur la variété des Goûts. 296, & suiv.
Guy Patin. Caractère de ce Médecin. 442.
Gouvernement. Diverses réflexions sur le Gouvernement.
300, & suiv. En quoi consiste le meilleur. 307, 350.
Glacière. Plan donné par Mr. *Lauræus* d'une Glacière
pour conserver les Viandes en Été. 32. Autre plan par
Mr. *Härleman*. *ibid.*

H.

Haller (Mr.), Professeur en Médecine à Gottingue, &c.
Eloge de ce Savant, dans une Note 359.

Hir.

Merhyte (*M. Longo*). Extrait du Tome Vnde. *op. cit.* 396. & *suiv.*

Méquet. Idée d'un Médecin. 396. & *suiv.*

Méridus (*Mr. Jassé*). Description qu'il donne d'une maladie singulière. 21. Découverte qu'il a faite. 32.

Morier (*Mr.*). Ses observations sur la Comète de 1744. 22. autres observations de sa façon. 23.

Moties. Comment on doit entendre ce qu'il avance, que la force s'écoule de la. 124.

Morticide. Si un Morticide doit être puni de mort. 256.

Moume. Si, de sa nature, il est fait pour imiter. 292. Il a été donné jusqu'il doit être en état. 293. & *suiv.*

Moungre. Pourquoi on les recherche avec tant d'ardeur. 293.

Morace. Jugement sur ses Odes. 292.

Hypocendres. Voyez *Mélancoffe*.

Immortalité (*N*). ne convient pas à l'âme seule, mais aussi au Corps. 293. & *suiv.*

Moire rendu flexible & transparent. 297.

Moire. Portrait d'un homme. 298.

Journal. Motif de la Satire. 298. & *suiv.*

D.

Darwin. Manière de l'apprendre. 294. & *suiv.*

Darwin (*Mr. Jassé*). Professeur de Médecine dans l'Université de Montpellier. Extrait de son Traité des Maladies aiguës de la tête. 304. Idée de son Ouvrage. *ibid.* & *suiv.*

Darwin. & de la pratique de l'Art. 318. & *suiv.*

Darwin. Son système sur la liberté de l'homme & même celle de Dieu. 76. Philosophes illustres qui ont attaqué ce système. *ibid.* Idée qu'on donne de Mr. Le Maître. 77. 78. Exposé de son Hypothèse, & critique qu'on en fait. 79. & *suiv.*

Darwin (*Mr. Jassé*). Sa naissance. 126. Il quitte le Barreau, & embrasse par goût sa profession de Médecin. *ibid.* Il entre à l'Académie Royale des Sciences en qualité d'Elève. *ibid.* Comment il se venge de Mr. Anéry, qui avoit attaqué son Traité des Alimens. *ibid.* Il monte à la place d'Associé de l'Académie. *ibid.* Il achète une charge de Médecin du Roi. *ibid.* M. succède à Mr. Gessroy dans la Chaire de Chimie au Jardin Royal. *ibid.* Combien il étoit. 12.

DES MATIÈRES.

- déclaré à prisonnier sur la vie ou sur la mort de son*
malades. 151. Son attachement pour le Duchesse de
Brunswick. ibid. Confiance qu'avoit en lui la Princesse de
Conti, dont il étoit Médecin. ibid. Ses Ouvrages. ibid.
Se disputa avec Mrs. Duverney & Winslow, 152, Son
caractère. ibid.
Lempine (Mr. Abraham), Ministre d'Everley Wilt's, & Cha-
pelain du Duc de Portland. Ouvrage de cet Auteur. 155.
Lettre aux Auteurs de cette Bibliothèque au sujet de Mrs.
de la Serre. 175.
Lettres (les Belles-). Remarques sur leur décadence. 102.
Liberté d'écrire sur les Loix, la Religion, le Gouverne-
ment. Diverses réflexions sur cette matière, 200 & suiv.
Linnæus (Mr.). Description qu'il donne d'une Plante, d'un
Insecte, & d'un Animal de l'Amérique. 75. Idée de son
Système de Botanique. 440.
Liquides. Expériences sur leur évaporation. 12.
Locke. A quoi ce Philosophe a réduit toute la foi des Chré-
tians. 272.
Loix naturelles & Civiles. 249, 250.
Louret, accusé mal-à-propos d'Athéisme. 128.
Lulli. Jugement sur la Musique. 380. Accusé de n'avoir
eu aucun respect pour les Mœurs. 381.

M.

Machiavel en Médecine. Voyez Penelope.

Machines. Diverses sortes de Machines & Inventions,
savoir, un Brise-glace, une Machine hydraulique, une
Machine pour doubler les Soles & leur donner le tour,
un Pantographe ou Singe pour copier le trait de toutes
sortes de Dessins & de Tableaux, une Horloge d'une
demini-minute. 141, 142.

Malheur Voyez Bonheur.

Mariage. Qui des deux fait le plus de tort à la Société,
ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui
qui voit une personne libre, & qui aime d'assurer l'é-
tat des enfans par un engagement régulier. 185.

Matrice. Observation sur une double Matrice. 123.

Maux. Jugement sur les maux attachés inséparablement
à la Nature humaine. 485.

Médecins. Sciences à l'aide desquelles ils peuvent se faire
valoir & réussir dans leur profession. 444. & suiv. Ph-
ilidique des Médecins entre eux. 447. Et avec les Malades.
449. Par rapport à la Religion. 450.
Me-

T A B L E

Mécanique. Leçons élémentaires de Mécanique par M^r. l'Abbé de la Caille. 140.

Mélancoie. Tourmens, inquiétudes inapaisables de ceux qui sont sujets à cette maladie. 314, 315. Difficulté de connoître la vraie cause du Délire mélancoieque. *ibid.* & suiv.

Mercur. Observation du passage de cette Planète devant le disque du Soleil. 467.

Météorologiques (Observations) faites en 1743. 469.

Moumier (Mr. Le). Sa Théorie des Comètes. 137.

Monstres Remarques sur les Monstres par Mr. Winslow. 465.

Mort. Si l'on doit condamner le désir qui nous porte à souhaiter qu'on se souvienne de nous après notre mort.
9. Quel est l'âge auquel il meurt le plus ou le moins de monde. 37.

Muschenbroek (Mr.). Reproche qu'on fait à ce Philosophe 441.

Mystères. Remarques sur les Mystères. 412, 413.

N.

Naissance (la) des Garçons & des Filles est à peu près égale. 3.

Newton. Idée peu avantageuse qu'on donne de son Système. 197.

O.

Obélisque. Construction d'un Obélisque. 467.

Orgueil. Quelle est la méthode ordinaire d'arbitrer le mérite des hommes. 284, 285.

Orties (les) peuvent servir de nourriture aux Vaches. 32.

Os. Grand Os fossile trouvé en Bourgogne, & qui est suivant toutes les apparences l'os d'un Eléphant. 126. Mémoire sur les Os. 459.

Ovaires dans lesquels on a trouvé des Cheveux, des Os & des Dents. 128.

P.

Paléographie Française. 384.

Palmquist (Mr le Baron de) Problème dont il donne la solution. 23.

Papes. Nouvelle Histoire des Papes. 227.

Paralyse sans sentiment, quoique les mouvemens de la partie insensible ne soient point détruits. 129. Autre Paralyse de même nature. 130.

Passions. Si on peut être sans Passions. 351, 352. Quelle est la plus forte, la plus séduisante. *ibid.* Moyen de vaincre ses Passions. 354.

Peine

DES MATIERES.

<i>Peinture.</i> Réflexions sur cet Art. 382. & sur la trop grande licence des Peintres.	<i>ibid.</i>
<i>Pénélope ou Machiavel en Médecine.</i> par Mr. de la Mettrie.	<i>ibid.</i>
Extrait de cet Ouvrage.	429.
<i>pétrifications.</i> Différentes sortes de Pétrifications qu'on voit près d'Alais.	470.
<i>Pierre de Bologne.</i> Observation sur cette Pierre.	133.
<i>Pierres-ponces</i> vues sur la Mer. Conjecture sur le lieu de leur origine.	124.
<i>Poissons</i> Si les Poissons entendent.	462.
<i>Pope.</i> Idée de sa manière d'écrire.	6.
<i>Préjugés du Public (Les).</i> Extrait d'un Ouvrage qui porte ce titre.	289.
<i>Quinault.</i> Reproche qu'on lui fait,	381.

R.

<i>Racine (Mr).</i> Son Poème sur la Religion traduit en Vers Allemands avec des Remarques. 114. Jugement sur cette Traduction <i>ibid.</i> & suiv. Fautes qu'on y trouve 122. & suiv. Fort sujet à la mélancolie, se plaint lui-même amèrement des maux que cette maladie lui fait souffrir.	314, 315.
<i>Rameau.</i> Mauvais imitateurs de sa Musique.	378.
<i>Renard armé.</i> Observation sur cet Animal des Indes.	462.
<i>Richestes.</i> Pourquoi il est inutile d'en prêcher le mépris.	360.
<i>Riz.</i> Remarques sur la culture de cette Plante.	134.
<i>Robins. (Mr).</i> Membre de la Société Royale de Londres, Physicien & Ingénieur, a contribué à perfectionner le Voyage de l'Amiral <i>Anson</i> autour du monde.	40.
<i>Roques (Melle. Sophie).</i> Fille de Mr. Roques Pasteur de l'Eglise Française à Bâle. 72. Epître qui lui est adressée sur l'union de l'Âme & du Corps.	<i>ibid.</i>
<i>Rödenschild (Mr.).</i> Ses recherches sur les Sapins.	24.

S.

<i>Sanguies (les)</i> incommode extrêmement les Poissons dans les Rivières. 28, 29. Moyen proposé pour remédier à cet inconvénient.	<i>ibid.</i>
<i>Sapins.</i> Combien d'années ces Arbres peuvent vivre.	24.
Sapins fossiles que quelques Naturalistes jugent antérieurs au Déluge.	134, 135.
<i>Schutzer (Mr.).</i> Chirurgien, fait une cure considérable.	31.
<i>Scorbut</i> marin. Remarques sur cette cruelle & fâcheuse maladie.	174, & suiv.

Somme

TABLE DES MATIERES.

Sauveur justifié contre les accusations de Reine. 120, 121
Sydenham lacrimal. Cause de cette maladie, & moyen d'y remédier. 120
Talibaire sorti par un abscès à l'aîne. 33. Conjectures sur l'origine de ce Ver. 121
Tinnus, accusé mal-à-propos d'Athéisme. 122
Thopius (Mlle). Effet remarquable de son remède contre la Fièvre. 124

T.

Tête (Douleur de). Ses causes. 321, & suite.
Tilleyson. Idée peu avantageuse de sa manière d'écrire. 4
Tolérances. Remarques sur la Tolérance. 323
Tremblement de Terre arrivé aux environs de Christianstad en Norvège le 7 février 1745. 37
Trievald (Mr). Divers Mémoires de sa façon. 28, 32

V.

Vaisseaux, Recherches sur la figure la plus commode des Vaisseaux, par Mr. Pierre Elvius. 25
Vapeurs. Comment on doit expliquer leur élévation. 21
Vatel (Mr. de) prend la défense du Système de Mr. Leibnitz contre Mr. de Crouzas. 89
Vents. Remarques sur certains Vents. 369, & suite.
Ver qui vient à la langue des Chiens. Voyez *Chiens*.
Vers-à-saye. Si on peut en introduire l'usage en Suède. 29
Vertu. Différence entre l'honnête homme & l'homme vertueux. 275
Vices & Vertus. Si on doit les combattre. 351.
Virgile, critiqué. 292.
Volsaire (Mr. de). Jugement sur sa *Henriade*. 295, & suite.
Voyages. Dans quel esprit on doit les faire. 393.

W.

Walltrius (Mr. Nicolen). Ses expériences sur l'évaporation des Liquides. 19.
Winslow (Mr.) Trait curieux qui le regarde. 434.

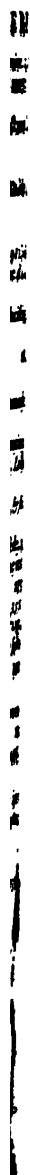
Y.

Yens louches, ou *Strabismus*. Moyen de guérir cette incommodité. 469.

Z.

Zinc. Mémoire sur le Zinc. 459

Fin de la Table.



A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS

REMOVED FROM THE LIBRARY ON

STUDY
CHARGED

